





TRAITÉ
DES MALADIES DES YEUX ET DES OREILLES.

TOME PREMIER.

AVIS AU RELIEUR

pour le placement des Planches gravées

AU TOME I.

Planche I. vis-à-vis la page 1 de l'Ouvrage.
Planche II. page 381.

AU TOME II.

Planche III. page 4.
Planche IV. page 316.

L'Explication doit se placer vis-à-vis de chaque Planche.

TRAITÉ DES MALADIES DES YEUX ET DES OREILLES,

CONSIDÉRÉES ſous le rapport des quatre Parties ou quatre Âges de la vie de l'Homme ; avec les remédes curatifs, & les moyens propres à les préſerver des accidens ;

Avec Planches gravées en taille-douce :

PAR M. l'Abbé DESMONCEAUX, Penſionnaire du Roi.

Lux à luce pendet.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez L'AUTEUR, rue S.-Antoine, au coin de la rue Royale, N° 137.
LOTTIN DE S.-GERMAIN, Libraire-Imprimeur de la Ville, rue S. André-des-Arcs. N° 27.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.



A MADAME, ADÉLAÏDE DE FRANCE,

MADAME.

MADAME,

*L'*ESTIME *dont* MADAME *a daigné honorer mes foibles lumières dans le traitement des Maladies des Yeux, & la grace qu'il a plu à* SA MAJESTÉ *de m'acccorder sont des titres bien glorieux, pour un François qui sera toujours jaloux de mériter la confiance de ses augustes Maîtres, & de se concilier celle de la Nation.*

*T*ELS *sont,* MADAME, *les principaux motifs qui ont excité mon zèle, qui ont dirigé mes travaux dans l'observation pratique de ces*

ſortes de maladies; j'oſe même dire que, ſi j'ai ſacrifié les heures du jour, & ſouvent celles de la nuit à la conſervation des Victimes ſouffrantes, j'en ſuis bien dédommagé par le peu de bien que j'ai fait, & par l'idée de celui qui me reſte à faire. Plaiſe au ciel ſeconder mes vues, & MADAME, *les proteger, en recevant d'un œil favorable l'hommage reſpectueux de ſon fidéle Serviteur. Cette grace particulière ſera pour l'Auteur la récompenſe la plus flatteuſe qu'il puiſſe déſirer, & dont conſervera le ſouvenir, tous les jours de ſa vie, avec la ſoumiſſion la plus reſpectueuſe à ſes ordres,*

DE MADAME,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
l'Abbé DESMONCEAUX-DE-VILLENEUVE.

Paris, ce premier de l'an 1786.

AVANT-PROPOS.

Si j'ai acquis quelques lumières dans les maladies des Yeux & des Oreilles, ſi j'ai eu quelques ſuccès dans leur traitement, j'en ſuis redevable à ces Hommes précieux, qui paſſent une partie des jours à former des Eléves, & qui ſacrifient les momens de leur repos, à la conſervation de leurs ſemblables. C'eſt conformément aux préceptes des anciens, c'eſt en ſuivant les documens des modernes, que j'ai cherché à connoître les replis cachés de la Nature, ainſi que les productions qu'elle nous offre. On dira peut-être que, dans un pareil Traité, je me ſuis écarté de mon ſujet, en cherchant à expliquer tout ce qui n'eſt pas maladies des Yeux & des Oreilles. Mais pouvois-je faire différemment, puiſque ces mêmes maladies en ſont ſouvent le principe ; il falloit donc les déſigner & en rendre compte ; autrement j'aurois laiſſé le Malade peu inſtruit des faits, fort incertain ſur la cauſe première, ſur les moyens d'y remédier. Tels ſont les motifs qui ont animé mon zèle, & qui ont dirigé ma plume. J'aurois pu, il eſt vrai, citer un grand nombre d'Auteurs, groſſir l'ouvrage d'une infinité de paſſages, employer beau-

coup de termes de l'Art; mais j'avoue qu'ayant eu deſſein d'écrire pour le Public, c'eſt-à-dire pour toutes les claſſes des Citoyens, j'ai cru devoir tenir un langage à la portée de tout le monde; je dois même ajouter que, comme Eccléſiaſtique, j'ai été forcé de me rendre aux ſollicitations d'un grand nombre de perſonnes, qui ont exigé de moi des réflexions morales, & capables de réveiller, s'il eſt poſſible, l'émulation Chrétienne, en faiſant appercevoir les ſuites & le danger des vices, ainſi que leur influence ſur la ſanté; c'eſt pourquoi j'eſpère que ce motif juſtifiera auprès de toutes les perſonnes qui aiment le bien, les différens préambules qui ſe trouvent à la tête des différens Chapitres ou Sections de cet Ouvrage. Je dois dire encore que j'ai préféré de mettre les Ordonnances en françois, pour éviter le danger des mépriſes; enfin je conclus en diſant que, ſi les Chapitres ne ſont pas le précis des Sections, ainſi qu'il eſt d'uſage en pareille circonſtance, c'eſt parce que la matière ſeroit devenue trop abondante, & m'auroit forcé ou de me replier ſur moi-même, ou de former un troiſiéme Volume.



PRÉFACE.

CHAQUE individu contracte en naissant des obligations envers la Société à laquelle il vient d'être admis ; aussi n'est-il pas de rang, n'est-il pas de distinction qui puissent nous éloigner de ce devoir naturel ; on peut même dire que l'entrée de ce nouvel être dans le monde, tel qu'il soit, le rend responsable aux yeux de Dieu comme à ceux des hommes, de l'usage de ses facultés, de l'emploi des talents dont il peut avoir reçu le germe. Plus il a été favorisé de la Nature, plus sa dette est étendue, plus aussi les effets en sont inséparables. Heureux donc celui qui peut s'en acquitter & se dire à lui-même : *Homo sum, nihil humani à me alienum puto!* Voilà l'homme heureux ; voilà le vrai citoyen.

Porté dès l'enfance à plaindre le sort des aveugles & sur-tout des aveugles malheureux, cette pitié naturelle m'a déterminé,

dans un âge plus avancé, à prendre les moyens réels de leur être de quelque utilité, ſans qu'on puiſſe dire que les fonctions de mon état ſoient incompatibles avec celles de la Médecine, ainſi qu'il eſt aiſé de le juſtifier par l'injonction de Dieu lui-même, lorſqu'il nous dit: *Ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.*

Qu'on ouvre les annales de l'Egliſe, on y verra que la pratique de la Médecine a été exercée avec un ſuccès diſtingué par tous les ordres de la Cléricature; on y reconnoîtra que l'étude de la Nature & de ſes productions ne leur eſt ni étrangère ni défendue, puiſque des Evêques, des Pontifes même n'ont pas dédaigné de ſe livrer à l'exercice d'une profeſſion qui, par elle-même, eſt un acte de charité chrétienne; on y trouvera que les Chapitres les plus recommandables avoient & ont encore des Prébendes affectées à des Médecins; mais je vais plus loin & je dis que, dans l'origine, l'Hôtel-Dieu de Paris étoit ſoigné & médicamenté par MM. les Chanoines de Notre-Dame & de S. Victor,

qui ne pouvant plus ſuffire aux ſoins qu'exigeoit la quantité prodigieuſe des malades, ſollicitèrent & obtinrent la fondation d'une Ecole de Médecine rue de la Bucherie; ainſi qu'il eſt aiſé de le voir par les actes de fondation, & les monuments qui exiſtent.

C'eſt dans cette Ecole d'Humanité bienfaiſante que le premier acte de Licence, toujours conféré par l'Egliſe, ſe ſoutient en habit de Clerc, pour honorer la mémoire de ſes inſtituteurs avec leſquels ils avoient une analogie de caractère; puiſqu'avant M. le Cardinal d'Eſtouteville, MM. les Médecins de la Faculté de Paris gardoient le célibat.

On ne ſera donc pas ſurpris de voir, dans le ſiécle ou nous vivons, nombre d'Eccléſiaſtiques ſe livrer les uns à un genre curatif, les autres à un autre, & concourir avec zèle au ſoulagement de l'Humanité ſouffrante. C'eſt d'après de pareils exemples que je me ſuis décidé à donner au Public le réſultat de mes obſervations ſur les Maladies des Yeux & des Oreilles; c'eſt, dis-je, d'après une étude de vingt-cinq an-

nées, tant théorique que pratique, que j'ai cherché à faire connoître que le traitement curatif de ces ſortes de maladies, exige d'une part la prudence conſommée du Médecin le plus intelligent, comme elle requiert de l'autre la dextérité du Chirurgien le plus adroit.

D'après cet expoſé, il eſt naturel de conclure que la pratique de la Médecine n'eſt pas incompatible avec l'état Eccléſiaſtique, ſur-tout lorſqu'on a le bonheur de vouloir le bien, de pouvoir allier la ſageſſe avec les opérations de la Nature : auſſi doit-on envier le ſort de celui qui, à la fin du jour, peut ſe dire : « J'ai encore éloigné les approches de la mort; j'ai enfin fait ceſſer les douleurs de cette ophtalmie invétérée, parce que j'ai cherché à faire naître des criſes heureuſes, & à profiter de leurs effets ». Cette conviction intime, & qu'on ne peut révoquer en doute, eſt bien faite pour détruire les fauſſes aſſertions de ceux qui prétendent que la Médecine eſt un Art de peu d'utilité, parce que, diſent-ils, nos jours ſont comptés,

parce qu'ils ſont écrits dans le livre de vie : principe vrai, ſuivant les préceptes de la Religion, mais qui cependant mérite quelques modifications, puiſque Dieu nous dit poſitivement : *Honora Medicum propter neceſſitatem.* C'eſt donc d'après cette injonction divine & les loix de la Nature, que tout Obſervateur inſtruit, que tout Praticien éclairé fait ce qu'il peut pour tranſmettre à la Poſtérité le fruit de ſes travaux & l'objet des ſes découvertes.

De toutes les parties qui compoſent le corps de l'homme, celle des Yeux eſt ſans contredit la plus délicate & la plus ſuſceptible d'en recevoir les impreſſions ; cependant c'eſt l'objet qui paroît avoir le moins occupé l'attention des Médecins ; il ſemble même qu'on en ait, en général, abandonné le traitement à MM. les Chirurgiens, qui ſouvent ſe repoſent ſur les efforts de la Nature, pour attendre le moment d'une opération qui, quelquefois eſt ſuivie de peu de ſuccès, parce qu'on a négligé de combattre, dans le principe, la cauſe première & déterminante ; la cauſe qui, pour

l'ordinaire, tient à l'épaiſſiſſement ou à l'acrimonie de nos humeurs. Il ſeroit donc à déſirer que généralement en Médecine on pût être convaincu de cette importante vérité, & qu'on prît les moyens de chercher à vaincre la cauſe de cette ophtalmie rebelle, à diminuer les effets de cette cataracte naiſſante, à arrêter les progrès de cette goutte ſereine commençante : c'eſt ainſi que, graduellement, on parviendroit peut-être à guérir primitivement ces maladies ſouvent déclarées incurables; qu'on y parviendroit en procurant à la Nature les moyens d'atténuer & diviſer l'épaiſſiſſement de ces humeurs qui, de proche en proche, viennent obſcurcir & voiler l'organe de la vue.

Pour pouvoir donner un plan de conduite aſſurée dans les maladies des Yeux & des Oreilles; pour rendre mes Recherches & mes Obſervations plus utiles, je partage la vie de l'homme en quatre âges; j'établis les révolutions de l'enfance depuis le moment de notre exiſtence juſqu'à l'âge de quinze ans; je ſuis l'adoleſcence

où l'âge de puberté, depuis quinze jusqu'à trente; j'établis les accidents de l'âge mur, de l'âge viril, depuis trente jusqu'à cinquante; enfin, je motive les pertes que la Nature éprouve depuis cinquante jusqu'à soixante-quinze, qui est le terme où la vieillesse fait sentir le poids de ses chaînes. La vie est donc un pélerinage que chaque lustre voit changer ; c'est un roseau flexible à toutes les vicissitudes des saisons; c'est une végétation tardive pour les uns, précoce pour les autres ; & enfin c'est toujours la mort qui vient mettre fin aux infirmités qui nous accablent. Tel est l'homme naissant, tel est le cours de sa vie sans cesse exposée aux influences bénignes ou malignes qui sont dans le cas de l'affecter.

Le premier volume de cet Ouvrage traite des maladies du globe en général, parce qu'il étoit essentiel de ne les pas confondre avec celles des paupières. Il contient douze Chapitres, & soixante-quatorze Sections; il commence par une preuve de l'existence de Dieu, tirée du méchanisme de la vi-

ſion; elle eſt dirigée contre l'incrédule; enſuite vient un précis anatomique des parties qui ſe réuniſſent pour former l'organe de la vue. C'eſt d'après cet expoſé que je tâche d'établir le ſyſtême de la viſion, que e rapporte, ſur ce point de phyſiologie, le ſentiment des Anciens, celui des Modernes; que je tâche de concilier les opinions diverſes ſur ce point, en prouvant que la rétine & la choroïde concourent enſemble pour être l'organe immédiat de la vue; que la première ne peut opérer un acte parfait ſans le ſecours de la ſeconde, & *vice versâ*. C'eſt pour appuyer ce même ſentiment que je rends compte de la progreſſion viſuelle des yeux des enfants naiſſants, & que je profite de toutes les occaſions qui ſe préſentent dans le cours de ce Traité, ainſi que je l'ai fait dans un premier opuſcule que j'ai donné en 1772, dans un autre qui a paru en 1776; & enfin dans un troiſiéme que je viens de préſenter en 1785 à nos Seigneurs de l'Aſſemblée du Clergé de France, concernant les précautions à prendre dans l'adminiſtration du ſacrement

de

de Baptême à conférer aux nouveaux nés; c'eſt d'après tous ces détails préliminaires que j'entre en matière ſur les différentes maladies du globe de l'Œil, ſur les cauſes premières qui leur donnent lieu, avec pluſieurs exemples des effets qui peuvent en réſulter, en diſtinguant, autant qu'il eſt poſſible, les moyens curatifs d'avec les palliatifs.

Le ſecond volume commence par un Diſcours ſur la néceſſité de l'obſervation, ſur les moyens de la rendre utile & néceſſaire; ce qui ſe trouve ſuivi d'un Précis Anatomique des parties qui conſtituent l'enſemble des paupières; c'eſt d'après cet expoſé que je rends compte de la nature des maladies qui les affectent, de la ſecrétion des humeurs, d'où réſulte le fluide lacrymal, qui lubréfie le globe, qui prend ſon cours par les pores ſecréteurs & excréteurs. Ces différents articles & ceux qui en dépendent, contiennent, en premier lieu, neuf Chapitres & cinquante-cinq Sections, dans leſquels on trouve les remédes propres à chaque genre de maladies, avec leurs ſignes diagnoſtics & pronoſtics; c'eſt ainſi qu'en

avançant de branche en branche, je parviens à la conclusion des maladies des paupières, dont le résumé consiste dans les précautions qu'on doit prendre d'âge en âge pour en maintenir la sécurité & le bien-être.

Il est un article que je n'ai pas cru devoir confondre avec les maladies du globe, & qui a pour objet les différentes espéces de vues auxquelles l'Humanité est sujette; c'est pourquoi j'en ai fait un objet séparé en distinguant les causes premières d'avec les causes secondes, en ajoutant les avis les plus sages, pour en diminuer les inconvénients & en conserver la jouissance : aussi est-ce toujours d'après les mêmes principes que je reprends les quatre âges de la vie de l'homme pour pouvoir indiquer les moyens de maintenir sa vue jusques dans l'âge le plus avancé; ce qui est un des articles le plus important de l'Ouvrage, & qui mérite la plus grande attention : on pourroit en dire de même de la nécessité où l'on a été de chercher à faire connoître les différents rapports qui se trouvent, les différentes nuances qui existent entre la conformation

intérieure de l'Œil de l'homme & celui des animaux, afin de pouvoir réunir le ſentiment des Anciens avec celui des Modernes; ce qui eſt démontré par un extrait de ſix eſpéces dans chaque claſſe : c'eſt enfin par forme de concluſion que je donne une Précis hiſtorique de l'origine de l'Hôpital royal des Quinze-Vingts, de ſon adminiſtration temporelle & ſpirituelle, ainſi que des nouveaux avantages que les non-voyants peuvent en tirer; ce qui eſt terminé par une Section particulière qui rend compte de la bienfaiſance du moment en faveur des enfants aveugles.

Des conſidérations particulières m'ayant forcé de réunir aux maladies des Yeux celles des Oreilles, je me ſuis retiré dans la ſolitude, j'ai cherché à ſcruter la Nature dans elle-même, à profiter des avis des uns & des autres, à réduire en pratique le réſultat de mes obſervations, de manière que je ſuis parvenu à former un Traité particulier, qui, ſans être bien étendu, traite de l'uſage & des propriétés des ſens dont l'homme eſt favoriſé. Cet

exposé préliminaire est suivi d'une description anatomique de l'Oreille, tant interne qu'externe, des sentiments les plus connus sur l'action des parties qui constituent l'organe immédiat de l'Ouie : c'est à la suite de chaque Section qu'on trouve les moyens les plus simples sur le traitement curatif de ces sortes de maladies, bien convaincu que, dans ce genre comme dans bien d'autres, la multiplicité des remédes est souvent plus nuisible qu'avantageuse; c'est donc ainsi qu'en cherchant à être utile aux uns & aux autres, je parviens à la conclusion qui est terminée par les conseils les plus salutaires pour maintenir la jouissance, & conserver long-temps un organe aussi nécessaire.

Instruire le public des moyens curatifs qu'on peut employer dans les maladies des Yeux & des Oreilles, lui en indiquer les causes & les effets, sans lui mettre sous les yeux les parties qui en constituent l'ensemble, c'eût été, comme en matière grave, vouloir juger un procès sans écouter les témoins; j'ai donc cru qu'il étoit nécef-

ſaire de donner quatre planches de figures qui puſſent mettre le lecteur en état de voir par lui-même la ſituation du ſiége de la maladie, & les différents progrès, ſoit en bien, ſoit en mal. La première gravure qui ſert de frontiſpice au premier volume repréſente l'Auteur tenant de la main gauche un globe nouvellement extrait de ſon orbite; un peu au-deſſous eſt un crâne renverſé, qui met à découvert l'origine & le prolongement des nerfs optiques, pour venir former ce qu'on peut appeller la *coque interne de l'Œil*; ce qui s'exécute avec le ſecours de ce même nerf qui, dans ſon inſertion, ſe trouve enveloppé de la pie-mère & de la dure-mère. La deuxiéme gravure dont les objets ſont ceux qui tiennent au quatriéme âge de la vie de l'homme, lui ſert d'ouverture, & donne une juſte idée de la conſtitution du globe, de ſes muſcles, de la diſpoſition des membranes, des humeurs internes, de la ſituation du cryſtallin, & de la formation de la cataracte, qui eſt l'opacité de ce corps lenticulaire.

La troiſiéme gravure qui appartient au

ſecond volume, précéde l'expoſé anatomique des paupières; elle repréſente en grand la poſition & la conformation des glandes de ces mêmes paupières avec les cils dont elles ſont revêtues, ainſi que les points lacrymaux, le ſac lacrymal & le canal nazal; c'eſt même pour en montrer toute l'étendue que les points lacrymaux ſont armés de deux ſtylets & le ſac lacrymal d'une ſonde qui puiſſe en faire connoître les voies conductrices. La quatriéme gravure eſt pour le Traité de l'organe de l'Ouie; la première figure eſt tirée du célébre du Verney, à laquelle manquoit la réunion de la deuxiéme figure pour le cartilage de l'Oreille externe, de manière que les muſcles en ſont viſibles, & la réunion facile au conduit auditif oſſeux, qui ſe trouve à découvert, ainſi que la portion dure du nerf auditif. La troiſiéme figure repréſente un cornet auditif (de l'invention de l'Auteur de ce Traité), en lames ſpirales tournantes, & la quatriéme de même en lames ſpirales courbes, de manière que la vibration des corps ſonores n'étant plus émouſſée par les

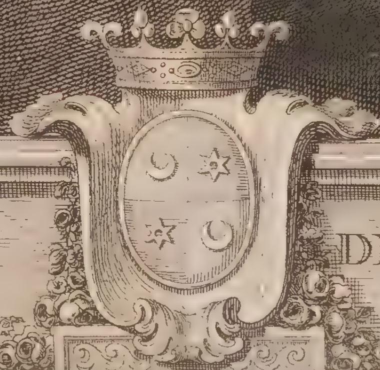
plis cartilagineux de l'Oreille externe, porte une impression plus sensible sur la membrane du tambour. Je désire, en finissant cet Ouvrage, pouvoir me dire avec quelque confiance : « J'ai enfin rempli mes intentions, j'ai acquité la dette que j'avois contractée envers la Société, & je vais travailler de nouveau à y porter toute la perfection : *Hoc opus ; hic labor est.* »



ERRATA.

page	*ligne*	*aulieu de*	*lisez*
9	6	corps glanduleux.	corps le plus glanduleux.
38	12	foibleſſe, au défaut de vue,	foibleſſe ou défaut de vue,
56	11	j'aime mieux faire	j'aime mieux taire
141	26	c'eſt-à-	c'eſt-à-dire
150	17	dans le corps du	dans l'intérieur du globe,
152	3	ces tumeurs,	des tumeurs,
200	2	la cicatrice,	la réunion,
200	10	du bain des yeux aſtringent,	du bain des yeux avec les préparations aſtringentes,
201	2	le précipité banc;	avec le précipité blanc;
219	10	dépendent le trouble	il s'enſuit le trouble
219	28	paſſé au feu;	paſſé au feu ou tout autre moyen;
271	5	bien que ni le temps,	c'eſt un talent que la déſuétude du temps ne peut changer, que l'inconſtance de la fortune ne peut nous enlever;
283	2	qui ſont les acteurs ou ſpectateurs	qui en ſont les acteurs ou les ſpectateurs
312	2	à la réception des objets;	à la réception de ces mêmes objets;
313	12	les quatre farines,	les quatre farines réſolutives,
324	21	lorſqu'il arrive	lorſqu'il arrive corporellement
326	22	de cette lecture,	de cet expoſé,
352	19	des bains de	des vapeurs de fumigation
353	28	calmer de	calmer l'état de
356	13	de facilité	de difficultés
359	6	& muqueuſes,	& muſculeuſes,
366	6	à une opération,	à une nouvelle opération,
396	18	de maturité.	de perfection.
402	10	un ſang	notre ſang
414	5	légère reſpiration:	légère tranſpiration:
450	16	qui n'eſt imparfaite, que	qui eſt imparfaite,
458	25	qui avoit	qui, dans le centre, avoit
466	17	en cette partie,	juges en cette occaſion,
468	2	& avec plus de douceur,	avec plus de douceur, &
469	14	Mais, hélas!	Auſſi peut-on dire hélas!

Planche I.



M.R L'ABBÉ DESMONCEAUX
PENSIONAIRE DU ROY.

Explication de la première Planche ou Gravure.

L'Auteur eſt repréſenté le bras gauche appuyé ſur ſon bureau, & tenant le globe de l'Œil à la main; c'eſt d'après différents examens qu'on le voit dans un moment d'extaſe, les yeux tournés vers le ciel, & qu'on pourroit dire de cette attitude qu'il ſemble s'écrier: « Oui, j'ai beau ſcruter la Nature, je ſuis encore éloigné de ſes prodiges; mais auſſi, *toi ſeul, grand Dieu, toi ſeul es admirable dans tes ouvrages* ». Ce globe eſt dépourvu de ſes muſcles; il préſente dans ſa partie antérieure la cornée tranſparente, & dans la poſtérieure une partie du nerf optique.

Sur le bureau qui ſert d'appui à l'Auteur ſe trouve la baſe d'un crâne nouvellement ouvert, qui déſigne dans le centre du cerveau l'origine des nerfs optiques, & l'endroit où les deux nerfs viennent ſe joindre pour ſe ſé-

parer enſuite, avant que d'entrer dans l'orbite par les trous optiques de l'os ſphénoïde : cet endoit eſt celui qu'on appelle, en termes de l'art, *ſelle turcique.* Cette dernière figure qui eſt l'origine de nos ſenſations viſuelles demanderoit bien d'autres explications ; mais elles ſe trouveront détaillées dans le corps de l'Ouvrage.



TRAITÉ



TRAITÉ DES MALADIES DES YEUX.

CHAPITRE PREMIER.

De l'existence d'un Dieu créateur & conservateur dans la conformation du globe de l'Œil.

DE tous les sens dont l'Auteur de la nature a favorisé l'homme naissant, celui de la vue est sans contredit le premier & le plus précieux : il n'y a pas de comparaison à faire entre l'aveugle & le sourd. Le premier est un être malheureux, qui, privé de la faculté de voir, & de se conduire devient à charge aux autres ; insuportable à lui-même. Tous les instants de la journée sont pour lui des souvenirs poignardants, de ce qu'il a vu, de ce qu'il a fait, de ce qu'il désireroit voir, de ce qu'il pouroit faire ; &, s'il nous paroit gai, c'est par nécessité, c'est par le

besoin qu'il a des êtres qui l'entourent. Le second, au contraire, jouit de toute sa liberté, & n'éprouve de douloureux martyr que dans la société. Tel est le sort de ces deux malheureuses victimes, qui, pour l'ordinaire vivent dans l'amertume, & finissent sans regret.

D'après ce tableau, si l'on considere les parties organiques du corps humain, il n'est rien de plus sublime, de plus merveilleux que le méchanisme de la vision, où tout annonce la grandeur, la sagesse & l'immensité profonde du Créateur : c'est à l'incrédule que je porte la parole, c'est contre lui que je dirige mes preuves, en lui disant, comme à un autre Thomas. *Viens, vois & admire la progression de ce globe qui te force à reconnoître l'immensité de Dieu que tu crains, & le retour continuel des miracles de la nature qu'il opère.*

A peine le germe naissant donne-t-il dans le sein de la mère des mouvemens de sensation qu'on voit dans sa partie supérieure deux pupilles, ou petits points noirs qui sont l'annonce & le principe futur de la vue ; près de neuf mois sont employés à perfectionner ce prodige de nature, & même ce terme ne suffit pas, puisque l'enfant bien organisé d'ailleurs, vient au monde sans jouir encore de ce précieux thrésor ; enfin il y voit ; & l'incrédule est forcé

d'avouer, que le composé organique du globe de l'Œil, est un modele de perfection, & l'ouvrage le plus parfait du Créateur.

Si l'existence de Dieu avoit besoin d'une nouvelle preuve physique, qui pourroit la rendre plus glorieuse & plus sensible que le méchanisme de la vision : en effet est-il rien de plus surprenant qu'un organe aussi délicat, qu'une sphère aussi obscure, aussi souvent exercée, se conserve pendant soixante-dix, soixante-quinze, & quatre-vingts ans ; car à peine la paupière s'entre-ouvre, que des faisceaux de lumière arrivent de toute part, mettent en action les nerfs, les muscles, les fibres, & viennent, par un art tout divin, nous peindre de proche en proche le grand théatre de la Nature. Oui, Seigneur, je le dis, je le confesse tous les jours, tous les instants de notre vie, sont, pour ainsi dire, autant de miracles clair-voyants, qui annoncent ta grandeur & ta majesté, autant de miracles qui doivent juger & confondre les arguments captieux de celui qui ne publie sa prétendue incrédulité que pour se faire un nom, pour se parer d'une réputation monstrueuse. Puisse ta bonté suprême préserver nos cœurs d'un venin aussi dangereux, & mettre notre foi à l'abri du serpent le plus redoutable. *Tu solus Deus, tu solus mirabilis in operibus tuis.*

Voilà le devoir & les obligations, je ne dis pas ſeulement du parfait Chrétien, mais de tout homme raiſonnable, parce que la confiance qu'il a en Dieu, parce que le bien qu'il fait aux hommes, eſt une jouiſſance anticipée de la douce eſpérance qui anime ſes actions ; on peut même dire qu'il eſt parfaitement heureux, parce qu'il ne craint pas les remords d'une conſcience bourrelée, d'une conſcience qui lui rappelle à chaque inſtant de la journée les fauſſes aſſertions de ſes préjugés, l'injuſtice de ſa mauvaiſe foi. Oui, il eſt heureux, parce qu'il peut ſe dire à lui-même, j'ai tâché de faire tout ce que j'ai pu, tout ce que j'ai du, & je ne vois devant moi que l'eſpérance d'une recompenſe promiſe, & qui doit être éternelle. Malheur donc à celui que l'incrédulité écarte de ſes devoirs religieux, parce que ſon erreur le perſécute ſans ceſſe, parce qu'il ne peut ſe refuſer à la vérité qui perce le nuage de ſes erreurs ; en un mot, il eſt malheureux, parce que de deux partis, dont l'un donne lieu de tout craindre, & l'autre de tout eſpérer ; il a aveuglément adopté le premier.



SECTION PREMIÈRE.

Description des Os qui forment l'orbite, & des parties externes qui concourent à la conservation du globe de l'Œil.

L'ANATOMIE est de toutes les sciences celle qui est la plus utile; c'est un tableau représentatif de toutes les parties du corps; c'est avec son secours qu'on découvre les replis secrets de la Nature, & qu'on dirige les vrais moyens de guérir. Je dois l'avouer à la gloire de l'Académie de Chirurgie: cette Société de Gens instruits, d'Hommes éclairés, a honoré le siécle où nous sommes de ses découvertes & de ses inventions; on peut dire avec justice, que l'anatomie de l'Œil & les opérations qui en dépendent sont portées au dernier degré de perfection; je vais donc exposer avec confiance ce que tant d'autres ont dit avant moi; mais je ne donnerai qu'un précis anatomique, parce qu'il sera aisé de recourir aux Auteurs qui ont traité la matière en grand, & qui l'ont fait d'une manière qui ne laisse rien à désirer.

Les orbites ou fosses orbitaires, privées des yeux, représentent deux cavités pyramidales ou coniques, dont la base est à la partie antérieure; ils sont formés de sept os; sçavoir, le

frontal, le ſphénoïde, l'etmoïde, le maxillaire ſupérieur, l'os de la pomette, l'unguis & une partie de celui du palais. Le fond de l'orbite eſt percé par le trou optique de l'os ſphénoïde, & par les fentes orbitaires; les parois des orbites ſont tapiſſés d'une membrane, qui eſt la continuation de la dure-mère, & qui ſe prolonge avec le nerf optique, à qui elle ſert comme de gaîne.

Les ſourcils ſont ces éminences qui régnent le long du bord ſupérieur de l'orbite, ils ſont faits en forme de croiſſant un peu ſaillant, & garnis de poils, couchés les uns ſur les autres du côté du petit angle: la Nature paroît les avoir deſtinés à défendre le globe des contuſions, & empêcher la ſueur d'entrer dans l'Œil.

Les paupières ſont formées de l'épiderme de la peau, de la membrane cellulaire, de muſcles, de cartilages, de ligaments, de glandes & de vaiſſeaux de tout genre; elles ſont recouvertes extérieurement par la peau du viſage, & tapiſſées intérieurement par la conjonctive des paupières. Les cils qui y ſont implantés ſervent à défendre le globe des corps étrangers qui pourroient lui nuire ou le bleſſer. Les points ciliaires, ſont les orifices des vaiſſeaux-excrétoires des glandes de Meibomius, qui ſervent à ſéparer de la maſſe du ſang une humeur ſébacée,

qui enduit le bord des paupières, qui corrige l'acrimonie des larmes, & donne plus de facilité aux mouvemens du globe. Les paupières ont deux angles, l'un externe, l'autre interne; l'externe eſt du côté de la tempe, l'interne du côté du nez; elles ont auſſi deux muſcles, le *releveur* & l'*orbiculaire*; le premier appartient à la paupière ſupérieure, & ſert à la relever, le ſecond eſt commun aux deux paupières, & ſert à les fermer.

La glande lacrymale ſe trouve placée ſous l'arcade ſoucillière du côté du petit angle, un peu au-deſſous de l'apophiſe angulaire du coronal. Sa forme eſt un peu applatie; elle eſt compoſée de pluſieurs grains blanchâtres, unis par un tiſſu cellulaire de même que les glandes conglomérées; elle eſt parſemée d'une infinité de vaiſſeaux ſanguins & filets nerveux: elle ſert à ſéparer du ſang la lymphe lacrymale qui lubrefie la partie antérieure de l'Œil; ce qui facilite le mouvement des paupières, & entretient la tranſparence de la cornée: ce méchaniſme s'opère par le moyen des deux cartilages tarſes, & par l'action ſpontanée de l'orbiculaire.

Les points lacrymaux ſont les orifices de deux petits conduits obliques, placés du côté du grand angle, vers les extrémités internes de chaque paupière; ils ſont deſtinés à recevoir le ſuperflu

du fluide lacrymal, pour le faire paſſer enſuite dans le ſac lacrymal. Les points lacrymaux ſont environnés à cet effet d'un petit cercle cartilagineux, qui leur ſert comme de ſphincters pour les tenir plus ou moins ouverts ſuivant le beſoin.

Le ſac lacrymal eſt membraneux, oblong; il eſt conſtitué en forme de poche, & ſe trouve placé ſous le cornet inférieur du nez dans une eſpèce de gouttière que forme l'os unguis avec l'apophiſe montante de l'os maxillaire. Le ſac lacrymal dans ſa partie inférieure, répond à un conduit membraneux, nommé *conduit lacrymal:* le conduit lacrymal creuſé dans le canal oſſeux, a environ deux lignes de diamétre; il eſt dirigé par la réunion de l'apophiſe de l'os maxillaire, & une partie de l'os unguis. La membrane qui le revêt paroit être un prolongement de la membrane pituitaire, qui vient s'inſinuer ſous le cornet inférieur du nez: ce canal déférant ſe rétrecit d'une manière ſenſible, & vient communiquer avec le conduit nazal qui s'ouvre dans le *meat* inférieur des foſſes nazales.

La caroncule lacrymale eſt un tubercule rougeâtre formé de pluſieurs folicules, & qui eſt placé dans le grand angle des paupières; c'eſt un corps glanduleux qui exude une humeur viſqueuſe; c'eſt avec ce ſecours qu'elle arrête & englutine les corps étrangers qui pouroient

s'introduire dans les points lacrymaux. On peut même ajouter que c'eſt une eſpéce de digue qui ſert à écarter la partie interne des paupières, pour faciliter le paſſage des larmes par les mêmes points lacrymaux. Ce qui s'obſerve aiſément dans les maladies de ce corps glanduleux. La ſéroſité lacrimale eſt donc reçue par les points lacrymaux, pour paſſer enſuite dans le ſac lacrymal, & delà dans le canal nazal d'où elle coule, ſoit par le nez, ſoit par le pharinx ſeulement. Telle eſt la marche de la Nature; telles ſont les parties extérieures, qui agiſſent de concert avec le globe de l'Œil.

SECTION II.

De la conformation du globe de l'Œil.

LES YEUX ſont l'ornement du viſage, & le miroir de l'ame; on peut dire que c'eſt une bouſſolle aſſurée qui inſtruit le Medécin, & qui facilite les diagnoſtics & pronoſtics de l'Oculiſte. Un bon Oculiſte, à l'aſpect des Yeux, doit non-ſeulement juger les maladies qui les affecte plus, mais même les cauſes premières qui en ſont le principe; un bon Oculiſte eſt un juge éclairé qui doit démêler dans le regard de celui à qui il parle, ce qu'on cherche quelquefois à lui cacher; il doit connoître le caractère de l'hom-

me, & les différentes passions qui l'animent, parce que cet organe est très-nerveux, & très-voisin du cerveau qui abonde en esprits ; d'où il résulte que le globe de l'Œil est en quelque sorte le foyer des impressions de l'ame. Voilà le grand art de voir les Yeux, d'apprécier les maladies pour en diriger le traitement.

Le globe de l'Œil est composé de parties solides & de parties fluides ; il tient en arrière au nerf optique, & se trouve maintenu par un corps graisseux ; les parties solides sont celles qui composent les capsules membraneuses du globe de l'Œil ; les fluides sont celles qu'on appelle, les humeurs de l'Œil. Le globe a deux tuniques accessoires, qui sont l'albuginée & la conjonctive ; l'albuginée est tendineuse ; elle est formée des expansions des aponévroses des quatre muscles droits. La conjonctive prend son origine du péricrane ; elle s'étend depuis la circonférence de l'orbite jusqu'au bord de la cornée transparente, qu'elle revêt d'une membrane ou capsule qui lui est propre.

Il y a quatre tuniques ou membranes propres, qui forment le globe de l'Œil ; la première est la *sclérotique* ou *cornée opaque*, qui est la membrane la plus externe, & qui en forme, pour ainsi-dire, toute la coque : elle est d'un tissu très-fort, très-épais, & sur-tout vers le fond

du globe, afin de le rendre plus obſcur, comme étant le lieu où les images des objets doivent ſe peindre.

La ſeconde membrane eſt la cornée tranſparente qui n'eſt que contigüe & non pas continue avec la ſclérotique; elle eſt dure & compacte; ſa texture eſt composée de pluſieurs petites lames ou feuillets, qui ſont étroitement liés enſemble, & qu'on ſépare aiſément par le ſecours de la macération; elle eſt diaphane, & un peu convexe en dehors, afin de pouvoir raſſembler plus aiſément les rayons qui viennent frapper l'Œil.

La troiſiéme membrane, qui eſt interne, ſe nomme, *uvée* ou *choroïde ;* elle ſe diviſe en deux lames; ſçavoir l'externe & l'interne; la première eſt la plus forte; la ſeconde eſt plus mince, & ſa ſurface intérieure eſt couverte d'un *meconium*, ou ſubſtance noirâtre, dont la couleur varie avec l'âge; elle eſt brunâtre dans les enfans, un peu griſe vers l'âge de trente ans, & continue à blanchir juſques dans l'âge le plus avancé; la choroïde, dans les bords de ſa circonférence interne, forme ce qu'on apelle le *ligament ciliaire*, *cercle* ou *plexus-ciliaire*. On apperçoit au-delà de la cornée la partie de la tunique diverſement colorée, qu'on nomme *Iris ;* l'iris eſt placée entre les chambres antérieures & poſté-

rieures de l'humeur aqueuſe. On lui a donné le nom d'*Iris* à cauſe de la variété des couleurs qu'on y remarque, & qui décident ce qu'on appelle les yeux bruns, gris, noirs, jaunes, bleus & verds; l'iris a preſque dans ſon centre une ouverture ronde qu'on nomme *pupille* ou *prunelle;* l'iris a des fibres droites & circulaires; les premieres ſont placées en forme de rayons dans toute ſon étendue, de manière que, lorſque ces fibres rayonnés ſe contractent, la pupille ſe dilate; & elle ſe reſſere, lorſque les fibres circulaires entrent en action.

La quatriéme membrane de l'Œil, qui eſt auſſi interne eſt la *rétine;* elle tapiſſe le fond du globe; elle embraſſe l'humeur vitrée, & vient ſe terminer autour du ligament ciliaire; la rétine eſt d'un blanc matte, d'un tiſſu lâche & délicat, mais pulpeux & muqueux: on la diviſe en deux lames, l'une nerveuſe, l'autre vaſculaire; la première eſt une continuation des fibres du nerf optique, & prend ſon origine à l'inſertion de ce nerf dans le globe; la ſeconde tire ſon origine des vaiſſeaux ſanguins qui entrent dans le globe avec le nerf optique.

La première humeur de l'Œil eſt l'humeur aqueuſe; cette liqueur eſt limpide & tranſparente, quoiqu'un peu viſqueuſe; on lui aſſigne deux eſpaces, qu'on appelle, *chambre anté-*

rieure & chambre poſtérieure ; la première remplit l'étendue qui eſt entre la cornée tranſparente & l'uvée ; la ſeconde, depuis la face interne de l'uvée juſqu'à la capſule criſtalline.

La ſeconde humeur de l'Œil eſt le criſtallin, qui eſt logé dans le centre de l'humeur vitrée, comme un diamant dans le chaton d'une bague; il y eſt retenu par une capſule membraneuſe qui l'enveloppe, & qu'on nomme *capſule du criſtallin ;* ce corps lenticulaire eſt d'une conſiſtance très-foible & très-délicate ; il eſt formé de petites lames concentriques, & placées les unes ſur les autres ; il nage continuellement dans une humeur qui lui eſt propre, & qui ſert à entretenir ſa tranſparence ; la nature ſemble l'avoir placé dans le centre de l'Œil, pour rapprocher & réunir les rayons viſuels ; l'humeur que renferme ſa capſule paroît plus abondante antérieurement que poſtérieurement, & s'échape à la moindre dilacération. On prétend que le criſtallin ſe nourit par imbibition, & non par la voie de la circulation.

La troiſiéme humeur de l'Œil eſt l'humeur vitrée, ainſi dénommée à cauſe de ſa reſſemblance avec le verre fondu ; elle occupe l'eſpace qui ſe trouve entre le criſtallin & la rétine, c'eſt-à-dire les deux tiers de l'Œil ; le corps vitré eſt très-tranſparent ; il eſt contenu dans une cap-

ſule ou membrane extrêmement fine dont les prolongements ſont remplis d'une liqueur limpide, & d'une conſiſtance à peu-près ſemblable à celle de l'eau, dans laquelle on auroit fait diſſoudre un peu de gomme. Cette membrane d'après Fallope, ſe nomme *hyaloïde*, mais Riolan eſt le premier qui en ait connu les prolongements, de manière qu'on peut dire que ces deux grands-hommes ſont les premiers qui en ayent parlé.

SECTION III.

Des Artères, des Vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, des Nerfs, des Muſcles & Fibres de l'Œil.

LA NATURE toujours la même, toujours admirable dans ſes opérations, ſe montre toujours telle à celui qui ſçait l'obſerver; les plus petits détails deviennent les plus intéreſſants par le rapport intime qui exiſte entre toutes les parties qui compoſent l'enſemble du corps. Eſt-il rien de plus merveilleux que la ſtructure organique du globe de l'Œil; c'eſt une petite partie qui tient à ſon tout, & ce tout eſt un corps d'arbre qui, par ſes ramifications actives & nutritives, conſerve les branches les plus

éloignées comme celles qui ſont les plus proches. Telle eſt la comparaiſon qui repréſente au vrai l'action du principe vital, qui ſe diviſe & ſe ſubdiviſe dans une infinité de vaiſſeaux & de ramifications qui tous ſervent à vivifier & regénérer l'huile de la lampe qui nous éclaire.

Le globe de l'Œil, & les parties qui le conſtituent, ſont continuellement nourris & alimentés par les artères, qui ſont des vaiſſeaux deſtinés à recevoir le ſang du cœur ; les veines ne ſont qu'une continuation des dernières diviſions des artères, & rapportent au cœur une partie du ſang qui leur a été diſtribué: les artères qui portent le ſang au globe de l'Œil, ſont les carotides, tant internes qu'externes ; elles répandent dans la majeure partie du globe une infinité de petits rameaux artériels, qui ſe ſous-diviſent en une autre infinité de vaiſſeaux ſanguins, qui s'inſinuent de proche en proche, & qui tous tendent à la conſervation de l'organe de la vue ; il ſeroit difficile d'en rendre toutes les ramifications, parce que ce ſeroit entrer dans des détails trop longs; mais, outre les vaiſſeaux ſanguins qui nourriſſent & parcourent le globe de l'Œil, il eſt encore une multitude de vaiſſeaux lymphatiques propres à renouveller les humeurs, à entretenir la ſoupleſſe des membranes, ou des capſules qui les contiennent.

Les nerfs ſont des cordons ronds & blanchâtres, ils ſont compoſés de pluſieurs filets qui naiſſent, ſoit de la moëlle allongée, ſoit de celle de l'épine; ce ſont des petits canaux par où paſſent continuellement les eſprits du cerveau. On compte quarante paires de nerfs; ſçavoir: dix qui tirent leur origine de la moëlle allongée, & trente de la moëlle de l'épine. Les nerfs optiques qu'on déſigne pour la deuxiéme paire, & qui ſont les premiers moteurs du globe de l'Œil, prennent leur origine dans la partie inférieure des éminences du cerveau, qui ſont les couches des nerfs optiques, enſuite ils s'étendent obliquement vers le trou optique de l'os ſphénoïde, par lequel ils paſſent pour entrer dans l'orbite, & commencer la formation du globe. Le nerf optique eſt recouvert de la dure-mère & de la pie-mère, qui lui ſervent comme de gaîne; ce nerf eſt donc le premier agent du globe; mais il n'eſt pas le ſeul, puiſque l'Œil & les paupières ſont ſoutenues & environnées d'une infinité de ramifications, qui lui viennent de la première paire, de la troiſième, de la quatriéme, de la cinquiéme, de la ſixiéme, de la ſeptiéme, & même d'une partie du nerf intércoſtal.

Le globe de l'Œil eſt attaché dans l'orbite, par ſix muſcles; ſçavoir, quatre droits & deux obliques; les droits ſont le *releveur*, l'*abaiſſeur*,

l'*adducteur*

l'*adducteur* & l'*abducteur*; les deux obliques ſont déſignés ſous les noms de *ſupérieur* & d'*inférieur*; le ſupérieur eſt auſſi nommé *trochleateur*, parce qu'il paſſe par un petit anneau cartilagineux, qui lui ſert comme de poulie; le globe de l'Œil, placé au milieu de l'orbite & enveloppé de graiſſe, eſt maintenu dans cette ſituation par la conjonctive, les muſcles & le nerf optique: il eſt ainſi fixé, pour que les faiſceaux de lumière puiſſent tranſmettre aiſément leurs images ſur l'organe de la vue: les muſcles de l'Œil ſervent à le faire mouvoir, & à diriger les axes ſur les objets que l'on veut regarder. Les quatre premiers forment une eſpèce de cone qui embraſſe ſa circonférence: le ſupérieur par ſes contractions dirige le globe vers le haut, & l'inférieur vers le bas, les deux autres placés plus latéralement, le font tourner de droite à gauche, ou de gauche à droite; la fonction des deux obliques eſt de le faire tourner ſur ſon axe. Les fibres de l'uvée, comme on a vu, ſervent à augmenter ou diminuer le diamétre de la prunelle. Tels ſont les reſſorts admirables de la nature.



SECTION IV.

De la Vision, de ses effets & de ses causes.

RIEN de si beau, de si admirable que le méchanisme de la vision; c'est le chef-d'œuvre du Créateur, c'est le plus bel apanage de la créature. Son foyer est une chambre obscure, qui perçoit les impressions des objets les plus proches, comme les plus éloignés; c'est un optique ambulant qui se prete à toutes les sensations de l'ame, à qui il communique toutes les impressions des images qui se tracent au fond de l'Œil. Vouloir entreprendre de décrire son jeu organique, & tous les phénomènes de la vision, ce seroit faire au tant de traités particuliers sur ces différents objets: mon but n'est donc pas de suivre, ni de discuter les avis & les opinions des différens Physiciens, tant anciens que modernes; je respecte & révère infiniment leurs lumières profondes, mais je m'écarterois de mon objet, si je l'entreprenois; c'est pourquoi je me bornerai à donner un précis exact des causes physiques qui concourent au méchanisme de la vision.

Voir, est un acte de l'ame, par lequel nous rapportons à une certaine distance de nous, la cause des impressions qui se font sentir sur l'or-

gane de la vue. La lumière est considérée comme une matière d'une subtilité extrême, qui nous fait appercevoir la grandeur, la figure, la couleur & la situation des objets, qui sont à une distance convenable. Les rayons de lumière sont, non-seulement les petits faisceaux ou filets dont la lumière est composée, mais encore les particules élémentaires qui sont la matière de la lumière. Quoique la matière de la lumière ait un mouvement de fluidité qui lui est propre, elle a cependant besoin de vibrations, ou d'agitations, excitées par un corps lumineux quel qu'il soit; ces vibrations se font sur-tout en ligne droite, pourvu qu'il ne se rencontre aucun obstacle ni aucun milieu qui en change la direction. Le rayon de lumière sensible, forme un cône, dont la pointe est dans l'objet, & sa base à la superficie de l'Œil; la réflexion de la lumiere provient du changement de direction qui arrive à la lumière qui tombe sur une surface polie, telle que la glace; de même que la réfraction de lumière est un changement de direction qui arrive à la lumière, lorsqu'elle passe d'un milieu dans un autre.

Les rayons divergens, sont ceux qui s'écartent d'un rayon qui part d'un point radieux; les rayons convergens arrivent, lorsque partant de différents points du même objet, ils se rappro-

chent pour ſe joindre, & quelquefois pour ſe croiſer. Le foyer de la lentille cryſtalline, qui eſt un corps diaphane, en raſſemblant les rayons de lumière, les peint dans un ſens renverſé ſur l'organe de la vue; c'eſt-à-dire, que les rayons qui vont à droite, ſe peignent à gauche, & que ceux qui viennent du côté gauche, ſe peignent à droite; le rayon direct eſt le ſeul qui ſuive l'axe viſuel, & qui ne ſe dérange pas, parce qu'il eſt perpendiculaire à la pupille; c'eſt un fait avoué & reconnu par les expériences de la chambre obſcure. La viſion n'eſt pas accomplie par la ſeule peinture de l'objet; il faut de toute néceſſité que les ſenſations de l'ame y coopérent; il arrive même ſouvent que nos yeux ſont frappés pendant le jour d'une infinité d'objets, que nous ne voyons pas, ou que nous ne voyons qu'à demi; parce que l'ame occupée de toute autre choſe, n'y fait pas attention, ou n'eſt pas frappée de tout ce qui ſe paſſe ſur l'organe de la vue.

Pour terminer cet expoſé & le rendre plus ſenſible, il eſt à propos de dire, en réſumant, que le globe de l'Œil eſt le ſiége ou organe de la viſion; que ſa forme ſphérique le rend propre à recevoir plus aiſément les rayons directs & indirects; qu'il eſt percé dans ſon fond par le trou optique, pour donner paſſage au nerf du

même nom ; que ce nerf eſt le plus conſidérable de ceux qu'il reçoit ; qu'il eſt en quelque façon le père nouricier de l'Œil par le fluide électrique qu'il lui communique : que le globe de l'Œil eſt contenu dans l'orbite, par des muſcles qui ſe prétent à tous ſes mouvemens ; qu'il a des nerfs & des artères qui lui ſont propres ; qu'il eſt parſemé de vaiſſeaux ſanguins, de vaiſſeaux lymphatiques qui le régénérent ſans ceſſe ; qu'en un mot, l'enſemble du globe eſt un compoſé de différentes membranes, ainſi que d'humeurs tranſparentes propres à opérer, ſuivant le beſoin, la réfraction ou la réunion des rayons viſuels. On peut encore ajouter, que c'eſt à l'aide de la conſtriction ou dilatation des fibres de l'iris, que les rayons lumineux entrent dans l'Œil dans une juſte proportion; que c'eſt avec le ſecours de la lentille cryſtalline que ces rayons ſe raſſemblent pour ſe peindre ſans confuſion ; que c'eſt par le moyen de l'humeur vitrée qu'ils éprouvent une nouvelle réfraction qui les détermine à ſe réunir en un ſeul point ou foyer, & que c'eſt enfin la rétine qui en modère la vivacité, parce que les impreſſions ſucceſſives porteroient atteinte au *méconium* de la choroïde, qui les refléchit. Tel eſt le méchaniſme de la viſion, dont l'organe immédiat a ſes partiſans & ſes ſectateurs, ainſi qu'il eſt démontré dans la Section ſuivante.

SECTION V.

Opinion des Anciens & des Modernes ſur l'organe immédiat de la vue ; ſentiment de l'Auteur, qui allie le ſyſtême des uns avec celui des autres.

L'OBSERVATION eſt le flambeau qui éclaire les routes cachées de la Nature ; c'eſt avec un pareil guide, que l'on vient à bout de rendre ſenſible ce que l'œil intelligent ne ſçauroit appercevoir ; c'eſt d'après des expériences continuellement répétées, que l'on ceſſe de douter, ſi tel point de phyſiologie exiſte ou n'exiſte pas. Voilà les grands moyens qui doivent occuper les hommes à talents, & les rendre chers à la ſociété ; parce que de leurs découvertes ſuit néceſſairement la poſſibilité des moyens curatifs que l'on peut emploier, ſoit dans un genre, ſoit dans un autre. Il n'eſt donc pas indifférent pour un Oculiſte de pouvoir apprécier les différentes opinions ſur le méchaniſme de la viſion, parce que cette diverſité le met à portée de juger ſi telle maladie eſt curable, ſi telle goute-ſéreine eſt nerveuſe ou humorale, ainſi de ſuite.

Les Phyſiciens, tant anciens que modernes, ont ſouvent agité & mis en queſtion le ſiége de l'organe immédiat de la vue ; les uns ont donné

la préférence à la choroïde, les autres à la rétine: ceux qui donnent la préférence à la rétine, allèguent pour raiſon, que cette membrane, comme expanſion médullaire du nerf optique, & formée de l'épanouiſſement de ſa pulpe, eſt plus propre à communiquer au cerveau les différents mouvements de vibration & de preſſion, car autrement la ſenſation n'arriveroit pas à l'ame, puiſqu'il eſt démontré, que ce n'eſt pas l'Œil qui voit les objets, qui lui ſont peints renverſés, mais que c'eſt l'ame qui les voit, & qui les voit tels qu'ils ſont: ils ajoutent, que le corps de la rétine étant d'une texture très-fine, d'un blanc matte, & d'une grande ſenſibilité, cette membrane eſt plus propre à recevoir les impreſſions des objets, & à les tranſmettre à l'ame.

Ceux qui regardent la choroïde comme l'organe immédiat de la vue, diſent au contraire, que le nerf optique n'eſt pas au milieu du fond de l'Œil, mais plus du côté du grand angle; que la médiocre opacité de la rétine prouve bien qu'elle intercepte un peu de lumière, qu'elle en modère même l'action, mais non pas qu'elle ſoit l'organe immédiat de la vue, parce qu'un organe immédiat d'une ſenſation, doit recevoir & fixer non-ſeulement toute l'impreſſion de l'objet qui la cauſe, mais la matière même qui en eſt le principe. Or la rétine, ne faiſant que

transſmettre & modifier les rayons de lumière ; qui ſont totalement reçus par la choroïde, il en réſulte que la choroïde eſt l'organe immédiat de la vue: d'ailleurs, diſent-ils, la choroïde a toutes les qualités requiſes pour former l'organe immédiat de la vue, elle eſt une continuation de la pie-mère, qui fournit la tunique de tous les nerſs, organes de toutes les ſenſations ; elle eſt ſolide, élaſtique, extrêmement ſenſible, & propre à recevoir tous les rayons de lumière ; la choroïde eſt donc l'organe immédiat de la vue.

Tout bien conſidéré, je vais tâcher d'allier le ſentiment des uns avec celui des autres, & dire, avec quelque confiance, que la rétine & la choroïde, concourent enſemble pour être l'organe inmédiat de la vue, que la rétine ne peut rien ſans la choroïde, & *vice verſâ.*

Les preuves les plus fortes que l'on puiſſe alléguer en faveur de la choroïde ſont les ſuivantes: la membrane, diſent les partiſans de cette opinion, qui eſt capable de former l'organe immédiat de la vue, doit avoir une texture capable de retenir les faiſceaux de lumière qui lui viennent de toute part ; elle doit avoir des filets nerveux aſſez délicats, aſſez déliés, pour être émue par les différents treſſaillements que produiſent les objets ſenſibles dans les eſprits animaux ; ce ſont ces treſſaillements qui doivent

transſmettre au *ſenſorium commune* l'impreſſion dont ils ſont frappés, dont ils ſont agités; de manière que l'ame puiſſe appercevoir comme préſent l'objet qui a ébranlé ces filets. Or qui a mieux cette faculté que la choroïde, qui eſt parſemée de nerfs & de vaiſſeaux, qui, dans ſon origine, ſe trouve attachée à la circonférence de l'entrée du nerf optique, qui, par elle-même n'eſt qu'une extenſion de la pie-mère, enveloppe naturelle des nerfs; que la choroïde, dont le centre eſt continuellement échauffé par une multitude de vaiſſeaux dont elle eſt parſemée; qui, dans ſa capacité renferme la rétine, ainſi que l'humeur vitrée, & qui enfin, ſe trouve revêtue intérieurement d'une ſorte de *meconium* ou ſubſtance noirâtre, propre à retenir les rayons de lumière. Cette tunique a donc par elle-même tout ce qu'il faut pour être l'organe immédiat de la vue; il y a plus, ſes parties acceſſoires & ſes dépendances concourent à fortifier cette opinion; en voici la preuve.

L'iris, cette membrane circulaire que l'on apperçoit à travers la cornée, eſt de l'aveu des meilleurs Anatomiſtes, une continuation de la choroïde ou de l'uvée: c'eſt par le moyen de ſes fibres rayonnés & circulaires que la pupille ſe dilatte ou ſe reſſerre; c'eſt d'après ces défauts de dilatation & de reſtriction, que l'on peut juger de

l'état de la choroïde, ſoit dans les ophtalmies parfaites, ſoit dans les obſtructions de cette membrane. Or, ſi dans les ophtalmies parfaites, la choroïde ne peut recevoir les impreſſions de la lumière; ſi dans les goutes-ſéreines par obſtruction, elle en eſt totalement privée, n'eſt-il pas juſte de conclure que la choroïdeeſt l'organe immédiat de la vue; or c'eſt ce que nous éprouvons tous les jours; c'eſt ce qui nous eſt démontré par les différentes ſenſations de l'iris, qui reçoit ſon action première des fibres de la choroïde.

De toutes les autres preuves qui établiſſent de plus en plus le ſyſtême en faveur de la choroïde; il en eſt une que l'on ne peut récuſer, c'eſt la diverſité des couleurs dont cette membrane eſt enduite dans les Yeux de différents animaux, & particuliérement dans les Yeux du bœuf, dont la choroïde eſt tapiſſée d'un *méconium* plus verd que noir, par conſéquent plus propre à rendre les objets en grand, & l'homme à ſes Yeux, eſt dix fois plus redoutable, qu'il ne l'eſt: or, ſi la choroïde n'étoit pas l'organe immédiat de la vue, auroit-elle beſoin de varier & de modifier le *méconium* qui ſert à l'Œil de l'homme: ces différents changements prouvent donc que la choroïde eſt l'organe immédiat de la vue, ce qui eſt démontré par les effets.

Une autre preuve non moins ſenſible, & qui milite toujours en faveur du même ſyſtême; c'eſt ce qui arrive à un certain âge à tous les Yeux, & particuliérement aux yeux des preſbytes, dont le foyer de vue change, parce que la cornée devient moins ſaillante, parce que le *méconium* ou velouté noir de la choroïde perd plutôt de ſa couleur, je dis, *perd plutôt*, car tous les Anatomiſtes conviennent que la ſuperficie du *méconium* de la choroïde eſt d'un noir brun dans les enfans, qu'il commence à griſonner vers trente à trente-cinq ans; ce qu'il continue de faire, juſqu'à l'age le plus avancé; or, ſi la choroïde n'étoit pas l'organe immédiat de la vue, ces différentes variations n'influeroient pas ſur l'organe de la viſion, & les preuves n'en ſeroient pas auſſi manifeſtes.

Il eſt pluſieurs autres démonſtrations répandues dans tout le corps de l'ouvrage que je réſerve en faveur de la choroïde;mais en attendant, je crois qu'il eſt poſſible d'allier le ſentiment des anciens avec celui des modernes; & dire, que la rétine & la choroïde concourent enſemble pour être l'organe immédiat de la vue. La rétine ne peut pas être ſeule l'organe immédat de la vue, parce qu'elle eſt d'un tiſſu trop lâche; parce que la médiocre opacité de ſa membrane, ne peut que modérer les impreſſions des objets

lumineux, ſans les abſorber ; parce qu'un organe immédiat doit arrêter tout ſon objet & le fixer en entier, autrement il ſe trouveroit dans cette boëte obſcure, une confuſion étrange de rayons & d'impreſſions, qui ne formeroient ni images ni ſenſations diſtinctes.

Je dis que la rétine eſt une membrane néceſſaire au méchaniſme de la viſion ; parce qu'elle eſt un compoſé propre à modérer la trop grande activité des faiſceaux de lumière qui, en peu de temps, détruiroient cette ſubſtance noirâtre, qui eſt ſi utile à la choroïde; la rétine eſt néceſſaire à la viſion, parce qu'elle eſt un compoſé de nerfs épanouis, qui, émus & frappés par les rayons lumineux, ſont, en quelque façon, les avant-coureurs des images qui doivent ſe porter au *ſenſorium-commune* ; enfin, je crois, & je ſuis même perſuadé, que la rétine concourt avec la choroïde, pour être l'organe immédiat de la viſion ; que l'un ne peut rien ſans l'autre, pas plus la rétine que la choroïde ; je dirai même plus, que la rétine eſt pour la choroïde, ce que la glace eſt au vif-argent ; ſans la glace, point de viſion ; ſans le vif-argent, point de réflection.

Je m'attends bien que les partiſans du ſyſtême en faveur de la rétine, ne manqueront pas de faire beaucoup d'objections & de difficultés : je ſçais

qu'ils diront ou pourront dire, qu'il ne peut y avoir de *medium* entre la rétine & la choroïde, parce qu'il y a une grande différence entre l'irritabilité & la ſenſibilité; que la première appartient aux fibres qui ne ſont pas nerveuſes, que la ſeconde eſt le propre des nerfs; que la choroïde, étant plutôt un compoſé de fibres tendineuſes que de nerfs, ne peut être l'organe de nos ſenſations, au lieu que le tiſſu de la rétine, qui eſt l'épanouiſſement des nerfs optiques, eſt placé de manière à pouvoir recevoir & prendre l'impreſſion des rayons viſuels. Je conviens d'avance, avec ces Meſſieurs, qu'il y a deux facultés reconnues, l'*irritabilité* & la *ſenſibilité.* J'ai obſervé comme eux, qu'une fibre tendineuſe, peut ſe contracter, lorſqu'elle eſt irritée ou provoquée par quelques corps étrangers, au lieu que les nerfs ſeuls ſont des cordes flexibles, qui ne ſe raccourciſſent nullement quand on les irrite; que leur eſſence eſt la ſenſibilité, ce qui fait dire, avec raiſon, qu'il eſt des hommes, dont les houppes nerveuſes ſont plus ou moins ſenſibles les unes que les autres: les nerfs ſont donc les ſentinelles qui avertiſſent l'ame de l'objet de nos maux, comme de celui de nos plaiſirs; or, c'eſt donc auſſi la rétine, comme épanouiſſement du nerf optique, qui prend au paſſage l'impreſſion des rayons qui vont ſe peindre ſur

la choroïde, qui les arrête pour les rendre ſenſibles à l'ame; mais il n'en eſt pas moins vrai de dire, que l'image ſe peint ſur la choroïde, comme étant néceſſaire à la retention des rayons lumineux; la choroïde, eſt donc médiatrice avec la rétine pour opérer le méchaniſme de la viſion, d'où on peut conclure, que la rétine & la choroïde ſont deux membranes eſſentielles à l'acte viſuel. Telles ſont les idées priſes ſur la nature même, & d'après ſes différentes modifications; c'eſt pourquoi, ce ſeroit rejetter des preuves inconteſtables, & nier que la lumière nous éclaire, parce que la rétine peut bien avertir l'ame, qu'il exiſte des rayons lumineux, mais c'eſt la choroïde qui en reçoit & réfléchit l'éclat.

Je ſçais que l'on pourra m'objecter encore, & dire pourquoi, dans un ſyſtême de cette nature, n'avoir donné qu'un précis anatomique? Pourquoi n'avoir pas ſuffiſament déſigné l'origine & l'inſertion des nerfs optiques dans l'orbite. A cela je réponds, que tous les juges en cette partie, ſçavent, auſſi bien que moi, que la dure-mère eſt la première enveloppe du cerveau; & la pie-mère la ſeconde, l'une interne, l'autre externe; que ces deux lames, après avoir rempli leur objet principal, qui eſt, de maintenir, défendre & protéger le cerveau, viennent ſe réunir pour former les prolongements de la moëlle

allongée, & des nerfs optiques; que la dure-mère & la pie-mère accompagnent ces mêmes nerfs par le trou de l'os ſphénoïde; qu'après cette inſertion, les nerfs optiques dégénérent en une eſpèce de toille, qu'on appelle *rétine;* que la lame externe de la dure-mère forme le périoſte de l'orbite; que la lame interne, avec celle externe de la pie-mère, conſtituent la ſclérotique ou cornée opaque; que la lame interne de la pie-mère vient former & fortifier la choroïde; qu'enſuite cette même lame s'épanouit entre la ſclérotique, à laquelle elle ſe trouve unie par un tiſſu cellulaire, par une infinité de vaiſſeaux, tant ſanguins que lymphatiques; que parvenue enfin à l'origine de la cornée tranſparente, elle forme, ce qu'on appelle, le *cercle-cileier*; qu'elle ſe prolonge enſuite pour repréſenter une eſpèce de diaphragme, dont la partie antérieure eſt appellée *iris*, & la poſtérieure *uvée.* Voilà donc à peu-près quel eſt le trajet, qu'elles ſont les expanſions dans les Yeux de la dure-mère & de la pie-mère: mais leur action & leur conſtitution ne dérangent en rien le ſyſtême propoſé.



SECTION VI.

De la nature des Couleurs, & des effets de la Lumière.

LE méchaniſme de la viſion eſt admirable en tout point, & dans tous ſes effets, mais ſur-tout dans l'ordre & la diſtribution des couleurs; la nature des couleurs a ouvert, & ouvre encore un vaſte champ de diſcuſſions aux partiſans de deux différentes ſectes, qui ſont les Neutoniens & les Cartéſiens. Les premiers ſoutiennent, que les couleurs font partie de la lumière; les ſeconds, au contraire, diſent, qu'elles n'en ſont que des modifications; mais il ſeroit trop long de diſcuter l'avis des uns, celui des autres; c'eſt pourquoi, je me renferme à dire, que la lumière eſt abſolument néceſſaire, pour que les rayons colorés ſoient portés juſqu'à nos yeux; & c'eſt de ces rayons de lumière, diverſement modifiés, que naiſſent les divers ſentimens ſur les couleurs.

La lumière eſt cette impreſſion vive qui nous fait apercevoir la grandeur, la figure, la couleur, la ſituation des objets qui ſont hors de nous-même, & à une diſtance convenable; on peut dire, que les trois couleurs primitives, ſont le rouge, le jaune & le bleu; c'eſt de ce mêlange

que

que les autres paroiſſent être formées ; puiſque la réunion du jaune avec le bleu, décide le verd ; celle du rouge avec le jaune fait l'oranger ; & le verd avec le bleu produit le pourpre.

Le ſoleil, cet aſtre brillant qui nous éclaire, qui nous vivifie, porte un nouvel éclat ſur les couleurs qu'il orne & qu'il modifie, ſuivant les différentes réfractions de l'atmoſphère. Son lever, comme ſon coucher, eſt toujours accompagné de vapeurs ignées de la terre ; de manière, que tout ce que nous voyons nous paroît coloré d'une teinte rouge ; ſon élévation ſans nuages, rend les nuances des couleurs plus vives & plus tranſparentes ; ſa reverberation nous peint les objets plus blancs qu'ils ne le ſont réellement. Telle eſt la loi de la nature ; tels ſont les effets de cet aſtre incomparable ſur tous les corps, excepté le noir qui abſorbe les rayons, qui ne reçoit & ne réfléchit rien. Le noir eſt donc un corps enveloppé de ténébres, qui ne préſente à l'Œil qu'une maſſe confuſe ; ceſt pourquoi on ne voit rien dans l'obſcurité, dans un puit profond, ainſi de ſuite. Voilà donc à peu-près ce qu'on peut dire par abréviation ſur les couleurs dont l'impreſſion affecte plus ou moins l'organe de la vue.



CHAPITRE II.

De la vue des Enfans naiſſans, & de ſes progrès.

LA MÉDECINE eſt, de toutes les ſciences, celle qui exige les connoiſſances les plus vaſtes & les plus étendues. Un bon Médecin doit être un Anatomiſte parfait, un Botaniſte profond; il doit connoître les différentes préparations des corps tirés des trois règnes de la nature, c'eſt avec toutes ces clés qu'il peut ouvrir les portes du ſanctuaire de la médécine, & devenir un Médecin accompli. Heureux celui qui, ainſi favoriſé de diſpoſitions heureuſes, peut réunir toutes ces perfections, & même les augmenter par le commerce de gens auſſi inſtruits que lui, & ce concours eſt un établiſſement qui étoit reſervé au ſiècle préſent; c'eſt un avantage qui eſt dû à la bonté paternelle de notre auguſte Monarque; qui, en établiſſant dans ſon Palais, dans ſa Capitale, une Société-Royale de Médecine, a pris le vrai moyen de connoître les hommes inſtruits, de montrer l'exemple à toute la France, & même à toutes les Cours étrangères: c'eſt dans ces aſſemblées, auſſi humaines que patriotiques; c'eſt avec l'aide de ces hommes

éclairés, de ces Praticiens reconnus, que l'on peut & que l'on pourra perfectionner les anciennes découvertes, & en acquérir de nouvelles; tant il est vrai de dire: *lux à luce pendet.*

Le mystère de la conception accompli, le fétus ou embrion se trouve renfermé dans deux membranes, qui sont fortement attachées à la matrice par le *placenta*, auquel l'embrion tient par le cordon ombilical: le fétus ainsi renfermé dans cette prison aqueuse, croît & se fortifie de plus en plus; de manière que gêné par son propre poids, il se trouve forcé de se replier sur lui-même, ayant les yeux comme colés entre les deux pouces, le nez entre les deux genoux, & les joues appuyées sur les deux mains: vers la fin de la grossesse, la pésanteur de la tête emporte le corps, & lui fait faire la culbute; c'est alors, que frapant les flancs de sa mère, il cherche à rompre ses chaînes, à se délivrer de sa prison, & vient au monde dans un état de conformation parfaite, à l'exception des Yeux, dont le chef-d'œuvre intérieur n'est pas encore perfectionné. Voilà le tableau qui a occupé les plus beaux jours de ma vie; voilà le premier échelon qu'il faut monter pour parvenir à la connoissance parfaite du méchanisme de la vision: en effet, c'est après avoir cherché à surprendre la nature; après l'avoir examinée dans ses marches

les plus tortueuſes, que je me ſuis déterminé à donner, en 1775, un Précis ou Opuſcule ſur la vue des enfans naiſſans; ce diminutif de recherches étendues, n'a de mérite, que des obſervations pures & ſimples; cependant il a été accueilli par tous les Phyſiciens, & avec toute l'indulgence qu'il eſt aiſé de reconnoître dans leur Compte-Rendu; c'eſt dans cette brochure, que j'ai cherché à donner mes premières preuves ſur l'organe immédiat de la vue; ce que j'ai cru pouvoir reconnoître dans la texture de la choroïde; en effet, après avoir diſſéqué les Yeux de différents petits cadavres, qui étoient le réſultat de différentes fauſſes-couches; je ſuis enfin parvenu au moment de la conformation de la nature, qui eſt le terme de neuf mois: c'eſt alors, qu'occupé plus ſérieuſement, j'ai reconnu que le défaut de viſion pouvoit avoir pluſieurs cauſes, qu'il pouvoit ſe faire que la cornée tranſparente fût trop épaiſſe, le cryſtallin pas aſſez convexe, & la rétine trop molle; mais quelles que ſoient ces raiſons, & pluſieurs autres de même nature, je n'étois pas perſuadé de leur oppoſition; parce que je voyois les parties très-bien conformées; parce que je ſçavois qu'à peine la naiſſance de l'enfant ſe trouve aſſurée, que les pulſations du cœur battent avec plus de force, & que la reſpiration donne plus d'élaſticité aux

ſolides comme aux fluides ; c'eſt donc alors que cherchant la véritable cauſe, j'ai reconnu que la choroïde, cette membrane, qui tire ſon émanation du cerveau, & avec lequel elle correſpond ſi intimément, n'étoit qu'un aſſemblage imparfait de globules rouges, qui devoient former ce *méconium*, ou cette belle encre noire, propre à recevoir & réfléchir les faiſceaux de lumière dont elle devoit être continuellement affectée. Pluſieurs obſervations, pluſieurs fois répetées, me déterminèrent à prendre un parti ; & à dire, que la choroïde concourt avec la rétine, pour être l'organe immédiat de la vue ; c'eſt auſſi d'après des convictions auſſi fortes & auſſi évidentes, que j'ai cru pouvoir annoncer, que je reſervois pluſieurs preuves en faveur de la choroïde, pour être conjointement avec la rétine l'organe immédiat de la vue ; parce qu'un organe immédiat, doit concourir par lui-même, & de concert avec celui qui lui eſt adjoint ; or la choroïde & la rétine réuniſſent ces deux qualités néceſſaires.

L'exemple ſuivant me ſervira d'appui, pour étayer de plus en plus ce ſyſtème ; & combattre les aſſertions de ceux qui prétendent, que le défaut de vue des enfans naiſſans provient de pluſieurs cauſes, & particulièrement des eaux dans leſquelles ils nagent dans le ſein de la mère ;

parce que, disent-ils, ces eaux, rélâchent les parties nerveuses, & musculeuses, rendent les yeux ternes, & la cornée affaissée, parce qu'il arrive aussi, qu'au moment de la naissance, & même, quelques jours après, les membranes internes de l'Œil paroissent rubéfiées; ce à quoi on pourroit objecter, que c'est la suite & l'effet de l'extrême compression que l'enfant éprouve au passage; mais quelques vraisemblables que soient ces allégations; il est aussi vrai de dire, que si la choroïde étoit réellement conformée, cette foiblesse, au défaut de vue, n'existeroit pas pendant un mois, cinq & six semaines, suivant la forte ou délicate constitution du sujet; ce qui est démontré par le trait suivant.

J'ai vu plusieurs fois à Paris une femme de condition & son fils aîné, qu'elle a porté dans ses entrailles douze mois & quelques jours, après lesquels cet enfant est venu au monde, annonçant un volume monstreux dans un accouchement très-penible & très-laborieux; ayant les cheveux longs ainsi que les ongles, les Yeux ouverts & très-clair-voyants; au point que l'Accoucheur, qui se nommoit M. Ruaut, fut obligé de couvrir, d'un mouchoir, la tête de l'enfant, afin d'empêcher les efforts qu'il faisoit pour envisager la lumière, qui ne lui fut rendue que petit à petit; mais dira-t-on, un exemple

ſeul eſt un cas fortuit, un phénomène qui ne peut faire règle : en effet, cet objection pourroit avoir quelques fondements, ſi la mère, qui exiſte, n'étoit elle-même bien portante, & ne m'avoit aſſuré, qu'elle a eu un ſecond enfant depuis le premier, dont elle eſt accouchée dans ſa terre, ſous la conduite de M. Tripier, Chirurgien-Accoucheur de la ville d'Autun, qui m'a certifié le fait par une lettre que je conſerve, & par laquelle il me marque, que la mère a porté cet enfant douze mois & quelques jours, pendant lequel temps elle a beaucoup ſouffert, ſur-tout les trois derniers mois ; ce qui avoit mis ſa vie en très-grand danger & celle de l'enfant ; qui, malgré tout, eſt venu au monde avec les yeux, les cheveux & les ongles, de même que le premier.

Un exemple de cette nature & de cette force, eſt bien capable de faire triompher le ſyſtème de la choroïde, pour être l'organe immédiat de la vue, puiſque l'enfant ne voit pas à neuf mois, parce que le *méconium* ou velouté noir qui revêt cette membrane, n'eſt pas encore perfectionné ; & que l'enfant qui vient à douze mois, vient au monde avec des Yeux très-clairs voyants. Je ſuis intimément perſuadé, que l'on ne m'accuſera pas de vouloir favoriſer, ni diſcuter les naiſſances tardives ; je laiſſe ce fuſeau à

démêler aux Praticiens, plus inftruits que moi; mais je dois dire, pour le foutien des loix, pour la tranquillité fociale, que la mère de ces deux enfans, eft d'une conftitution peu avantageufe pour le port, & le déport d'un enfant; & que la nature, qui ne fe trompe jamais, avoit donné à neuf mois tous les indices précurfeurs & ordinaires de l'accouchement; c'eft pourquoi, cet exemple particulier ne peut & ne doit pas faire règle, pour contrarier le cours ordinaire de la nature.

L'objection la plus forte que l'on puiffe faire pour prouver la caufe du retard de la vue des enfans naiffans, eft une membrane pupillaire annoncée par les anciens Anatomiftes, & reconnue par les modernes. Ce point de Phyfiologie a fixé plufieurs fois mon attention; mais malgré toutes mes recherches, j'ai toujours cru remarquer que cette efpèce de membrane n'étoit autre chofe qu'un défaut de fluidité des humeurs de l'Œil qui formoit vifcofité, & qui, comme on l'annonce très-bien, difparoît peu de jours après: or, il eft démontré par l'expérience journalière, que l'enfant ne voit réellement qu'à un mois, cinq ou fix femaines de naiffance; ce n'eft donc pas la membrane pupillaire qui porte obftacle à la reception & à la réfraction des faifceaux lumineux, puifqu'elle

n'exiſte plus, mais bien les membranes internes & permanentes, qui n'ont pas encore acquis le veritable degré de perfection, d'où je conclud que le *méconium* de la choroïde, tel que je l'ai obſervé, n'étant pas en état de recevoir ni de réfléchir les points de lumière, il arrive que les objets radieux ſe perdent dans cette boëte obſcure, qui ne ſe perfectionne que peu-à-peu; auſſi voit-on tous les jours, que les nourrices attendent avec impatience le moment de pouvoir annoncer aux parents, que l'enfant commence à ſuivre les rayons lumineux. Telles ſont les règles immuables de la nature; mais, à Dieu ne plaiſe, que l'on puiſſe croire, que je veuille détruire ou affoiblir les recherches des anciens & les découvertes des modernes. Ce ſentiment n'eſt jamais entré dans mon ame, parce que j'ai toujours pris leurs obſervations pour la règle première de ma direction; cependant, tout en rendant juſtice à leur mérite & à leurs talents, je ne puis m'empêcher de dire ce que j'ai obſervé moi-même, perſuadé que le nombre des recherches conduit les hommes à un plus grand degré de perfection.



SECTION PREMIÈRE.

Des maladies oculaires des Enfans, dans les premiers jours de leur naiſſance.

AGE PREMIER.

Le premier période de la vue des enfans naiſſans, commence donc un peu plutôt dans les uns, un peu plus tard dans les autres, ſuivant le degré de force, ou de conſtitution propre à perfectionner la membrane choroïde; les uns voient à un mois, les autres à cinq ſemaines, & d'autres enfin à ſix ſemaines; les Yeux de ces individus ſont d'une conformation plus ou moins forte, plus ou moins délicate, & cette conformation, eſt en quelque façon déſignée par le coloris des fibres de l'iris.

La couleur des Yeux ſuit à peu-près la force du tempérament; les yeux bruns m'ont toujours paru les mieux conſtitués, enſuite les gris, noirs, verds & bleus. Les Yeux ont une correſpondance intime avec les influences corporelles; dans l'état de maladie, ils deviennent ternes & jaunes; ils ſont foibles les jours de purgation, d'indigeſtion, de ſaignée, & particuliérement

des ſaignées du pied ; ils ſont tendus & gonflés, dans de violens maux de tête, dans des rhumes de cerveau, après un travail aſſidu, après une application forcée. Telles ſont les révolutions de la nature, dans le méchaniſme de la viſion, qui eſt ſouvent dérangé dès le premier jour de notre naiſſance.

A peine l'enfant eſt-il né, qu'il eſt de devoir, qu'il eſt d'uſage de le porter à l'Egliſe, pour y être régénéré par le Baptême, dans l'ordre de la grace ; c'eſt ſur les Fonts-Baptiſmaux, c'eſt au milieu de cette Piſcine ſalutaire, qu'on lui découvre la tête, dans le temps même le plus rigoureux, pour faire l'effuſion avec une eau froide, ſouvent glaciale, & que l'enfant reçoit avec des cris perçants, avec des mouvemens convulſifs, qui effrayent les aſſiſtants ; enfin, avec une eau qui, répandue ſur la fontanelle, ou aux environs, comprime les ſolides, arrête la circulation des fluides, détermine une obſtruction, qui ſouvent filtre ſon humeur par les nerfs optiques, d'où réſulte une ophtalmie qui produit cette humeur âcre & viſqueuſe qui engorge les globes, irrite & détermine les vaiſſeaux variqueux de la conjonctive, porte le trouble dans les humeurs aqueuſe & cryſtalline, qui détermine une ſtagnation humorale, ou forme même des hypopions, qui ſe font

jour par l'éruption de la cornée tranſparente ; qu'elle maſque par des tayes, qu'elle obſcurcit par des cicatrices, ou enfin qu'elle détruit, en produiſant le malheureux état de cécité.

Voilà les maux de l'humanité naiſſante ; voilà les accidents dont je ſuis ſouvent le témoin, accidens qui arrivent plus particuliérement l'hiver que l'été, & qui prouveront de plus en plus la juſtice de ma réclamation ; mais heureuſe la victime innocente, quand les parents ne tardent pas à chercher les ſecours, à prendre les avis des Praticiens connus & éclairés, parce que les moments preſſent, parce que l'humeur n'a pas encore fait de ſtagnation déterminée, au lieu qu'on les voit paſſer des journées entières, ſouvent même des ſemaines à faire des remèdes, auxquels la trop crédule confiance ne donne que trop de faveur ; ces remèdes ſont pour l'ordinaire, de faire ruiſſeler du lait de la nourice dans les yeux de l'enfant ; uſage vulgaire qui paſſe de bouche en bouche, habitude dangereuſe, qui ſe perpétue, quoiqu'on ſache que le lait, quelque ſéreux qu'il ſoit, eſt toujours un corps gras, un butireux qui englutine les paupières, bouche les pores de la cornée tranſparente, & empêche cette exudation ſi néceſſaire au globe de l'Œil : de pareils moyens ne peuvent donc produire que des effets

malheureux, ce qui eſt prouvé par l'engorgement du globe, par l'amas du pus qui ſe fait dans les chambres antérieure & poſtérieure de l'humeur aqueuſe, d'où ſuit néceſſairement la ſupuration, & ſouvent la perte entière de cet organe.

Un Praticien prudent & ſage, ne doit jamais preſcrire des remèdes curatifs, ſans avoir préalablement bien examiné & bien connu la cauſe première de la maladie, c'eſt le ſeul moyen de réuſſir avantageuſement ſur ſes effets & ſes ſuites; or dans la circonſtance dont eſt queſtion, il n'y a pas de doute que la maladie & l'engorgement des yeux ne proviennent du froid que les enfans éprouvent, en recevant ſur la tête découverte, une eau, que la fraîcheur des fonds-baptiſmaux rend glaciale, en la recevant, dis-je, ſur une partie auſſi délicate que la fontanelle, puiſque la ſuture ſagittale avec la coronale n'eſt pas encore oſſifiée, puiſque cette partie n'eſt alors que membraneuſe, ce qui tranſmet facilement l'impreſſion de l'eau froide juſqu'au cerveau, & gonfle tellement la membrane pituitaire qu'il en réſulte les effets les plus dangereux.

Ce qui m'a toujours le mieux réuſſi dans un accident de cette nature, & dont les ſuites peuvent non-ſeulement déranger l'organe de la vue, mais même porter atteinte au cerveau, ce qui

m'a le mieux réuſſi, dis-je, c'eſt de ne jamais comprimer le globe de l'Œil, par aucuns topiques, ni cataplaſmes quelconques; de commencer par faire uſage des émollients, des adouciſſants, en baſſinant trois à quatre fois le jour, le front, les tempes & les Yeux, avec une infuſion théiforme de fleurs de mauve; ſçavoir, nne petite pincée de ces fleurs pour un demi-ſeptier d'eau; de prendre enſuite à chaque fois, après le bain des Yeux, la pulpe d'une pomme de renette ou autre, cuite devant le feu, qui eſt la manière la plus avantageuſe en ce genre, l'étendre entre deux linges, à l'aide d'une cuiller, & l'appliquer légérement ſur les Yeux, l'eſpace de douze à quinze minutes chaque fois, & aſſez éloignée des Yeux, pour permettre le clignotement des paupières; du reſte, l'eau de mauve & l'application de la pomme ſimplement dégourdie ſuffiſent.

Dans le cas où l'humeur permanente paroîtroit menacer la ſupuration du globle, j'ai ſouvent employé les injections faites avec une légère infuſion de fleurs de ſureau; c'eſt un moyen efficace de lubrefier l'Œil, & de le rendre plus diſpoſé à l'exudation qui lui eſt ſi néceſſaire en pareille circonſtance: lorſque l'humeur paroit ſuffiſamment évacuée, je fais uſage du doux réſolutif du ſang de pigeon, à qui je ne puis donner

trop d'éloges, par les ſuccès dont il m'a toujours favoriſé; pour ce, il faut, à l'aide d'une épingle, ſaigner le pigeon deſſous l'aîle, recevoir le ſang dans une cuiller à caffé, l'inſérer promptement entre les deux paupières, que l'on réunira l'une contre l'autre, enſuite, laiſſer le ſang dans les Yeux l'eſpace de douze à quinze minutes, après quoi les nétoyer avec un petit linge, imbibé d'infuſion de fleurs de ſureau; le ſang qui eſt ainſi caillé, s'ôtera bien aiſément, mais il faut avoir la précaution de n'en pas laiſſer dans les angles. Je préfére pour le bain des Yeux, le linge blanc de leſſive, parce que l'éponge eſt toujours remplie de duvets, & le taffetas de gomme.

Tels ſont les remèdes les plus convenables à ce genre de maladie, mais on doit les varier ſuivant les différents états des Yeux & les circonſtances où ſe trouve le ſujet. Dans l'été, qui eſt le temps où l'on ne peut pas toujours trouver des pommes de renettes ou autres, qui d'ailleurs ont perdu de leur force & de leur activité, on poura faire uſage de l'intérieur d'une laitue pomée, amortie dans l'eau bouillante, & s'en ſervir comme de la pomme. Je donne la préférence à la laitue pommée, parce que le cœur de cette plante légumière renfermé en lui-même eſt moins expoſé aux ardeurs du

ſoleil, parce que je lui ai toujours trouvé les propriétés néceſſaires à calmer les différentes ophtalmies où la multiplicité des collyres eſt plus nuiſible que profitable. Telles ſont les règles que la pratique m'a démontrées, & que l'expérience m'a confirmées.

SECTION II.

Du Baptême des Enfants naiſſants, & des précautions que l'on doit prendre.

LES accidents qui arrivent dans le moment de la reception du Sacrement de Baptême, lorſqu'il eſt adminiſtré à froid & dans certaines ſaiſons, ſont ſi ſenſibles & ſi multipliés, que j'ai cru ma conſcience engagée, ſi je gardois un ſilence, dont je deviendrois reſponſable aux yeux de Dieu comme aux yeux des hommes. C'eſt donc ce devoir ſacré & le témoignage véridique des accidents dont je ſuis ſouvent le témoin, qui m'ont déterminé à faire imprimer, en 1780 un Opuſcule en forme de Requête. Ce petit Ouvrage qui fut ſoumis à la cenſurede M. Miſſa, Docteur-Regent de la Faculté de la Médecine de Paris, Cenſeur-Royal, & qui porte ſon approbation, a pour titre : *Très-humbles & très-reſpectueuſes Repréſentations à nos Seigneurs les Préſidents,*

Présidents, Archevêques, Evêques & Députés, tenants alors l'Assemblée du Clergé de France.

Dans le préambule de la Requête, je prouve que l'eau chaude, dans l'administration du Sacrement de Baptême, ne porte aucune atteinte à l'essence de ce Sacrement; qu'elle a été permise de tout temps, que le Rituel même de Paris dit en propres termes: *Poterit misceri aqua calida cum frigidâ, ne noceat infantibus.* La loi est donc pour le pauvre comme pour le riche, & par conséquent on pouroit dire que c'est la faute des Serviteurs de l'Eglise, qui n'apportent de l'eau chaude que pour les riches, parce qu'ils en reçoivent une rétribution, tandis que les pauvres, ces malheureux enfans de l'Etat, sont baptisés avec de l'eau froide. Voilà les réproches dont je suis continuellement accablé; voilà la playe dont mon cœur est sans cesse blessé; playe toujours ouverte, toujours renaissante, parce qu'elle porte non-seulement sur les accidents qui arrivent aux Yeux, mais même sur le reste du corps: ce qui est démontré par la révolution qui arrive alors, & qui fait que l'humeur de la transpiration, repercutée dans le cerveau, tombe dans le pharinx & le larinx, passe dans la poitrine, & l'estomac, augmente le volume des phlegmes, aigrit le lait, donne la diarhée, détermine des convulsions, & finit presque

toujours par l'extinction de l'esprit-vital.

Le précis de ma Requête est donc de supplier Nosseigneurs de l'Assemblée, de vouloir bien prendre une Délibération précise & formelle, en vertu de laquelle on dénonceroit à tous Nosseigneurs les Archevêques & Evêques du Royaume, de vouloir bien notifier à MM. les Curés de leur diocèse, & autres Préposés à l'administration du Sacrement de Baptême, qu'ils ayent à faire porter en tout temps aux Fonts-Baptismaux une eau suffisament chaude, & de les engager à cette pratique, comme faisant partie du Rituel diocesain; d'enjoindre également à MM. les Curés & autres Préposés pour l'administration de ce Sacrement, d'empêcher que l'on ne découvre la tête de l'enfant, mais de faire l'effusion, & répandre les Onctions sur la partie frontale, & non sur la fontanelle, qui est d'autant plus sensible, qu'elle n'a pas encore acquis une consistance osseuse: ces sages précautions tranquilliseront les consciences, calmeront les allarmes des Observateurs, dissiperont la juste crainte des parents, feront même cesser des murmures, dont la Religion souffre, & conserveront à l'Etat des Citoyens, qui n'auront à redouter que les révolutions de la Nature, triste appanage de l'humanité.

Cette Requête, revêtue de l'approbation du

Cenſeur a été envoyée à l'Aſſemblée du Clergé, ſans qu'on ait trouvé le moment d'y faire droit & de la répondre ; c'eſt pourquoi, j'ai gardé, par reſpect pour mes Supérieurs, tous les exemplaires de cet Ouvrage. Que me reſte-t-il donc à faire aujourd'hui pour l'acquit de ma conſcience, pour le bien de l'humanité ſouffrante, ſi ce n'eſt de faire une confeſſion publique, en attendant la prochaine Aſſemblée du Clergé, & de ſupplier notre auguſte Souverain, de prendre ſous ſon autorité Royale, la cauſe des victimes naiſſantes. Semblable au roi David, ſa fermeté eſt remplie de juſtice, & ſon amour pour ſes Sujets ne connoit pas de bornes.

SECTION III.

Des accidents qui arrivent aux Enfans, pendant le temps de leur allaitement.

LA correſpondance intime qui exiſte entre les fonctions corporelles & le méchaniſme oculaire, annonce que du bien-être du corps dépend le bien-être des Yeux ; c'eſt un axiôme reçu ; c'eſt une obſervation qui eſt connue, qui eſt familière aux Praticiens ; d'où il eſt aiſé de conclure que, toutes les fois que le corps ſera affecté de quelques maladies, les Yeux ſeront

toujours les premiers à s'en reſſentir ; on peut même ajouter que toutes les maladies des Yeux non accidentelles, proviennent, ou de l'épaiſſiſſement des humeurs en général, ou de l'acrimonie de ces mêmes humeurs; cette théorie eſt reçue; elle eſt démontrée par les accidents mêmes qui arrivent aux enfants pendant le cours de leur allaitement. Il eſt certain que le bien-être de l'enfant dépend du bien-être de la nourice; que la ſanté de l'un eſt intimement liée avec celle de l'autre ; or, pour peu que la nourrice faſſe des excès, dans quelque genre que ce ſoit, l'enfant eſt toujours le premier qui s'en reſſent; c'eſt toujours lui qui en eſt la victime: une nourrice ne ſçauroit donc être trop éclairée ſur le choix des aliments, comme dans celui des boiſſons, parce que le chyle, qui en eſt le produit, prend les qualités de ces deux ſubſtances.

La première maladie qui affecte quelquefois les Yeux des enfans, eſt ce qu'on apelle, *cruſta lactea*, *croutes lactées*. Cette humeur, qui ſe porte plus particulièrement au front, eſt ſouvent l'exploſion d'une matière acrimonieuſe, qui provient ou de l'extrême acrimonie du ſang de la mère, ou de celui de la nourrice: or, ce que j'ai employé avec le plus de ſuccès dans cette exploſion cutanée eſt de doucher deux ou

trois fois le jour le front, les tempes & les Yeux avec une légère infusion dégourdie de fleurs de sureau; sçavoir, une petite pincée de ces fleurs, pour un demi-septier d'eau; de prescrire à la nourrice de boire tous les matins deux tasses d'eau de gruau de Bretagne; sçavoir, plein une cuiller à caffé de farine de gruau pour un demi-septier d'eau, du reste lui enjoindre un régime doux, & lui défendre d'allaiter son enfant après un travail forcé, ou dans une sueur abondante.

Il est une autre maladie qui affecte encore les yeux des nouveaux-nés, & qui provient ou de la mauvaise qualité du lait, ou de sa trop petite quantité; le lait, comme on le sçait, est une partie du chyle qui se perfectionne, & s'adoucit en circulant avec le sang pour se filtrer ensuite dans les mammelles, & former le lait destiné à la nourriture des enfans; ce lait prend une mauvaise qualité, quand la nourrice est intempérante ou colérique; il vient en trop petite quantité, quand elle a le corps épuisé par un mauvais estomac, ou par des pertes blanches; d'où il résulte une infinité de causes subséquentes qui déterminent l'épaississement des humeurs, & qui produisent l'engorgement des glandes des paupières, d'où suit nécessairement la sanie ou lymphe acrimonieuse qui corrode & englutine les angles; dans ce cas, j'ai toujours employé

avec ſuccès le ſimple bain des Yeux avec l'infuſion théiforme de fleurs de mauves, que je regarde comme le collyre le plus ſimple & que je répéterai toujours avec reconnoiſſance. Du reſte, ayez ſoin de preſcrire à la nourrice un régime conforme à ſa ſituation, en lui enjoignant de purger ſon nouriſſon deux jours de ſuite avec une once de ſyrop de chicorée compoſé, & environ une demi-heure après chaque doſe, de lui faire boire une cuillerée à bouche d'eau-de-miel de Narbonne ou autre, délayé dans l'eau dégourdie : cette boiſſon, bonne en tout temps, eſt la plus convenable à cet âge & à cet état.

SECTION IV.

Du choix d'une Nourrice, d'où dépend le bien-être de l'Enfant, & par conſéquent celui des Yeux.

L'ÊTRE SUPRÊME, en accordant au ſexe le glorieux avantage de porter dans ſon ſein le fruit de ſa reproduction, lui a prodigué tous les moyens & tous les ſecours propres à la perfection de ce grand ouvrage. En effet, à peine l'enfant eſt-il venu au monde, que la Nature change toutes ſes reſſources, pour mettre la

mère en état de procurer à ce nouvel être une nouvelle manière de vivre : c'eſt alors que cette même Nature travaille efficacement à perfectionner la nourriture deſtinée à l'enfant ; que les canaux lactifères portent le lait en abondance dans les mammelles & dans les environs. Heureuſe eſt la mère qui peut nourrir ſon enfant, parce que de cette poſſibilité réſultent deux avantages ; le bien-être de la mère & celui de l'enfant.

Le bien-être de la mère eſt démontré par les accidents qui proviennent du défaut de nourriture, & par la néceſſité où l'on eſt de réprimer les efforts de la Nature, qui ne fait jamais de préparations inutiles ; le bien-être de l'enfant eſt encore plus poſitif, car à peine ſorti des entrailles de ſa mère, ou il a été nourri & alimenté de ſa propre ſubſtance ; n'eſt-il pas naturel de lui continuer ce même ordre de préparation, parce qu'il eſt bien difficile que le lait d'une nourrice ſoit comme celui de la mère ; ce changement ne peut donc que nuire à l'enfant, puiſqu'il eſt d'expérience, que le lait ſéreux eſt celui qui convient aux nouveaux nés, & qu'en cela, la Nature ſemble même avoir veillé à leurs beſoins, en rendant ſéreux le lait de toutes les nouvelles accouchées ; or, comment trouver une nourrice dont le lait ait la même qualité,

la même essence que celui de la mère ; c'est souvent, c'est même toujours un tempérament & des inclinations différentes ; d'ailleurs, ce ne sont pas les mêmes soins, ni le même penchant de la Nature ; c'est une ame servile, qui fait son devoir par intérêt, qui communique ses défauts & les vices de son sang à celui dont elle devient la mère adoptive ; il n'est donc pas étonnant, de rencontrer dans des familles des caractères & des inclinations si opposées les unes aux autres ; mais je m'arrête, & j'aime mieux faire toutes les réflexions dont mon ame est pénétrée, que d'aller porter le trouble & l'amertume dans le sein des familles qui n'ont peut-être déjà que trop de motifs de s'en attrister ; je me bornerai donc à supplier les pères & mères de prendre toutes les précautions pour se procurer une nourrice encore jeune, peu usée par les nourritures, d'un sang pur & sain, d'un tempérament fort & robuste, d'un caractère doux & sensible ; une nourrice qui soit tout au plus à son troisiéme mois de nourriture.

Voilà les sages précautions que la prudence indique, pour éviter que le dérangement du physique corporel ne vienne diminuer les forces, & troubler les fonctions dont la Nature a besoin, pour achever de perfectionner le méchanisme de la vision, & développer le germe de la

dentition ; mais je ne puis finir un article auſſi intéreſſant, ſans donner aux bonnes nourrices les éloges qui leur ſont dus, & je dis qu'une bonne nourrice, qui a bien rempli ſes devoirs, mérite, non-ſeulement, une reconnoiſſance pécuniaire du côté des parens, mais même un attachement inviolable de la part de ſon nourriſſon, qui ne doit jamais perdre de vue, ni la perſonne ni les beſoins auxquels il peut remédier. Le terme de la nourriture eſt pour l'ordinaire de quinze mois pour les filles, & de douze pour les garçons ; parce qu'on prétend qu'une nouriture trop longue engourdit les ſens, diminue l'activité des eſprits animaux, & que les trois mois qu'on accorde de plus au ſexe, proviennent de ce que les femmes ſont d'un tempérament plus froid & plus humide que les hommes.

« Il ſeroit à déſirer pour le bien de l'Etat & » des individus qui le compoſent, que le Miniſ» tère voulût bien s'occuper de ſurveiller de plus » en plus la confiance aveugle qu'on donne » aux nourrices de campagne ; cet établiſſement » ne ſeroit ni dificile ni diſpendieux ; il s'agiroit » ſeulement de prendre des moyens pour en» joindre à MM. les Curé & Juge du lieu, de » ſe faire rendre un compte exact, tous les mois, » de la ſituation des enfans, de leurs beſoins ;

» & ce ne ſeroit que d'après le certificat ſigné » des deux, que la nourrice pourroit recevoir ſes » appointemens;mais,pour intéreſſer & ſtimuler » davantage le devoir des nourrices, il ſeroit à » propos d'honorer leur bonne conduite, en » déchargeant des impoſitions de la taille de » l'année, le mari de celle qui, au jugement » de MM. le Curé & Juge du lieu, auroit le » mieux rempli ſon devoir de bonne nourrice; » cette noble émulation rendroit les maris plus » ſurveillants aux beſoins de leur femme & à » celui des enfans : ce ſeroit un nouveau luſtre » pour le ſiécle où nous ſommes, qui s'eſt déjà » diſtingué par des fêtes, par des prix fondés, » pour inſpirer aux jeunes-filles l'amour de la » vertu; le Miniſtère feroit plus; il honoreroit » l'Etat, & conſerveroit l'Humanité ». Puiſſe cet expoſé faire ſenſation & produire l'effet que j'en eſpère.

SECTION V.

Des accidents qui arrivent aux Yeux des Enfans, lors de l'éruption des Dents.

L'AUTEUR DE LA NATURE, toujours grand, toujours admirable dans ſes productions, avoit prévu que l'enfant naiſſant n'auroit pas beſoin de dents, parce qu'elles ſeroient préjudiciables

à son allaitement, & dangereuſes pour le ſein de ſa nourrice ; c'eſt donc vers l'age de cinq à ſix mois que le germe des dents commmence à fermenter & à ſe faire jour à travers les alvéoles: on compte pour l'ordinaire trente-deux dents, qui compoſent la machoire ſupérieure & inférieure ; ſçavoir, quatre inciſives, deux canines & dix molaires, qui en ſe répétant font trente-deux. La première dent qui paroît eſt une des premières inciſives de la machoire inférieure, & ſucceſſivement les autres inciſives avec les canines : les deux canines de la machoire ſupérieure, ſont vulgairement appellées *Œillères*, parce qu'elles ſont ordinairement au-deſſous de l'Œil, & qu'ayant des racines très-profondes & très-tenaces, on ne peut les arracher ſans cauſer des ébranlements & des ſecouſſes violentes, qui ſont la cauſe des fluxions & des inflamations qui ſurviennent à l'Œil ; c'eſt pourquoi il eſt très-prudent de ne jamais y faire toucher, dans le cas de fluxions, & enſuite, de prendre toutes les précautions dans celui d'extraction ; ce qui regarde le Chirurgien-Dentiſte.

Pluſieurs mois ſe paſſent ainſi pendant la naiſſance de toutes ces dents, dont le produit arrive un peu plus-tôt dans les uns, un peu plus-tard dans les autres, ſuivant la force ou la foibleſſe du tempérament des enfans ; dans tout état de

dentition, les précautions de la Nature sont admirables, parce que, si toutes les dents eussent percé à la fois, les enfans n'auroient jamais pu résister à la violence de la douleur, de manière que les huit premières molaires ne leur percent qu'à l'âge d'environ deux ans, ce qui fait dire que les enfans ont toutes leurs dents; aussi, est-ce dans la première circonstance qu'il survient aux Yeux des engorgemens & des ophtalmies de la conjonctive, occasionnées par les douleurs dont les nerfs de la dent sont affectés; c'est pourquoi on doit chercher à calmer les accidents, à rendre moins sensible l'irritation; mais, pour y parvenir, je n'ai jamais rien trouvé de mieux que d'employer les adoucissans, qui sont toujours de se servir, trois à quatre fois le jour, de l'infusion théïforme de fleurs de mauves pour en bassiner le front, les tempes & les yeux; prendre ensuite la pulpe d'une pomme de reneitte cuite devant le feu, l'étendre entre deux linges, & l'appliquer légèrement sur les yeux, un quart d'heure chaque fois, & toujours assez éloignée des paupières, pour que l'enfant puisse les clignoter; du reste, engager la nourrice à se servir de son doigt, pour porter de la salive dans la bouche de son nourrisson, & passer à plusieurs reprises le doigt sur la partie enflammée, afin de dilater les fibres de l'alvéole, & l'avéole même:

tels ſont, avec un lait doux & balſamique, les ſeuls moyens dont on puiſſe ſe ſervir.

Je ne puis terminer cette Section intéreſſante ſans donner une juſte idée des raiſons qui m'ont déterminé à faire doucher les environs des Yeux avant les Yeux mêmes, ſans ſpécifier les motifs qui m'ont porté à ordonner les topiques ſans aucune compreſſion ſur l'Œil. Rien de plus conforme au vœu de la Nature, que de doucher le front, les tempes, avant de faire la douche ſur l'Œil, qui eſt la partie malade; parce que, ſi on raffraîchit le foyer de la maladie, ſans avoir préparé les environs, c'eſt en quelque façon, renfermer le loup dans la bergerie: établir un topique qui comprime le globe de l'Œil; c'eſt empêcher, c'eſt arrêter le flux de l'humeur d'où dépend la cure de la maladie. Voilà, en peu de mots, le réſultat de mes procédés, & le fruit de mes obſervations. Puiſſent-elles être auſſi exactement pratiquées qu'elles ſont fidellement rendues.



SECTION VI.

Des Convulſions premières des Enfans, & des cauſes qui les déterminent; d'où réſultent une infinité de maladies des Yeux.

LES convulſions des enfans ſont auſſi effrayantes à l'aſpect que dangereuſes dans leurs effets; elles ont pour cauſe ordinaire l'acrimonie des ſucs nourriciers, & l'irritation nerveuſe qui en eſt la ſuite. Les ſucs nourriciers ſont toujours le réſidu de la bonne ou mauvaiſe digeſtion des nourrices; c'eſt donc de la bonne coction qui ſe fait dans leur eſtomach, que dépend le bien-être de leur nourriſſon; c'eſt dans leurs mœurs, c'eſt dans leur régime, qu'il faut chercher la cauſe première des qualités qui leur manquent. Pour que le lait d'une nourrice ſoit bon & bien conſtitué, il faut qu'il ſoit blanc, égal dans ſa ſubſtance, léger dans ſa conſiſtance & ſans mauvais goût; autrement, s'il eſt trop liquide ou trop épais, acide ou âcre, il conſtipe les enfans, leur cauſe des coliques qui produiſent des engorgements dans le foie & les autres viſcères; il rend la lymphe épaiſſe & viſqueuſe; ce qui fomente le germe de ces tumeurs glanduleuſes qui affectent la jeuneſſe, & qui la rendent d'une mauvaiſe conſtitution; mais le plus malheureux de

tous les accidents, ce ſont les convulſions qui ſe ſuccédent les unes aux autres, & qui portent une cruelle atteinte à l'organe de la vue.

Les convulſions ſont des mouvements involontaires des muſcles; elles ſont occaſionées par les mauvais levains qui s'aigriſſent dans l'eſtomac, qui irritent les entrailles & affectent les nerfs, d'où naiſſent les ſpaſmes ou convulſions des muſcles; mais, lorſqu'il arrive que cette contraction devient générale, elle ſe porte également ſur les nerfs & ſur les muſcles des Yeux, de manière que les axes viſuels ſe dérangent, & que le globe paroît changer de ſituation, ou même ſe retourner dans ſon orbite : un état auſſi effrayant, auſſi dangereux doit donner de juſtes appréhenſions pour les Yeux; c'eſt pouquoi il faut, ſans perdre de temps, prendre promptement les vrais moyens de combattre la cauſe première, qui, pour l'ordinaire, conſiſtent dans l'évacuation des mauvais levains : alors il faut diminuer de moitié la nourriture de l'enfant, lui donner à boire de temps en temps quelques cuillerées d'eau de miel, délayé dans une eau ſimple & dégourdie, le purger enſuite avec une once & demie de ſyrop de chicorée compoſé; ce qu'on peut réitérer une ſeconde fois, ſuivant les circonſtances; du reſte, preſcrire à la nourice un régime très-doux, & ne

rien faire aux Yeux que de les baſſiner, d'heure en heure, avec une eau ſimplement dégourdie.

Il eſt une autre maladie ſpaſmodique, qu'on nomme *tetanos*, ou *convulſion des machoires* ; ce genre de convulſion arrive aux enfans les huit ou dix premiers jours de leur naiſſance ; elle moiſſonne une infinité de victimes, ſur-tout en Amérique, à Cayenne, & même dans une partie de la France ; c'eſt un fléau qui afflige toutes ces contrées ; &, ſi l'on peut ajouter foi aux relations, aux détails qui nous ont été donnés, il paroît qu'on en attribue la cauſe à l'eau du Baptême, adminiſtré à froid, parce qu'on prétend que cette maladie eſt moins conſidérable, depuis qu'on adminiſtre le Sacrement avec de l'eau dégourdie : obſervation qui confirme ce que j'ai dit au ſujet du Baptême, conféré avec l'eau froide ; cependant, malgré tous les éclairciſſements qu'on a pu prendre, il n'eſt pas poſſible d'établir des moyens certains de guériſon, pour une maladie ſur la cauſe de laquelle on n'a ni des notions aſſez exactes, ni des preuves aſſez préciſes ; mais on eſpère, par la ſuite, avoir plus de lumière, & mettre cette vérité dans un plus grand jour.



CHAPITRE III.

Du ſévrage des Enfans, & des accidens qui en réſultent pour les Yeux.

LES progrès que la Nature opère de jour en jour pendant le temps d'un alaitement heureux, ſont ſi grands & ſi multipliés, qu'on ne peut qu'admirer la profonde ſageſſe du Créateur dans la perfection de ſa Créature ; c'eſt lui, c'eſt cet Être ſuprême, qui inſpire à la mère adoptive des ſentimens de douceur & d'attachement, qui la rend l'eſclave de ſon petit nouriſſon : dans un moment, c'eſt la nourice qui ſe complait dans les careſſes qu'elle lui prodigue ; dans un autre, c'eſt le nouriſſon qui appelle un baiſer, pour obtenir ce que ſes beſoins réclament ; mais hélas ! ces momens ſont courts ; celui du ſévrage arrive, & il en réſulte de nouveaux troubles, de nouveaux changemens : c'eſt alors que la Nature développe le germe de tous ſes dépôts cachés ; c'eſt alors qu'elle ſemble entrer en contradiction avec elle-même. Cruel moment pour un être encore foible, & qui n'a plus les reſſources de ſa nouriture première ! Il ſe trouve donc forcé de chercher dans lui-même, dans

ſes propres forces les moyens de réſiſter & de ſe défendre contre les aſſauts qui vont l'aſſaillir de toutes parts : le plus cruel de tous, & celui qui moiſſonne plus de victimes, eſt ſans contredit la petite-vérole, ce fleau ſi redouté, ſi redoutable, & dont la Section ſuivante annonce les dangers & les inconveniens.

SECTION PREMIÈRE.

De la Petite-Vérole, & des ravages qu'elle produit ſur les globes des Yeux.

LA petite-vérole, ſi l'on en croit M. Paulet, ſon hiſtorien moderne, eſt étrangère à nos climats, & ne s'y ſoutient que par les effets de la contagion qui la renouvelle & la perpetue ſans ceſſe : d'après les principes qu'établit cet Auteur, il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût opérer une révolution heureuſe, en établiſſant des rites & des coutumes ſemblables à ceux qu'on trouve dans le Lévitique de Moïſe; mais, en attendant, je vais tâcher de rendre compte de ſes cauſes & de ſes effets.

La petite-vérole, cette cruelle maladie, eſt peut-être la ſeule qui porte plus loin l'effet de ſes influences; c'eſt une hydre continuellement renaiſſante, qui prend différentes formes,

& qui se présente sous différens aspects : tout le monde sçait qu'il est des petites-véroles bénignes, comme il en est de malignes ; cette maladie, qui tient à plusieurs causes & sur-tout à la mauvaise disposition du sang, s'annonce pour l'ordinaire trois à quatre jours avant que la fiévre paroisse ; c'est dans cet intervalle que le malade paroît abattu, sans appetit, moins vif, moins gai, le visage changé, les yeux plombés ; ensuite la fiévre s'annonce par des frissons, par des maux de tête, des maux de reins, & des envies de vomir : cet état dure trois à quatre jours, après lesquels les premiers boutons paroissent pour l'ordinaire au visage ; si la maladie doit être bénigne, la fiévre cesse, lorsque l'éruption commence, & ne revient que pour pousser au-dehors le reste du venin ; alors les boutons qui ne sont dans le principe qu'une très-petite tache rouge, avec un petit point saillant dans le milieu, grossissent peu-à-peu, & finissent par la suppuration, qui souvent se renouvelle : tel est l'effet de la petite-vérole, dont le gonflement & l'inflammation boursouflent la peau, tuméfient les paupières, & les tiennent fermées pendant plusieurs jours.

La petite-vérole est maligne, quand les boutons sont petits & serrés les uns contre les autres, quand le malade a de violens maux de

gorge, quand ſon poulx eſt intermittent & que la fièvre prend avec redoublement; lorſqu'on le voit tomber dans des inſomnies, dans des rêveries & des oppreſſions preſque continuelles. Cet état de criſe eſt d'un malheureux pronoſtic; il annonce une fermentation dans le ſang, qui allume le feu par-tout, & finit preſque toujours par une complication de malignité & de putridité; telle eſt la marche de la Nature. Mais, dès les premiers momens de l'inflammation, ainſi qu'on vient de l'obſerver, la peau s'étend, la face devient de plus en plus effrayante, les paupières s'enflent prodigieuſement, & viennent recouvrir les globes, ſans que le malade puiſſe les ouvrir, ſans qu'on puiſſe voir ce qui ſe paſſe intérieurement.

Je n'entreprendrai pas de rendre compte du traitement général, parce qu'il doit changer & varier ſuivant les circonſtances; mais, pour ce qui eſt des yeux, il n'y a ni variation ni changement à y faire pendant tout le temps qu'ils reſtent fermés; la ſeule précaution qu'il y ait à prendre, eſt de chercher à diminuer dans le principe les effets de l'inflammation, ſans faire aucune compreſſion ſur les globes; car, ſi l'on laiſſe paſſer pluſieurs jours, les boutons ſe concentrent, & les accidens deviennent plus fâcheux; il eſt donc abſolument eſſentiel de com-

mencer le reméde dès l'origine; & ce reméde bien ſimple conſiſte à baſſiner d'heure en heure le tour des paupières, & les paupières même avec une légère infuſion de fleurs de mauve, ſans employer ni bandes ni compreſſes : c'eſt un incendie dont il faut arrêter les progrès, en douchant ſouvent toute la circonférence de l'orbite, avec un petit linge, & employant l'infuſion ſimplement dégourdie. On peut croire qu'il me ſeroit facile de preſcrire une infinité de collyres; mais j'oſe aſſurer que la multiplicité n'en vaut rien, & que j'ai toujours indiqué avec ſuccès l'infuſion de fleurs de mauve, pourvû qu'on commence ce reméde à temps, & qu'on le continue avec perſévérance. La mauve déſignée par les Botaniſtes : *malva vulgaris, flore majore, folio ſinuato*, eſt de la claſſe des émollients adouciſſans. C'eſt le calmant le plus aſſuré dans toutes les inflammations. L'infuſion de ſes fleurs eſt ſur-tout préférable aux feuilles & aux racines, parce que l'une ou l'autre eſt toujours gélatineuſe, & par conſéquent contraire à l'exudation des humeurs.



SECTION II.

De l'ouverture des Paupières, lors de la suppuration de la petite-vérole, & des moyens de remédier aux accidens qui en sont les suites.

LA suppuration de la petite-vérole commence, pour l'ordinaire, vers le sixiéme ou septiéme jour de son éruption; alors le mal de gorge diminue; mais les narines se bouchent de plus en plus, de manière que la respiration nazale est interceptée, & que les humeurs du cerveau ne peuvent plus prendre leur cours par le nez; cet état de compression est non-seulement dangereux pour les paupières, mais même pour les globes, parce que, le canal nazal étant obstrué & les points lacrymaux engorgés, il faut de toute nécessité que l'humeur séjourne dans le sac lacrymal; qu'elle y cause des ulcérations, des cicatrices qui déterminent souvent une fistule lacrymale; accident fâcheux, contre lequel on ne peut prendre trop de précaution, ni apporter trop de soin; or, pour le prévénir, il faut chercher à déboucher, trois ou quatre fois le jour, les conduits des narines, afin de rendre la respiration un peu plus libre, & faciliter l'écou-

lement de l'humeur. Dans ces circonſtances, j'ai toujours indiqué avec ſuccès les douches des narines, tant internes qu'externes, de les faire avec une infuſion dégourdie de fleurs de mauve, pendant le temps non-ſeulement de la ſuppuration, mais même de l'éruption, afin de diminuer le foyer de l'inflammation; j'ai toujours ajouté que, dans le moment où les boutons paroiſſent ſe ſécher, il faut ſe ſervir d'un tuyau de plume, en forme de cure-dent rond, pour détacher, autant que faire ſe pourra, les croûtes ſéches qui bouchent le paſſage des narines, ayant ſoin de les bien humecter avant, avec l'infuſion de fleurs de mauve, & en faire reſpirer par le nez la vapeur au malade.

Dans la petite-Vérole, ſoit confluente ſoit diſcréte, le viſage eſt la première partie qui enfle, & qui ſe gonfle; parce que c'eſt celle où les boutons naiſſent les premiers, où ils ſont le plus-tôt parvenus à leur groſſeur; de manière que, quand les boutons commencent à ſécher, la peau eſt moins tendue, & les paupières s'ouvrent plus aiſément: c'eſt alors qu'il eſt aiſé de reconnoître l'état des vaiſſeaux de la conjonctive, & de voir ſi la cornée tranſparente n'a pas été attaquée dans ſa circonférence; ſi la membrane qui l'a revêt, n'eſt pas aſſiégée de puſtules ou de petits dépots, qui, ſous peu de temps,

dégénèrent en *hypopions* ou amas de pus, entre les lames qui conſtituent la cornée, parce que tout le monde ſçait, & quelquefois par une trop fatale expérience, que l'humeur de la petite-vérole eſt ſi acrimonieuſe, ſi mordicante, qu'elle inciſe & corrode les parties les plus ſolides, comme les plus délicates. Tels ſont les cruels effets, qui, par négligence ou défaut de précaution, font des victimes bien capables d'effrayer ceux à qui un pareil malheur peut arriver; voici donc les remédes & les moyens qui m'ont le mieux réuſſi.

Lorſqu'on a négligé, dans le principe de la maladie, de doucher les paupières & tout ce qui les environne, on aura la plus grande attention, à l'aſpect des globes, d'en reconnoître l'état & les dangers, mais qui, d'un moment à l'autre peuvent devenir plus urgens par les efforts de la ſuppuration. Si rien ne péríclite, on ſe contentera de les baſſiner, trois ou quatre fois le jour, avec l'infuſion théïforme de fleurs de mauve, & ſucceſſivement avec un mêlange de celle de ſureau; il n'en eſt pas de même dans le cas où l'on auroit à redouter quelques légers dépôts pour la cornée, de manière qu'on reconnût la pupile ombragée, & les fibres de l'iris enflammés; alors on pourra ſe ſervir, trois ou quatre fois le jour, de légères injections faites

avec l'infuſion dégourdie de fleurs de mauve, afin de rafraîchir & lubréfier les globes des yeux. Pour cela, on fera uſage de la petite ſeringue d'Anel avec piſton droit, ayant ſoin de ne point faire de preſſions trop actives, mais les plus douces qu'il ſe pourra : ſi l'inflammation paroiſſoit rébelle, on ſe ſervira, trois à quatre fois le jour, du topique fait avec la pulpe d'une pomme cuite, & en la manière indiquée ; obſervant ſur-tout de la tenir aſſez éloignée des globes pour pouvoir clignoter les paupières ; mais cependant aſſez proche pour que la vapeur puiſſe ſe porter en avant. Dans un cas urgent & où il ſeroit néceſſaire de diminuer promptement l'incendie, on pouroit ſe ſervir de même des quatre farines réſolutives qu'on délayera avec l'infuſion de mauve, en y mélangeant les fleurs.

SECTION III.

Des accidens des Yeux qui ſuivent la ſuppuration de la Petite-Vérole, & des moyens d'y remédier.

LA petite-vérole eſt devenue, pour ainſi-dire, la peſte de notre climat ; c'eſt la maladie la plus redoutable ; c'eſt le ſerpent le plus à craindre ;

il n'eſt pas de ruſes dont elle ne ſe maſque ; le moment le plus calme, eſt ſouvent celui où l'orage va recommencer avec plus de fracas ; c'eſt un torrent que rien n'arrête ; c'eſt un ennemi qui couvre ſa marche par les détours les plus obſurs, & qui finit toujours par des attaques qui ſe ſuccédent les unes aux autres ; en voici la preuve.

J'ai vu, il y a pluſieurs années, une jeune Dame de condition, qui prit la petite-vérole dans une maiſon de campagne où cette maladie s'étoit montrée ſans faire beaucoup de ravâges ; elle fut la dernière de tout le pays qui en fut attaquée. Les premiers ſymptomes n'eurent rien d'effrayant, qu'une éruption trop prompte, trop ſerrée & trop générale ; on commençoit même à tirer de ſon état un augure moins défavorable, lorſque tout-à-coup, les accidens ſe multiplièrent avec une complication de malignité & de putridité, qui annonçoit une fin prochaine ; cet état déſeſpéré dura cinquante-deux jours, pendant lequel temps la petite-vérole ſe régénéra quatre fois, ſuivant le témoignage de MM. Grandclas & Suton : vers la fin de la dernière criſe, je fus vivement ſollicité de me tranſporter ſur le lieu, où je trouvai toute la putridité d'un cadavre à peine reſpirant ; j'avoue même que, ſans l'attachement que

j'avois voué à la famille de la malade, à qui j'ai été de quelque ſecours, je me ſerois retiré ſans examiner les yeux de bien près, parce que je regardois comme inutile de réparer les fenêtres d'une maiſon menacée de toutes parts; mais les nuances de douleur, de triſteſſe & d'attachement qui modeloient les viſages des aſſiſtans, me firent prendre une dernière réſolution; en conſéquence j'eus le courage d'examiner de près les paupières de la moribonde; le globe de l'Œil droit fut le premier que je reconnus perdu & ſans eſpoir, parce que le cryſtallin & ſa capſule étoient tombés dans une ſuppuration qui avoit détruit les chambres antérieure & poſtérieure de l'humeur aqueuſe, de manière que les fibres de l'iris avoient ſuivi le cours de l'humeur, s'étoient engagés dans les lames de la cornée, & formoient une ſaillie, déſignée ſous le nom de *ſtaphilome faux* ou *imparfait*. Le globe de l'Œil gauche étoit parſemé de vaiſſeaux variqueux avec puſtule ou bouton blanc, qui menaçoit le centre de la pupile, & dont le ſéjour de l'humeur n'auroit pas manqué de corroder la membrane qui la forme; c'eſt pourquoi je pris le parti de hâter la ſuppuration, & de faciliter l'exploſion au dehors; ce qui s'exécuta par la ſimple preſſion: enſuite, après en avoir conféré avec MM. Glandclas & Suton, nous détermina-

mes le plan de traitement général & local; ce qui dura quinze jours, à trois ſemaines, dans des viſites réitérées, après leſquelles la malade fut dans un état de convaleſcence aſſurée, & aſſez heureuſe, pour être redevable de la vie aux ſoins & à l'habilité de ces Meſſieurs, n'ayant à regretter que la perte d'un Œil, le préſent le plus beau & le plus chéri de la Nature.

J'ai été ſi ſouvent témoin de ces accidens funeſtes, que je ne puis trop recommander de prendre, dès l'origine de la maladie, toutes les précautions des bains des yeux & des douches, afin de diminuer l'incendie, qui ſe porte toujours au viſage, & particulièrement aux yeux; car je dois dire qu'il eſt auſſi difficile de remédier à l'accident arrivé, qu'il eſt facile de le prévénir; c'eſt donc aux Parens à veiller ſur ces ſortes de précautions, afin de s'éviter le ſouvenir & le regret douloureux d'y avoir manqué; c'eſt à eux d'aller en avant, pour demander & obtenir le ſecours dont ils ont beſoin.



SECTION IV.

Des accidens oculaires, par l'effet de la Petite-Vérole ſecondaire. Ce qu'il faut faire pour les prévenir.

LES Parens, toujours faciles à ſe flatter, croyent qu'une petite-vérole bénigne en apparence, n'a pas beſoin des mêmes ſecours, qu'une petite-vérole maligne; parce que les boutons ſont deſſéchés, parce qu'ils ont paru en petite quantité. Il eſt cependant vrai de dire que le levain de la petite-vérole eſt quelquefois un feu qui ne ſe cache ſous la cendre, que pour ſe régénèrer, lorſqu'il n'a pas été ſuffiſament expulſé par les évacuations, ou par une ſuite de remédes convenables. Je le dis avec confiance; je le dis avec certitude; j'ai ſouvent vu des boutons de petite-vérole, reparoître après un mois, même cinq ſemaines & ſe porter plus particulièrement aux yeux, dont les vaiſſeaux ſont plus ſuſceptibles d'engorgement. Après avoir interrogé les parens ſur la conduite médicale pendant & après la maladie, j'ai toujours reconnu que la trop grande ſécurité que leur avoit donné l'aſpect d'une petite-vérole bénigne, les avoit empêchés de prendre autant de ſoins & de pré-

cautions ; c'eſt pourquoi, ſans perdre de temps, je me ſuis toujours occupé, avec les riches, comme avec les pauvres, d'attaquer la cauſe première, en y réuniſſant les moyens oculaires.

Voici la conduite que j'ai tenue, & que je tiens dans la petite-vérole ſecondaire, qui vient ſurprendre les enfans, depuis trois juſqu'à dix ans, & particulièrement les enfans des pauvres ; parce que, je le répéte, cette claſſe de citoyens, toujours actifs par néceſſité & par beſoin, ſe repoſe ſur la Nature, ſans croire aux dangers, ni voir ce qu'ils ſont : en effet, ce qui les trompe, eſt que la petite-vérole ſecondaire, ne porte plus avec elle les mêmes ſymptômes de la première ; c'eſt un reſte de venin qui ſe manifeſte par des boutons en forme de clous ; mais plus particulièrement au viſage, dont elle gonfle de nouveau le nez & les Yeux, d'où il réſulte des vaiſſeaux variqueux, des engorgements, des puſtules qui finiſſent preſque toujours par des hypopions ou amas de pus, entre les lames de la cornée tranſparente. Mon premier ſoin eſt donc de mettre l'enfant au régime, qu'on doit proportionner à ſon âge & ſuivant ſon tempérament ; de baſſiner, trois à quatre fois le jour, le front, les tempes & les yeux avec une eau de laitue-pommée, amortie dans l'eau bouillante ; de prendre enſuite à chaque

fois un tiers de cette même laitue, l'étendre entre deux linges, & l'appliquer légèrement sur les yeux, l'espace de douze à quinze minutes, mais toujours assez éloignée des globes, pour permettre le clignotement des paupières; du reste l'eau de laitue, & son application simplement dégourdie: lorsque la laitue manque, ou lorsqu'elle n'est plus qu'un *caput mortuum*, il faut se servir, comme je l'ai dit, d'une infusion théïforme de fleurs de mauve, & ensuite de la pulpe d'une pomme de reinette cuite devant le feu; je dis devant le feu, parce qu'entre deux plats, elle conserveroit sa partie mucilagineuse qui englutineroit de nouveau les paupières.

Après quatre à cinq jours de l'observance de ce régime, & de l'usage de ces remédes, j'ai pour règle de prescrire pour le bas-âge une ordonnance de médecine, composée avec

Manne en sorte une once & demie;
Follicules de senné, un gros & demi;
Agaric, demi-gros;
Coriande, une pincée

dans une infusion de chicorée-sauvage, pour un verre, plus ou moins petit.

Je fais réitérer cette médecine, à un jour de distance, & toujours après les préparations ordinaires.

Lorſque le corps eſt ſuffiſament évacué, & qu'il reſte encore des cicatrices, des puſtules, des engorgemens ſur les yeux, je continue toujours le même régime, & j'ajoute aux rémédes oculaires, l'uſage de la pommade ophtalmique, que j'employe ſuivant le temps néceſſaire, la nature de la maladie & la ſituation des globes; ſouvent même je me trouve forcé d'établir le ſain-bois au bras gauche, afin de faire une dérivation propre à débaraſſer les yeux de cette humeur viſqueuſe & gélatineuſe, qui fomente, qui entretient les engorgemens; ce qui ne peut s'obtenir par des collyres, par des topiques, qui ne ſont pour l'ordinaire que des palliatifs; il faut donc aller au fait, & purger les yeux de cette humeur acrimonieuſe qui les irrite & les enflamme; autrement c'eſt riſquer de progénérer la maladie & nullement la guérir; ce qui n'arrive que trop ſouvent.

D'après cet expoſé, il paroît conſtant que le retour de la petite-vérole eſt toujours à craindre, tant que le venin morbifique ſubſiſte, & que l'humeur abondante qu'on prend ſouvent pour les ſuites de la petite-vérole, n'eſt autre choſe que ce même produit variolique, dont l'inoculation détermineroit les mêmes effets; mais, s'il eſt un âge où les dangers de la petite-vérole ſoient moins à redouter, c'eſt ſans contredit,

contredit, dans l'enfant qui eſt à la mammelle, parce que les humeurs ſont moins acrimonieuſes, moins viſqueuſes, parce que le lait de ſa nourice eſt pour lui un onctueux, qui adoucit le recrément de ces mêmes humeurs; ce qui fait que l'inflammation eſt moins grande, & le période de la maladie moins long, ſur-tout, ſi l'on a la précaution de faire obſerver à la nourrice un régime doux & onctueux, parce que de la bonne trituration de ſon lait dépend le bien-être de ſon nourriſſon; auſſi ai-je vu peu d'accidens de ces ſortes de petites-véroles, cependant il eſt toujours prudent de prendre oculairement les mêmes précautions que j'ai annoncées pour un âge plus avancé.

SECTION V.

Du Régime & de ſa néceſſité avec la réunion de quelques Rémèdes généraux.

LA connexion qui exiſte entre les Yeux & le reſte du corps, eſt ſi intime & ſi étroitement liée, que le régime de l'un devient celui de l'autre; qu'il faut autant de précautions pour arrêter le cours d'une ophtalmie naiſſante, que de ſoins & de perſevérance pour réprimer les accès d'une fièvre invétérée. En général, le régime eſt le contrepoiſon des maladies qui

nous affectent, & c'eſt par un régime prudent & ſage, que nous diminuons l'effervefcence des humeurs, & la véhémence de la maladie : s'il eſt une différence entre le régime corporel & le régime oculaire; c'eſt que dans les maladies des yeux, la diette ne doit jamais être trop rigoureuſe, parce qu'il arrive que l'eſtomac trop atténué par le défaut de nourriture, porte des vapeurs au cerveau qui l'irritent & l'enflamment, parce que la ténuité des vaiſſeaux de l'Œil a beſoin de toute la force, de toute l'activité du ſang, pour rompre & diviſer les globules ſtagnants.

Je n'entreprendrai pas de preſcrire tous les détails du régime qui convient aux malades, parce que nombre de Praticiens ont rempli cette tâche avec ſuccès, ainſi qu'il eſt aiſé de le reconnoître dans l'ouvrage de l'*Avis au Peuple*. C'eſt pourquoi j'aime beaucoup mieux renvoyer le lecteur à l'article *Régime* de ce Traité; parce qu'il y trouvera des leçons dont j'ai ſouvent profité, & que j'ai toujours cherché à inculquer aux malades. Voilà ma profeſſion de foi ſur un article auſſi intéreſſant, mais qui cependant ne me diſpenſe pas d'entrer dans quelques détails particuliers.

Mon premier ſoin dans les maladies des yeux en général, eſt de réunir à un régime doux,

une diette mitigée ; de faire prendre pendant quatre à cinq jours les pédiluves, le matin en ſortant du lit, l'eſpace de vingt-cinq à trente minutes, l'eau dégourdie ; lorſque l'inflammation & les maux de tête ſont conſidérables; je ſuis dans l'uſage d'ajouter vers le ſoir les maniluves, c'eſt-à-dire joindre les avant-bras, l'un contre l'autre, dans une cuvette aſſez oblongue, aſſez profonde, pour que les avant-bras ſoyent couverts par l'eau dégourdie : du reſte, faire agir de temps en temps les doigts & les mains, pour reſter dans cette poſture de la manière la moins gênante que faire ſe pourra, l'eſpace de quinze à vingt minutes. J'ai ſouvent obtenu de grands ſecours de ce révulſif employé à propos ; mais j'ai toujours remarqué que le bain des pieds ou des bras, ne doit pas durer plus que le temps preſcrit, & même moitié moins pour les enfans, parce qu'un délai plus conſidérable fatigue la Nature, engourdit les membres, gêne la circulation, & procure ſouvent une répercuſſion plus dangereuſe que la révulſion n'a été heureuſe.

Pendant le temps des pédiluves, quelquefois même dans les maniluves, je fais mâcher au malade, ſoit des feuilles de cochléaria, ſoit gros comme un pois de racine de pyréthre, ayant ſoin de faire rincer enſuite la bouche avec

l'eau & le vinaigre, afin de ne pas déchausser les dents, & de resserer les alvéoles qui se trouvent attendries par l'activité de la mastication & l'évacuation de l'humeur. Le stimulant de la racine de pyréthre, m'a toujours paru aussi utile que nécessaire pour faire une dérivation heureuse; je ne crainds pas même de dire qu'elle est un lien inseparable des remèdes oculaires. En sortant de mettre les pieds dans l'eau, je fais prendre le premier verre ou la première tasse pour les enfans, d'une tisanne, que j'apelle *tisane des pauvres*;

SÇAVOIR:

Chien-dent, une pincée;
Figues grasses, coupées en plusieurs morceaux, deux;

pour une pinte d'eau avec ébullition; ayant soin, après la colature, d'édulcorer chaque verre, avec plein une cuiller à caffé de miel; ce qu'on répéte de demi-heure en demi-heure; jusqu'à la concurrence de quatre à cinq verres ou tasses, suivant la force ou la foiblesse du sujet.

Pour ce qui est de la conduite des repas, c'est un régime doux, sans viandes; mais des légumes, du poisson, de l'eau rougie, que je regarde comme la tisanne la plus salutaire:

dans le cours de l'après-dîner, ſi la ſoif commande, j'indique volontiers, & particulièrement aux enfans, l'eau de miel ſimplement; ſçavoir plein une cuiller à caffé de miel, pour une taſſe d'eau, qu'on boira demi-froide, ou totalement froide. Si le malade eſt d'un tempérament trop reſſerré, ou trop échauffé, je lui preſcris, pour le ſoir, des remèdes à l'eau de ſon. Voilà ce que j'appelle, en maladies des yeux, attaquer la cauſe première, parce que toutes ces ſortes de maladies proviennent ou de l'épaiſſiſſement des humeurs, ou de l'acrimonie des mêmes humeurs; quant aux effets ſecondaires, c'eſt-à-dire le maladie locale; lorſqu'elle ſe manifeſte avec les phénomènes d'une ophtalmie parfaite ou imparfaite, je fais baſſiner le front, les tempes & les yeux trois à quatre fois le jour, avec une infuſion théiforme de fleurs de mauve; enſuite on ſe ſert à chaque fois, en forme de topique léger, de la pulpe de pomme cuite, miſe entre deux linges, & aſſez éloignée des yeux pour permettre le clignotement des paupières, l'eſpace de douze à quinze minutes, du reſte, l'eau de mauve, & l'application de la pomme, ſimplement dégourdie. J'ai toujours remarqué, ainſi que je l'ai précédement obſervé, que l'infuſion des fleurs de cette plante eſt beaucoup

plus douce & plus raffraîchiſſante que les décoctions de feuilles, ou de racines, dont le réſidu eſt pour l'ordinaire moins propre aux circonſtances; mais, pendant l'été, je me ſers, de préférence & de la même manière, de l'eau de laitue pommée, amortie dans l'eau bouillante, & de l'application de cette même laitue en forme de topique.

Après quatre à cinq jours de ces remèdes préparatoires, je purge le malade deux fois, à un jour de diſtance; je le purge en boiſſon à la doſe d'un verre, & je prends les purgatifs dans la claſſe des fondans, ſuivant la forte ou délicate conſtitution du ſujet, ayant toujours ſoin de faire entrer l'agaric, à la doſe d'un demi-gros pour les enfans, & d'un gros pour les adultes. Que l'agaric poſſède ou ne poſſède pas toutes les propriétés qu'on lui accorde; pour moi, je m'en ſuis toujours très-bien trouvé, & je ſuis perſuadé que ſon action, dont on n'a rien à redouter, rétablit la circulation des fluides du cerveau, de la même manière qu'elle diviſe les obſtructions cathareuſes qui l'affectent. Mais, dira-t-on, pourquoi toujours des purgatifs en boiſſon qui dégoutent les enfans, qui répugnent aux adultes, & que certains eſtomacs ne peuvent ſupporter, ſur-tout la manne? A cela, je réponds qu'en fait de maladies des yeux,

j'ai toujours obſervé que les poudres, les pilulles, les opiats ſont un tiſon qui allume le feu dans l'eſtomac, qui irrite le ſang, & dans ce cas toujours contraire à ce genre de maladie; parce que, quelques précautions qu'on prenne pour délayer ces poudres, la première fermentation eſt toujours dans le cas d'établir un foyer de chaleur, qui affecte les yeux beaucoup plus que les purgatifs en boiſſon. L'objection la plus forte conſiſte à dire, qu'il eſt des eſtomacs qui ne peuvent ſupporter la manne; le fait eſt vrai; mais je dirai auſſi qu'il eſt un moyen bien ſimple d'y remédier; c'eſt, à peine la médecine priſe, de faire boire au malade quatre à cinq goutes de jus de citron nouvellement exprimé, ou de ſe ſervir du citron même pour en ſucer à peu-près la même quantité; alors nulle nauſée, nul rapport, & l'opération du purgatif eſt aſſurée. Voilà ce que j'ai toujours obſervé, vis-à-vis des malades qui n'ont rien à redouter du peu de fermentation que procure cet acide, & dont l'effet eſt plus ſûr que tous les autres moyens qu'on emploie en pareille circonſtance.

Tel eſt l'expoſé du régime que j'obſerve, en premier lieu, dans les maladies du genre des inflammatoires, parce qu'il eſt des circonſtances où il faut ſimplifier, ou multiplier les ſecours;

c'eſt pourquoi on doit s'en rapporter à la prudence de M. le Médecin qui en a la direction.

SECTION VI.

De la Pommade ophtalmique ; ſa compoſition & ſes effets.

QUELQUE bien établie que paroiſſe une théorie en médecine, elle eſt ſouvent très-fauſſe ; c'eſt la pratique qui la rectifie, qui la confirme, ou en fait voir les écarts ; c'eſt en un mot la pratique qui rend le Médecin utile & néceſſaire, parce que c'eſt de ſon expérience que dépend la combinaiſon de différens remèdes qui concourent à débaraſſer la Nature de ces humeurs morbifiques, qui, peu-à-peu corrompent l'huile de la lampe qui nous vivifie & nous éclaire ; il eſt donc bien eſſentiel pour un malade de choiſir un Praticien, qui, ſans déférer aux opinions des autres, profite de leurs lumières ; auſſi eſt-ce en conférant ſouvent avec des hommes plus inſtruits que lui, qu'il reconnoit la vérité de cette ſentence : *Lux à luce pendet.*

Il y a vingt-cinq à trente ans que, conſultant les hommes les plus verſés dans les maladies des yeux, tous me dirent qu'il falloit

chercher à purger les globes de cet amas d'humeur qui les engorge & les obſtrue ; mais l'embarras étoit de trouver un remède qui pût agir ſur le globe de l'Œil, & réſiſter à l'affluence des larmes ; tous les fluides acides ou cauſtiques portés ſur les yeux, provoquent les larmes en les irritant ; mais c'eſt tout au plus le terme de quelques minutes : d'ailleurs cette irritation du moment, ne peut ni diviſer l'humeur ſtagnante, ni déſobſtruer les vaiſſeaux, ſoit ſanguins ſoit lymphatiques ; il en eſt de même des poudres, des ſucres-candis, des iris, de la tutie, de l'aloës, du verd-de-gris & autres, qu'on ſoufle dans l'œil, à l'aide d'un tuyau de plume, parce que les larmes les entrainent dans le grand angle où elles occaſionnent des inflammations, & produiſent des engorgements. Il falloit donc chercher un remède capable de réſiſter au flux trop abondant des larmes, en les provoquant ; un remède qui, par la nature de ſa compoſition, pût lubréfier le globe de l'Œil, en ſe répandant ſur ſa circonférence ; un remède enfin qui, par ſon activité, pût fondre ou diviſer les globules ſtagnans, & devenir en quelque façon le furet de toutes les obſtructions. Voilà le but que je me ſuis toujours propoſé dans l'application heureuſe que j'ai faite & que je fais de la pommade ophtalmique ; mais ce

remède, quelque majeur qu'il ſoit, ſeroit encore inſuffiſant, ſi l'on ne faiſoit ſuccéder à ſon uſage les doux réſolutifs, & de ſuite les aſtringens, les toniques & les ophtalmiques ſpiritueux. Tel eſt le fruit d'une obſervation conſtante, & d'une pratique ſans ceſſe répétée; mais je croirois manquer à l'humanité & à moi-même, ſi je couvrois d'un voile myſtérieux ſa compoſition.

POMMADE OPHTALMIQUE.

Sa préparation.

Tutie, deux gros;
Bol d'Arménie, deux gros;
Précipité blanc, un gros;

le tout bien pulvériſé, bien mêlangé, & paſſé dans un tamis de ſoie, pour être enſuite incorporé avec

Graiſſe de vipère, malaxée dans l'eau-roſe, *demi-once;* ou, pour éviter la dépenſe; *ſain-doux*, auſſi malaxé, *demi-once;*

Baume du Commandeur, un ſcrupule;

le tout bien mêlé, & renfermé dans un pot de fayence pour s'en ſervir au beſoin; avec la précaution de la bien remuer, lorſqu'on veut en faire l'application.



USAGE.

Avoir une petite baleine ronde, ſouple & dégagée de ſes feuillets, pour en prendre par une des extrémités, gros comme un grain de bled, qu'on étend entre les deux paupières, ayant ſoin de ne pas toucher le globe, le faire également ſur les deux yeux, ſi le cas eſt néceſſaire, enſuite laiſſer agir librement la pommade pendant trois heures, après quoi, nétoyer l'Œil & les paupières avec un petit linge roulé, dégagé de ſon étoupe; le faire d'abord à ſec, enſuite imbibé d'une infuſion dégourdie de fleurs de Mauve, ce qu'on répétera tous les jours, pendant le temps preſcrit. Les yeux ainſi nétoyés, ſe ſervir ſoit de la laitue, ſoit de la pulpe de pomme en topique léger, l'eſpace de douze à quinze minutes, ayant ſoin de clignoter les paupières, afin de rafraîchir le globe; du reſte, continuer l'uſage de la pommade pendant une quinzaine de jours; le faire une ſeule fois le jour, le matin de préférence, après qu'on eſt levé, & que les yeux ſont préparés; dans un cas urgent, on peut, ſans crainte, en faire uſage deux fois le jour, à égale diſtance; on peut même en couvrir extérieurement la paupière ſupérieure.

L'effet de ce remède eſt de réſiſter au flux

des larmes, de divifer, d'atténuer l'humeur ftagnante, en faifant pleurer, moucher & cracher; c'eft le ftimulant le plus actif & le plus propre à défobftruer la membrane pituitaire, à débaraffer le cerveau de ces amas d'humeurs épaiffes, qui, quelquefois, portent atteinte au nerf auditif; car, je dois le dire avec confiance & d'après une fuite d'expériences, j'ai fouvent vu des perfonnes, qui, après un rhume de cerveau confidérable, étoient devenues fourdes, & avoient pris mal aux yeux : or il m'eft arrivé qu'en traitant la partie oculaire, j'ai réuffi tout naturellement fur l'auriculaire; telle eft ma magie, ou plutôt celle de la pommade ophtalmique.

Mais, dira-t-on, les corps gras font nuifibles au corps de l'Œil, parce qu'ils empêchent les excrétions, bien loin de les faciliter: cela feroit vrai s'il n'y avoit aucun agent capable de leur fervir de correctif; & même j'ajoute que, dans la compofition d'un reméde auffi actif qu'eft la pommade ophtalmique, le corps gras devient abfolument néceffaire pour adoucir l'effet du précipité blanc. Voilà ce que m'a appris une expérience auffi heureufe, que multipliée. Il n'en eft pas de même des huileux, des mucilagineux, qui, en général, bouchent les pores excrétoires des glandes, déterminent des

engorgements, & englutinent de plus en plus les paupières.

Je dois dire avec juſtice, avec reconnoiſſance, que c'eſt à la généreuſe indication du célèbre Chevalier *Sloane*, Médecin du Roi d'Angleterre, que je dois la première idée de cette pomade ophtalmique ; de cette pomade, que j'ai ſouvent changée, & variée d'après les circonſtances & les indications diverſes. Il eſt cependant vrai de dire que je ne ſuis pas le ſeul qui en faſſe uſage, puiſque M. Janin, Oculiſte, emploie à-peu-près les mêmes moyens, & la même préparation ; mais auſſi, puiſſent ceux qui viendront après moi, la porter à un plus haut degré de perfection.

CHAPITRE IV.

De l'Inoculation de la Petite-Vérole. Sentiment de l'Auteur.

LA ſanté eſt le bien le plus précieux qu'il y ait pour l'humanité ; c'eſt un tréſor qui appartient aux riches comme aux pauvres ; il n'eſt pas détat plus ſatisfaiſant pour les uns & pour les autres ; tous les hommes ſont pétris du même limon ; tous ſont ſujets

aux mêmes viciſſitudes de la Nature ; j'oſe même dire que, ſi l'Etre ſuprême accorde une faveur, c'eſt particulièrement aux pauvres, qui n'ont pas le moyen d'être malades, qui guériſſent dix fois plus vîte que les riches, parce qu'ils ne connoiſſent pas ces intempérances, ces veilles journalières ; parce que leur nourriture eſt plus ſaine, leur ſang plus pur : alors le plus petit régime, le moindre remède agit efficacement. Voilà ce que j'ai obſervé avec une ſorte de plaiſir, & ce qui fait la conſolation des malheureux ; cependant il eſt un fléau de Nature que tout le monde redoute, que tout le monde voit arriver avec crainte, c'eſt la petite vérole naturelle, qui porte en tout temps, en tous lieux la déſolation & la mort ; parce que les corps ne ſont pas préparés ; parce que les humeurs ſont plus ou moins enveloppées de ce levain peſtilentiel. Tel eſt l'effet de ce fléau qui attaque le riche comme le pauvre, & que le premier achéte au poids de l'or, par le moyen de l'inoculation artificielle.

L'inoculation eſt, comme on le ſçait, une légère inciſion faite à la peau, ſoit des bras, ſoit des jambes ; c'eſt dans cette inciſion qu'on introduit un fil imbibé du pus d'une petite vérole qu'on croit bénigne : peu-à-

peu ce venin ſe communique au ſang, & développe les effets de la maladie qui ſe manifeſte vers le onziéme ou le douziéme jour, par une éruption plus ou moins abondante. Telle eſt la conduite, tels ſont les effets de l'inoculation, contre laquelle j'aurois bien des choſes à dire, avant d'être perſuadé, avant de devenir ſon eſclave. Mais des conſidérations particulières m'empêchent de m'étendre ſur cette matière, & me forcent à donner de nouveau le plan d'une inoculation naturelle, dont j'ai publié le Précis en 1775. Puiſſe le Miniſtère, toujours ſage, toujours prévoyant, entrer dans mes vues, favoriſer mon zèle; & pourvoir, par ce moyen, à la conſervation des enfans de l'Etat!

Le tableau des victimes de la petite vérole eſt pour moi ſi journalier, ſi effrayant que je me ſuis toujours occupé des moyens d'en diminuer les rigueurs; cependant je ne puis que répéter aujourd'hui ce que j'avois annoncé dans un petit Opuſcule, que tous les Journaliſtes ont eu l'indulgence de louer, & que tous les amis de l'humanité ont adopté. L'établiſſement que je propoſe n'eſt ni difficile ni diſpendieux; il eſt réellement digne d'un Miniſtère toujours animé des vues de patriotiſme & d'humanité, de Miniſtres qui, en rempliſſant

la volonté du Roi, trouvent dans la bonté de leur cœur, des ressources qui ne dérangent en rien l'économie de l'Etat. Voilà les vrais Citoyens qu'on doit désirer. Tel est le triomphe de ces hommes humains & bienfaisants, de ces hommes qui ne regardent pas les pauvres comme des objets dégoutans de la pitié publique, de ces hommes qui n'usent de la confiance du Souverain que pour la revêtir du sceau de l'autorité paternelle.

S'il est démontré que la petite vérole est plus ou moins bénigne, plus ou moins maligne, suivant le soufle empoisonné qu'on respire; s'il est prouvé que l'influence de cette maladie est plus ou moins forte, suivant la qualité & l'abondance des humeurs corporelles; le véritable moyen, suivant les principes même de l'inoculation artificielle, est de préparer les jeunes sujets (pris depuis l'âge de trois ans jusqu'à onze ou douze), pendant quatre à cinq jours, par un régime doux, par une diéte tempérante, évitant tous les laiteux, & les flatueux; de les disposer par des boissons convenables, & analogues au tempérament; de les baigner en entier les deux ou trois derniers jours, afin de rendre les pores plus ouverts, & la peau plus susceptible de l'impression de la maladie; de les purger ensuite

ensuite, deux fois à un jour de distance, avec les purgatifs fondants, & dosés suivant l'âge, la forte ou délicate constitution du sujet : le corps ainsi disposé, c'est aux parens à se charger de la victime pour la conduire au Tabernacle où le sacrifice est préparé.

« Ce Tabernacle consisteroit en deux Hospices, » ou Maisons de Santé, qu'on établiroit » hors de Paris; l'un, vers le nouveau bou- » levard de la barrière Saint-Jacques; l'autre, » vers la barrière du fauxbourg Mont-Martre; » c'est dans ces deux asyles, uniquement con- » sacrés à recevoir les malades d'une petite » vérole bénigne, qu'on établiroit douze » lits, six de chaque côté, & assez éloignés les » uns des autres, pour que les aspirants à la » pétite vérole bénigne pussent les approcher, » les toucher, & en recevoir le miasme; il seroit » donc nécessaire de faire ce pélerinage deux » ou trois fois de suite; observant toujours le » même régime, & les mêmes précautions. » Alors, si le levain de la maladie est dans » le cas de se développer, le malade prendra » une petite vérole naturelle & bénigne; une » petite vérole, qui sera reçue sans artifice, » qu'on pourra conduire chez soi avec » les précautions qui seront indiquées; une » petite vérole pour laquelle on n'aura pas à

» redouter l'inſertion d'un virus qu'on croit
» plus dangereux dans ſes ſuites, que dans ſes
» effets : ſi le contraire arrive, ſi le premier levain
» de la petite vérole ne ſe développe pas ; le ma-
» lade en ſera quitte pour avoir diminué le volu-
» me de ſes humeurs, & pour attendre, ſi l'on
» le juge à propos, la fin de l'été, ou le commen-
» cement de l'automne, qui eſt même le temps
» le plus favorable pour recommencer ». Telle
eſt ma façon de voir & de penſer ſur un article
auſſi important.

SECTION PREMIÈRE.

De la Rougeole, de ſes effets & de ſes dangers.

De tous les maux qui affligent les premières années de notre exiſtence, il n'en eſt pas de moins redoutable en apparence que la rougeole ; cependant les ſuites en ſont ſouvent auſſi critiques que dangereuſes ; parce que les parens ſont toujours faciles à ſe perſuader que la maladie n'eſt qu'une efferveſcence du ſang ; quelle eſt paſſagère, & qu'on peut dire *ſublatâ cauſâ, tollitur effectus*. Quelque vrai que ſoit cet axiôme dans la majeure partie des circonſtances de la vie, il n'eſt pas moins juſte d'ajouter qu'il n'eſt pas toujours reçu en

Médecine, parce que la nature, bizare dans ses opérations, ne paroît éteindre le feu extérieur, que pour porter l'incendie dans l'intérieur; c'est une marche cachée qui ne trompe jamais un Médecin prudent & sage, parce qu'il a pour lui le tact de la Nature; parce qu'il connoît ses détours les plus tortueux; mais les parens, toujours faciles à se tranquilliser, ne croyent pas plus au besoin réitéré de la Médecine, qu'à la présence nécessaire du Médecin; ils se disent les uns aux autres: Ce n'est que la rougeole; une purgation emportera le reste. Voilà comme on donne dans l'erreur; voilà comme on enfonce le poignard dans le sein de celui qu'on chérit le plus.

Il en est de la rougeole, comme de la petite vérole; on peut dire qu'il en est de bénignes, qu'il en est de malignes; cela dépend toujours de la mauvaise qualité des humeurs, de leur trop grande viscosité; on peut même ajouter que la petite vérole, par son éruption extérieure, absorbe plus de venin que la rougeole, qui n'est, pour ainsi dire, qu'une explosion cutanée. La preuve en est palpable, puisque la rougeole est très-souvent le pré curseur de la petite vérole; on croit que le venin de la rougeole n'étant pas suffisamment évacué, ou ne pouvant pas se faire jour au dehors, déter-

mine ſouvent la petite vérole. D'après une preuve auſſi manifeſte, & qui nous eſt auſſi journalière, il réſulte qu'on ne peut donner trop de ſoins, ni employer trop de précautions dans le traitement de la rougeole, parce que, ſi la petite vérole n'en eſt pas la ſuite, & que l'humeur ſe reporte intérieurement, elle doit de toute néceſſité produire les même dangers que la petite vérole; dangers qui ſeront peut-être un peu plus lents à ſe manifeſter; parce que la fiévre eſt moins forte, eſt moins ardente; parce que cette ſécurité apparente n'en eſt que plus redoutable dans ſes ſuites, comme dans ſes effets.

L'humeur qui détermine la rougeole eſt une acrimonie bilieuſe ou autre, qui, par ſa fermentation, donne des maux de tête, de la chaleur, de la fiévre, de la toux, des oppreſſions, des angoiſſes, des maux de gorge, des envies de vomir, ſouvent même des crachemens de ſang; mais enfin, vers le troiſiéme ou quatriéme jour ſe fait l'éruption de taches rouges, ſemblables à la morſure d'une puce: c'eſt donc cette fermentation qui enflamme la peau, ſur-tout celle du viſage, qui irrite les yeux, & les rend ſenſibles à la lumière qui gonfle les paupières, & les tient quelquefois fermées. Tel eſt le haut période de la rougeole;

car, vers le troisiéme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches se séchent; &, avant le neuviéme, il ne paroît plus rien à la peau; ce qui tranquillise des parens trop crédules; & de cette tranquillité résulte le défaut de purgation qui laisse le temps à l'humeur vénéneuse de se jetter sur les poumons, d'y produire une légère inflammation, qui, dans ses moindres effets, se termine par des toux opiniâtres, qui portent avec elles le caractère de coqueluches, & qui durent assez de temps pour affoiblir le corps, pour déterminer des engorgemens glanduleux & produire quelquefois des fiévres malignes. Tels sont les malheureux effets d'une rougeole négligée, ou mal soignée.

Les premiers symptômes de la rougeole sont donc une rougeur & une chaleur considérables qui affectent les yeux, qui rend l'aspect de la lumière sensible, qui est pour l'ordinaire accompagné du gonflement des paupières, & d'un écoulement de larmes très-acrimonieuses. C'est alors qu'il faut soigner les yeux, de la même manière que dans la petite vérole, c'est-à-dire, doucher le front, les tempes & les globes, avec une légère infusion de fleurs de mauve, le faire deux à trois fois le jour, la liqueur dégourdie; du reste traiter la maladie

par tous les remèdes connus, & capables de diminuer l'acrimonie des humeurs, ſur-tout lorſqu'on a été aſſez heureux dans le principe pour ſaiſir le moment favorable de placer une ſaignée qui puiſſe en diminuer le volume; mais, lorſque le venin morbifique ſe trouvera avoir paſſé ſon dernier période, il ſera à propos de purger deux fois, à un jour de diſtance, avec les purgatifs doux, tels qu'ils ſont indiqués à la ſuite de la petite-vérole, & qu'on proportionnera à la délicate, ou forte conſtitution du malade; purgation qu'on répétera une fois de quinzaine en quinzaine, pendant l'eſpace de ſix ſemaines; ayant toujours ſoin d'obſerver un régime doux, & de mâcher de temps en temps des feuilles de cochléaria.

SECTION II.

De l'Eréſipéle à la face, & de ſes effets dangereux.

TOUTES les fiévres inflammatoires, de quelque nature quelles ſoient, ſont toujours à craindre; elles deviennent particulièrement l'objet de l'attention du Médecin Oculiſte, lorſque leur foyer eſt aux yeux, parce que le

ſiége de la maladie eſt voiſin du cerveau; d'où il réſulte une métaſtaſe, ou une exploſion ſur les yeux, qui les affecte, qui les irrite, & les enflamme. Or, pour remédier à ces ſortes d'accidents, il faut de toute néceſſité connoître & attaquer la cauſe primitive; autrement c'eſt pallier, c'eſt attendre le retour d'une maladie dix fois plus grave que la première; alors l'Obſervateur ſe trouve en défaut; ce qui opère quelquefois une révolution critique, une révolution au-deſſus de ſes forces. Voilà ce qu'on reconnoît toujours, & ce qui fait dire que les maladies des yeux ne ſont rien dans le principe, mais très-dangereuſes par leurs ſuites.

L'éréſipéle eſt une affection cutanée plus ou moins grave; il ſe manifeſte aux yeux par un enchifrénement ou par un enrouement, quelquefois même par un larmoyement. On peut conſulter à ce ſujet le traité moderne *de morbis cutaneis*; ouvrage qui fait honneur au Médecin, que j'ai vu de préférence, l'ami de l'humanité. L'éréſipéle, ou vice éréſipélateux attaque particulièrement le viſage ou les jambes, quelquefois même toutes les parties du corps; alors la peau ſe tend; elle devient rude & rouge; le malade ſent dans la partie affectée une chaleur brûlante qui l'inquiette, & l'em-

pêche de dormir : à ces ſymptômes ſuccèdent la fiévre , de violens maux de tête , des maux de cœur , des envies de vomir qui ne ceſſent que quand la maladie eſt développée ; lorſque l'éréſipéle ſe porte au viſage , les paupières ſe gonflent , les yeux ſe ferment, toute la chaleur ſe concentre au dedans. De cette exploſion naiſſent les ophtalmies qui , par l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins, & lymphatiques , donnent lieu à des hypopions , ou amas de pus entre les lames de la cornée tranſparente. La cauſe première de l'éréſipéle, eſt pour l'ordinaire une acrimonie bilieuſe répandue dans la maſſe du ſang. Les puſtules qui en ſont l'effet , ſont preſque toujours remplies d'une eau claire , ſemblables à celles qui ſurviennent à la ſuite d'une brûlure : ſa durée eſt plus ou moins longue , ſuivant la force de l'humeur qui paroît & diſparoît pluſieurs fois dans l'eſpace de dix à douze jours.

Lorſque l'éréſipéle ſe porte avec ardeur ſur le viſage & ſur les yeux, il eſt de la prudence du Médecin Oculiſte , de chercher à faire une dérivation heureuſe en plaçant à propos une ſaignée du bras , en faiſant obſerver au malade un régime conforme à ſa ſituation , ne lui permettant que des légumes , du poiſſon & des fruits ; encore faut-il pour cela que la fiévre

ſoit totalement calmée ; en lui faiſant prendre matin & ſoir les pédiluves, l'eſpace de vingt-cinq à trente minutes, pour les adultes, l'eau un peu plus que dégourdie ; en lui faiſant boire de temps en temps une infuſion légère de fleurs de ſureau ou de bourache qu'on édulcorera, ſoit avec le ſyrop de guimauve ou le miel ; du reſte, on lui donnera des remèdes, ſoit à l'eau de ſon, ſoit mélangés avec la graine de lin.

Si les yeux ſont en danger, ſi la maladie eſt toujours rébelle ; il eſt néceſſaire, ſans perdre de temps, d'établir un exutoire à la peau, & particulièrement à la jambe, de l'établir pendant vingt-quatre ou trente-ſix heures ſeulement, ayant ſoin de le revêtir d'une feuille de poirée qu'on changera deux fois le jour, & qu'on conſervera pluſieurs jours après la ceſſation de l'écoulement ; mais pour ce qui eſt des remédes propres à la conſervation de la vue, il ſuffit ſimplement de doucher le front, les tempes & les yeux avec une infuſion théiforme de mauve, le faire de deux heures en deux heures, la liqueur ſimplement dégourdie ; ce n'eſt pas cependant qu'on ne puiſſe ajouter deux à trois fois le jour, le topique léger de pulpe de pomme, ou de laitue.

Lorſque l'éréſipéle eſt à ſa fin, il faut baſſiner

de même les parties malades avec une infusion de fleurs de sureau ; il faut mâcher tous les jours, soit des feuilles de cochléaria, soit de la racine de pyrethre, avec toutes les précautions que la maladie le requiert ; mais finir toujours par un régime doux, en prenant tous les matins, pendant un mois ou cinq semaines, deux tasses d'eau de gruau de Bretagne ; sçavoir: plein une cuiller à caffé de farine de gruau pour un demi-septier d'eau bouillante. Le gruau de Bretagne peut se faire en tout lieu puisqu'il n'est qu'une avoine purgée de sa balle, & grossièrement broyée ; l'eau de gruau est un farineux très-adoucissant, & peut être regardée comme une substance alimentaire qui n'exige pas autant de précautions que l'usage du lait & autres ; il est encore une farine d'orge qu'on peut employer de même, mais qui ne convient pas à tous les estomacs.

SECTION III.

De la Dartre, & des ravages qu'elle produit sur les Yeux.

Si l'on considère le grand spectacle de la Nature, on trouve que les végétaux ont des propriétés plus ou moins différentes, suivant le sol qui

les alimente & les fait fermenter. On reconnoît que ces mêmes plantes ſont ſuſceptibles de s'imprégner, des mauvais ſucs nourriciers que la terre leur procure. Tel pays produit de bons fruits, de bons légumes; tel autre avec les mêmes arbres, les mêmes ſemences en produit de mauvais, ou de qualité inférieure. Voilà le travail de la Nature, voilà les révolutions qui ſe trouvent dans le règne végétal, & qu'on rencontre ſouvent dans le régne animal; en effet un père, une mère qui a le ſang vicié, communique ce défaut à celui à qui il a donné le jour; quelquefois même la nourrice peut y contribuer, parce que les trois moteurs de l'exiſtence de ce nouvel être, ou l'un d'eux, lui a fourni le germe du vice qui ſe développe peu à peu; il n'eſt donc pas étonnant qu'une mère dartreuſe produiſe un enfant dartreux.

La dartre eſt, le plus ſouvent, le levain ou l'efferveſcence d'un principe acrimonieux qui régne dans la maſſe du ſang, qui ſe manifeſte un peu plutôt chez les uns, un peu plus tard chez les autres. On reconnoît pluſieurs eſpéces de dartres qui ne diffèrent entre elles que par le degré de fermentation; les unes ſont ſimples, & paroiſſent particulièrement au viſage, où elles produiſent des puſtules ſéparées

les unes des autres, des puſtules qui ſe ſéchent, qui ſe guériſſent, & ſouvent reparoiſſent; c'eſt ce qu'on appelle dartres farineuſes : les autres ſemblent être compliquées, & forment des eſpéces de petites veſſies ou bulbes qui s'annoncent avec chaleur, avec démangeaiſon; des bulbes qui ne viennent pas en maturité; mais qui ſe terminent par l'éruption d'une eau, ou humeur claire.

Il en eſt qu'on nomme milliaires, parce qu'elles déterminent une infinité de petits boutons ronds qui enflamment la peau, qui deviennent blanchâtres, & qui ſe manifeſtent ſur le cou, la poitrine, le dos & les cuiſſes. Cette affection cutanée n'eſt pas redoutable, parce que, l'éruption faite, la plaie ſe ſéche, & la maladie diſparoît. Outre ces trois affections dartreuſes, il en eſt une qu'on peut appeller réellement dartre, ou ulcère dartreux; cette ulcération eſt l'effet d'une bile très-échauffée, qui s'arrête à l'épiderme, qui y cauſe des éroſions, des démangeaiſons cruelles, & dont la fermentation humorale produit un prurit, qui, ſuivant le régime de vie, ou l'impreſſion de l'air, a plus ou moins d'activité. C'eſt donc un venin journalier, un venin continuel qu'il faut attaquer avec précaution, qu'il faut bien ſe donner de garde de répercuter par aucun

topique quelconque. C'eſt un ennemi dont il faut craindre les coups fourés; c'eſt un ver rongeur qui profite de tout, pour devenir de plus en plus redoutable.

La dartre ou affection dartreuſe qui regarde le Médecin Oculiſte, eſt celle qui ulcére les glandes des paupières; eſt celle qui, par une ophtalmie compliquée, porte le trouble dans les humeurs aqueuſe & cryſtalline. Telles ſont les ophtalmies dartreuſes, qu'on prend ſouvent pour une petite fluxion, pour une légère inflammation qui, à la fin embaraſſe le praticien, & le jette dans un dédale dont il ne peut plus ſe tirer. C'eſt pourquoi je ne puis trop le dire, ni trop le répéter; un bon Oculiſte doit, avant toute choſe, interroger ſon malade ſur les cauſes phyſiques, ſoit paſſées, ſoit préſentes; afin de bien connoître & attaquer le principe, pour pouvoir remédier aux accidens qui en ſont la ſuite. Or, dans les dartres ou affections dartreuſes qui portent atteinte à l'organe de la vue, ſoit par inflammation, ſoit par obſtruction, mon premier ſoin eſt & a toujours été, de diminuer l'efferveſcence du ſang, en preſcrivant un régime doux & conforme à la forte ou délicate conſtitution du ſujet, en établiſſant, pendant plus ou moins de temps, un exutoire au bras,

afin d'obtenir une dérivation heureuſe ; en indiquant pour le matin, ſoit l'eau d'orge perlée, ſoit celle de gruau de Bretagne édulcorée avec le miel ; du reſte les topiques légers, les douches, les bains des yeux préparés avec des émollients, des adouciſſans, & dans la forme indiquée. Si la dérivation n'eſt pas complette, ſi la vue eſt toujours obtuſe, & ſi le foyer de la maladie ne céde pas à l'efficacité de ces premiers ſecours, il faut alors faire uſage, pendant douze à quinze jours, de la pomade ophtalmique en la manière indiquée ; après quoi changer le bain des yeux, uſer de l'infuſion de ſureau, & ſe ſervir enſuite, pendant un mois, ou cinq ſemaines, des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, tant en aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire ; bien entendû qu'on peut & qu'on doit chercher à rafraîchir le ſang de temps à autre par des demi-bains, qu'il eſt facile de rendre émollients ; ce qui s'opère à laide d'une décoction de quelques poignées de feuilles de mauve & de guimauve.

TISANE DE VINÁCHE.

SA COMPOSITION.

Salſe-pareille, une once & demie ;
Squine, une once & demie ;

Gayac, une once & demie;
Saſſafras, demi-once;
Séné mondé, demi-once;
Agaric, trois gros & demi;
Antimoine crud, deux onces;
Eau, ſept livres, ou trois pintes & demie.

SA PRÉPARATION.

On met dans un nouet l'antimoine cru; on le ſuſpend au centre d'un vaiſſeau de terre verniſſé, dans lequel on a mis l'eau & les autres ingrédiens, à l'exception du Saſſafras; on fait bouillir ce mêlange à petit feu, juſqu'à ce que le fluide aqueux ſoit réduit à quatre livres; alors on tire le vaiſſeau hors du feu, on y met le ſaſſafras, qu'on laiſſe infuſer juſqu'à ce que le tout ſoit réfroidi; après quoi l'on paſſe cette tiſane au travers d'une étamine, ſans en exprimer le marc; on la laiſſe enſuite dépoſer pour la tirer par inclinaiſon, & la mettre dans des bouteilles.

SON USAGE.

C'eſt particulièrement dans les affections dartreuſes que cette tiſane eſt d'une grande utilité; c'eſt à MM. les Médecins à en diriger la doſe, qui doit être proportionnée à la forte ou délicate conſtitution du ſujet. Pour les uns, c'eſt une verre qu'on prend le matin au réveil,

& qu'on continue plus ou moins long-temps: pour les autres, c'eſt un verre le matin, un autre le ſoir, deux heures après un léger ſouper, ayant la plus ſcrupuleuſe attention de ne manger ni crudités, ni ragoûts épicés, parce que l'objet eſt de dépurer la maſſe du ſang.

FORMULE ou recette pour préparer les toiles qui ſervent à recouvrir les playes qui ſont en ſuppuration, telles que les cautères & autres.

Cire vierge, une livre & demie;
Huile d'olive la meilleure, demi-livre;
Eau de vie la plus ancienne, demi-ſeptier;
Beurre frais, demi-livre;

Mettre le tout ſur un petit feu toujours entretenu, & dans une térine de terre neuve & verniſſée, ne point laiſſer bouillir les drogues, mais les remuer ſans ceſſe avec une ſpatule de bois, juſqu'à ce que la cire ſoit bien fondue, & que le mêlange ſoit bien fait; après quoi avoir des bandes de toile fine, blanches de leſſive, qui ne ſoient point repaſſées, les tremper dans la préparation chaude; &, en les retirant, les faire paſſer entre deux lames de couteau de bois pour en ôter les grumeaux, enſuite les étendre entre deux feuilles

de

de papier blanc, dont on ſe ſervira au beſoin pour recouvrir la plaie, & en faire les carrés aſſez étendus, pour en maintenir la circonférence. Son effet eſt de ſoutenir le pois contenu dans le cautère, de lubréfier les parois de la plaie, & d'abſorber la lymphe ſanieuſe qui en réſulte; il s'agit ſeulement d'en changer tous les jours, après avoir lavé la partie malade avec l'infuſion de fleurs de mauve; ce qu'on peut faire à froid en été, & ſimplement dégourdi en hyver.

SECTION IV.

De la Saignée en général, & des Saignées locales en particulier.

LE premier ſoutien de notre exiſtence eſt la circulation du ſang; & c'eſt de ſa libre circulation que dépend le bien-être de nos jours. Tout le monde ſçait que le ſang eſt le réſultat d'une humeur laiteuſe qu'on nomme chyle, & qui n'eſt autre choſe que l'extrait des aliments, par le moyen de la digeſtion; le ſang eſt donc un eſprit vital qui nourrit, qui vivifie l'homme; c'eſt l'huile de la lampe qui entretient ſon exiſtence : il eſt

principalement composé de deux substances qui circulent ensemble, sans se séparer, sçavoir, la partie rouge qu'on nomme sang, & la partie blanche connue sous le nom de lymphe. La circulation du sang a pour cause l'action de l'air dans les poumons, les mouvements de vibration systaltiques du cœur, & le ressort des vaisseaux qui lui donnent son action; il résulte des principes du sang plusieurs humeurs qui s'en séparent, soit par les voies de la sécrétion, soit par celles de l'excrétion. Ces humeurs principales sont la bile, la pituite, &c. & c'est de la surabondance de ces mêmes humeurs, que proviennent nos maladies.

Lorsqu'une humeur surabondante cause quelque obstruction, quelques dérangemens, soit dans les solides, soit dans les fluides, la fermentation se manifeste, & la fiévre se déclare: c'est alors, c'est dans ce moment où la nature se trouve en combat avec les humeurs, qu'on a besoin de toute la sagacité du Médecin, pour connoître les signes diagnostiques de la maladie, pour juger du besoin ou de l'inutilité d'une saignée, d'ont l'effet n'est jamais indifférent, n'est jamais neutre; car l'expérience nous apprend & nous prouve tous les jours, qu'il est de circonstances où il faut être avare du

ſang, comme il en eſt d'autres, où il faut le répandre avec profuſion. Tel eſt le grand art de guerir, & qui ne s'acquiert que par une expérience conſommée.

La ſaignée qu'on diviſe en évacuative, en dérivative & révulſive, eſt donc ſouvent néceſſaire dans les maladies du corps; mais, comme l'obſerve très-bien Galien, il faut bien réfléchir ſur ſa quantité & ſur ſa quotité; parce que le fréquent uſage des ſaignées diminue les eſprits vitaux, diminue les forces dont la Nature a beſoin pour vaincre tel ou tel engorgement, ſur-tout dans les tempéramens froids & pléthoriques. Outre les ſaignées qui ſe font par l'ouverture de la veine, il en eſt d'autres que l'on peut appeller locales, qui ſe pratiquent par le moyen des ventouſes, des ſcarifications & des ſangſues. Voilà les armes ordinaires dont le Médecin ſe ſert pour attaquer avec ſuccès les maladies, & qu'il emploie ſuivant les circonſtances.

S'il eſt des modifications à ſuivre, des précautions à prendre; c'eſt ſur-tout dans les maladies des yeux où l'effuſion du ſang ne produit pas toujours le ſuccès qu'on en eſpére, parce que la ténuité des vaiſſeaux qui rafraîchiſſent, qui alimentent cet organe, eſt plus ſuſceptible de ces engorgemens, par ces glo-

bules ſtagnans, qui ſont pour l'ordinaire la cauſe ou le principe des différentes ophtalmies; or, qu'arrive-t-il dans ce cas par l'effuſion du ſang? C'eſt que l'inflammation paroît céder, pour le moment, parce que la dérivation, qui ſe fait par l'ouverture de la veine, ou par l'action des ſang-ſues, déſemplit les vaiſſeaux de leur partie rouge, ſans charier avec elle les vrais obſtacles, qui ſont les globules ſtagnans. Voilà donc une ſaignée qu'on regarde comme victorieuſe, & qui cependant n'a rien d'avantageux que les apparences; parce que le ſang qui ſe reporte de nouveau dans les petits vaiſſeaux, y trouve les mêmes embarras, les mêmes obſtacles; parce qu'il y fermente de plus en plus, & produit une nouvelle ophtalmie plus conſidérable que la première.

Tel eſt le réſultat des obſervations que j'ai faites nombre de fois, & qui m'ont été démontrées par les effets de la pommade ophtalmique, qui, par la réunion de ſes ingrédiens, & par l'activité de ſes effets, donne de nouvelles forces au ſang pour atténuer, diviſer, précipiter dans le torrent de la circulation la matière des engorgemens ou globules épaiſſis; ainſi il réſulte de cette pratique, ſi ſouvent ſuivie, que les inflammations des yeux ſont plus ſouvent la ſuite ou l'effet de la

gêne qu'éprouve la circulation du ſang, que de ſa ſurabondance; c'eſt donc la libre circulation du ſang qu'il faut chercher à établir, plutôt que de diminuer l'action des ſolides, & le volume des fluides qui ont beſoin de ces coups de piſton réitérés, ſi néceſſaires en pareil cas; cependant je dois dire qu'il eſt des circonſtances dans les différens genres de maladies des yeux, où la ſaignée devient indiſpenſable; mais ce doit toujours être avec beaucoup de précautions, & en prenant les moyens de maintenir l'action des ſolides & la circulation des fluides. Tel eſt l'effet des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, dont je ne puis trop recommander l'uſage dans les foibleſſes de vue exemptes d'inflammation.

SECTION V.

Liqueur Ophtalmique ſpiritueuſe, ſa vertu & ſes propriétés.

LA ſageſſe immenſe du Créateur eſt toute céleſte, elle eſt toute divine; c'eſt Dieu lui-même qui, en créant l'homme, lui a fourni toutes les reſſources dont il a beſoin. Oui, c'eſt cet Etre ſuprême qui a tout vu, tout prévu; & il ne manque à la créature que l'intelligence

de ſçavoir diſcerner ce qui lui eſt néceſſaire ; ce qui lui eſt propre pour vaincre les effets d'une maladie, pour en atténuer & diviſer les levains morbifiques ; en un mot pour réparer les forces abbattues par l'effervefcence des humeurs ; mais cette ſcience, cette connoiſſance, n'appartient pas à tous les hommes ; elle ne peut être que le fruit d'une pratique conſommée, d'une obſervation réfléchie ; parce que tel remède qui réuſſit très-bien dans le premier période d'une maladie n'eſt pas toujours ſuffiſant ; il arrive même qu'on a beſoin d'un autre ſecours, d'un agent plus efficace, pour en venir à bout : voilà ce qu'on obſerve tous les jours, non-ſeulement dans les maladies du corps, mais même dans celles des yeux ; en voici la preuve.

Il ne ſuffit pas, dans une ophtalmie, de dégorger les vaiſſeaux, de rétablir la circulation des fluides, il faut encore emploier les moyens de reſſerer ces mêmes vaiſſeaux trop diſtendus par la compreſſion des humeurs, de fortifier les parties nerveuſes & muſculeuſes qui ſe trouvent relâchées par la trop grande tenſion qu'elles ont éprouvée ; autrement c'eſt donner lieu à un nouvel engorgement, à un nouveau relâchement, qui, peu à peu & de proche en proche, porte atteinte au méchaniſme de

la viſion ; il n'eſt donc pas étonnant, après une ophtalmie mal gouvernée, qu'un ſujet éprouve ſoit des brouillards, ſoit une ſuffuſion de vue toujours redoutable, ainſi qu'il arrive en pareille circonſtance.

Voilà ce que j'ai obſervé, & ce qui me fait dire, avec confiance, qu'il faut étudier la Nature ſans la contrarier ; qu'il faut la ſuivre pas à pas ; qu'il faut l'aider dans les variations qu'elle éprouve, & lui fournir les moyens de ſe prémunir contre les rechûtes : telle eſt la conduite qui, depuis dix-huit ans, a guidé mes obſervations pratiques, & en a amélioré les ſuccès. Or, ce qui acheve de rétablir & de perfectionner les cures qu'on veut bien confier à mes foibles lumières, c'eſt ce que j'appelle liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, ou électriques ſpiritueuſes.

Liqueur Ophtalmique ſpiritueuſe ou fluide électrique ſpiritueux.

Baume de fioraventi, demi-once ;
Eau de Cologne, demi-once ;
Eau de Méliſſe, dite des Carmes, demi-once ;
Eſprit volatil aromatique huileux, dix à douze goutes ;
Eau de Luce, dix à douze goutes ;

le tout bien mélangé dans un flacon de cryſtal, à bec renverſé, avec bouchon de même matière, pour s'en ſervir au beſoin.

USAGE.

Il faut ſe ſervir de cette liqueur électrique ſpiritueuſe le matin de préférence, tant en aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire; on agite le flacon à pluſieurs repriſes; on en porte la vapeur une ou deux fois ſous chaque narine, on en met enſuite huit à dix goutes dans la paulme de la main, qu'on frotte avec l'autre pour en porter légèrement la vapeur ſous les yeux l'eſpace de douze à quinze minutes, & aſſez loin des globes pour pouvoir clignoter les paupières. On peut donner à ce composé liquoreux toute la force, & toute l'activité que l'âge ou la maladie requiert, en y ajoutant, ſoit l'eſſence de canelle, ſoit celle de myrrhe ou de gérofle; on peut de même en diminuer les effets à proportion du degré de la maladie. Mais je ne puis m'empêcher de dire que ce ſera toujours à l'homme inſtruit, à l'Oculiſte obſervateur, d'en faire une application heureuſe.

SES PROPRIÉTÉS.

Il n'y a pas de doute que ce fluide électrique,

porté en aſpiration nazale, ne produiſe des effets bien ſenſibles ſur la membrane pituitaire, qu'il ſecoue, & qu'il agite pour la débaraſſer de cette humeur viſqueuſe & gélatineuſe qui la gonfle & la comprime; on peut de même être également aſſuré du bien-être qu'il procure, par ſon activité, aux nerfs optiques, aux olfactifs, & à toutes les ramifications nerveuſes qui les environnent. C'eſt donc un moyen certain de procurer du ton, de donner du reſſort aux ſolides, en s'oppoſant à l'inertie des parties nerveuſes, & muſculeuſes des yeux; d'où il ſuit que ce fluide électrique eſt un agent ſenſible qui porte par-tout cette activité ſi néceſſaire à ce jeu organique; un ſeul exmple rendra ce raiſonnement palpable: en effet qu'un mal-aiſe, qu'une indigeſtion procure les avant-coureurs d'une foibleſſe; c'eſt alors que les pulſations du pouls varient, que le défaut de circulation s'annonce par un tranſport qui ſe fait particulièrement au cerveau, d'où arrive l'obtuſion de la vue, & de ſuite une langueur qui engourdit toutes les fonctions du corps; c'eſt dans ce moment de criſe qu'on a recours au vinaigre, à l'eau des Carmes, à l'eau de Cologne, pour réveiller les eſprits engourdis, de manière que ces liqueurs électriques, portées au cerveau, nous tirent, par

une ſecouſſe nerveuſe, de cet état léthargique. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que je dis, & que je dirai, que les liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes ſont d'un puiſſant ſecours pendant l'effuſion du ſang, pour maintenir l'action du cerveau; qu'elles ſont un fluide électrique qui, dans les goutes ſereines parfaites, ou imparfaites, agit plus localement, & plus efficacement que l'électricité même. C'eſt une preuve que l'expérience journalière confirme, & qu'une obſervation ſoutenue maintient.

SECTION VI.

Véſicatoires & Cathérétiques.

LA Nature, toujours habile dans ſes révolutions, toujours adroite dans ſes criſes, a cependant beſoin d'appui & de ſecours. On peut la comparer à cette belle fleur, qui fait l'ornement de nos jardins; qui, faute de culture, ſouffre & dégénère; qui, avec les ſoins d'un Jardinier intelligent, ſort de cet état de langueur, & reprend ſa fraîcheur première; mais, ſans chercher à philoſopher, ſans s'éloigner du régne animal, peut-on rien de plus naturel & de plus merveilleux que l'inſtinct des brutes en général, de ces brutes qui jouiſſent de leur

liberté, qui ont pour pharmacie le grand théâtre de la Nature. On voit tous les jours le chien & le chat courir après le purgatif qui leur est nécessaire, & ne pas se tromper; un seul reméde leur suffit, parce que la vie des deux est frugale, & qu'ils sçavent réunir la diette & l'eau.

Voilà donc de ces exemples bien capables de corriger les intempérances de l'homme raisonnable, de l'homme qui, faute de précautions, laisse accumuler humeur sur humeur, de manière que les purgatifs deviennent insuffisans, & qu'on est forcé de recourir à ces exutoires, à ces égouts de Nature, qu'il est souvent prudent d'établir, & quelquefois dangereux de supprimer, sur-tout sans précautions, & dans un âge avancé : voilà ce que nous voyons tous les jours, & ce qui doit faire trembler la conscience timorée d'un observateur trop facile à se prêter aux désirs du malade, d'un malade qui, parce qu'il ne souffre plus les angoisses d'une obstruction, parce qu'il se trouve mieux de ces douleurs de sciatique, veut se débarrasser d'un exutoire qui lui a rendu & lui conserve la santé : voilà, dis-je, ce qui afflige, & ce qui embarasse les vrais observateurs.

Le cautère, que tout le monde craint, que

tout le monde redoute, eſt cependant le dépuratif le plus aſſuré de nos humeurs; c'eſt un ulcère artificiel qui remplit le but qu'on ſe propoſe; c'eſt un égout qui ſert d'écoulement à cette matière morbifique, qui dérange l'économie animale; enfin, c'eſt un taliſman qui nous met à l'abri d'une vieilleſſe prématurée: on établit le cautère ſoit au bras, ſoit à la jambe; dans un cas preſſé il ſe fait à l'aide de l'inſtrument; dans d'autres, c'eſt preſque toujours avec les ſecours de la pierre: ce dernier moyen me paroît préférable, parce qu'il eſt plus doux; & que, l'eſcare tombée, le pois ou la boule d'Iris ſe place plus aiſément, & avec moins de douleur. On panſe cet ulcère tous les jours, au moins une fois, mais toujours deux dans les grandes chaleurs; lorſque le cautère ne tire pas aſſez, & que le beſoin en eſt urgent; on peut le ſtimuler avec un petit bourrelet qu'on fait avec l'écorce fine du *timelea*, & qu'on met au tour de la boule d'Iris. Telles ſont les armes victorieuſes & les vrais moyens qui nous donnent le temps de combattre intérieurement le vice meurtrier qui nous harcele, & nous menace; les effets du cautère ſont de dégager les obſtructions & les engorgemens du cerveau; de diminuer les douleurs cruelles d'une ſciatique ambulante;

d'épurer la maſſe des fluides, tant ſanguins, que lymphatiques, en formant un couloir évacuatif.

Il eſt un autre égout de Nature qu'on nomme Seton, & qu'on place, ſoit à la nuque du cou, ſoit à la cuiſſe : cette eſpèce d'ulcère m'a toujours paru de peu d'utilité, parce que chaque panſement eſt un douloureux martyre; cependant je le crois utile momentanément, dans le cas d'apoplexie, de l'étargie & paralyſie.

Les cathérétiques ſont des cauſtiques dont on fait uſage pour conſommer & brûler les chairs fongueuſes, qui viennent autour du cautère; qui, non-ſeulement procurent de la douleur, mais même en empêchent l'action. On ſe ſert à cet effet de la poudre d'alun calciné dont on ſaupoudre légèrement la partie qu'on veut ſoit diviſer, ſoit détruire. Si ce moyen n'eſt pas ſuffiſant, il eſt aiſé de le remplacer avec la pierre infernale, dont on touche légèrement les parties charnues, parce qu'il ſuffit qu'elle porte ſur l'endroit qu'on veut conſumer, ou diviſer, pour y produire ſon effet plus ou moins prompt.

Les véſicatoires, ou emplâtres épiſpaſtiques, auſſi connues que peu pratiquées par nos anciens obſervateurs, ſont aujourd'hui les grands moyens qu'on emploie pour rappeller à la

peau toute humeur ſtagnante ou répercutée. Je conviens de l'efficacité & des effets de ce ſecours, mais je ſuis toujours fâché de voir qu'on abuſe quelquefois de ce moyen ſans avoir égard à la nature de la maladie, à l'âge & à la force du ſujet; cependant il eſt reconnu que les cantarides, qui en ſont l'agent, portent avec elles un ſtimulant qui affecte plus ou moins le genre nerveux: c'eſt une précaution qu'on ne peut trop prendre, ſur-tout dans les maladies des yeux où ce topique n'eſt que trop emploié, & où ſa réputation lui accorde des ſuccès, qui, quelquefois, ne ſont dus qu'aux révolutions de la Nature.

Dans les maladies des yeux, on applique les véſicatoires ſoit à la nuque du cou, ſoit derrière les oreilles, & de cette application mordicante il réſulte un flux ſéreux, qui encourage le malade par l'éruption abondante qui ſe fait & qui doit ſe faire; mais, dans une ophtalmie, qui a pour cauſe un vice dartreux, que réſulte-t-il de l'action de ce reméde? Que la maladie devient plus grave, parce que c'eſt jetter de l'huile ſur le feu; c'eſt rapprocher le foyer de la maladie, de la maladie même; au lieu qu'on devroit chercher à l'éloigner, à procurer une dérivation heureuſe: tels ſont les exemples que je vois tous les

jours, & qui affligent de plus en plus ma ſenſibilité. Je conviendrai avec les bons praticiens, qu'en fait de maladies des yeux, la dérivation douce eſt plus heureuſe que l'irritation ou la répercuriſſion ; je dirai qu'il eſt plus avantageux dans une ophtalmie non dartreuſe, de mettre pendant vingt-quatre heures les véſicatoires aux oreilles, pour les porter enſuite au bras, & leur faire ſuccéder de même le *timelea*, connu ſous le nom de ſain-bois ou garou.

Tout le monde ſçait ce que c'eſt que le ſain-bois; perſonne n'ignore quels en ſont les effets & les propriétés, dont on ne fait malheureuſement que trop peu d'uſage, quoiqu'il ſoit très-peu diſpendieux, parce que ſon application eſt très-ſouvent mal dirigée. Or, voilà ce qui décourage le malade & ce qui lui ôte des partiſans. L'écorce du ſain-bois, pour être bonne, doit être ſans nodoſité, & ſes branches les plus récentes que faire ſe pourra. On prend cette écorce qu'on dépouille de ſa ſur-peau ou enveloppe ; on prépare la plaie pendant vingt-quatre heures avec l'emplâtre véſicatoire, après quoi on applique le duvet interne de cette écorce de la circonférence d'une pièce de douze ſols, ayant ſoin de le revêtir en grand d'une feuille de bette ou

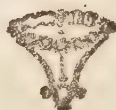
poirée, avec braſſelet & compreſſe. On panſe la plaie tous les jours de la même manière, & avec les mêmes précautions; le ſain-bois ſe poſe au bras de préférence à toute autre partie: ſa poſition eſt indiquée par la Nature; elle ſe trouve dans la partie moyenne & antérieure de l'humérus, afin d'éviter le trajet des vaiſſeaux; on peut le conſerver actif des années entières, ſur-tout avec la feuille de poirée, qui tempére ſon action & humecte la partie. Ses propriétés ſont de maintenir, par ſa fermentation, l'épiderme en action, & de rappeller à la peau l'humeur peccante; ce qui détermine des démangeaiſons, & produit une infinité de petits boutons; cependant il en eſt de cet exutoire comme de bien d'autres qu'on ne peut & qu'on ne doit ſupprimer qu'avec précaution, quoiqu'il ſoit bien différent de l'a ctif permanent de cantarides.

On peut, non-ſeulement, ſe ſervir du ſain-bois comme écorce, mais même comme topique, en forme de véſicatoire: pour cela, on dépouille le ſain-bois ou garou de ſa ſurpeau; on prend la partie active & veloutée qu'on pulvériſe pour l'incorporer avec les ingrédiens ſuivans:

Poudre active de ſain-bois, un demi-gros;
Cendres de ſarmens de vignes, un demi-gros;
Onguent

Onguent basilicum, suffisante quantité ;

le tout bien malaxé & bien mêlangé, pour s'en servir en forme d'emplâtre, qu'on saupoudre encore légèrement au moment de l'application : cette emplâtre doit être de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sols, ayant soin de frictionner, avec un linge imbibé de vinaigre, l'endroit où l'on veut l'appliquer pour la première fois. Mais s'il arrivoit que la peau fût insensible à l'action première, il faudroit se servir, pendant vingt-quatre heures, d'une emplâtre épipastique, qui auroit bien plus d'action. On panse tous les jours la plaie, comme celle des vésicatoires, du sain-bois, c'est-à-dire avec l'infusion théiforme & dégourdie de fleurs de mauve, & l'on recouvre l'emplâtre avec une feuille de poirée, couverte d'une compresse & d'une bande sur lesquelles on peut mettre une petite plaque d'argent ou de fer-blanc pour défendre la partie.



CHAPITRE V.

De l'accroiſſement des enfans & de la perfection des globes des Yeux.

La végétation eſt, pour les vrais Phyſiciens, un des plus beaux phénomènes de la Nature : on peut dire que tout eſt grand, que tout eſt ſublime pour un Phyſicien intelligent, pour un Obſervateur inſtruit, parce que chaque jour produit un nouvel accroiſſement, offre une nouvelle perfection. En effet, eſt-il rien de plus merveilleux que la reproduction annuelle des arbres ; de ces arbres qui vieilliſſent ſans ceſſer de ſe reproduire ; mais peut-on rien de plus ſurprenant encore que ce qui arrive à l'enfant dans le ſein de ſa mère ; cet être, à peine exiſtant, ſe trouve renfermé dans des membranes où il croît, & ſe fortifie ſucceſſivement : on pourroit le voir les bras appuyés ſur ſes deux genoux, placer ſes petites mains de manière à protéger & défendre le grand ouvrage de la Nature dans la formation des yeux : on peut même dire que ſes différens mouvemens ne dérangent en rien le néceſſaire de ſa poſition, à moins qu'il n'arrive à la mère

un effort ou une chute capable de troubler l'ordre admirable qui le retient ainſi fixé : alors ce n'eſt pas la Nature qui eſt en défaut, mais c'eſt l'accident qui détermine un accouchement prématuré ; auſſi ai-je ſouvent obſervé que les enfans qui viennent à ſept & à huit mois ſont plus long-temps que les autres à prendre de la conſiſtance, à recevoir l'impreſſion des faiſceaux de lumière ; ce qui fortifie de plus en plus le ſyſtême propoſé.

Le point utile, l'article néceſſaire à l'obſervation, eſt le développement de l'enfance ; de cet état de l'homme, qui, dans les trois ou quatre premières années de ſa naiſſance, croît & ſe fortifie à vue d'œil.

C'eſt dans ce temps de végétation active & laborieuſe, que les ſolides prennent plus de conſiſtance, que les fluides acquièrent un degré de fermentation propre à développer le germe des humeurs qui accompagnent d'ordinaire notre exiſtence ; c'eſt donc dans ce moment auſſi favoriſé de la Nature que nous devons prendre toutes les précautions pour dépurer le ſang, des vices dont il eſt menacé. D'après une preuve auſſi ſenſible il réſulte, que le bien être de nos jours dépend du bien-être de nos premières années, ou plutôt, c'eſt dans nos premières années qu'on doit chercher à rendre

notre constitution première forte & vigoureuse; qu'on doit prendre les vrais moyens de réparer ce qui pourroit nuire, ou déranger l'heureux équilibre de nos humeurs.

Le globe de l'Œil toujours lent, toujours tardif dans la perfection de ses membranes internes, l'est encore d'avantage dans l'extension de celles qui sont externes; aussi voyons-nous tous les jours que ce n'est que d'après les effets cruels de la dentition, que ces parties acquièrent un nouveau lustre, & deviennent si resplendissantes; il semble même, que la Nature ait eu besoin de ce feu vivifiant, de cette chaleur interne pour donner plus de consistance aux solides, & plus d'action aux fluides: en effet, à peine les enfans sont-ils délivrés de ce douloureux tourment, qu'on voit ces diverses productions de la Nature se perfectionner de jour en jour; c'est alors que l'action des paupières est plus prompte, & le mouvement du globe plus vif; c'est d'après cette époque que la conjonctive est plus lisse & d'un blanc plus apparent; que les fibres de l'iris sont plus colorées; que la cornée transparente est plus diaphane; que le jeu de la pupille démontre plus aisément ses mouvemens de dilatation & de restriction. Voilà les prodiges que

la Nature opère; voilà le tableau représentatif de ses phénomènes, & de ses révolutions.

SECTION PREMIÈRE.

Des convulsions secondaires des enfans, & des accidens qui en résultent pour les yeux.

L'ÊTRE SUPRÊME, en créant l'homme à son image, n'a voulu créer, & n'a pu rien faire que de parfait; c'est de cet état de perfection qu'il a formé la femme, & c'est de ces deux êtres réunis qu'est issue cette peuplade d'invidus qui se reproduisent successivement : telle a été la volonté du Tout-puissant; tel a été son effet de génération en génération; aussi tel est l'ordre, telles sont les loix que la Nature a données; elle ne peut se tromper, elle est en effet toujours la même; mais il est des incidens; il est des causes secondes qui en dérangent l'harmonie, & c'est de ce dérangement que naissent une infinité d'accidens qui, faute de soins & de précautions, deviennent souvent la pierre d'acchoppement des Praticiens les plus expérimentés : de ce nombre sont les convulsions réitérées des enfans.

Les convulsions sont, comme je l'ai ci-devant observé, des affections nerveuses & mus-

culeuſes; elles ſont la ſuite & l'effet des matières corrompues, qui ſe trouvent dans l'eſtomac ou dans les autres viſcères; c'eſt de cette corruption que naiſſent des mouvemens irréguliers dans les nerfs de tout le corps, ou au moins de quelques parties, & de cette irritation ſuivent les convulſions, qui ne ſont que des ſecouſſes involontaires des muſcles. Les convulſions des enfans qui ſont ſevrés, ſi l'on excepte celles qui ſont produites par l'efferveſcence de la dentition, ſont plutôt les avant-coureurs d'une maladie, qu'une maladie effective, parce qu'on peut dire que cette action convulſive a pour cauſe première, ſoit les vices du lait de la nourrice, qui ſe manifeſtent dans le plus ou le moins de production; ſoit la mauvaiſe coction des alimens que prend l'enfant, ou d'un ſevrage trop précipité; ſoit enfin le ferment d'une fiévre occaſionnée par une nourriture trop acide ou trop fermentée, qui eſt le point eſſentiel de cette ſection; d'où il réſulte que l'irritation ſe porte dans les inteſtins; qu'elle donne des coliques, & de ſuite des convulſions toujours dangereuſes.

On connoît les approches de ces accidens convulſifs par le dégout des enfans, par la groſſeur du ventre, par le mauvais coloris du

teint & l'interruption du ſommeil. Or, comme la maladie demande de prompts ſecours dans le principe, il s'agit de chercher à bien connoître la cauſe première, la cauſe active, pour agir de concert avec la Nature; mais, dans tous les cas prévus ou non prévus, ſi les accidens proviennent de la mauvaiſe qualité du lait de la nourrice, il faut en changer, ou bien il faut ſevrer l'enfant de cette nourriture pendant vingt-quatre ou trente-ſix heures, en y ſuppléant, pour alimens, par quelques panades légères, en lui faiſant boire à peu de diſtance une infuſion théiforme de fleurs de tilleul édulcorée, ſoit avec le miel, ſoit avec le ſyrop de violette ou celui de guimauve, du reſte faire tirer pendant ce temps le lait vicié de la nourrice, rétablir ſon eſtomac par de bons alimens, par un régime doux, afin de chercher à faire naître une nouvelle production laiteuſe; ce qui eſt très-difficile: ſi, au contraire, l'enfant eſt ſevré, & que ſon état de criſe provienne des mauvais levains & de la mauvaiſe coction de ſon eſtomac, il faut le mettre au régime des enfans, proportionner ſes alimens aux circonſtances, lui faire prendre de petits remèdes pour relâcher le ventre, lui faire boire de l'eau de tilleul, qu'on édulcorera chaque fois avec le miel. Alors, ſi ces premiers ſecours ne

ſuffiſent pas, on purgera le nourriſſon avec ſirop de chicorée, une once ou une once & demie; on en fera de même pour l'enfant ſevré, c'eſt-à-dire avec manne en ſorte, une once ou once & demie, ſuivant ſa forte ou délicate conſtitution, on fera fondre la manne dans un petit verre de bouillon gras, & on donnera pour boiſſon du bouillon coupé.

Telle eſt la conduite qu'on peut varier ſuivant les circonſtances, ſuivant la force du ſujet; mais il eſt toujours vrai de dire que non-ſeulement les convulſions dérangent les fonctions de l'économie animale, mais même portent atteinte à tout ce qui a rapport à l'action viſuelle: la ſection ſuivante en ſera la preuve, & en indiquera les moyens curatifs; cependant il eſt à propos d'annoncer que dans toutes les criſes convulſives, le reméde oculaire le plus ſimple & le plus naturel, eſt de baſſiner le front, les tempes & les yeux, avec une infuſion théiforme & dégourdie de fleurs de mauve. Ce reméde, quoique ſouvent preſcrit dans cet ouvrage, devient le plus ſûr moyen de parer aux accidens premiers, ſur-tout ſi l'on a l'attention de l'emploier auſſi ſouvent que les criſes paroîtront l'exiger; ainſi qu'il a été plus amplement expliqué dans la ſection qui regarde les effets de la dentition, & les accidens qui en réſultent.

SECTION II.

Des yeux louches & du ſtrabiſme, qui ſouvent eſt l'effet des convulſions.

QUOIQUE l'homme ſoit l'ouvrage le plus parfait du Créateur, & le ſeul animé de ſon ſoufle, il eſt cependant, de tous les êtres exiſtans, celui qui abuſe le plus de ſa faveur & de ſes priviléges: on le voit tout occupé de ſon intempérance & de ſes plaiſirs, en être l'eſclave, & traîner honteuſement ſa chaîne; on reconnoît qu'il oublie aiſément ce qu'il a été, ce qu'on a fait pour lui; qu'il néglige les ſoins qu'il doit donner au prodige de ſa reproduction; qu'il abandonne à des mains mercénaires, ce qui devroit faire le ſujet de ſa gloire & de ſes délices. Voilà ce qui dégrade l'homme raiſonnable, & qui ne l'aſſimile pas même à l'inſtinct naturel des brutes, qui ont un ſoin tout particulier de leur progéniture. Tel eſt le malheur de l'humanité naiſſante; tel eſt le reproche qu'on peut faire à cet oubli paternel; en effet le corps d'un enfant naiſſant eſt une cire molle, ſuſceptible de toutes les impreſſions; c'eſt un roſeau flexible qui ſe prête à toutes les ſituations; d'où il réſulte que le peu de précautions & d'attentions des nour-

rices, eſt ſouvent la cauſe des yeux louches, quelquefois même du ſtrabiſme.

Les yeux louches ou ſtrabiſme imparfait eſt une diſpoſition vicieuſe de l'organe de la vue, qui fait que, quand l'un des deux yeux ſe dirige vers un objet, l'autre s'en écarte : cependant un ſeul Œil peut être attaqué de cette maladie, ſans que l'autre en ſoit affecté; parce que le dérangement de l'un ne porte pas atteinte au bien-être de l'autre. Le ſtrabiſme parfait ou imparfait, ne paroît pas être un vice de conformation, quoiqu'il puiſſe être un accident de la naiſſance, ou une ſuite des autres cauſes ſecondes; mais on peut dire que c'eſt toujours le dérangement des axes optiques, & que de ce dérangement provient le ſtrabiſme, ſoit parfait, ſoit imparfait; dans le dernier cas il eſt rare que les yeux ſoient également viciés, parce que la cauſe première vient preſque toujours de ce que les bonnes nourrices ont ſouvent la mauvaiſe habitude de mettre le berceau des enfans à contre jour, ſoit de la lumière naturelle, ſoit de l'artificielle, d'où il réſulte que les muſcles relâchés par les efforts que fait l'enfant pour enviſager les rayons lumineux, n'ont pas la même action, & qu'ils ne s'accordent pas avec celle de leurs antagoniſtes;

ce qui a lieu d'après l'extrême foibleſſe dont ils ſont encore ſuſceptibles. On peut dire auſſi qu'il eſt pluſieurs autres cauſes déterminantes du louche des enfans, qui vient du peu de précautions des parens; ce qui arrive lorſqu'on leur préſente differens objets à la fois, ou qu'on ſouffre, que, parvenus à un certain âge, ils cherchent à imiter ceux qui ont la même maladie.

Le ſtrabiſme parfait peut avoir lieu de différentes manières ;il peut être occaſionné par les convulſions des enfans & autres maladies, parce qu'il arrive que, dans les efforts convulſifs, on voit toutes les fibres muſculeuſes entrer en contraction, porter le globe en tout ſens, & finir par la déſunion des axes. Il eſt une autre eſpèce de ſtrabiſme qui arrive aux perſonnes avancées en âge, & qui a pour effet la paralyſie locale; mais il ſe trouve quelquefois qu'elle peut être la cauſe d'une malheureuſe ophtalmie qui a déterminé la ſuppuration du globe, en portant atteinte, ſoit aux muſcles, ſoit aux nerfs moteurs de l'Œil; quelquefois même il ſe rencontre que le ſtrabiſme eſt l'effet de l'obſtruction de ces mêmes nerfs, ce qui n'eſt que paſſager ou au moins de peu de durée; au lieu que dans, le louche des enfans, la maladie devient critique de plus en plus, ſur-tout lorſqu'on emploie, pour curatifs, des moyens

contraires ou de peu d'utilité. Le diagnoſtic du ſtrabiſme ſe connoît à la premiere inſpection ; mais le pronoſtic exige des connoiſſances certaines de la nature de la maladie, parce que, dans le cas de paralyſie décidée, la maladie eſt incurable ; tandis que, dans les autres circonſtances, on peut parvenir, avec l'aide de petits remédes, à rétablir la direction des axes, ſur-tout dans la jeuneſſe.

Les Praticiens obſervateurs, tant anciens que modernes, ont employé différens moyens, ſi non pour guérir, du moins pour diminuer le ſtrabiſme ; mais rarement le ſuccès a répondu à leur attente. L'uſage du miroir m'a toujours paru le moyen le plus efficace & le plus ſûr qu'on puiſſe employer ; ſur-tout en prenant les précautions néceſſaires pour maintenir & fortifier la direction des axes que le miroir a rétablie ; on doit en excepter cependant les enfans qui ſont encore au berceau, parce qu'il eſt une manière plus ſimple de réparer le dérangement d'une expoſition à contre-jour, en plaçant leur barcelonnette, ou berceau, dans le ſens contraire, ainſi que les objets qui les attachoient ; en couvrant légèrement le globe ſain d'un velours ou étoffe noire, pour laiſſer à l'Œil malade le temps de ſe réparer & de ſe rectifier. Si les deux yeux ſont également

louches, on employera les mêmes ſecours, c'eſt-à-dire le velours ou maſque de l'Œil, huit jours ſur l'un, huit jours ſur l'autre; on en continuera l'application le temps ſuffiſant pour obtenir le bien-être, & on aura la précaution de ne pas démaſquer l'Œil, ni à la lumière, ni dans un jour trop éclairé: du reſte on baſſinera matin & ſoir le front, les tempes & les yeux, avec l'eau fraîche animée d'eau des Carmes; ſçavoir dix à douze goutes d'eau de méliſſe pour une once d'eau de rivière ou de fontaine.

Les moyens curatifs qu'on pourra employer pour les enfans un peu plus avancés en âge & juſqu'à quinze ans ſeulement; ſeront d'abord l'uſage du miroir, qu'on placera ſur une table en face du jour; le malade ſe tiendra aſſis devant le miroir, tenant toujours l'Œil ouvert dans la même direction, ayant une autre perſonne derrière pour l'avertir du dérangement, afin de le rétablir promptement; on reſtera dans cette même poſition une heure le matin, une heure l'après-diner, ce qu'on obſervera pendant un mois ou cinq ſemaines de ſuite: ſi les deux yeux ſont également louches, on fera de même qu'aux petits enfans, c'eſt-à-qu'on maſquera un des globes pendant huit jours, & l'autre ſucceſſivement; lorſqu'on

cessera l'usage du miroir, on fera couler promptement entre les deux paupières, quatre à cinq goutes d'un vin aromatique.

VIN AROMATIQUE.

Sa composition.

Vin blanc de Macon, une pinte;
Thim, lavande, romarin, petite sauge; de chaque une bonne pincée;

laisser infuser le tout pendant trois jours; soit au soleil ou autrement; clarifier ensuite la liqueur, & la renfermer dans de petites bouteilles bien bouchées, pour s'en servir au besoin.

VIN AROMATIQUE.

Son usage.

Prendre un tuyau de plume à écrire coupé transversalement & le plonger d'un bout dans la liqueur pour en tirer quelques goutes, qu'on fera couler entre les deux paupières, & une seule fois seulement; engager au surplus le malade à faire mouvoir le globe du haut en bas, de droite à gauche, & ne lui permettre de prendre l'air qu'environ douze à quinze minutes après. Tel est le plan curatif que j'ai souvent indiqué, & que je me suis toujours proposé de rendre public: on peut répéter

ce traitement trois ou quatre fois l'année à égale diſtance, afin de laiſſer à la Nature le temps de faire elle-même des efforts ſecondaires.

Il eſt une autre eſpèce de ſtrabiſme qu'on peut regarder comme incurable, lorſqu'il provient de léſion faite au globe, ſoit par inciſion, ſoit par contuſion; mais, dans tous les cas, on doit prendre l'avis du Médecin, le ſeul capable de juger de la poſſibilité des remédes; autrement c'eſt fatiguer, c'eſt gêner un organe auſſi délicat, & l'expoſer à des accidens dix fois plus graves; telles que les ophtalmies & autres maladies de cette eſpèce.

SECTION III.

Du vice ſcrophuleux & des atteintes qu'il porte aux yeux ſur-tout dans l'enfance.

SI quelque choſe eſt capable d'humilier l'amour-propre de l'homme, & de le rappeler à lui-même, ce ſont les infirmités qui accompagnent ſa naiſſance & le cours de ſa vie. Quelle différence entre ce qu'il eſt & ce qu'il auroit du être, ſans cette faute irrémiſſible, ſans cette faute première; mais tel eſt le ſort des humains que rien ne peut

changer; c'eſt à eux à ſe conduire en conſéquence; c'eſt aux remords de leur conſcience que j'en appelle, lorſque, par des excès d'intempérance, ils ont affoibli les forces de la Nature, ils ont imprégné leur ſang d'un vice héréditaire. Quant à eux, s'ils ſont ſouffrans, c'eſt parce qu'ils ſont coupables; mais hélas que de victimes innocentes ont & auront à leur reprocher les écarts d'une jeuneſſe libertine. Puiſſe cette vérité faire ſenſation, & produire un double avantage pour les filiations à venir; alors un père tendre & vertueux n'empoiſonneroit pas le germe de ſa réproduction de tous ces venins morbifiques qui affligent notre enfance; alors, de pere en fils, la Nature reprendroit ſes droits, la population ſa force première, & l'on ne verroit plus ces vices ſanguins, ces humeurs ſcrophuleuſes ſe perpétuer de génération en génération.

L'humeur ſcrophuleuſe eſt un épaiſſiſſement de la lymphe dans les glandes conglobées; l'engorgement ſe manifeſte ſur-tout au cou, quoique les glandes du méſentère n'en ſoient pas à l'abri; on peut dire que cette maladie eſt un vice de progé niture qui ſe communique de père en fils, & qui eſt ſouvent entretenu par l'air épais & aqueux qu'on reſpire, par la mauvaiſe qualité des nourritures qu'on prend;

prend ; ces malheureux enfans ont le teint pâle & livide ; on leur voit le nez & les lévres gonflés, les yeux battus, c'eſt-à-dire les humeurs de l'Œil moins tranſparentes, le tour des paupières cerné, ce qui annonce l'embarras & l'extravaſation des fluides : on les voit paſſer de criſe en criſe juſqu'à l'âge de puberté où les révolutions de cette époque paroiſſent faire ceſſer les accidens externes, ſans que les parties internes en ſoient débaraſſées ; c'eſt donc un ver rongeur, qui ſouvent a pour cauſe premiére un vice vénérien, qui s'eſt familiariſé avec le ſang, qui, quelquefois paſſe juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération ; il eſt cependant des cauſes productrices que nous ne devons qu'à nous mêmes, telles que les nourritures acides & fermentées, les alimens indigeſtes & mal-ſains, le fréquent uſage des eaux froides & crues, en un mot, tout ce qui peut produire un chyle épais & groſſier. C'eſt donc de cet état que naiſſent l'engorgement des glandes des paupières & l'obſtruction des points lacrymaux, de ſorte qu'il faut de toute néceſſité que la conjonctive devienne elle-même rubéfiée, quelle produiſe ces ophtalmies, ces vaiſſeaux variqueux, ces hypopions ou amas de pus entre les lames de la cornée tranſparente, ainſi qu'on l'obſerve ſi ſouvent dans cette maladie.

Tels ſont les funeſtes exemples qui font tant de malheureuſes victimes, & dont le nombre ne fait qu'augmenter au lieu de diminuer, parce qu'il faudroit pour guérir, gêner ſes goûts, renoncer à ſes inclinations, parce qu'on auroit beſoin de faire une ſuite de remédes, de prendre une infinité de précautions pour purifier la maſſe du ſang de ce vice impur qui ſe propage d'âge en âge, qui ſe préſente ſous différentes formes, & qu'on appelle la gourme des enfans; c'eſt donc ſur ce terme générique qu'on ſe repoſe, parce qu'on eſpère que la Nature fera plus que les remédes; mais c'eſt une erreur ſur laquelle on cherche à ſe faire illuſion; ce qu'il y a de certain, c'eſt que cette humeur eſt pour l'ordinaire un vice du ſang qu'on ne peut trop tôt chercher à combattre, parce que plus le reméde ſera éloigné, plus la maladie fera de progrès; il eſt donc de la prudence de mettre les enfans au régime, d'établir un exutoire au bras, qui, avec l'aide des purgatifs, puiſſe faire une dérivation heureuſe, & qu'on ne doit pas ſupprimer ſans de grandes précautions; mais le point eſſentiel eſt de chercher à bien connoître le tempérament des enfans, afin de faire un choix d'alimens, qui conviennent à la forte ou délicate conſtitution du ſujet.

Chercher à guérir une ophtalmie ſcrophu-

leuſe par un reméde local, c'eſt courir, comme on le dit, après la pierre philoſophale ; c'eſt couper la tête de l'hydre cent fois renaiſſante : il faut donc attaquer la cauſe première pour pouvoir guérir les effets qui en ſont la ſuite. Voici de quelle manière je procéde. Lorſqu'on me préſente un enfant maltraité par cette cruelle maladie, je le mets au régime des enfans ; je fais établir en la forme indiquée le ſain-bois au bras gauche, que je conſerve pendant une année, plus où moins ; je défends toutes les crudités. Je proſcris tout ce qui eſt capable d'augmenter l'épaiſſiſſement de la lymphe, tels que les laiteux, les flatueux & les caſéeux ; enſuite, après pluſieurs jours de préparation, je purge le malade deux fois, à un jour de diſtance, avec les purgatifs pris dans la claſſe des minoratifs, & proportionnés à la force du tempérament ; ce que je réitère de ſix ſemaines en ſix ſemaines, une ſeule fois ſeulement : dans les intervalles, j'ordonne aux riches comme aux pauvres de boire à volonté d'eau de miel, délayé à froid, d'en manger même ſur le pain ; mais j'ajoute ſouvent, pour ceux de la première claſſe, le ſyrop de Belet ; ſçavoir, tous les matins, à jeun, & pendant une quinzaine de jours, plein une cuiller à caffé de ce ſyrop, dans une taſſe d'eau de tilleul ou de véronique des bois ;

je fais baſſiner trois fois le jour, le front, les tempes & les yeux, avec une infuſion de fleurs de mauve, & j'ordonne l'application de la pommade ophtalmique, une ſeule fois le jour; ce que l'on continue, autant de temps que la maladie paroît le requérir; après quoi, je fais faire uſage de doux réſolutifs, des aſtringents, des toniques, & de ſuite des toniques ſpiritueux; obſervant de faire mâcher de temps à autre des feuilles de cochléaria.

L'humeur ſcrophuleuſe eſt donc, comme je viens de le dire, un vice du ſang; mais un vice, qui ſouvent eſt développé & entretenu par l'air épais & fœtide qu'on reſpire: auſſi n'eſt-il pas de ville en France où le nombre des ſujets ſcrophuleux ſoit plus multiplié qu'à Paris; c'eſt dans cette Cité immenſe où les maladies des yeux ſont en plus grand nombre, & peuvent être portées à un dixiéme; c'eſt dans cette capitale où la Nature eſt en défaut, par les déjections, par les nodoſités qu'elle procure à tous les membres: dans le bas-âge, ce ſont les engelures qui vous mettent les fers aux pieds & aux mains; dans un âge plus avancé, c'eſt la goutte qui vient enchaîner l'activité de l'homme, & le rendre, pendant des mois entiers, l'eſclave de ſes tourmens; mais ce ſeroit m'écarter de mon plan, ſi je cherchois à produire

les cauſes à en indiquer dans cette Section, les moyens curatifs, parce que le traitement de l'une & de l'autre maladie trouvera ſa place.

SECTION IV.

De l'Ophtalmie en général, de ſes cauſes, & de ſes effets en particulier.

QUELQUE frêle, quelque délicate que puiſſe être l'exiſtence de l'homme, elle n'en eſt pas moins le plus beau préſent du Créateur, par les apanages glorieux qu'il y a réunis. On peut dire que l'homme eſt le ſouverain chef des animaux; tous ſont à ſes ordres; c'eſt en partie pour lui, c'eſt pour ſon uſage qu'ils ont été, qu'ils ſont & qu'ils ſeront; les avantages ſuivant l'intention première, ne ſont pas plus grands pour le riche que pour le pauvre, parce que le régne eſt égal & la ſoumiſſion la même. Tel eſt l'empire de l'homme ſur le grand théâtre de la Nature, qui de ſon côté lui offre toutes les autres productions néceſſaires à ſa vie & à ſa conſervation : c'eſt donc la faute de cet être intellectuel & penſant, s'il abuſe de toutes ces faveurs; c'eſt de l'abus qu'il en fait, que viennent nos maux, & le peu de précautions que nous paroiſſons prendre pour les

guérir. Voilà le grand reproche que l'homme peut ſe faire à lui-même ; voilà ce qui arrive tous les jours dans les maladies les plus ſimples, & qui deviennent graves, faute de ſecours, ou avec des ſecours ſouvent auſſi mal combinés, que peu réfléchis ; de ce genre ſont ceux qu'on emploie ſur-tout dans l'ophtalmie.

De toutes les maladies qui portent atteinte au globe de l'Œil, & ſucceſſivement au méchaniſme de la viſion, c'eſt ſans doute l'ophtalmie qui eſt la plus commune & la plus fréquente, parce qu'elle a, pour cauſe première, ou l'acrimonie ou l'épaiſſiſſement des fluides, tant ſanguins que lymphatiques : on diſtingue l'ophtalmie en parfaite, en imparfaite, en ſéche, en humide. L'ophtalmie parfaite eſt celle qui porte le feu & l'irritation dans tout le corps du globe, de manière que non-ſeulement les membranes externes ſont rubéfiées & ſenſibles, mais même les internes, telles que la choroïde & la rétine ; c'eſt pourquoi il arrive que dans une ophtalmie humide & parfaite, la pupille & toutes ſes adhérences ne peuvent ſouffrir les impreſſions des faiſceaux de lumière, qui ſeroient dans le cas de pénétrer le globe, parce que les fibres de l'iris trop fatiguées par la douleur, ne ſont plus ſuſceptibles de leur mouvement de dilatation & de reſtriction ;

alors les rayons lumineux qui partent de tous points, qui se présentent en tout sens, augmenteroient l'irritabilité des fibres, & ne trouveroient plus les membranes disposées à recevoir leurs impressions premières : de cette fermentation interne & externe, il en résulte un flux de larmes corrosives & brûlantes, qui sont en partie le produit de la glande lacrymale; ce qui désigne l'extrême acrimonie du sang, & la nécessité de prendre les moyens les plus prompts pour calmer & adoucir les effets de l'inflammation ; parce que de ces effets, il peut en résulter la suppuration de la membrane crystalline, & quelquefois du crystallin lui-même ; alors la confusion devient générale ; il arrive même que le passage des faisceaux de lumière est totalement intercepté.

Tel est souvent le résultat ou les suites de l'ophtalmie, tant interne qu'externe ; il peut même arriver que ce foyer ardent de la maladie, se porte entre les lames de la cornée transparente ; c'est alors qu'il fait plus ou moins de dégâts, suivant la nature ou le séjour de l'humeur ; c'est aussi d'après des suites aussi funestes, que naissent ces hypopions, ou amas de pus, qui, après avoir percé les lames de la cornée transparente, après avoir détruit les chambres antérieures de l'humeur aqueuse,

entraînent ſouvent dans les interſtices de cette membrane, les fibres de l'iris, d'où réſultent ces tumeurs, des ſtaphylomes imparfaits; c'eſt pourquoi l'on peut dire que l'effet le moins malheureux, eſt lorſque la réſolution peut avoir lieu, & qu'il ne reſte que des cicatrices, ſuites moins dangereuſes qu'un ſtaphylome décidé, qui d'ordinaire eſt ſans reméde.

L'ophtalmie imparfaite eſt ſéche ou humide; elle eſt auſſi preſque toujours l'effet de l'épaiſſiſſement ou de l'acrimonie du ſang, dont les globules rouges paſſent dans les vaiſſeaux lymphatiques de la conjonctive, qui ne ſont que la continuité des vaiſſeaux ſanguins; or, pour peu que ces vaiſſeaux ſe dilatent, la partie rouge y paſſe aiſément & produit une ophtalmie ſéche; s'il arrive que ce ſoit le réſultat de l'épaiſſiſſement ou bien celui de l'acrimonie; c'eſt une ophtalmie humide, parce que je le répéte, la glande lacrymale, en fourniſſant une lymphe acrimonieuſe irrite la membrane conjonctive, au point de déterminer ſouvent un chémoſis, quelquefois même une ophtalmie parfaite. Il eſt une infinité d'autres accidens de même nature, auxquels on donne le nom d'*ophtalmie imparfaite;* de ce nombre eſt la rupture des vaiſſeaux ſanguins de la conjonctive, d'où ſuit l'épanchement de ſang dans le

tiſſu cellulaire de cette membrane; ce qui eſt occaſionné, ſoit par des toux violentes & convulſives, ſoit par des contuſions, ſoit enfin dans le moment d'une colère ou d'une ivreſſe extrême; alors ces ſortes d'événemens ne ſont que paſſagers, s'ils ſont traités par les émolliens & les adouciſſans, ainſi que je me reſerve d'en parler ailleurs.

Le diagnoſtic des ophtalmies quelconques, doit toujours être pris de la nature du vice qui domine & qui les produit, tel que la dartre, l'éréſipelle, le ſcrophule, le mal vénérien, le ſcorbut & autres: c'eſt à chaque maladie déſignée par l'une ou l'autre de ces cauſes, qu'il faut chercher à porter ſecours; c'eſt en prenant les vrais moyens d'y parer, qu'on doit agir efficacement ſur les effets qui en réſultent ſur les yeux; autrement c'eſt une guériſon palliative, & non radicale; on peut même ajouter que ce ſera toujours nouvelle douleur, nouveau tourment, lorſqu'on ne pourra pas dire *ſublatâ cauſâ, tollitur effectus.* Telles ſont les cauſes, tel eſt le principe de l'ophtalmie en général; c'eſt à l'obſervateur intelligent à ſcruter la Nature, à la ſuivre dans tous ſes détours, afin de pouvoir varier ou multiplier les remédes, ſuivant les circonſtances; parce qu'il eſt encore des ophtalmies qui, dans une fiévre maligne ou putride,

ont pour cauſe la métaſtaſe de l'humeur au cerveau, & qu'il en eſt d'autres qui s'annoncent par la ſuppreſſion des cours périodiques ou des hémoroïdes ; par des ſuites de couches ou dépôts laiteux ; par des rhumes de cerveau négligés ou mal évacués ; enfin, par des douleurs de rhumatiſme, de ſciatique, de goute, &c.

Les remédes qu'on emploie pour les ophtalmies ſont en général à peu près les mêmes ; les plus ſimples ſont les meilleurs ; ils doivent être pris tant intérieurement qu'extérieurement, & c'eſt de cette application heureuſe que dépend le ſuccès du traitement : or, pour diminuer dans le principe d'une ophtalmie pour laquelle on craint l'incendie général du globe, pour diminuer dis-je, le plus ou moins de douleur ; le premier ſoin doit être de ſuivre un régime doux & mitigé ; c'eſt-à-dire de faire prendre les pédi-luves le matin, les mani-luves le ſoir, de la manière qui a été preſcrite dans la ſection, qui a pour titre *Des Bains ;* faire mâcher au malade, ayant les pieds ou les bras dans l'eau, ſoit des feuilles de cochléaria, ſoit gros comme un pois de racine de pyrethre ; donner aux enfans une tiſane compoſée avec le chiendent, les figues graſſes, édulcorée avec gros comme une aveline de miel ; preſcrire aux

adultes, ſoit la même boiſſon, ſoit une eau de veau herbacée, ſoit une eau de poulet, ſoit tout autre liquide adouciſſant ou calmant; faire boire dans la matinée quatre à cinq taſſes, à demi-heure de diſtance & dans le cours de l'après-dîner à volonté, de l'eau de miel ſeulement, ou une eau légère de ſyrop de vinaigre framboiſé.

A l'égard du régime qui convient, il conſiſte comme je viens de le dire, dans une diette mitigée, c'eſt-à-dire qu'il ne faut ni nourriture trop ſolide, ni ragoûts; quatre repas légers dans la journée ſuffiſent, ayant toujours la précaution de tenir le corps libre par des remédes à l'eau de ſon. Pour ce qui eſt des moyens externes, ils conſiſtent dans les douches & topiques légers qu'on peut employer & multiplier ſuivant les circonſtances. Lorſque ces rémédes préparatoires auront ſuffiſamment adouci & délayé les humeurs, on doit purger deux fois, à un jour de diſtance, ſuivant les indications, (*voyez* Section *Des purgatifs*), après quoi faire uſage de la pomade ophtalmique en la manière indiquée dans l'article de ce rémède; en faire uſage autant de temps que la maladie paroîtra le requérir, & finir le traitement par le doux réſolutif de ſang de pigeon, par les aſtringens, les toniques, & enfin par les

toniques ophtalmiques ſpiritueux ou électriques ſpiritueux, de la manière indiquée dans cette Section.

Si l'ophtalmie a pour cauſe, ſoit une chute, ſoit une contuſion ou autre de cette nature, on ſaignera du bras le plus-tôt qu'il ſera poſſible; mais on ne doit réitérer la ſaignée que dans un cas très-urgent, dans la crainte de fixer de plus en plus la ſtagnation du ſang; ſi au contraire, la maladie provient d'une ſuppreſſion d'évacuations périodique, il faudra une ſaignée du pied, du double de celle du bras. Si enfin l'ophtalmie paroît avoir été occaſionnée par un flux hémoroïdal ſupprimé ou trop éloigné, on doit, ſans perdre de temps appliquer les ſangſues au ſiége, au nombre de quatre, cinq ou ſix au plus; c'eſt la ſaignée qui ſemble remplir le mieux le vœu de la Nature, & qu'on ne riſque pas de répéter dans les maladies des yeux; j'avouerai franchement que je ne ſuis pas plus le partiſan de la ſaignée à la jugulaire, que de l'application des ſangſues, ſoit aux paupières, ſoit à la temporale, parce que j'ai ſouvent vu des accidents, ſans avoir encore obſervé des ſuccès réels; j'ai bien reconnu, à la vérité, que ces ſaignées locales ont paru d'une application heureuſe pendant vingt-quatre heures, & quelquefois plus; mais ce ſont de

ces ſuccès apparens, & auxquels on ne doit pas ſe fier; car la ſaignée, par ſa dérivation, en privant les vaiſſeaux de la partie la plus fluide du ſang, laiſſe la partie la plus épaiſſe comme ſtagnante; ce qui paroît calmer la maladie, & même en éteindre l'incendie. Mais qu'arrive-t-il alors? C'eſt que le ſang, en ſe reportant de nouveau dans l'extrémité de ces petits vaiſſeaux, trouve un obſtacle encore plus conſidérable que le premier, par la molleſſe & le relâchement des parties; par conſéquent il faut plus d'efforts de la part du ſang pour entraîner les globules ſtragnants; plus de coups de piſton pour ſe frayer une route dans les voies de la circulation; de manière que, de proche en proche, cette fermentation ſe communique aux parties nerveuſes & muſculeuſes, d'où ſuit néceſſairement la douleur, la confuſion dans tout l'organe, ce qui quelquefois, & même ſouvent, décide une ophtalmie dix fois plus dangereuſe que la première.

Voilà ce que j'ai obſervé avec la plus ſcrupuleuſe attention, & ce qui me fait dire avec quelque confiance, que les ſaignées locales relâchent les ſolides, diminuent les forces corporelles, ſi néceſſaires pour vaincre les obſtacles de la viſion. J'ajouterai même, qu'après dix-huit ans de pratique, j'ai toujours remarqué

que la pommade ophtalmique, par le mêlange de ſes ingrédiens, par ſon action ſtimulante, eſt beaucoup plus propre à vaincre, & diviſer les globules qui font ſtagnation, qui décident la maladie locale, parce qu'elle agit d'une manière ſenſible ſur les ſolides comme ſur les fluides. Je dirai toujours avec la même confiance, qu'il eſt également préjudiciable de mettre le malade à une diéte trop rigoureuſe, parce que le ſang a beſoin d'être rafraîchi & renouvellé par un chyle doux & balſamique; parce que c'eſt de cet état de tranquilité que dépend le ſuccès des remédes; c'eſt pourquoi je me ſuis toujours très-bien trouvé d'une diéte mitigée.

Il eſt un moyen que je ne puis taire, un moyen qui m'a ſouvent réuſſi dans les ophtalmies rebelles, & qui remplit en partie les mêmes indications que la ſaignée du pied; c'eſt de placer un écran devant les yeux du malade, de lui faire approcher les pieds du feu, ſans cependant riſquer de ſe brûler, de le laiſſer dans cette poſition volontaire l'eſpace de vingt-cinq à trente minutes, ce qu'on pourra répéter trois à quatre fois le jour, ſur-tout dans les premiers périodes de la maladie. Tout le monde ſentira l'effet révulſif de ce moyen, tout ſimple qu'il eſt; c'eſt pourquoi je n'entrerai pas dans de plus grands

détails; mais je ne puis finir cet article intéreſſant, ſans chercher à prémunir le lecteur contre l'idée vulgairement reçue, qui eſt qu'un malade affecté de la vue, doit reſter renfermé dans une chambre bien clôſe, & éviter l'impreſſion de l'air : c'eſt un préjugé vulgaire, & ſans fondement, à moins que la maladie ne ſoit au dernier période; & voyant même le malade dans des douleurs inſurportables, encore ferois-je ouvrir les fenêtres de ſon appartement, afin que l'air pût ſe reproduire & procurer plus de calme au ſang en le rafraîchiſſant; ce qui, pour la criſe, eſt auſſi utile que néceſſaire.

L'air en général eſt un tonique qui fortifie les ſolides, & donne plus d'action aux fluides. Ce n'eſt donc pas le grand air qu'il faut craindre, mais l'air factice, l'air empoiſonné; ce ſont ces rideaux artiſtement fermés, ces vents coulis mille fois plus redoutables que la plaine campagne; je dois dire, avec certitude, que l'impreſſion du grand air n'a jamais influé en mal ſûr la multitude prodigieuſe des malades qui viennent me trouver de toutes parts, & je puis même aſſurer que les pauvres guériſſent dix fois plus vîte que les riches, qui ſe caſernent, & qui engourdiſſent le ſang en ſe couvrant trop fortement la tête & le corps; c'eſt une remarque qu'il eſt aiſé de faire, & dont on peut tirer de grands avantages.

ADDITION A LA PRÉSENTE SECTION.

Des effets malheureux que produit une Ophtalmie négligée, ou mal gouvernée.

L'ORDRE de la Nature a des régles immuables, des régles qui ne souffrent de contrariété qu'autant qu'elles sont forcées par les causes secondes ; & les causes secondes sont pour l'ordinaire le dérangement des solides, ou le défaut de circulation des fluides ; quelquefois même il arrive que la réunion des deux se trouve en opposition ; c'est donc d'après ces différens degrés de compression & d'irritation qu'on voit ces corps désunis, ces tumeurs enkistées qui annoncent la contrainte où se trouve cette même Nature, & les efforts inutiles qu'elle fait pour se débarasser de la gêne continuelle qu'elle éprouve, parce que le moment précieux, le moment favorable a souvent été emploié à des remédes trop chauds, ou trop froids ; parce qu'il a été négligé ou que les soins ont été mal entendus. Tels sont les évenemens qui embarassent tous les jours les Praticiens les plus expérimentés, & qui font que le malade reste dans un état aussi désespéré qu'il paroît désespérant. Voilà les exemples qu'on

qu'on ne ceſſe de voir, en obſervant, & dont le ſuivant donnera la preuve la plus ſenſible? Puiſſe-t-il ſervir, je ne dirai pas de précepte, mais d'exemple dans de pareilles circonſtances.

J'avois fini mon premier volume, lorſque des parens, juſtement allarmés ſur le ſort d'une ſœur, âgée de trente-deux ans, & au moment d'un aveuglement qu'on regardoit comme certain, comme incurable, lorſque les parens, dis-je, firent avec la victime cent trente-cinq lieues, pour venir chercher dans la Capitale les moyens de faire révoquer un arrêt auſſi redoutable. Près de deux mois s'étoient déjà écoulés dans des tentatives infructueuſes, lorſqu'on ſe décida à venir me chercher dans ma retraite. Au premier aſpect, je reconnus des yeux dans le dernier état de dépériſſement, mais cependant encore ſuſceptibles de ſecours, & formant un cas d'obſervation réellement capable de donner des notions inſtructives: enſuite, ayant laiſſé le temps à la malade de ſe remettre du mouvement de la voiture, qui étoit pour elle inſupportable, puiſqu'elle lui procuroit des foibleſſes, des vomiſſements affreux, je trouvai que la cornée tranſparente du globe de l'Œil droit étoit devenue comme opaque; qu'elle avoit acquis une protubérance contre nature, &

que les efforts qui s'en étoient ſuivis avoient relâché l'adhérence de la ſclérotique avec les lames de la cornée, l'avoient, dis-je, relâchée dans toute ſa circonférence, au point que la déſunion de ces deux membranes étoit démontrée par un lacis de fibres, par un rézeau de vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques; ce qui prouve évidemment que la ſclérotique & la cornée ne ſont que contiguës, & non pas continues; je remarquai que les différentes ophtalmies qui avoient été ſuivies d'hypopions plus profonds les uns que les autres, avoient rompu les cellules de l'humeur aqueuſe, porté le trouble & la confuſion dans le cryſtallin, de manière que la malade n'appercevoit les gros objets qu'à travers une eſpèce de gaze très-épaiſſe. A la maladie du globe ſe réuniſſoit le relâchement de la paupière inférieure qui venoit former un bec-de-liévre, qui ſervoit comme de goutière aux fluides de l'Œil, à peu de diſtance du point lacrymal; ce qui donnoit lieu de craindre le défaut d'action de ſon ſphincter, le relâchement du ſac, l'obſtruction du canal nazal, & de ſuite l'œdème ou fiſtule lacrymale.

D'après cet examen, je portai les mêmes yeux obſervateurs ſur le globe de l'Œil gauche, & je trouvai qu'il avoit conſervé ſa forme naturelle, quoique la cornée tranſparente fût

maſquée par pluſieurs prolongemens de cicatrices, ſuite malheureuſe de différents hypopions dont les effets internes avoient agi moins profondément que ſur le globe précédent, de manière que cet Œil, ſur la vue du quel on ne comptoit plus, étoit celui qui faiſoit l'objet de mes eſpérances, parce que la cornée étoit la même dans les parties non dilacérées par les cicatrices, parce qu'elle avoit conſervé ſa diaphanéité ordinaire, parce que l'épanouiſſement de ces mêmes cicatrices me laiſſoit appercevoir que les fibres de l'iris n'avoient pas perdu de leur couleur naturelle; d'où je pouvois conjecturer que les cellules de l'humeur aqueuſe, & celle de l'humeur cryſtalline conſervoient encore leur état de perfection, & pouvoient redevenir ſuſceptibles de l'impreſſion active des faiſceaux de lumière.

Cet examen pluſieurs fois répété, je queſtionnai la malade ſur ce qui avoit précédé; elle m'apprit que, dès ſa plus tendre enfance, elle avoit été ſujette à des maux d'yeux continuels; ce qui provenoit d'un cerveau très-humide, & dont le *mucus* abondant exhaloit une odeur fœtide; que continuellement fatiguée par des glandes œdémateuſes, par des engelures ouvertes & fluentes, elle avoit fait de fortes maladies; que l'âge de puberté s'étoit

déclaré avec peine, mais ſans dérangement; que les retards qu'elle éprouvoit, que les ſpaſmes qui en étoient les ſuites, ne lui venoient que de la multitude de ſaignées qu'on avoit cru devoir lui faire, ce qui avoit rendu ſon eſtomac lent & pareſſeux, ſur-tout, depuis la quantité prodigieuſe de pilules qu'elle avoit priſes; que ſon ſommeil étoit toujours inquiet, toujours agité, toujours ſuivi de douleurs lancinantes qui ſe faiſoient reſſentir au cerveau & dans toute l'habitude du corps; que, depuis quelque temps les jambes lui enfloient, & qu'elle ſe trouvoit ſouvent le col, les bras & les cuiſſes couvertes de puſtules acrimonieuſes, qui ſe diſſipoient auſſi aiſément qu'elles renaiſſoient; mais que depuis quinze à dix-huit mois, les fluxions réitérées ſur les yeux avoient fait des progrés à l'infini, ſur-tout depuis le commencement de l'hyver dernier, où elle avoit reſſenti dans l'intérieur de l'Œil droit des douleurs ſi cruelles, qu'il lui ſembloit que le globe reſſortoit à chaque inſtant de l'orbite, & que cependant ces mêmes douleurs, ſans être auſſi aiguës, paroiſſoient lui déſigner un corps étranger qui la fatiguoit ſans ceſſe.

D'après ce détail circonſtancié, qui me fit faire un nouvel examen des yeux, je crus pouvoir & devoir me rendre aux inſtances d'une

famille qui ne me demandoit que de diminuer les douleurs, que de prendre les moyens d'empêcher la perte totale de la vue : mais, pour y parvenir, il me falloit faire un ſacrifice ; auſſi fut-il convenu que la malade ſe rapprocheroit de moi avec une de ſes ſœurs, de manière que mon premier ſoin fut de chercher à combattre les vices d'un tempérament ſcrophuleux-dartreux, qui, chez elle, étoit héréditaire : en conſequence je fis établir au bras un exutoire momentané & enſuite permanent ; je mis la malade au régime, en proſcrivant les farineux, les laiteux & flatueux, en lui faiſant boire au diner & au ſouper les eaux minérales & épurées de Paſſy, qu'elle mélangeoit avec le vin ; en la purgeant tous les mois, à peu de diſtance du cours périodique, en la préparant, pendant quelques jours avant, avec deux verres de tiſane de vinache, qu'elle prenoit, l'un le matin, l'autre le ſoir.

C'eſt ainſi que, graduellement, j'ai eu la ſatiſfaction de voir diminuer la tenſion nerveuſe par les effets d'une circulation plus libre & plus active ; alors la malade reprit ſa gaieté naturelle, & n'eut plus ces ſpaſmes mélancholiques dont elle étoit tourmentée. Tel a été le ſuccès des remédes internes, qui, pendant quatre mois n'ont fait que retablir & accelérer le bien-

être des yeux, pour lesquels, dès le premier moment je mis en usage le tabac, les mastications de racine de pyréthre, les bains ou douches d'eau de laitue, ainsi que les topiques légers de la même plante; mais le reméde qui devoit agir le plus efficacement étoit la pomade ophtalmique dont le triomphe est devenu aussi visible que sensible; il est vrai que j'en diminuois ou augmentois l'activité suivant les circonstances: je la mettois deux fois le jour entre les deux paupières, dont j'enduisois même les parties supérieures externes; dans moins de six semaines la malade alloit & venoit librement; enfin, après quatre mois & demi, elle est repartie pour sa province, pouvant lire très-aisément mon écriture; ce qu'elle faisoit, avec l'aide de l'Œil gauche seulement, parce que le prolongement ou épanouissement des cicatrices continuellement atténué, & divisé par la pommade, livroit passage aux faisceaux de lumière, qui n'ayant plus d'obstacles que les points de cicatrice, pouvoient se peindre aisément sur les organes de la vision. On ne pouvoit pas espérer le même succès pour le globede l'Œil droit, puisqu'il y a tout lieu de présumer que, les cellules de l'humeur aqueuse étant rompues, il doit en résulter un trouble & une confusion permanente qui forme

obſtacle au méchaniſme de la vue ; mais le bien-être qui s'en eſt ſuivi pour le globe, eſt la diminution de volume, ce qui eſt arrivé par la réunion de la ſclérotique avec le lymbe de la cornée tranſparente ; c'eſt pour la paupière inférieure le retour naturel de ſon cartilage, & la libre circulation dans ſes glandes.

Telle eſt la ſituation de la malade, qui de retour dans ſa province, obſerve toujours le même régime, conſerve le même bien-être, qui ſe perfectionnera, tant dans les ſolides que dans les fluides par l'uſage des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, par le moyen des fumigations ſéches, & enfin par le bain journalier de l'eau ophtalmique, ou de celle de joubarbe préparée ; mais on ne peut s'empêcher de dire que c'eſt à l'activité permanente de la pomade ophtalmique que ſont dus l'amélioration du globe de l'Œil droit, & le retabliſſement de la cornée tranſparente de l'Œil gauche, parce qu'en pénétrant la ténuité des vaiſſeaux, elle a diviſé les globules ſtagnans, & débarraſſé le globe de la ſurabondance de ſes humeurs par le flux de ſes larmes. La pommade ophtalmique plus ou moins mitigée eſt donc le purgatif le plus aſſuré de l'Œil ; mais je ne puis trop répéter qu'elle doit agir librement pendant trois heures ſans aucune compreſſion quelconque ; autre-

ment ce ſeroit s'oppoſer à ſes efforts, & empêcher le mouvement des paupières qui eſt ſi néceſſaire; ce ſeroit, en un mot, répercuter ou arrêter le ſuperflu des humeurs que la Nature a beſoin d'évacuer. Puiſſe cette réflexion ſervir à faire ſupprimer les compreſſions qu'on fait au globe de l'Œil, & à convaincre que c'eſt faire réfluer les égouts de la Nature ſur elle-même.

SECTION V.

De la nature des Purgatifs, & de leurs effets dans les maladies des Yeux.

LE TOUT-PUISSANT avoit créé l'homme dans l'état de nature innocente, parce que rien d'imparfait ne pouvoit être l'ouvrage de ſes mains; mais, bientôt après, l'homme ſéduit, l'homme ambitieux fut déchu de cet état de gloire pour être abandonné à lui-même, & devenir la victime de toutes les infirmités humaines; cependant la juſtice de Dieu avoit prévu toute choſe; car, en laiſſant l'homme livré à ſes penchants & à toutes les viciſſitudes de la Nature, il lui a laiſſé auſſi toutes les reſſources pour ſe nourir, & tous les médicamens pour ſe guérir: c'eſt donc l'abus, ou le peu de connoiſſance des moyens, qui rend l'homme

valétudinaire & malheureux ; & c'eſt par l'effet de cet abus, que ſe prolongent & ſe perpétuent les maladies des yeux ; ce qui arrive par l'uſage trop fréquent, par l'effet trop actif des purgatifs.

Lorſque quelque humeur peccante vient déranger l'ordre qui régne dans l'économie animale, alors les ſolides comme les fluides éprouvent une gêne, un embarras qui ne tardent pas à ſe manifeſter ; tel eſt l'effet de la révolution & de la confuſion des humeurs, d'où naiſſent ces inſomnies, ces rêves affreux, ces dégoûts, ces pertes d'apetit, ces maux de tête, ces peſanteurs de corps, ces douleurs lancinantes, qui affectent, tantôt une partie, tantôt l'autre : voilà donc les premiers périodes d'une maladie qui, pour l'ordinaire, vient ſe déclarer par une langue ſurchargée de l'épaiſſiſſement de la lymphe, par un pouls ſouvent dur & convulſif, par des urines épaiſſes & chargées de ſels acrimonieux, par des aigreurs d'eſtomach, qui annoncent la mauvaiſe qualité des ſucs gaſtriques, & le mauvais ferment des humeurs qui les corrompent : voilà donc l'avertiſſement premier de nos maladies & de nos infirmités auxquelles on peut remédier dans le principe ; mais, pour peu qu'on tarde ou qu'on devienne indocile à la voix de la Nature, les accidens

deviennent plus graves, & la maladie ſe manifeſte par une fermentation qui devient plus ou moins générale, qui prend plus ou moins de malignité. C'eſt donc alors qu'il faut recourir aux Praticiens expérimentés, pour ſe tirer d'un labyrinthe où l'on eſt entré, lorſqu'on auroit pu en être quitte pour un régime de quelques jours, ou des médécines de précaution. Voilà ce qui eſt fait pour humilier l'intelligence humaine, lorſqu'on la compare à l'inſtinct des brutes, qui n'ont beſoin que d'elles-mêmes pour connoître les maux qu'elles éprouvent, & chercher les moyens d'y remédier.

Les purgatifs en général ſont pris dans les trois régnes de la Nature; c'eſt de cette pharmacopée univerſelle qu'on tire l'aſſemblage de ces antidotes préparés, qu'on préſente au malade, ſous la forme de poudres, pilules, opiates, tablettes, eſſences, élixirs, goutes, baumes, tiſane & enfin ce qu'on appelle vulgairement *médecine noire*, ou l'extrait de différens purgatifs. J'ai cherché, comme bien d'autres, à connoître les propriétés des plantes étrangéres; je me ſuis tourmenté bien des fois pour ſuivre l'ordre claſſique qui eſt établi; mais j'ai toujours reconnu que les plantes étrangéres perdoient une partie de leur propriété naturelle, parce que le tranſport, le temps & le

changement de climat en altéroient les vertus ; ce n'eſt pas cependant qu'il n'y ait des exceptions à la régle générale ; mais, malgré cette conſidération, j'ai cru devoir me renfermer dans l'étude & l'uſage des plantes uſuelles & indigénes, telles que les a données ce célébre Médecin Botaniſte, (M. Chomel), dont l'ouvrage eſt très-digne d'éloge. D'ailleurs j'ai toujours remarqué qu'en fait de maladies des yeux, les purgatifs trop actifs, ſont toujours contraires & même nuiſibles ; c'eſt auſſi, pour ne pas contrarier la Nature, ni me trouver en défaut, que je me ſuis attaché à choiſir les purgatifs dans la claſſe des minoratifs, avec la ſeule précaution d'employer le temps ſuffiſant pour la préparation du ſujet.

Lorſque la maladie n'eſt pas entretenue par un vice particulier, voici mes formules les plus uſitées, & dont je me ſuis toujours aſſez bien trouvé ; ce n'eſt pas cependant qu'on ne puiſſe les varier ou les changer ſuivant les circonſtances ; mais j'ai cru devoir cette ſatisfaction au Public.

Pour un Enfant d'un an à trois :

Manne en ſorte, une once & demie ;

fondue, & paſſée dans un petit verre de bouillon gras :

ce qu'on peut répéter deux fois, à un jour de diſtance avec les précautions ordinaires, qui ſont de tenir le ſujet chaudement, & de le faire boire de temps en temps.

Pour un Enfant de trois à ſept ans.

Manne en ſorte, une once & demie;
Follicules de ſéné, un gros;
Coriande, une pincée;

dans une légère décoction de *jus de pruneaux*, pour un petit verre.

La médecine également répétée à un jour de diſtance.

Pour un Enfant de ſept à douze ans:

Manne en ſorte, une once & demie;
Follicules de ſéné, un gros & demi;
Agaric, un demi-gros;
Coriande, une pincée;

dans une infuſion de *chicorée-ſauvage*, pour un petit verre.

La médecine réitérée de même, à un jour de diſtance.

Pour une jeune perſonne de douze à dix-huit ans.

Manne en ſorte, deux onces;
Follicules de ſéné, deux gros;

Agaric, demi-gros;
Coriande, une pincée;

dans une infuſion de *chicorée-ſauvage*, pour un verre.

La même médecine répétée de même à un jour de diſtance.

Pour une perſonne de dix-huit à trente ans, & au-deſſus de cet âge.

Manne en ſorte, deux onces;
Follicules de ſéné, deux gros;
Sel d'epſom, demi-gros;
Agaric, demi-gros;
Coriande, une pincée;

dans une infuſion de *chicorée-ſauvage & pimprénelle*, pour un verre; le tout répété de même à un jour de diſtance.

Ces ſortes de purgatifs doivent être précédés, non-ſeulement par des boiſſons préparatoires, par des lavemens plus ou moins multipliés, mais même par des tiſanes dépuratives, & analogues aux vices du ſang, s'il en exiſte. Voilà quels ont été mes procédés en médecine, toutes les fois que les circonſtances ont paru le requérir. Perſuadé, d'ailleurs, qu'il eſt des criſes & des conſtitutions particulières qui demandent plus d'action & de précautions; auſſi j'en défère ſur cela,

à l'expérience consommée de nos Praticiens si recommandables ; mais je dois les prier d'avoir toujours égard à l'extrême délicatesse des yeux, & à l'irritabilité qui en résulte.

Il est un article lié à cette Section, qui concerne les vomitifs de la première classe ; mais je dois dire que ces sortes de remédes agissent avec trop d'irritation ; que je les ai souvent vu employer dans les maladies des yeux, avec peu de succès, même dans les goutes séreines, parce que j'ai remarqué que la secousse nerveuse qui en est le résultat, comprime les ressorts de la circulation, & porte un érétisme marqué dans toutes les parties déjà trop irritées & trop irritables ; c'est pourquoi, dans un besoin urgent, je me suis toujours servi des vomitifs à petite dose, ou des apéritifs avec le sel de nitre, le tout proportionné à la forte ou délicate constitution du sujet ; d'où il est aisé de conclure qu'on ne peut pas prescrire des doses déterminées, qui doivent varier suivant les circonstances : du reste, en fait de médecine, j'ai toujours évité, autant que j'ai pu, les poudres, pilules & autres de cette nature, parce que, comme je l'ai déjà observé, ces sortes de remédes forment un stimulant plus ou moins actif qui irrite trop les membranes de l'estomac ; ce qui peut être très-favorable dans certaines occasions, mais ce

qui eſt toujours redoutable dans les maladies des yeux : enfin, pour lever toute difficulté, & vaincre la répugnance qu'on peut avoir pour les purgatifs en boiſſon, je ne puis que répéter de nouveau ce que j'ai déjà avancé; c'eſt, la médecine priſe, de faire couler dans la bouche quatre à cinq goutes de jus de citron, qu'on avalera peu-à-peu ; cet acide agira efficacement ſur la manne, & empêchera les nauſées qui en ſont d'ordinaire la ſuite, de manière que le malade pourra ſe répoſer tranquillement, & attendre les effets du purgatif, qui ne manquera pas d'agir par les voies ordinaires; du moins c'eſt une expérience qui ne m'a jamais manqué, & ſur laquelle on peut compter.

SECTION VI.

Des Bains, des Demi-bains, des Pédi-luves, des Mani-luves qui ſont d'uſage dans les maladies des Yeux.

LE corps de l'homme eſt la réunion de toutes les perfections, & il n'eſt rien dans la Nature qui approche de ſa ſtructure admirable, puiſque tout ce qui reſpire a des perfections particulières, mais non pas en auſſi grand nombre que le

corps de l'homme. En effet eſt-il rien de plus ſurprenant que les prodiges de force & d'adreſſe dont il donne tous les jours des preuves ; rien ne paroît réſiſter à ſa volonté, & tout céde à ſes efforts ; c'eſt donc par une méchanique toute divine, par un aſſemblage, par une diſtribution parfaite de toutes les parties nerveuſes, muſculeuſes, que l'homme eſt un chef-d'œure de perfection, qui annonce grandeur, majeſté, & l'image de Dieu même : voilà ce qui rend l'homme ſi orgueilleux, ſi fier de ſon exiſtence ; mais hélas ! le moindre dérangement dans ſes fonctions, la moindre obſtruction, le plus petit accident détruit bientôt cette belle ordonnance, & lui apprend que chaque inſtant peut le faire rentrer dans le néant d'où il a été tiré ; auſſi arrive-t-il qu'on eſt obligé d'avoir recours à tous les moyens que l'intelligence humaine a pu imaginer : or, dans le cas d'éréthiſme, de chaleur, de criſpation nerveuſe & d'inflammation, l'expérience a appris qu'on emploie avec ſuccès les bains, les demi-bains, les pédi-luves, les mani-luves & autres ſecours de ce genre.

Lorſqu'il exiſte un orgaſme conſidérable dans les fluides, il en réſulte une fermentation qui ſe communique de proche en proche à toute l'économie animale, qui détermine ces douleurs,

douleurs, ces maux de tête, ces migraines qui ſont toujours les avant-coureurs, ſoit de ces inflammations ardentes, ſoit de ces irritations douloureuſes qui ſemblent tirailler le globe, ſoit en un mot de ces ophtalmies rébelles qui donnent ſouvent le change à l'Obſervateur : telle eſt la cauſe de toutes les révolutions qui arrivent particulièrement aux yeux, comme à la partie la plus délicate, & la plus ſuſceptible de ces ſortes d'impreſſions. Il s'agit donc, pour calmer ces accidens, d'empêcher que l'embrâſement ne devienne plus conſidérable ; c'eſt alors qu'il faut rafraîchir, tant intérieurement qu'extérieurement : or les remédes internes ſont les adouciſſans & les délayans ; les externes ſont les demi-bains, les bains de fauteuil, les pédiluves, les mani-luves, les lavemens & autres.

Dans les maladies des yeux, & dans les affections du cerveau, j'ai toujours reconnu que les bains entiers, bien loin de calmer les douleurs, ne font au contraire que les augmenter, parce que le ſang eſt porté avec trop de rapidité vers les parties ſupérieures, parce que ce tranſport ſubit ne fait que les gonfler & les tendre davantage, de manière qu'il exiſte une tenſion dans les ſolides, & une gêne dans les fluides ; il eſt vrai que bientôt après, le calme ſe rétablit & la contraction ceſſe ; mais le

coup eſt porté, & le reméde devient ineffi-
cace. J'avoue que, s'il étoit poſſible d'entrer dans le bain la tête la premiére, ce ſeroit parer à tous les accidens ; ce ſeroit en tirer un grand ſecours ; mais malheureuſement cela n'eſt praticable que dans les bains de rivière ; encore faut-il ſçavoir plonger, parce que l'effroi qui en réſulteroit, pouroit déterminer des ſuites & des accidens plus graves que la cauſe même ; c'eſt pourquoi j'ai toujours préféré les demi-bains : en effet quel eſt le but qu'on ſe propoſe en faiſant prendre les bains ? C'eſt de détendre, de rafraîchir, d'adoucir le ſang ; or le demi-bain, ou bain de ceinture, ne produira pas à la vérité un effet auſſi prompt, mais beaucoup plus ſûr, parce qu'il diminuera de proche en proche la tenſion des ſolides, parce qu'il ne gênera pas la circulation du ſang ; parce qu'il le rafraîchira plus ſûrement ; parce qu'il en fera même une dérivation heureuſe, parce qu'il ne relâchera pas les membranes d'un eſtomac foible & pareſſeux, parce qu'en un mot, ce ſera remplir le vœu de la Nature ſans danger & ſans accidens.

La chaleur du demi-bain doit être de vingt-un, vingt-deux, vingt-trois degrés ; ſa durée de trente-cinq à quarante minutes pour les enfans, & d'une heure ou d'une heure & demie au plus pour les

adultes : on pourra boire, pendant ce temps, une ou deux taſſes d'infuſion de tilleul, ou d'orangeade, dont on édulcorera chaque taſſe avec le miel, ou bien deux verres d'eau de poulet ou autre ; mais ce qu'il eſt eſſentiel de ſçavoir, c'eſt le danger qu'il y a, en fait de maladies des yeux, de lire, ou de s'appliquer pendant le temps du bain, parce que c'eſt en empêcher les bons effets ; c'eſt mettre de la contenſion dans des parties qui ont beſoin de calme & de tranquillité.

Il eſt un autre bain, qui n'eſt ſuſceptible d'aucun inconvenient, qui ſe raproche davantage du cerveau, & que j'appelle les *mani-luves ;* on peut employer ce moyen pluſieurs fois dans la journée, & même pendant le temps du demi-bain : il s'agit pour cela, d'avoir un vaſe en forme de cuvette de cabinet, pour que les avant-bras puiſſent être à l'aiſe l'un contre l'autre, & dans cette poſition, ne porter l'eau que juſqu'au deſſus du coude, ayant ſoin d'obſerver toujours le même dégré de chaleur, c'eſt-à-dire de vingt-un à vingt-deux ; on doit reſter dans cette attitude l'eſpace de quinze à dix-huit minutes pour les enfans, & du double pour les autres. Il eſt une précaution qu'on peut prendre pour empêcher le bain de ſe réfroidir, & la vapeur de ſe porter en haut ; c'eſt d'attacher une ſerviette

autour du col, en forme de linge à barbe, qui doit venir se reporter sur la cuvette : je puis dire que, dans les maladies inflammatoires des yeux, j'ai souvent obtenu, à la faveur de ce bain, des succès au-delà de mes espérances.

Le bain de vapeurs peut se faire avec différentes décoctions, telles que celles de mauve, de guimauves : on place ce bain dans un vase de chaise de garde-robe ; on le prend assis, les jambes un peu écartées, on en prend, dis-je, la vapeur à un degré de chaleur supportable ; on y reste l'espace de quinze à vingt minutes ; ce qui peut se répéter aussi souvent que le cas le requiert : ce bain est très-utile dans les cours périodiques retardés, dans les hémorrhoïdes supprimées, & même dans de violens maux de tête, qui portent toujours atteinte aux yeux ; ce moyen, ou reméde, est donc un révulsif aussi avantageux que les pédi-luves, dont on ne doit faire usage que le matin seulement, ayant soin de ne porter l'eau qu'audessus des malléoles, tant internes qu'externes ; de tenir le corps dans la direction la plus élevée, afin de rendre la dérivation la plus avantageuse que faire se peut. La durée de ce bain (le pédiluve) ne doit être que de douze à quinze minutes pour les enfans, de vingt-cinq à trente pour les adultes, parce qu'autrement ce moyen, au lieu d'être

révulsif, deviendroit répercussif. Voilà ce que l'expérience m'a appris, & ce que les effets de la Nature m'ont démontré. Pour ce qui est des lavemens, je préfère l'eau de son, dans le cas d'inflammation, & l'eau de graine de lin, lorsque les urines sont embarassées; mais je dois ajouter que le vrai moyen d'en tirer un avantage salutaire, c'est d'en faire usage le moins qu'on pourra.

Je ne puis quitter cette Section, sans faire mention des bains de vapeurs ou des fumigations chaudes qu'on fait porter sous les yeux du malade, dans les maladies de cet organe; mais, quelque émollient, adoucissant ou résolutif que soit l'effet de ces vapeurs, j'ose dire qu'elles en produisent un contraire à celui qu'on se propose, parce que cette humidité vaporeuse peut bien agir sur les solides; mais il est d'expérience qu'elle distend les glandes des paupiéres, relâche les vaisseaux, & leur ôte ce mouvement systaltique si nécessaire à la circulation. Voilà des faits incontestables, & que j'ai moi-même reconnu par l'emploi & l'usage que j'ai fait de ces mêmes remédes; c'est pourquoi j'ai cru devoir prévenir le Public sur un moyen qui n'a de réel que le faux calme qu'il paroit produire; je dois cependant dire que ce bain de vapeur est nécessaire pour ramollir

& détendre les vaiſſeaux ſanguins de la conjonctive, & même dans le cas de chémoſis de cette membrane ; qu'il eſt utile pour adoucir & faciliter le dégorgement d'une tumeur œdemateuſe de fiſtule lacrymale ; autrement c'eſt agir au détriment du globe de l'Œil, en portant le trouble dans les humeurs aqueuſe & cryſtalline ; c'eſt vouloir diminuer l'action d'une partie auſſi délicate, d'une partie que le temps & les années ne rendent que trop langoureuſe & trop pareſſeuſe.

La manière de ſe ſervir des fumigations humides, eſt de mettre la liqueur preſque bouillante dans un fumigatoire fait exprès, ou dans une taſſe qu'on couvrira de la main, pour en porter la vapeur avec l'autre, & la plus chaude qu'on pourra ſupporter aiſément, ſoit ſous les yeux, ſi c'eſt une extravaſion de ſang, ſoit ſur les paupiéres, ſi c'eſt un chémoſis, ſoit ſur la tumeur de fiſtule lacrymale ; ayant ſoin, dans tous les cas, de faire agir & mouvoir les paupières ; du reſte on peut en faire uſage trois à quatre fois le jour, ſelon les circonſtances ; mais, la maladie ceſſée, il eſt abſolument eſſentiel de chercher à rétablir l'action organique de l'Œil avec le ſecours des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, tant en aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire : le bien être qui

doit résulter des bains en général, est de calmer les nerfs, de rafraîchir, de faciliter la libre circulation du sang, & de diminuer les affections spasmodiques qui fomentent ou entretiennent les maladies des yeux; c'est pourquoi on peut & l'on doit en faire usage dans toutes les circonstances qui ont rapport à ce genre de maladie.

CHAPITRE VI.

De l'Enfance, & des progrès de l'Adolescence.

QUELQUE bienfaisante qu'ait été la Nature à notre égard, il n'en est pas moins vrai de dire que l'homme est de tous les animaux, celui dont l'enfance est la plus longue. Ne peut-on pas même ajouter que l'enfance est le berceau imparfait de nos idées & de nos perceptions; que c'est une jeune plante susceptible de toutes les impressions, végétative & qui pousse des rameaux avant que de rapporter des fleurs; un enfant ne voit & ne connoit que le moment présent; la mouche qui vole l'occupe; une autre lui succéde, & produit le même effet : ce petit être n'a pas même l'instinct d'éviter les dangers dans lesquels il se précipite; tout ce qui est nouveau à ses yeux lui paroit beau; s'il semble prodiguer

des caresses à sa Nourice, à sa Bonne, c'est par crainte, c'est par habitude, c'est par le besoin qu'il a de leurs secours : tel est le premier période de la vie, qui cependant développe insensiblement le germe de ce qu'on doit être ; c'est alors qu'il devient un être intéressant par toutes les espiégleries, tous les tours d'adresse dont il est susceptible. Un enfant n'a à la vérité nul ordre, nulle tenue dans ses idées, mais la hardiesse, qui est l'appanage de son âge, lui fait souvent faire & dire des choses au-dessus de sa portée, & dont il ne connoit le mérite, que par les impressions qu'il communique ; un enfant est comme un Oculiste, qui cherche à connoître la vérité ; le premier tâche de lire dans les yeux de celui à qui il parle, ce qu'il peut espérer ou redouter, le second cherche à démêler la vérité ; tant il est vrai de dire que les yeux sont le tableau fidéle des impressions de l'âme.

On compte ordinairement l'enfance, depuis la première année de la naissance jusqu'à la douziéme ou quinziéme où commence l'adolescence, qui s'étend jusqu'à la vingt-cinquiéme ou trentiéme année. Voilà ce qu'on appelle la premiére époque de la vie de l'homme, qui n'est qu'une sorte de végétation plus prompte pour les uns, plus lente pour les autres ; car

il eſt vrai de dire qu'un enfant, qu'un adoleſcent oublie aiſément le paſſé; ne s'occupe que du préſent, & ne penſe nullement à l'avenir: c'eſt donc à tort qu'on répéte ſans ceſſe, que cet âge eſt le plus beau moment de la vie, puiſqu'il n'eſt pas celui où l'on peut agir & penſer avec intention, avec réflexion: tel eſt l'état de l'enfance, tel eſt même celui de l'adoleſcence.

Le corps d'un enfant peut être comparé à ce jeune arbre, dont la ſéve trop abondante pouſſe au dehors une glue, ou humeur de gourme qui gêne ſon développement; ce n'eſt qu'après s'être débaraſſé de ces ſucs morbifiques, qu'on le voit croître & étendre ſes rameaux avec toute les forces d'une ſéve vigoureuſe, & cette ſéve eſt le produit des ſucs nourriciers que lui fournit la terre: tel ſol eſt bon pour tel arbre, qui ne vaut rien pour tel autre; parce que l'eſprit végétatif de celui-ci eſt plus foible, & demande des ſucs nourriciers plus délicats. Je ne puis donc trop le répéter; ſi vous voulez avoir des enfans forts & vigoureux, ſi vous voulez éviter des maladies, qui ne ſont dues qu'à leur intempérance, donnez-leur des nourritures ſaines, & de facile digeſtion; des nourritures proportionnées à leur foible ou délicate conſtitution; ayez ſoin de les vêtir ſelon les ſaiſons; de leur faire prendre l'air, de régler leur lever & leur

coucher; du reste, laissez leur tout l'exercice qu'ils désirent; mais ne leur donnez à manger que peu à la fois & souvent; c'est le seul moyen de leur former un bon estomac, & c'est d'un bon estomac, que dépend la bonté des yeux.

SECTION PREMIÈRE.

Des Vers des Enfans, & de la foiblesse qui en résulte pour la Vue.

LA vie d'un enfant est une mer orageuse, sans cesse agitée par des vents contraires. C'est à chaque instant nouveaux écueils, nouveaux dangers, nouveaux précipices : le moment où l'on croit jouir du calme le plus heureux, est souvent celui qui raméne les horreurs de la mort; tel jour qui étoit brillant la veille, beau le matin, devient orageux le soir; c'est alors que le vaisseau perd sa direction, qu'il sillonne à travers des flots d'écume, des flots entassés les uns sur les autres; c'est alors que les vents furibonds, que les vents déchaînés de toute part brisent les mats, déchirent les voiles, couvrent l'onde de leurs horreurs, & ne présentent plus aux passagers qu'une masse flottante au gré des fougueux aquilons. Tel est le tableau métaphorique des accidens de l'enfance, de ceux de

l'adolescence : c'eſt à cet âge que la Nature fait des efforts pour ſe débaraſſer de ces venins morbifiques qui viennent la ſurprendre & l'aſſaillir de toutes parts ; ce n'eſt pas aſſez d'avoir à combattre la criſpation des nerfs, les vices du ſang ; il faut encore que la Nature cherche à ſe débaraſſer de ces vers rongeurs qui, en abſorbant les ſucs gaſtriques & nutritifs de l'enfant, mettent le corps dans un état de maraſme, qui porte inſenſiblement les mêmes atteintes au globe de l'Œil.

Nous voyons tous les jours, avec autant de ſurpriſe que de douleur, un enfant en apparence bien portant, qui tout-à-coup change de figure, dont les yeux ſont vifs & ſemillants dans un moment, ternes & langoureux dans un autre ; dont le corps, malgré la faim dévorante qu'il appaiſe, s'affoiblit de jour en jour, & s'amaigrit de même ; plus on le purge, plus on ſemble diminuer ſes forces ; on diroit même que tous les ſucs nouriciers tournent en pure perte ; mais hélas ! ces ſucs multipliés, ces ſucs abondans ſont abſorbés par cette quantité prodigieuſe de vers qui fourmillent dans les inteſtins grêles, & particulièrement dans le *duodenum*, ce qui fait que les enfans ſe plaignent de douleurs & de coliques ; les vers s'engendrent dans le corps de l'homme, non par corruption, mais par man-

ducation ou aſpiration de l'œuf qui doit ſe féconder. Le ver ne peut s'engendrer par corruption, parce qu'il lui faut un principe premier, & ce principe eſt l'œuf, qui paſſe avec les alimens, ſur-tout avec ceux qui n'ont ſouffert aucune cuiſſon, tels que les fruits cruds & autres; l'œuf vermi-porte peut encore pénétrer dans l'eſtomac par aſpiration, parce que l'air que nous reſpirons, & ſur-tout celui du ſoir, ſe trouve chargé d'une infinité d'atômes qui ſont autant de germes producteurs.

Il eſt des enfans qui ſont plus ſujets aux vers les uns que les autres; de ce nombre ſont les ſanguins, qui le ſont cependant moins que les ſcrophuleux, parce que les humeurs de ces derniers ſont plus épaiſſes & plus viſqueuſes; on rend les vers par haut & par bas; on les rend par la bouche, lorſque, ne trouvant plus de nourriture aſſez abondante dans les inteſtins, ils ſe portent dans l'eſtomac, provoquent une eſpéce de toux qui les fait rendre. On donne différens noms aux vers qui naiſſent dans le corps de l'homme; les plus ordinaires ſont, les *ſtrongles*, qu'on nomme ainſi, parce qu'ils ſont longs & ronds; les plus rares ſont les différentes eſpèces de *tœnia* ou *vers-ſolitaires*, qui pour l'ordinaire ne ſouffrent pas de compagnons, mais dont les effets n'en ſont que

plus funestes; il est une autre espèce de ver, qu'on nomme *ascarides*, qui s'engendrent dans le *rectum*, dont on rend des milliers à la fois, sans autre douleur qu'une démangeaison, qu'un picotement léger : enfin ce seroit entrer dans des détails trop longs que de vouloir rendre compte d'une infinité prodigieuse d'autres vers, à qui les Auteurs ont donné différens noms, suivant les différentes parties du corps où ils sont placés.

Les remédes curatifs des vers sont pour l'ordinaire les vermifuges connus; le meilleur contre ceux des intestins, est de boire tous les matins, à jeun & pendant une quinzaine de jours, deux cuillerées d'huile de noix: pour ce qui est du ver solitaire, ou qu'on dénomme ainsi, tout le monde sçait qu'on fait usage de la poudre de fougère mâle, incorporée avec le lait, & à une dose proportionnée aux forces du malade; mais les moyens les plus efficaces contre les vers du *rectum* sont, de prendre des lavemens avec une infusion de fumeterre, d'établir pendant quatre à cinq heures un suppositoire fait avec un morceau de lard, auquel on attache un fil pour pouvoir le retirer aisément; tels sont les vermifuges dont on peut faire usage sans crainte; auxquels je ne puis m'empêcher d'ajouter le récit des effets que j'ai éprouvés dans mon bas âge.

Mon enfance avoit été des plus heureuſes, & je touchois même au moment de l'adoleſcence, lorſque tout-à-coup cette fraîcheur première, dégénéra en un état de maraſme, qui, en moins de ſix mois me conduiſit aux portes de la mort ; j'étois ſans ceſſe tourmenté par une faim canine ; je ne dormois ni le jour ni la nuit ; je ſouffrois des douleurs d'entrailles inexprimables, & qui n'étoient pas exemptes de convulſions, enſorte que la pâleur de la mort étoit peinte ſur mon viſage ; j'avois les lévres décolorées, le nez affillé, les yeux quelquefois rouges & ſémillants, quelques fois ternes & à demi-éteints ; enfin j'effrayois tout le monde, & tout le monde redoutoit la préſence d'un corps décharné, d'un moribond, qui avoit épuiſé toutes les reſſources de la médecine, & toute la pharmacie vermifuge : c'eſt ainſi que je cherchois à lutter contre mon ennemi particulier, contre la mort qu'il devoit me procurer, lorſqu'une bonne femme de campagne, qui venoit pour demander quelques graces à mon père, aſſura ma Bonne, que je devois avoir un ver rongeur, dont elle étoit aſſurée de me délivrer, ſi elle vouloit s'entendre avec elle ; ce que la Bonne eut bien de la peine à promettre, malgré l'état déſeſpéré & déſeſpérant où j'étois ; cependant la femme de campagne vint

le lendemain avec la graine de camomille ſimple ; elle en mit plein un dé à coudre dans la moitié d'une pulpe de pomme cuite, qu'elle me fit manger à jeun, & enſuite un quart-d'heure après, l'autre moitié avec autant de graine le tout bien incorporé : le reméde pris, une bonne heure ſe paſſa dans un état d'aſſoupiſſement aſſez tranquille ; mais le réveil fut des plus orageux ; & ma Bonne, qui ne m'avoit pas perdu de vue, me crut empoiſonné ; confuſe & déſeſpérée, elle appella du ſecours, voulut qu'on retint ſa complice, mais un beſoin preſſant, accompagné de douleurs cruelles, de convulſions affreuſes, me fit prendre dans ſes bras, me fit rendre le vers monſtrueux qui me dévoroit. Délivré de mon ennemi, je tombai dans un état de foibleſſe extrême, & dont on me tira avec peine. Le Médecin, le Chirurgien, l'Apothicaire appellés, on fit l'ouverture de ce ver, qui n'étoit ni ſtrongle, ni tænia, mais dont le milieu du corps formoit cinq nodoſités près les unes des autres, & que la mort laiſſa la liberté de dénouer ; ce ver étant dénoué, avoit dix-ſept pouces de long, & vingt-huit dans toute ſa longueur ; la circonférence de la tête, étoit preſque du double de celle du corps; elle étoit velue, & la queue très-afilée. L'ouverture faite, on lui trouva dans l'intérieur de

la pomme, de la graine de camomille, ce qui ne laiſſe pas de doute ſur l'efficacité de ce remède, que j'ai toujours indiqué depuis, à la même doſe & avec le même ſuccès, ſuivant la forte ou délicate conſtitution du ſujet. Pour ce qui eſt du ver, il fut remis à l'Apothicaire, qui étoit un homme inſtruit, pour être placé dans une phiole avec l'eſprit de vin; je l'ai ſouvent vu depuis avec une ſorte de ſatisfaction: pour moi, délivré de mon perſécuteur, je repris bientôt ma ſanté première, & cette bonne conſtitution, qui depuis ne m'a pas encore abandonné.

Lorſque le phyſique d'un enfant ſe trouve attaqué & dévoré par une fourmillière de vers, qui abſorbent tous les ſucs nutritifs, alors le corps tombe dans l'affaibliſſement, dans une eſpéce de maraſme; il s'établit une fiévre lente, qui conſume graduellement le ſujet. C'eſt dans ces momens de criſe, que les yeux deviennent qnelquefois rouges, quelquefois enflammés; mais le plus ſouvent ternes & livides; dans le premier cas, on a recours aux émollients, aux adouciſſans; dans le ſecond, on a ſoin de baſſiner le front, les tempes & les yeux matin & ſoir, avec l'*eau ophtalmique*, dont on trouve la compoſition dans le ſecond volume, & dont l'effet eſt de fortifier extérieu-

rement

rement les parties foibles & délicates ; voilà les ſeuls moyens dont on puiſſe ſe ſervir, dans un genre de maladie, qui n'eſt entretenu par aucun vice du ſang, & qui n'a lieu que par une ſuite des dérangemens intérieurs ; mais le plus eſſentiel eſt d'attaquer la cauſe première, pour pouvoir réuſſir avec pus de ſûreté ſur la cauſe ſeconde ; ainſi qu'il arrive dans tous les événemens de la vie ; autrement il faut s'attendre à des retours plus critiques que la maladie première, & faire des remédes, dont le plus efficace n'eſt ſuivi d'aucun ſuccès. Telle eſt la conduite que doit tenir, telles ſont les réflexions que doit faire un Praticien qui a des connoiſſances.

SECTION II.

De l'Albugo & de l'Hypopion qui ſurviennent à la cornée tranſparente.

LA Nature toujours belle, toujours grande dans ſes productions, a cependant beſoin du ſecours de l'art & de la main de l'artiſte pour perfectionner ſon ouvrage. Eſt-il rien de plus merveilleux & de plus magique, que l'effet d'un verre, qui livre paſſage aux objets qu'on lui expoſe, qui, avec le ſecours d'un autre

verre, qui fait l'effet d'une glace étamée, les repréſente & les réfléchit; il n'eſt donc pas ſurprénant, ainſi que je l'ai démontré, que la rétine qui eſt un corps qui fait l'office d'une glace, avec le tain, que lui fournit la choroide, produiſe le grand phénomène de la viſion.

Mais, s'il arrive que le verre, qui livre paſſage aux rayons de lumière, ait des taches, ſoit internes ſoit externes, qu'il ſoit léſé, ſoit dans une partie, ſoit dans une autre; alors ſa tranſparence n'a plus lieu dans l'endroit qui a ſouffert quelque altération; c'eſt ce qui arrive, c'eſt ce qu'on reconnoît tous les jours par rapport au globe de l'Œil, ſur-tout, lorſque la cornée tranſparente ſe trouve ombragée par des taies, qui ſont le réſultat d'un malheureux albugo, ou par des cicatrices, qui ſont le produit éruptif d'un amas de pus entre les lames de la cornée, & qu'on appelle hypopion.

Il eſt une différence très-grande entre l'albugo & l'hypopion. L'albugo eſt une puſtule avec point blanc, qui ſe manifeſte ſeulement ſur la membrane qui revêt la cornée tranſparente, & qui eſt produite par la ſtagnation de la lymphe nouricière; au lieu que l'hypopion eſt un amas de pus ou d'humeur concréte, qui ſe porte, ſoit entre les lames de la cornée, ſoit dans les

chambres antérieures & poſtérieures de l'humeur aqueuſe. L'albugo ſe manifeſte par une légère inflammation qui eſt auſſi gênante, que ſenſible, en ce que le malade croit toujours avoir une ordure ou grain de ſable qui roule ſur le globe de l'Œil, lorſque ce grain de ſable n'eſt autre choſe, que l'élévation de la puſtule ou vaiſſeau engorgé, de manière que celui qui ſouffre fatigue beaucoup le globe, en frottant la paupière, d'où il arrive une inflammation plus forte, & de ſuite, un petit larmoyement avec difficulté de ſupporter la lumière. Tel eſt le principe de la maladie, tels ſont les effets de l'albugo, qui ſouvent détermine une ombre ou taie ſur la membrane qui revêt la cornée tranſparente, mais dont la cure s'opère naturellement par le mouvement alternatif des paupières, ſans qu'il ſoit beſoin de poudres cauſtiques, d'eaux aluminées & autres; c'eſt pourquoi l'on a raiſon de dire qu'il ne faut rien faire aux yeux ſans néceſſité, & qu'on ne doit y toucher qu'avec le pied ou le coude; quelque familière que ſoit cette dernière expreſſion, elle porte néanmoins un caractère de vérité, dont il ne faut pas s'écarter.

L'hypopion, au contraire, eſt, comme on vient de le dire, le dépôt interne du globe; c'eſt un amas de pus qui ſe forme entre les lames de

la cornée tranſparente ; c'eſt un foyer ardent qui décide preſque toujours une ophtalmie parfaite. Les douleurs qu'il cauſe ſont plus ou moins vives, plus ou moins pulſatives, ſuivant la nature, la force & l'acrimonie de l'humeur qui en eſt le principe ; auſſi arrive-t-il qu'un hypopion, qui a pour cauſe un vice du ſang ou une fiévre inflammatoire, eſt toujours plus redoutable, parce qu'il eſt à craindre que la matière devenant de plus en plus corroſive, ne perce toutes les lames internes de la cornée, ne vienne s'épancher dans les chambres antérieure & poſtérieure de l'humeur aqueuſe, ne porte atteinte à la capſule cryſtalline, à ſon humeur, & au cryſtallin même ; ce qui fait, qu'il tombe quelquefois en ſuppuration. Voilà ce que j'ai ſouvent vu, & ce qui me fait dire de même : *Principiis obſta.*

Lorſque l'hypopion n'attaque que les premières lames de la cornée, & que l'humeur ſe fait jour par une éruption extérieure ; alors il ſe manifeſte par la réunion des bords de la plaie une cicatrice plus ou moins grande, formant un épanouiſſement, qui maſque quelquefois la majeure partie de la pupille, quelquefois la pupille entière ; or, d'après des effets auſſi compliqués, les faiſceaux de lumière ne peuvent plus paſſer, & la viſion dans cet Œil ſe

trouve interceptée, quoiqu'il n'y ait de léſion réelle que la cicatrice.

La cornée tranſparente n'eſt pas la ſeule membrane ſuſceptible de dépôts & d'engorgemens; cela arrive ſouvent à la ſclérotique; mais ſi les mêmes cauſes qui attaquent cette membrane ſont auſſi douloureuſes, du moins ne ſont-elles pas auſſi redoutables pour la viſion, parce qu'il n'exiſte aucun rapport intrinſéque, parce que l'humeur ſe diſſipe intérieurement, ou ſe fait jour extérieurement; tels ſont les ſignes diagnoſtics & pronoſtics de l'albugo & de l'hypopion.

Les remédes curatifs de l'hypopion & de l'albugo ne peuvent & ne doivent pas avoir lieu par le moyen de l'opération, quelque praticable qu'elle puiſſe être; je dis que l'opération ne doit pas avoir lieu, parce qu'il eſt impoſſible de ſaiſir l'inſtant heureux de la Nature, l'inſtant où la matière eſt formée; c'eſt pourquoi il pourroit en réſulter pour le globe de l'Œil, ce qui arrive ordinairement dans l'ouverture d'une tumeur critique, dont la matière n'eſt pas encore mûre, c'eſt-à-dire une régénération fongueuſe, dix fois plus douloureuſe que la première, & ſouvent pour le globe de l'Œil l'évacuation de l'humeur aqueuſe, avec une cicatrice, qui peut-être ne ſera pas ſuivant le vœu de la

Nature. D'ailleurs, ce qu'on doit craindre, ce qu'on doit redouter, c'eſt que les inciſions faites à la cornée, dans ce genre de maladie, ne ſoient toujours plus apparentes que la cicatrice naturelle. L'opération ne doit pas avoir lieu, parce qu'il eſt fort douteux que la ſection faite à la cornée ſoit aſſez directe pour faire une dérivation heureuſe, lorſque l'humeur purulente ſe trouve épanchée dans la chambre antérieure ou poſtérieure; mais en outre, pourquoi vouloir ôter à la Nature la reſſource de la réſolution, ce qui ſe voit très-ſouvent; pourquoi, dis-je, ne pas lui laiſſer la liberté de former une iſſue plus heureuſe, plus propre à évacuer la quantité de l'humeur dont elle veut ſe débaraſſer; enfin, pour preuve dernière, que d'inconvéniens, que d'accidens n'arrivent-ils pas tous les jours au globe de l'Œil, après l'opération hazardée d'une tumeur qui contenoit une humeur ſanieuſe & purulente.

Le traitement curatif & local de l'albugo, eſt le même que celui de l'hypopion; il eſt le même, ſoit dans les enfans, ſoit dans les adultes; il ne diffère que dans les doſes des remédes & dans leur durée. Il en eſt de même du traitement général; c'eſt pourquoi l'on ſuivra en cela les préceptes donnés dans l'article *Régime*, &, pour les purgations, celui qui a rapport à

cet objet. Quant aux remèdes locaux, on ne peut trop ſe preſſer d'éteindre l'incendie dans le principe, ſur-tout ſi la matière n'eſt pas encore formée, & que la vigueur des pulſations ne faſſe que commencer; on ſe ſervira, en été, trois à quatre fois le jour, de bains légers, faits avec l'eau de laitue, & de ſon application, en forme de topique, on ſe ſervira de même de l'eau de mauve & des pulpes de pomme en hiver, ainſi qu'il eſt preſcrit dans l'article *Régime ;* on mettra auſſi en uſage les pédi-luves, les mani-luves, les lavemens émolliens, les potions tempérantes, les boiſſons analogues à l'âge, à la force du tempérament & à la nature de la maladie : c'eſt enfin dans ce moment de criſe, qu'on ſe ſervira de la pommade ophtalmique, une ſeule fois le jour, pour tâcher d'atténuer & diviſer l'humeur; mais, ſi l'on reconnoît que la matière eſt mûre ou prête à mûrir, il faudra faire ſuccéder aux premiers topiques, les quatre farines réſolutives, qu'on délayera avec l'infuſion des fleurs de ſureau, avec les fleurs, pour s'en ſervir en topique & le double du temps chaque fois.

Si la cure de l'hypopion ſe détermine par réſolution interne, ou par l'éruption externe, on ſera toujours dans le cas de continuer la pommade ophtalmique, afin de favoriſer les

efforts de la Nature ; ou ne permettra la cicatrcie , que quand l'humeur peccante ſera totalement évacuée ; autrement ce ſeroit riſquer le retour d'une maladie plus grave que la première, ainſi que nous le verrons dans la Section ſuivante. L'effet de la pommade ophtalmique ſera donc de déterger la plaie & de favoriſer la cicatrice ; après quoi il faudra faire uſage du doux réſolutif du ſang de pigeon, du bain des yeux aſtringent, & des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, afin de fortifier & de rétablir ce que la criſe auroit affoibli. Tels ſont les remèdes les plus convenables à ce genre de maladie, dont les ſuites ſont toujours redoutables, c'eſt pourquoi, la cure portée à ſa perfection, on pourra ſe ſervir pour le bain des yeux du matin, de l'eau ophtalmique, ou de celle de joubarbe préparée ; ce que l'on continuera aſſez de temps pour que le bien-être en ſoit aſſuré.

Les cicatrices de la cornée tranſparente, qui proviennent de l'hypopion, forment, ainſi que les boutons de la petite vérole, une eſpéce de bourrelet, dont les prolongemens couvrent la pupille, & empêchent le paſſage des rayons lumineux ; dans les deux cas, je me trouve ſouvent forcé de donner un nouveau degré d'activité à la pommade ophtalmique ; ce

que j'effectue en y joignant le mercure doux, le précipité blanc ; c'eſt-à-dire que, ſans rien changer aux doſes de la pommade ophtalmique première, je diminue de moitié celle du mercure doux que je remplace par le précipité blanc ; ce qui fait toujours la même doſe, mais dont les effets ſont différens, parce que le précipité, en ne ſe diviſant pas auſſi aiſément que le mercure, en ſe portant ſans ceſſe ſur l'endroit affecté, agit plus efficacement, pour atténuer & diviſer les prolongemens des cicatrices. Voilà ce que j'obſerve tous les jours avec ſatisfaction, & dont je n'ai pu me diſpenſer de faire part au Public.

SECTION III.

De la Hernie du globe de l'Œil ou Staphylôme, de ſes cauſes, & de ſes effets.

RIEN de ſi grand, de ſi majeſtueux que l'organiſation interne de l'homme ; rien de mieux ordonné & diſtribué, que l'aſſemblage des parties du corps ! Quel ordre, quelle harmonie dans cet enſemble ! Quelle diſtribution des ſolides & des fluides ! Tout ſe meut, tout agit avec une préciſion extrême ; eſt-il rien qui puiſſe ſe comparer à l'action & à la réaction de l'aorte aſcendante & deſcendante : c'eſt un tuyau de pompe

foulante, dont le cœur lui ſert de piſton, & qui par mille canaux divers, porte à toutes les parties le principe de la vie. Peut-on rien de plus merveilleux, que la ſtructure des poulmons, de l'eſtomac & des inteſtins ; mais ſur-tout l'artifice dont la Nature ſe ſert pour retenir en place ces différens organes. Cependant, ſoit par l'intempérance de l'homme, ſoit par l'effet des maladies, ou les efforts qu'il eſt obligé de faire, ſoit enfin par les plaies auxquelles il eſt expoſé, on remarque que les inteſtins ſont les plus ſuſceptibles de dérangement, de manière qu'on peut dire que la même choſe arrive au globe de l'Œil lorſqu'à la ſuite des plaies ou ulcères, il ſe fait ouverture dans les membranes externes, alors les parties qui y ſont entraînées, font ſaillie au-dehors : tel eſt quelquefois l'effet de l'hypopion, qui procure une hernie, ou ſtaphylôme plus ou moins conſidérable.

Le ſtaphylôme eſt une tumeur protubérante qui arrive, ſoit à la cornée tranſparente, ſoit à la ſclérotique : elle a ſouvent pour cauſe les abſcès internes du globe que je viens de déſigner ſous le nom d'hypopion, quelquefois auſſi elle eſt la ſuite & l'effet des léſions occaſionnées par quelques inſtrumens tranchans, piquans ou corrodans : on donne différens noms

aux ſtaphylômes, ſuivant les différentes formes ou figures qu'il préſente. On les diſtingue en *ſtaphylômes faux* ou *vrais;* mais, de quelque nature que ſoit le ſtaphylôme, parvenu à un certain point, c'eſt toujours une des maladies des plus graves du globe de l'Œil, parce qu'il n'eſt ſuſceptible ni de réſolution ni d'opération, produit des fluxions continuelles, des maux de tête violens & ſouvent des inſomnies, qui rendent la maladie en quelque ſorte inſupportable.

Je diſtingue le ſtaphylôme en parfait & en imparfait; le ſtaphylôme imparfait eſt celui qui arrive à la ſuite des hypopions, dont la ſuppuration ſe fait jour au-dehors, & dont l'humeur âcre & corroſive entraîne ſouvent après elle, ſoit une partie de la tunique de l'humeur aqueuſe, ſoit des fibres de l'iris; alors, ſi l'on n'a pas ſoin de ſecourir la Nature embarraſſée, il ſe forme à l'ouverture de la cicatrice, une petite hernie, qui groſſit peu-à-peu par l'impulſion de l'humeur aqueuſe, de manière que la hernie ou ſtaphylôme croit & ſe multiplie au point de gêner la clôture des paupières & leurs mouvemens; c'eſt pendant tout ce travail contre Nature, que le ſtaphylôme prend un dégré de conſiſtance & d'extenſion que l'opération même ne peut plus réparer, parce que je

l'ai ſouvent vu pratiquer en Allemagne ſans aucun ſuccès trop heureux ; le ſujet opéré, quand il n'en réſulte que la ſuppuration totale du globe, & qu'elle ne produit pas des carcinômes qui en exigent l'extirpation entière. On connoît les différentes eſpéces de ſtaphylômes, à la couleur qui prédomine ; celui de l'iris eſt noir, & la pupille inégale, au lieu que la hernie de la tunique de l'humeur aqueuſe eſt griſâtre, & la pupille toujours la même.

Le ſtaphylôme parfait n'eſt donc pas ſuſceptible d'opération chirurgicale, quoiqu'elle ait été ſouvent tentée par les anciens, & quelquefois par les modernes, parce que la ligature qu'on eſt forcé de faire pour emporter la tumeur ou hernie, doit procurer & procure au globe de l'Œil un étranglement, qui doit déterminer une ophtalmie plus conſidérable, que celle qui a fourni la matière première : d'un autre côté, tenter la ponction du ſtaphylôme à l'aide de l'inſtrument, c'eſt former dans ce ſac herniaire, une hydropiſie continuellement renaiſſante : quant à moi, je ne connois qu'un cas où la poſſibilité de l'opération puiſſe être admiſe, c'eſt celui du ſtaphylôme faux ou imparfait, c'eſt à-dire celui dans lequel l'humeur concrete s'eſt épaiſſie entre les pre-

mières lames de la cornée tranſparente ; alors on peut avec l'inſtrument donner iſſue à cette humeur ; mais il en réſultera toujours une cicatrice, qui pourra intercepter les faiſceaux de lumière & gêner par conſéquent l'acton de la pupille.

Le traitement curatif du ſtaphylôme imparfait demande tous les ſoins, & exige toute la prudence du Médecin-oculiſte, pour ſavoir diminuer ou multiplier ſes moyens ſuivant les circonſtances ; c'eſt pourquoi, lorſque l'humeur abondante, que fournit l'hypopion, paroît entraîner après elle une partie de la tunique de l'humeur aqueuſe, ou des fibres de l'iris, ſoit même que l'une ou l'autre ſe trouve déjà engagée dans la cicatrice ; alors il faut avoir ſoin de bien laver & doucher le globe de l'Œil avec une infuſion théiforme de fleurs de mauve, enſuite fermer les paupières, appliquer une compreſſe ſéche en forme de pelotte & remplie d'un coton fin, en porter la preſſion ſur la partie affectée à l'aide d'un bandeau que l'on comprimera plus ou moins ſuivant la nature de la maladie & la force de la hernie, ce qu'on répétera quatre à cinq fois le jour, afin de reconnoître s'il ne ſurvient pas d'inflammation nouvelle. Lorſqu'on pourra s'aſſurer que l'Œil eſt à l'abri de cet accident, on ſe ſervira pour doucher le globe, d'une infuſion théiforme de

fleurs de ſureau, demi-froide, du topique ſec continuellement renouvellé ; mais, dès qu'on aura lieu de préſumer que le déplacement de la tunique ou des fibres de l'iris ne ſera plus le même dans l'ouverture, il faudra alors ſe ſervir, trois à quatre fois le jour, d'un doux réſolutif, tel que le ſang de pigeon, afin de mettre la plaie dans le cas de ſe cicatriſer le plus promptement poſſible, ſe ſervant toujours, pour le bain de l'Œil, de l'infuſion de fleurs de ſureau & du topique ſec, dont on rendra de plus en plus les compreſſions douces & faciles. Voilà les moyens qui me réuſſiſſent le mieux dans les ſtaphylômes imparfaits, même lorſque la tumeur commence à devenir de plus en plus protubérante ; je crois qu'on doit toujours les préférer à ceux dont les fortes & dures compreſſions ne peuvent qu'irriter ou rappeller une ophtalmie nouvelle.

La réunion des bords de la cicatrice une fois bien aſſurée, on laiſſera l'Œil à découvert, afin que l'impreſſion de l'air, qui eſt toujours tonique, puiſſe concourir avec le bain de l'Œil à la perfection de la cure, & ce bain eſt tout uniment une eau ſimple animée d'eau des Carmes ou de Cologne. Lorſque la cicatrice ſera bien conſolidée, on pourra ſe ſervir, une ſeule fois le jour, & pendant quinze jours à

trois ſemaines, de la pommade ophtalmique, afin de lubréfier le globe & d'empêcher l'épanouiſſement de la cicatrice; on termine enfin le traitement par l'uſage des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, & pour bain des yeux du matin, on ſe ſert de l'eau ophtalmique en la manière qui ſera indiquée.

SECTION IV.

Des Céphaliques, tels que les Errhins, les Fumigations ſéches, les Frictions de la Fontanelle & les Maſticatoires.

L'ART méchanique eſt, de toutes les connoiſſances, celle qui exige le plus d'exactitude & de rapport de convenance. La moindre léſion, le plus petit dérangement porte le trouble & la confuſion dans les objets les plus grands comme les plus déliés. Que de reſſorts, que de chevilles ouvrières ne faut-il pas employer pour faire agir les mouvemens d'une pendule, ceux d'une montre! Mais auſſi que de difficultés, que d'inconvéniens n'arrive t-il pas pour en réparer les défectuoſités! Ne pourroit-on pas dire qu'il en eſt de même de l'organe de la vue? Que de moyens que de pré-

cautions ne faut-il pas mettre en uſage, pour rétablir & fortifier ſon action organique, lorſque l'âge & le tems, lorſqu'une maladie ou des accidens viennent déranger l'ordre de la Nature. C'eſt alors que j'indique les céphaliques, tels que les errhins, les fumigations ſéches, les frictions de la fontanelle, & les maſticatoires.

Les remédes céphaliques ſont ceux qui portent le calme au cerveau, qui peuvent adoucir les humeurs & en faciliter la circulation. C'eſt pourquoi dans le cas d'obſtructions & d'engorgemens, qui affectent les yeux & la tête, on peut ſe ſervir des poudres errhines, telles que les ſternutatoires plus ou moins actifs, plus ou moins doſés; ces ſortes de poudres, en ſe portant dans le nez, picotent la membrane nazale, déterminent le mucus à couler, &, par l'activité de leur action, agitent & provoquent cette membrane; ce qui détermine ces contractions nerveuſes ou plutôt ces éternumens capables de donner du ton aux ſolides relâchés & de la circulation aux fluides engorgés. Les poudres errhines, & ſternutatoires, ſont donc un remède actif; mais elles doivent être proportionnées à la forte ou délicate conſtitution du ſujet. C'eſt pourquoi l'on pourra en augmenter ou diminuer les effets d'après les indications.

POUDRES

POUDRES STERNUTATOIRES.

Pour les Adultes.

Poudre de muguet, un gros;
Poudre d'iris de Florence, un gros;
Poudre de cabaret, un gros;

le tout bien pulvérisé & tamisé; le renfermer dans une tabatière, qu'on tiendra au sec, pour s'en servir au besoin.

Pour les Enfans & Adolescens.

Poudre de bétoine, un gros;
Poudre de maron-d'inde, un gros;
Sucre-royal, un gros;

le tout bien pulvérisé & tamisé, avec la précaution de tenir la boîte fermée, & de n'en laisser faire usage aux enfans, qu'en présence de ceux qui en ont soin.

LEUR USAGE.

Lorsqu'après différentes causes d'engorgemens ou d'obstruction, la Nature paroîtra réclamer l'usage de ces stimulans, on en prendra, tous les matins, une petite prise, comme le tabac d'Espagne; on la prendra, dis-je, le matin, au réveil, & pendant huit à neuf jours; mais, si

après quatre à cinq minutes, la première prise ne fait pas effet, on en répétera une seconde, & rien de plus. Il est une poudre capitale, dite de *Saint-Ange*, que tout le monde connoît; mais dont je redoute les effets dans les maladies des yeux, parce que je la regarde comme trop active, & plus propre à crisper les nerfs qu'à les rétablir dans leur état naturel; cependant on peut en faire usage dans les apoplexies séreuses, dans les premiers jours d'une goute sereine, par obstruction; pour ensuite se servir de la poudre stimulante ou sternutatoire.

Les fumigations séches ont été mises en usage par les anciens & par les modernes; les uns faisoient fumer des feuilles de tabac, de petite sauge, de romarin; les autres faisoient respirer sur le charbon ardent la vapeur du karabé; mais j'ai toujours remarqué que le karabé, aussi crispatif que mal-odorant, ne pouvoit produire qu'une irritation contraire au besoin de la Nature; & que d'ailleurs la vapeur en étoit détruite par celle du charbon qui fatiguoit le cerveau, & irritoit les yeux de plus en plus; c'est pourquoi j'ai cru devoir faire préparer une poudre céphalique, dont j'ai toujours obtenu de bons effets, & dont voici la composition.

POUDRE A FUMIGER.

Baies de géniévre pulvériſé, deux onces;
Sucre candi, pulvériſé, une once;
Feuilles de myrrhe pulveriſées, un gros;
Benjoin pulvériſé, un gros;

le tout bien mêlangé & tamiſé, ſera renfermé dans une boîte, pour s'en ſervir au beſoin.

USAGE:

Avoir un fumigatoire fait exprès en forme de navette, d'un pied de long, ſur ſept à huit pouces de haut, avec deux anſes un peu allongées; le fumigatoire recouvert de même métal, ou de fer-blanc battu, avec charnière, & travaillé à jour, afin que la vapeur puiſſe aiſément paſſer: l'intérieur du fumigatoire doit avoir une ſoucoupe de fer battu ou de tôle, qu'on tire avec une petite pince, & qu'on remet aiſément de même, après l'avoir fait ſuffiſament chauffer, pour pouvoir torréfier la poudre, ſans l'abſorber trop promptement; la ſoucoupe remiſe dans le fumigatoire, on répand dans ſa circonférence une pincée de cette poudre, enſuite on le ferme & on le préſente au malade, pour en porter la vapeur ſous les yeux de droite à gauche; pendant l'uſage de ce reméde, on doit tenir la

bouche un peu fermée, afin que la vapeur ne puiſſe ni faire touſſer, ni affecter la poitrine. Le malade doit recevoir cette vapeur pendant l'eſpace de dix à douze minutes, ayant ſoin de faire mouvoir les globes, de clignoter les paupières, ce qu'on pourra répéter une ou deux fois le jour, & pendant une quinzaine de jours, ſuivant le beſoin.

Un fumigatoire en forme d'entonnoir, qui ſe porteroit directement ſur les globes, ne rempliroit pas le vœu de la Nature, parce que, dans le cas de maladies des yeux, les remédes oculaires doivent, non-ſeulement agir ſur le globe, mais même ſur toute la circonférence qu'ils doivent adoucir, relâcher ou fortifier: telle eſt la conduite ordinaire; tels ſont les effets qu'on doit en attendre. Comme il arrive qu'on n'a pas toujours un fumigatoire tout prêt, & qui d'ailleurs eſt couteux; voici un moyen bien ſimple, & qui remplira le même but: il faut faire chauffer une brique, la mettre ſur un réchaud qu'on placera ſur une table, à la portée du malade, & ſur laquelle on répandra peu-à-peu une pincée de cette poudre, ayant ſoin de couvrir d'un mouchoir la tête du reſpirant, afin que la vapeur ne puiſſe pas ſe perdre par l'impreſſion de l'air; du reſte, prenant la même précaution de maſquer la bouche, ſans

cependant s'ôter toute reſpiration, & reſtant à la vapeur avec les mêmes ſoins, & le temps ci-deſſus preſcrit.

EFFETS.

Les effets de cette poudre ſont de vivifier les globes, de fortifier les parties nerveuſes & muſculeuſes, par conſéquent de faciliter la circulation des fluides, & de donner du ton & du reſſort aux ſolides affoiblis : voilà les heureux ſuccès que je reconnois tous les jours, ſoit après l'uſage de la pomade ophtalmique, ſoit dans les vues foibles, ſoit dans les larmoyemens, ſoit enfin dans les migraines, dans les violens maux de tête, qui arrivent aux perſonnes qui abondent en humeurs ſéreuſes & muqueuſes ; je ne puis donc trop en recommander l'uſage & la préférence ſur toutes les autres poudres.

FRICTIONS AROMATIQUES SPIRITUEUSES.

Perſonne n'ignore les effets & les propriétés de l'eau de méliſſe, dite *des Carmes* ; c'eſt, après l'eau de Cologne, la liqueur dont l'action ſoit la plus douce & la plus amie du cerveau ; c'eſt pourquoi dans les goutes ſereines humides, ſoit parfaites, ſoit imparfaites ; dans les contuſions, ſoit de l'os frontal, ſoit de l'occiput ;

je fais usage de cette liqueur en friction sur la fontanelle ; c'est-à-dire que, sans couper les cheveux, on en répand sur la fontanelle, & peu-à-peu, environ plein une cuiller à caffé, ayant soin de frictionner avec le bout des doigts, toute la circonférence ; ce que je répéte pendant sept à huit jours de suite, une seule fois le jour, le matin de préférence : on peut recommencer de même après huit jours de repos, & ainsi de suite.

Des Mastications, & de l'usage où l'on est de fumer.

Dans les ophtalmies parfaites ou imparfaites, j'ai pour habitude de faire mâcher aux jeunes personnes, une ou deux fois le jour, des feuilles de cochléaria, & aux adultes, gros comme un pois, de racines de pyréthre, ayant la précaution de faire battre cette dernière avec le marteau, pour ne pas donner aux dents la peine de la trituration ; lorsque les eaux sont suffisâment évacuées, & qu'il ne reste plus, soit aux feuilles, soit à la racine, d'action stimulante, il faut cracher le tout, pour ensuite se rincer la bouche avec l'eau & le vinaigre, afin de resserer & de fortifier les alvéoles des dents qui souvent se trouvent trop distendues, par l'évacuation des parties séreuses : cette

mastication, en picottant les glandes salivaires, dérive de proche en proche l'humeur acrimonieuse des yeux, & ne peut que produire une révulsion avantageuse.

Lorsqu'un malade est dans l'usage de pouvoir fumer sans lui faire d'impression, sans fatiguer sa poitrine, j'indique volontiers une ou deux fois le jour la fumigation faite avec la pipe & les feuilles séches de petite sauge, de thym, de romarin & autres; mais cependant je dois dire que les fumigations séches avec les poudres ci-devant indiquées, sont de beaucoup préférables, parce qu'elles gênent bien moins le malade, & qu'elles ont encore une propriété plus active: je dois ajouter que ces sortes de fumigations ne doivent être employées que dans le besoin de fortifier les yeux, que dans le cas d'engorgement sans inflammation; c'est pourquoi on ne sçauroit être trop prudent dans l'ordre qu'on doit établir pour en diriger l'usage.

SECTION V.

Des Rhumes de cerveau, & des dangers qui peuvent en résulter pour les Yeux.

OUVRIR la tête de l'homme, considérer l'ordre économique qui régne dans toute la

diſtribution de ſon compoſé organique ; ceſt trouver à l'aide du ſcapel, prodiges ſur prodiges, merveilles ſur merveilles, qui répétent à chaque inſtant le chef-d'œuvre de l'Artiſte divin. Peut-on rien de plus admirable que la texture de la dure-mère, qui tapiſſe l'intérieur du crâne ; que de ſinus ; que de ramifications de nerfs ; que de prolongemens de vaiſſeaux ſanguins, de vaiſſeaux lymphatiques ; tout eſt dans l'ordre, & cet ordre ne peut être interrompu ; eſt-il rien de plus ſurprenant que l'extrême délicateſſe des membranes, ſur-tout de la pie-mère, qui revêt, non-ſeulement la ſubſtance du cerveau, mais même qui s'engage dans toutes ſes circonvolutions, qui vivifie tout ce qu'elle entoure, qui ſert comme de gaine à tout ce qu'elle protége. Où trouver rien de plus artiſtement établi que cette faulx qui, comme une cloiſon, ſépare les deux hémiſphères du cerveau, forme cette voute qui met le cervelet à l'abri de tout accident & de toute compreſſion. Enfin peut-on un barométre plus ſuſceptible d'impreſſions que la glande pituitaire, qui, dans les fraîcheurs, dans les rhumes de cerveau, eſt ſuſceptible de la plus grande extenſion.

Avant que d'entrer en matière ſur les cauſes & les effets du rhume de cerveau, il eſt néceſſaire

de rendre compte du ſentiment qui partage les anciens & les modernes ſur l'évacuation de l'humeur qui en eſt le principe. Les premiers conſidéroient le cerveau comme le principal réſervoir d'une pituite ſéreuſe, qui ſe multiplie plus ou moins, qui s'évacue de même, qui, avec l'aide de l'os cribleux découle, ſoit par le pharinx, ſoit par le conduit nazal; les modernes, au contraire, prétendent, qu'il ne peut ſe faire aucune déjection du cerveau à l'aide de l'os cribleux, parce que tous les trous en ſont bouchés par les filets nerveux, & par les prolongemens de la dure-mère; ils ajoutent qu'il en eſt de même de tous les trous, de tous les ſinus qui ſe trouvent à la bâſe du crâne, & qui livrent paſſage à tous les autres nerfs; c'eſt pourquoi la ſurabondance des ſéroſités ſe perd en refluant ſur elle-même, en ſe portant de proche en proche dans le tiſſu cellulaire.

Je ne chercherai pas à diſcuter l'avis des uns, celui des autres; mais ce qui doit intéreſſer tout lecteur peu inſtruit ſur l'article, eſt de connoître la cauſe & l'origine des rhumes de cerveau. On peut dire en général, que le principe de cet accident arrive, lors qu'ayant chaud, on paſſe dans un air froid ou humide; alors l'inſenſible tranſpiration ſe trouve interceptée; on éprouve une eſpéce de tenſion dans les ſo-

lides, d'altération dans les fluides, qui, en s'insinuant de proche en proche condenſe la lymphe, détermine au cerveau une compreſſion qui devient générale, une compreſſion qui porte même ſur les branches des nerfs optiques, de manière que les globes deviennent comme gonflés ce qui dure tout le temps néceſſaire ; pour que les vaiſſeaux ſe dilatent, pour que la circulation reprenne ſon cours : c'eſt dans cet intervalle que la membrane pituitaire, qui revêt la partie oſſeuſe & cartilagineuſe du nez, devient elle-même gonflée & tendue, de manière qu'il en découle par les glandes & pores excrétoires une ſurabondance de lymphe ſéreuſe : c'eſt, dis-je, dans ces momens de contrariété avec la Nature, que cette lymphe devient viſqueuſe & acrimonieuſe ; qu'elle ſe porte dans les jugulaires, & de ſuite dans la poitrine ; ce qui forme un amas de viſcoſités qui s'attache aux poulmons, & détermine, ce qu'on appelle *rhume de poitrine*.

Le peu de précautions qu'on prend dans les rhumes de cerveau, pour en diminuer la tenſion, & en faciliter le relâchement, vient du peu d'accidens momentanés qu'on en éprouve ; cependant il eſt certain, qu'un rhume de cerveau négligé, & mal mouché, peut déterminer des engorgemens très-graves, par le ſejour de

l'humeur, par celui des incidens, qui ſont quelquefois la cauſe & le principe de ces maux de tête, de ces migraines périodiques, de cette foibleſſe de vue, qui n'arrive que trois ou quatre mois après l'exploſion; voilà ce que j'ai ſouvent vu & reconnu avec cette ſenſibilité naturelle à tous les vrais Obſervateurs; voilà ce qui fait illuſion aux malades, qui ne vont pas à la ſource de la maladie, parce qu'ils ne ſçavent pas que de l'épaiſſiſſement de la lymphe, en général, dépendent le trouble de l'humeur aqueuſe, de la cryſtalline, & de ſuite les maladies les plus graves.

Lorſqu'on ſe trouve attaqué ou ſurpris par un rhume de cerveau, on ne ſçauroit prendre trop tôt toutes les précautions pour en calmer l'impreſſion, & en diminuer les rigueurs; les premières ſont, pour les pauvres, de ſe tenir chaudement, &, pour les riches, de ſe couvrir la tête pendant la nuit avec une ſerviette chauffée à la vapeur du ſucre brûlé; de délayer les humeurs par des mucilagineux, par des adouciſſans propres au tempérament; de mâcher, tous les matins, ſoit des feuilles de cochléaria, ſoit de la racine de pyréthre; d'oindre, tous les ſoirs, en ſe couchant la partie cutanée qui eſt entre les ſourcils, avec un peu d'onguent roſat paſſé au feu; de prendre, tous les

matins, au lieu de tabac, & comme le tabac, une poudre céphalique composée avec :

Poudre de caffé bien pulvérisé, un gros ;
Sucre ordinaire, & le moins rafiné, un gros ;
Poudre de maron-d'inde, un gros ;

le tout bien mêlangé, pour s'en servir comme dessus, & même dans la journée.

Lorsque le rhume de cerveau se trouvera totalement dissipé, il sera nécessaire de faire usage, pendant quelques jours, & une seule fois le jour, des liqueurs ophtalmiques spiritueuses, tant en aspiration nazale, qu'en évaporation oculaire, évitant, autant qu'on le pourra, les endroits humides & aqueux. Pour moi, j'avoue que si j'étois cruellement fatigué par des violens maux de tête, par un rhume de cerveau opiniâtre, je n'hésiterois pas un instant à faire usage de la pommade ophtalmique, qui, en tout état de cause, ne peut jamais nuire aux yeux, & que je regarde comme le stimulant le plus décidé, comme le dépuratif le plus assuré du cerveau, même hors le cas de maladies des yeux; c'est pourquoi j'en ferois usage pendant trois à quatre jours de suite, & en la manière indiquée, bien persuadé que cela diminueroit de beaucoup le volume des humeurs, & rendroit la circulation plus libre.

On peut encore dans les maux de tête, migraines, rhumes de cerveau & autres, qui annoncent la compreſſion de la membrane pituitaire, ou des ſinus frontaux; on peut, dis-je, faire uſage des feuilles de bétoine fraîches, & nouvellement cueillies; on peut s'en ſervir en forme de ſuppoſitoire nazal, c'eſt-à-dire, frotter fortement, entre les doigts, une ou deux de ces feuilles pour les inſérer en forme de bourdonnets dans l'une des deux narines, lui laiſſer faire ſon effet pendant l'eſpace de quinze à vingt minutes, pour l'ôter enſuite & en faire de nouveau autant ſur l'autre. Il eſt certain que le ſuc de cette plante, en picotant la membrane nazale portera de proche en proche les mêmes effets ſur les parties affectées, ſoit par compreſſion, ſoit par irritation, & en fera découler une lymphe muqueuſe qui ſoulagera le malade. La bétoine, que les Botaniſtes appellent *betonica purpurea*, eſt une plante aromatique céphalique, qui croît particulièrement dans les bois; ſes feuilles ſont d'un vert foncé, & ſes fleurs de couleur purpurine. Les perſonnes qui fument, & qui redoutent les rhumes de cerveau, peuvent ſe ſervir de feuilles ſéches, mêlées avec celle de tabac.

Il arrive tous les jours qu'on ſe ſert de topiques, qu'on applique, ſoit ſur le front, ſoit

ſur la fontanelle ; c'eſt avec ce ſecours qu'on cherche à diminuer les violens maux de tête, & qu'on y parvient quelquefois, mais c'eſt toujours au détriment de quelques parties, parce que ces ſortes d'émoliens, en relâchant trop vîte les fibres, produiſent le même effet ſur la membrane pituitaire, & la rendent ſenſible aux moindres impreſſions de l'air : alors on ne doit pas être ſurpris de la multitude de rhumes de cerveau, dont on eſt ſans ceſſe affecté ; ce qui, en rendant les yeux humides & larmoyans, produit inſenſiblement le relâchement des ſolides, & le défaut de circulation des fluides ; mais, par une ſuite des contraires, il eſt d'autres perſonnes qui ne craignent pas d'employer ſur la fontanelle les glaces & glaçons : c'eſt un reméde dont les anciens ſe ſervoient avec peu de ſuccès dans les gouttes ſereines, puiſqu'ils ont toujours regardé cette maladie comme incurable : je le croirois de même qu'eux, ſur-tout lorſqu'on ne diſtingue pas les différens genres de gouttes ſereines, loſqu'on n'employera que des toniques auſſi actifs, des toniques qui, par leur compreſſion criſpent les ſolides, empêchent la circulation des fluides, & décident même de nouveaux embarras ; voilà ce que je vois arriver tous les jours, ſans qu'on prenne les vrais moyens d'y

remédier. Cependant je me propofe de donner mon avis & d'indiquer mes moyens, lorfque je traiterai de cette maladie importante; mais, en attendant, je ne puis trop prévenir le Lecteur des dangers qu'entraîne néceffairement un rhume de cerveau négligé ou mal gouverné.

SECTION VI.

Du Miel de Narbonne, du Gâtinois, & autres; de leur utilité pour atténuer & divifer les humeurs.

LA PHYSIQUE expérimentale eft de toutes les fciences, celle qui eft la plus fufceptible de perfection : depuis qu'elle eft cultivée avec foin, on voit tous les jours ajouter de nouveaux fleurons à fa couronne : les uns, avec l'aide de l'agent électrique, donnent des chaînes à la foudre, & lui prefcrivent la route qu'elle doit tenir; les autres, avec le fecours de l'air inflammable, planent dans les airs, & cherchent une direction qui puiffe les affocier à l'inconftance des vents; voilà les hautes découvertes qui, dans le moment où j'écris, occupent les Grands comme les petits, les Lettrés, comme les non-Lettrés; voilà ce qui fait rumeur dans la Capitale, ce qui émerveille les Villes de pro-

vinces, & ſurprend les habitans des campagnes; mais il n'en eſt pas de même de la Phyſique rurale; le cercle de ſes connoiſſances eſt circonſcrit, & l'ami du vrai, ou le vrai Philoſophe ne cherche qu'à les perfectionner, qu'à les allier avec le bien de l'humanité; on peut dire que tout fixe ſon attention, même juſqu'à la mouche qui vole, ſur-tout, lorſqu'elle peut devenir la bienfaitrice de ſes beſoins, & qu'elle lui fournit un nectar d'autant plus précieux, qu'il eſt l'extrait le plus ſubtil de toutes les plantes.

Il ſeroit ſuperflu de répéter ce que tant d'autres ont dit de cet ordre admirable, de ce régime républicain qui régne parmi ces inſectes utiles; mais ce qu'il eſt néceſſaire de ſçavoir, eſt que toutes les mouches à miel ne ſont pas propres à le recueillir, ou au moins à le tranſmettre; qu'il n'y a que les véritables abeilles, qui, douées comme les autres d'une eſpéce de trompe, ou pompe aſpirante, ſortent de leurs ruches dès la pointe du jour, vont recueillir le ſuc qui couvre les fleurs de la campagne, & reviennent, chargées de ce précieux butin, expectorer promptement dans des creuſets, qu'elles ont préparés, cette eſpéce de mâne celeſte. Il y a trois ſortes de miel, qu'on nomme le *miel-vierge*, le *blanc* & le *jaune*; le premier, eſt celui qu'on tire des gâteaux de cire ſans preſſion,

preſſion, le deuxiéme avec preſſion, & le troiſiéme à l'aide du feu & avec preſſion. Le miel le plus eſtimé, eſt celui de Languedoc & de Provence, mais particulièrement le premier, lorſqu'il vient du petit bourg nommé *Corbière*, qui eſt près de Narbonne; ce qui lui a fait donner le nom de *Miel de Narbonne;* la Champagne, la Touraine, la Picardie fourniſſent auſſi d'aſſez bons miels; mais celui de Normandie eſt mauvais; il eſt colliquatif & mal odorant; il eſt encore une autre eſpéce de miel, qu'on recueille aux environs de Paris, qui a moins de ſaveur & de conſiſtance que les autres: celui qui nous vient de l'étranger, & dont on fait le plus de cas, eſt, ſans contredit, celui de Malte, qui eſt d'un blanc grumelé, & qui conſerve la quinteſſence de tous les aromates; mais il eſt cher, & ne peut convenir qu'aux riches; c'eſt pourquoi le miel de Gâtinois doit être préféré comme un des bons, & le moins couteux.

Le miel a des propriétés qui ne ſont dues qu'à lui-même, & qui n'ont pas beſoin de préparations; ce qui fait que le bon miel délayé à froid dans un breuvage quelconque, peut être regardé comme le calmant le plus avantageux, comme l'apéritif le plus naturel & le plus heureux; je dis, *délayé à froid*, parce que le miel qu'on incorpore avec les drogues pour

le faire bouillir, perd toutes ses qualités bienfaisantes, & devient astringent tonique ; c'est-pourquoi, lorsqu'on veut édulcorer une boisson froide, ou demi-froide, on prend plein une cuiller à caffé de miel, qu'on délaye peu à-peu ; ce qu'on répéte chaque fois. Je ne crains pas de dire que cette édulcoration est dix fois plus avantageuse que le sucre, que tous les syrops tirés au feu ; & j'ajoute que, depuis le temps que je suis à l'observation, j'ai toujours obtenu, avec un peu de patience, des succès au-delà de mes espérances, sur-tout dans les enfans dont les humeurs sont épaisses & visqueuses, dans les enfans qui ont une disposition à devenir scrophuleux, ou qui le sont réellement. Voilà la justice que je dois rendre au miel en général, & en particulier au miel de Corbière. Mais, comme il est d'un prix excessif, on peut choisir le meilleur des autres. Je ne doute pas, & je suis même persuadé, qu'un remède aussi simple, aussi naturel ne sera pas approuvé de tout le monde ; les uns diront que le miel est un incrassant, plus propre à épaissir les humeurs qu'à les rarefier, qu'à les diviser ; les autres, que le miel ne peut pas avoir toutes les propriétés qui conviennent plutôt à certains genres de maladie, qu'à un autre. Je n'ai qu'une réponse à faire ; c'est que le miel, par sa nature,

eſt l'eſſence ſubtile de toutes les plantes; par conſéquent il doit contenir tous les ſels & eſprits volatils qui l'aromatiſent, d'où il eſt aiſé de conclure que le miel eſt un baume naturel, un baume aromatique, balſamique, & qui bien différent du ſucre rafiné, ne peut être nuiſible dans aucune eſpèce de maladie. Du moins, voilà ce que j'ai éprouvé, & ce que j'éprouve tous les jours, ſans avoir eu à me plaindre des reproches qu'on cherche à lui faire, je ne puis donc trop encourager les partiſans du miel à en faire uſage, & ſur-tout pour les enfans.

CHAPITRE VII.

Des marques de l'Adoleſcence ou de la Puberté; âge ſecond ou deuxiéme époque de la vie de l'Homme.

J'AI cherché à établir le premier âge de l'enfance, avec toutes les infirmités qui accompagnent ſa naiſſance; j'ai démontré que cet être animé, n'avoit d'autres ſenſations que celles de ſes beſoins; j'ai prouvé qu'il apporte en naiſſant le germe de toutes les infirmités qui doivent l'aſſaillir, qui ſe développent plus ou

moins vîte, qui ſont plus ou moins funeſtes, ſuivant le plus ou le moins de précautions qu'on prend pour l'alaiter, le nourir, le ſoigner & le vêtir; ſemblable, en cela, à ce jeune arbre, qui, malgré les précautions qu'on prend pour entretenir ſa ſéve, a beſoin de tous les ſucs nouriciers de la terre pour pouſſer ſa première tige, d'où dépend une heureuſe ramification; ne ſeroit-ce pas en effet l'occaſion de dire qu'il en eſt de même de l'adoleſcence, qui eſt le temps le plus précieux pour la Nature, & le plus favorable pour former un homme fort & vigoureux; c'eſt-pourquoi l'on ne ſçauroit prendre trop de ſoins, ni employer trop de précautions pour maintenir le bien-être, ou réparer les torts de la Nature, qui, n'ayant pas été aidée, peut ſe reſſentir de la négligence où l'on a été de ſon enfance. Il n'eſt donc pas étonnant de voir ce jeune adoleſcent encore foible & langoureux; de le voir, aux yeux livides & plombés, nous menacer, ou plutôt nous annoncer les avant-coureurs d'un accident funeſte. Tel eſt le ſort de l'adoleſcence première, parce qu'alors, les mauvais levains, les mauvais ſucs nouriciers, font fermenter un reſte d'humeur de gourme, qui ſe manifeſte, ſoit ſur une partie ſoit ſur une autre, qui rend dix fois plus graves les différens genres de maladies dont j'ai rendu compte, &

auxquelles cet état d'effervefcence eft encore plus fujet.

Le terme de l'enfance, ou le commencement de l'adolefcence, fe comptoit chez les Romains à l'age de douze ans, lorfque nous ne le portons que de quatorze à quinze; c'eft à cette époque que la Nature achève de mettre la dernière main à fon ouvrage ; c'eft alors qu'elle prépare toutes les marques de la virilité, & perfectionne celles qui conftituent le fexe; c'eft alors que l'intelligence commence à fe développer, qu'on voit cette candeur admirable, cette noble timidité fe peindre dans le cœur, pour agir de même dans les yeux, qui font le tableau démonftratif des fenfations de l'ame; on peut dire que ce n'eft plus cet enfant, qui, comme un perroquet, prononce au hazard des naïvetés dont il ne peut apprécier ni le prix ni le mérite; c'eft un être dont l'intelligence eft marquée par une voix plus forte, par un maintien plus honnête, par des précautions plus ménagées: ce ne font plus ces yeux errans & indécis; on ne voit plus la Nature gênée & embaraffée; c'eft un teint de lys & de rofes; c'eft un vifage tout rayonnant des prodiges qui s'opèrent dans tout fon enfemble; enfin c'eft l'entière & libre poffeffion de l'ame qui porte dans toutes les actions ce fentiment

précieux, ce sentiment intime, celui de la réflexion & de la précision.

Quelle différence entre l'enfant & l'adolescent! Le premier jouit de tout & ne profite de rien, lorsque le second met tout en usage pour se concilier l'estime des uns & l'amitié des autres. Heureux celui qui, ainsi favorisé, sait résister au torrent impétueux des passions qui le tourmentent, & le tyrannisent sans cesse; mais, pour peu qu'il s'écarte de ses devoirs, on voit qu'après avoir persévéré pendant un temps, il fait souvent des écarts impardonnables dans un autre, parce qu'il oublie ce qu'il doit à Dieu, aux hommes, ce qu'il se doit à lui-même. Telle est la foiblesse de l'homme, & ce qui nous fait dire: Hélas! Seigneur, le libre arbitre est le sceau de ta justice; mais que de bien, que de mal la fougue des passions n'entraîne-t-elle pas après elle! de combien de maux n'est-elle pas susceptible! c'est un torrent qui accumule flots sur flots, qui, en grondant, qui en grossissant de toute part, vient détruire ce qu'il rencontre, menacer ce qui l'approche, de manière que c'est toujours pour le voyageur, nouveaux dangers, & pour le bâtiment nouveaux précipices: c'est donc avec raison qu'on peut dire aussi qu'une jeunesse, livrée à elle-même, est toujours au moment de faire nau-

frage, fur-tout, lorfqu'elle n'a pas le bonheur de trouver un Pilote heureux, un Mentor fage & prudent, un Mentor qui, par fes exemples, fes bons confeils, fçait peindre les chemins ténébreux du vice, pour faire trouver doux & agréable les fentiers découverts de la vertu. Voilà le Phœnix qu'on ne fçauroit trop rechercher, qu'on ne fçauroit trop favorifer; cependant voilà ce dont on s'occupe peu, parce que des grands-parens croyent avoir tout fait, lorfqu'ils fe font délivrés de la préfence d'un enfant, qu'ils tiennent captif, dans ces Monaftères, dans ces Communautés, dans ces Maifons d'éducation, où une févérité trop altière, & trop forcée, rend la vertu plus à charge que praticable. Mais auffi, à peine fortis de ces fépulchres falutaires, de ces afyles fcholaftiques, à peine délivrés du joug d'un Maître trop févère, on les voit s'écarter de la route directe, oublier le fanctuaire de la vertu, & brifer enfin les chaînes incommodes qu'on avoit forgées aux vices & à l'intempérance.

Voilà l'erreur de tous les fiécles, & particulièrement du fiécle où nous vivons; parce qu'un père voluptueux & fenfuel, craint l'afpect de fon fils; parce qu'une mère encore jeune, redoute la conduite embaraffante de fa fille. Cependant qu'elle eft la loi de la Nature? Quels

ſont les devoirs de la paternité ? Ils ont été connus & pratiqués de tout temps, mais ils ſe ſont perdus de génération en génération; il n'eſt donc pas étonnant de voir l'ingratitude des enfans envers leurs parens, & les parens ne doivent accuſer que leur éloignement pour ceux qui devroient faire le ſujet de leur contemplation & de leurs délices. Tels ſont les remords intérieurs ſur leſquels on cherche à ſe faire illuſion, pour ne pas déranger le but de ſes plaiſirs, & celui de ſes amuſemens.

SECTION PREMIÈRE.

De la différence de tempérament qui exiſte entre les deux ſexes, & de l'influence qui en réſulte pour les Yeux.

LE CRÉATEUR du ciel & de la terre, grand par lui-même, ſans ceſſe environné de ſa Cour céleſte, n'avoit beſoin ni des hommages ni des adorations d'une nouvelle création, d'une nouvelle progéniture, & tout étoit dans l'ordre, & cet ordre étoit de toute éternité; cependant Dieu voulut faire plus; &, après avoir créé l'homme, il forma la femme de la propre ſubſtance de ce premier être, afin de lui démontrer l'union intime qui doit exiſter entre le

mari & ſa compagne : c'eſt de cette union première, qu'eſt iſſu tout ce qui habite la ſurface de la terre, & que devroient dépendre les devoirs de la créature l'une envers l'autre; voilà ce qu'ils ſe ſont promis mutuellement, lorſqu'ils ont reçu l'ordre de Dieu: *Allez, croiſſez & multipliez*. Auſſi, eſt-ce de cette union conjugale de l'homme & de la femme que réſulte la réproduction d'un nouvel être; c'eſt à l'age de puberté que ſe manifeſtent les preuves de cette poſſibilité; mais ces preuves ont plus ou moins de peine à s'établir, à ſe perfectionner.

Le commencement de l'adoleſcence dans un jeune-homme, eſt preſque toujours marqué, ainſi que je l'ai dit ci-devant par un reſte d'humeur de gourme, qui ſe porte de préférence à la tête, & qui par conſéquent fait ſon exploſion, ſoit dans les oreilles, ſoit ſur la bouche, ſoit ſur le nez, ſouvent même ſur les yeux. C'eſt dans ces inſtans de révolutions corporelles qu'il faut être attentif ſur les beſoins de la Nature; qu'il faut chercher à la purger du reſte de ſes mauvais levains; autrement le moment de puberté ſe trouve retardé; le corps même ſouffre de ce retard, & l'on peut dire qu'il tombe dans un état d'apathie, dont il ſe tire ſouvent avec peine. Tout bien conſidéré, j'ai toujours obſervé qu'il eſt eſſentiel, vers l'âge de douze à

treize ans, de saisir l'instant de la Nature en défaut, pour mettre, pendant quelques jours le jeune-homme au régime, & le purger ensuite deux fois, à un jour de distance; mais si l'humeur continue à être rebelle, & que les yeux paroissent s'engorger de plus en plus, j'ai pour usage, lorsque les pulsations du pouls sont trop lentes ou trop fortes, de faire faire une petite saignée, d'établir ensuite le sain-bois au bras gauche, afin de produire une dérivation aussi heureuse que l'incision qu'on pratique au corps d'un jeune arbre, dont la séve est trop gênée ou trop abondante : pour ce qui est des yeux, j'emploie les adoucissans, & de suite les résolutifs, les astringens & les toniques; mais, lorsque le dévelopement de la Nature se fait connoître par une voix plus sonore, par un teint plus vermeil, on doit supprimmer le sain-bois, en purgeant de nouveau, avec les précautions ordinaires.

Les peines & les difficultés qu'éprouve le sexe masculin à l'âge de puberté, ne sont rien en comparaison de celles du sexe feminin : né avec un tempérament plus humide & plus froid, destiné à porter le fruit de la reproduction; c'est alors que la Nature a besoin de plus d'art & de préparations pour perfectionner ce grand œuvre. Que de douleurs de reins, que de coliques intestines, pour déterminer la nature à se débarasser du

ſuperflu d'un ſang qui, pendant un temps, ne doit avoir de ſuppreſſion que pour être la nourriture & l'aliment du germe producteur. Voilà les avant-coureurs & le période de la puberté féminine ; mais auſſi que de maux, que d'angoiſſes n'entraîne-t-elle pas avant & après ces différentes révolutions. Oui, je le dis avec cette franchiſe qui caractériſe les âmes ſenſibles, il n'eſt pas de connoiſſance en médecine, qui m'ait donné plus de peines, plus d'étude, plus d'entraves que les maladies des femmes ; parce qu'il n'eſt pas de révolution qui ait plus de rapport avec les yeux que celles qui dépendent du ſang ; parce que le moindre dérangement porte au cerveau, par conſéquent, ſur l'organe viſuel, comme le plus délicat & le plus ſenſible. Auſſi voit-on tous les jours de jeunes filles avec un teint livide, avec des yeux plombés, accuſer le relâchement & la foibleſſe de ces derniers ; mais, malgré les plaintes réiterées, il ne faut rien faire aux yeux que de les baſſiner matin & ſoir avec l'eau dégourdie, animée d'eau des Carmes ou de Cologne ; &, pour ce qui eſt du traitement général, ſuivre ce qui eſt preſcrit dans les Sections ſuivantes, en faiſant enſorte de ne pas forcer la Nature dans ſes retranchemens.

J'ai héſité, pendant quelque temps, ſi j'entre-

rais dans le détail des maladies des femmes, parce que je trouvois beaucoup de difficultés à s'expliquer ſur un article auſſi délicat; mais,en conſidérant le bien de l'humanité, & la multitude des maladies des yeux qui en ſont l'effet ou les ſuites, j'ai reconnu que ce ſeroit omettre un des points le plus eſſentiel, parce qu'il arrive tous les jours, que, ſans attaquer la cauſe première, on fatigue les yeux par une multitude de remédes qui ne peuvent que les affoiblir; il eſt donc abſolument néceſſaire de prévenir le Public ſur un fait auſſi important, & de le convaincre, qu'en rétabliſſant les fonctions du corps, on retablira les fonctions de l'Œil; qu'il ne s'agit que d'employer des remédes ſimples, pour ne pas contrarier les efforts de la Nature, mais d'être toujours diſpoſé à la favoriſer, à lui prêter la main en cas de beſoin.

SECTION II.

De la foibleſſe de Vue, qui eſt la ſuite & l'effet du Chloroſis, ou Pâles-couleurs.

LORSQU'ON éprouve des jours nébuleux dans le Printems, on en eſt bien dédommagé par les avantages qui en réſultent, par les charmes

qu'il nous préſente ; car, à peine l'aſtre du jour fait-il reſſentir ſes nouvelles influences ſur le ſein de la terre réfroidie, que tout ſemble renaître, animaux, vegétaux, minéraux; tout prend une nouvelle forme, une nouvelle vie : ce n'eſt plus cette Nature engourdie par les rigueurs de l'hiver; c'eſt une chaleur active, c'eſt un feu céleſte, qui anime tout ce qu'il couvre, qui réchauffe tout ce qu'il touche. Eſt-il rien de plus admirable que cette prairie renaiſſante, que cette prairie printannière qui annonce déjà les fleurs dont elle veut ſe parer. Peut-on rien de plus enchanteur que ce parterre ſoigneuſement cultivé, que ce parterre qui préſente l'aſſemblage de fleurs diverſement coloriées; mais, au milieu de tant d'agrémens & de charmes, il eſt cependant, parmi ces prodiges de Nature, des productions dont la tige eſt langoureuſe, dont le coloris eſt plus foible & moins nuancé, parce qu'il exiſte quelques défauts, ſoit dans le germe producteur, ſoit dans la ſéve qui lui ſert d'aliment: or voilà ce qu'on voit & ce qu'on reconnoit tous les jours dans le ſexe feminin, & particulièrement dans les jeunes filles de douze à treize ans, dont le teint eſt décoloré, dont les yeux ſont foibles, livides & enfoncés ; voilà donc le défaut des foibleſſes de la Nature, & la maladie qu'on déſigne ſous

le nom de *Chlorosis* ou *Pâles-couleurs.*

Les pâles-couleurs, dans les jeunes filles non-réglées, proviennent pour l'ordinaire de l'épaississement de la lymphe ou de toute autre cause, mais particulièrement de la mauvaise digestion de l'estomac, & c'est de cette mauvaise digestion que résultent les accidens qui en sont la suite, sur-tout lorsqu'il y a un vice du sang qui prédomine, parce que les alimens mal digérés ne peuvent que produire un mauvais chyle, un chyle épais, une lymphe grossière & incapable de cette fermentation si nécessaire à la circulation; c'est pourquoi nous voyons les jeunes sujets attaqués de cette maladie, avoir le teint pâle & les lévres décolorées; nous les voyons se plaindre de la foiblesse de leurs yeux, tout en accusant la foiblesse de leur corps; aussi est-ce le moment de dire: Heureuses sont celles qui, favorisées d'une bonne constitution, ignorent même jusqu'au moment qui dévoile la Nature; mais cette faveur n'est pas accordée au plus grand nombre; & le plus grand nombre est composé de celles qui ont besoin du secours de l'art, & de toute la prudence du Praticien.

Les pâles-couleurs agissent non-seulement sur le corporel externe, mais même sur l'interne: c'est dans ces momens de crise où les malades se montrent avec un dégout décidé

pour toutes les nouritures ſaines, & un déſir déſordonné pour toutes les choſes contraires; ce qui provient de la mauvaiſe qualité des ſucs gaſtriques; mais,à cette contrariété alimentaire, ſe réunit un ſommeil involontaire, une pareſſe extrême, une laſſitude continuelle, une mélancolie profonde, un oubli de ſoi-même & de tous les êtres qui nous environnent. Voilà l'effet des pâles couleurs, & le peu de reſſources qu'elles laiſſent à la Nature; cependant, ſi l'on veut ranimer leurs yeux & les tirer de cet état de langueur, il faut de toute néceſſité faire agir les remédes ſur les fonctions corporelles: dans ce cas, je proſcris les laiteux, les farineux, les caſéeux & les flatueux; j'ordonne une nouriture ſaine & de facile digeſtion, un exercice journalier mais modéré, afin de faciliter la libre circulation, & de rétablir la qualité du ſang, qui eſt alors plus rempli de ſéroſités lymphatiques, que de globules rouges; enſuite je preſcris les pédi-luves tous les matins, pendant ſept à huit jours, avec la ligature au-deſſous du genou; c'eſt-à-dire, on prend les deux jarretières, on les ſerres à nud au-deſſous des genoux; on met de cette manière les pieds dans l'eau dégourdie, l'eſpace d'une petite demi-heure, après quoi on ſe tient debout, ayant les pieds dans l'eau, on délie les jarretières, on reſte dans cette attitude deux à trois minutes,

avant que de ſortir de l'eau. S'il arrive que cette compreſſion ſanguine ne faſſe ni dérivation ni répercuſſion heureuſe dans les vaiſſeaux de la matrice ou ſes environs, alors je fais boire, à tous les repas, une légère teinture d'eau de Squine, ſçavoir, un demi-gros de racine de ſquine par pinte; je fais prendre, tous les matins, un verre de vin blanc léger, dans lequel on a fait infuſer à froid, pendant trois heures, une préparation de Mars, particulièrement la véritable boule de Nancy; ce que je fais continuer plus ou moins de temps, ſuivant la forte ou délicate conſtitution du ſujet.

Lorſque les pâles-couleurs portent atteinte aux fonctions de l'Œil, ſoit par foibleſſe de vue, ſoit par inflammation des globes; il faut s'attacher à reconnoître la cauſe première, en venant au ſecours des effets qui en ſont la ſuite. C'eſt pourquoi, dans le premier cas, j'ai pour habitude de faire baſſiner, matin & ſoir, le front, les tempes & les yeux avec l'eau dégourdie, animée d'eau des Carmes, & dans le ſecond, avec l'infuſion théïforme de fleurs de mauve, & l'application de la pulpe de pomme; mais, ſi l'on reconnoit que cette inflammation a pour cauſe première l'épaiſſiſſement des humeurs, avec acrimonie de ces mêmes humeurs, il ſera alors à propos de mettre la jeune perſonne au

régime

régime de ſon âge, de lui établir le ſain-bois au bras, & de la purger enſuite doucement, avec les minoratifs; les pâles-couleurs ſont donc, dans les jeunes-filles, le retardement des régles, & la mauvaiſe conſtitution du ſang; dans les femmes mariées les annonces d'une réproduction, dont les accidens ne ſont que paſſagers, & dans les filles réglées, les ſuites d'une ſuppreſſion, ou les effets des pertes blanches, dont il ſera plus amplément parlé, parce que ce genre d'accident devient ſouvent pour les yeux une maladie plus grave qu'on ne le penſe, & à laquelle on ne ſe preſſe pas de remédier.

SECTION III.

Du bien-être des Yeux dans l'éruption des régles; & du mal-aiſe qui en réſulte dans le cas de ſupreſſion.

TOUS les êtres qui exiſtent ſur la ſurface de la terre ſont dans le cas de ſe régénérer, les uns d'une manière, les autres d'une autre: il n'eſt pas de graine qui ne reproduiſe le fruit de ſa génération; point de marcottes celui de ſa reproduction; il n'eſt pas d'arbres, qui, portant des fleurs, ne rapporte des fruits,

à moins que cette eſpéce de fleurs ne ſoit du nombre des incomplétes, dont les Botaniſtes expliquent ſi bien le défaut de génération : telles ſont cependant ces variations de la Nature qu'on rencontre tous les jours ſur-tout dans les végétaux ; heureuſement pour les annimaux, ces phénomènes ſont rares, & les circonſtances en ſont voilées; mais il n'en eſt pas moins vrai de dire qu'un Obſervateur prudent & ſage n'en eſt que plus embaraſſé, lorſqu'il trouve, ou qu'il croit trouver la Nature en défaut. Trop heureux, quand elle ſe manifeſte par des ſignes non équivoques, par des preuves certaines! Car alors la marche eſt réglée, & les moyens curatifs plus aſſurés : telle eſt dans le ſexe l'éruption des régles ; telles ſont les ſuppreſſions, qui, pour l'ordinaire arrivent par défaut de précautions, ou par des abus impardonnables.

On ne craint pas d'avancer que les yeux ſont le tableau viſible de la bonne ou mauvaiſe conſtitution; c'eſt dans ce miroir naturel que ſe peignent les différentes variations de l'économie animale ; & c'eſt particulièrement dans les jeunes filles, où l'on en diſtingue plus aiſément les différentes nuances. Quelle différence entre l'état triſte & langoureux qu'excitent les pâles-couleurs, & cette vivacité toujours active de

la première éruption des régles : ne pouroit-on pas dire que la Nature prend plaiſir à donner des preuves ſenſibles de ſon exiſtence, des preuves qui ſe manifeſtent pour l'ordinaire de quatorze à quinze ans ; c'eſt alors que les vaiſſeaux de la matrice ſe débaraſſent de la ſurabondance de cette lymphe laiteuſe ; c'eſt dans ce moment que les appendices cœcales, & les vaiſſeaux qui les avoiſinent forment ce qu'on appelle, *flux périodique* ou *flux menſtruel* ; je dis périodique, parce que la Nature prend une marche réglée, & qu'elle ſe preſcrit des bornes que la maladie ſeule, que des accidens inopinés peuvent franchir ou retarder. Telle eſt la premiere période des régles, qui ne doivent avoir d'interruption que dans le temps de la groſſeſſe ou de l'alaitement ; qui finiſſent pour l'ordinaire de quarante-cinq à cinquante ans, qui ſe terminent plus aiſément chez les unes, & plus difficilement chez les autres.

Si la Providence a aſſujeti le ſexe à ce flux menſtruel, c'eſt par beſoin, c'eſt par néceſſité, c'eſt en un mot, dans la douce eſpérance de ſe reproduire, & de pourvoir à la ſubſiſtance de l'enfant : d'ailleurs ne reconnoit-on pas tous les jours, que la ſanté de la femme en dépend totalement ; car combien n'arrive-t-il pas d'accidens par des ſuppreſſions qui ſurvien-

nent, ſoit naturellement, ſoit accidentellement: celles qui paroiſſent naturelles ſont occaſionnées par l'épaiſſiſſement de la lymphe laiteuſe & des vaiſſeaux qui la contiennent, par le défaut de réplétion des appendices veineuſes, qui ne peuvent fournir le ſang néceſſaire au flux périodique, & dont le retard eſt toujours à craindre; les accidentelles ont pour cauſe un froid ſubit qui ſaiſit le corps, & particulièrement les extrémités, telles que les jambes & les pieds, un emportement de colère, un chagrin vif & impétueux, une peur imprévue, ou un mouvement de joie inattendue.

Non-ſeulement les menſtrues ſont ſuſceptibles de ſuppreſſions, mais même de diminutions; elles ſont ſuſceptibles de diminution dans les différentes obſtructions des viſcères du bas-ventre, dans les engorgemens de la matrice, parce qu'alors le ſang & la lymphe laiteuſe gonflent plus difficilement les vaiſſeaux vermiculaires & ceux qui les environnent; c'eſt pourquoi je fais prendre tous les matins, à jeun, à demi-heure de diſtance, deux taſſes d'infuſion théïforme de véronique des bois; je preſcris un régime ſec & de facile digeſtion; je fais boire à tous les repas des eaux épurées de Paſſy, qu'on peut mêler avec le vin; obſervant de tenir le corps libre par des lavemens ſimples; ce qu'on

continue en attendant le retour des régles.

Dans le cas de ſuppreſſion, j'ordonne les pédi-luves avec la ligature; je les fais prendre pendant trois ou quatre jours, le matin de préférence, enſuite, je fais boire deux taſſes d'infuſion théïforme de vulneraires ſuiſſes. Si alors rien ne reparoit, & que la malade ſouffre de violens maux de tête, ou des étourdiſſemens fréquens, j'indique la ſaignée au pied comme un moien de révulſion avantageux; je conſeille les eaux épurées de Paſſy, trois verres le matin, à demi-heure de diſtance: mais, s'il arrive que tous ces moyens ne réuſſiſſent pas, je mets la malade au régime; je ſubſtitue aux eaux épurées de Paſſy, ſoit une tiſane, ſoit une eau de veau herbacée, & j'attends les approches des régles, pour la purger deux fois, à un jour de diſtance.

Après avoir établi, autant qu'il eſt poſſible, ma pratique générale dans ces différens genres de maladies, parce qu'il eſt des circonſtances qui m'y obligent néceſſairement; il me reſte actuellement à rendre compte des influences qu'elles portent ſur les yeux, & des moyens curatifs qu'on doit employer. On peut dire, en général, que toutes les ſuppreſſions, de quelque nature qu'elles ſoient, ſont toujours dans le cas de nuire au méchaniſme de la viſion; mais

cependant, excepté le cas d'inflammation, on doit se contenter de chercher à fortifier légèrément ce que la Nature paroit vouloir affoiblir; c'est pourquoi les remédes toniques sont les seuls nécessaires; ce qui me fait ajouter qu'il suffit seulement de bassiner le front, les tempes & les yeux, matin & soir, avec l'eau fraîche en été, & simplement dégourdie en hiver; laquelle eau doit être animée de dix à douze goutes d'eau des Carmes ou de Cologne, pour une once d'eau de rivière ou de fontaine; il n'en est pas de même de l'inflammation du globe, lorsqu'elle annonce une ophtalmie qui paroit vouloir s'y fixer, alors il faut mettre en usage tous les émolliens, tous le adoucissans, afin de diminuer la trop grande fermentation; il faut prendre la résolution de mettre le sain-bois au bras, sur-tout, si l'on a lieu de craindre que l'engorgement soit entretenu par un vice du sang. D'après tous ces procédés, il est aisé de voir, ainsi que je l'ai déjà prouvé, combien il est essentiel, en fait de maladies des yeux, d'attaquer la cause première, pour réussir avantageusement sur la cause seconde. C'est ce qui fait dire qu'il n'est pas de petits moyens en traitement, ni de petits détails en descriptions; aussi est-ce au Lecteur à se rendre aussi indulgent, que facile à se prêter à des répétitions

indiſpenſables, à des répétitions qui deviennent même de première néceſſité ; pour ne pas commettre d'erreur, & tâcher d'obtenir une guériſon aſſurée.

SECTION IV.

De la foibleſſe des Yeux, qui provient des Pertes-blanches.

QUELQUES fautives que nous paroiſſent les opérations de la Nature, il n'eſt pas moins vrai qu'elle a des principes certains, des régles aſſurées qui dirigent l'ordre économique qui régne dans les animaux comme dans les végétaux ; c'eſt donc par une néceſſite qui ſemble contraire à ſes vues, que le corps de cet arbre ſe couvre de mouſſe, que ſes branches ſe deſſéchent, que ſes feuilles jauniſſent, & qu'il donne dans ſa jeuneſſe des marques de décrépitude & de vieilleſſe ; mais auſſi, qu'on aille à la ſource du mal, on verra que la ſéve virtuelle qui lui manque, provient de quelques engorgemens qui ont formé des nodoſités, des écoulemens qui abſorbent les ſucs nouriciers, & les rendent de mauvaiſe qualité ; on verra qu'en prenant de nouvelles précautions, de nouveaux ſoins, on parviendra à lui rendre ſon activité & ſa

vigueur première ; or voilà le portrait naturel de ces infirmités qui arrivent aux femmes & aux filles peu ſoigneuſes d'elles-mêmes, ou qui, dans leur jeuneſſe, ont été ſujettes à ces humeurs ſcrophuleuſes, qui gonflent les glandes, qui engourdiſſent toutes les extrémités, & qui annoncent l'épaiſſiſſement de la lymphe & du ſang. Ce ſont donc ces accidens, ſi rares autrefois, mais malheureuſement trop communs aujourd'hui, qui ſont déſignés ſous le nom de *pertes en blanc.*

Le rapport intime qui exiſte entre les fonctions du corps & celles des yeux, fait que le moindre dérangement qui arrive au premier, porte néceſſairement ſes influences ſur le ſecond : il n'eſt donc pas étonnant de rencontrer tous les jours des vues foibles dans des corps langoureux, dans des corps qui, dès l'âge de quatorze à quinze ans, ne peuvent plus travailler à la lumière, ne voient plus à enfiler une aiguille : voilà ce qui fatigue, ce qui déſole tous les jours les Obſervateurs dans les maladies des yeux, parce qu'ils ſont perſuadés que pour combattre la cauſe ſeconde, il faut attaquer la cauſe première ; ſans quoi on ne fera que fatiguer les yeux & les rendre encore plus malades. Les pertes en blanc, ſont le fléau du ſexe, le dérangement de la ſanté, quelquefois même une

cauſe de ſtérilité. Ce flux lymphatique eſt habituel dans les unes, intermittent dans les autres; mais il annonce toujours une dépravation du ſang, qui le rend plus ou moins acre, plus ou moins corroſif; ſouvent même cette lymphe dégénère en humeur griſe, brune, jaune & rougeâtre, ce qui dépend du vice dont le ſang eſt imprégné, ou de la nature de l'obſtruction qui en fait le ferment.

Autrefois cette maladie étoit rare dans les filles ſages & vertueuſes, & ne ſe manifeſtoit que chez les femmes; ce qui arrivoit, après un accouchement laborieux, après un dépôt laiteux; mais aujourd'hui, il eſt difficile, & ſur-tout à Paris, de trouver quatre à cinq ſujets ſur dix qui en ſoient totalement exempts: je conviens que l'air épais & fœtide qui enveloppe l'atmoſphère de cette Capitale, de cette grande Ville, ne contribue pas peu à mettre nombre d'enfans dans ce cas; je ſçais que le libertinage des pères, l'intempérance des mères tendent & portent à la dépravation du germe producteur; mais il eſt certain que, depuis dix-huit ans que je ſuis à l'obſervation-pratique, j'ai vu cette maladie doubler au moins dans les jeunes ſujets; ce que je crois devoir attribuer en partie au luxe, à la cherté des vivres qui ont déterminé les pauvres comme les riches à

s'empâter, à se glutiner tous les matins l'estomac avec une jatte de caffé au lait, d'un caffé qui n'en porte que le nom, & qui souvent n'est que le résidu de féves grillées, d'un lait qui n'est que de la farine délayée ; voilà avec quoi l'on se nourrit aujourd'hui, sur-tout ceux qui sont les moins aisés, parce qu'il y a moins de dépense à faire, & qu'il leur est plus facile de favoriser leurs plaisirs, de soutenir ce luxe désordonné, qui fait honte à la Nation, qui empêche les riches de secourir les pauvres, parce que ceux-ci couvrent leur misère par des habillemens au-dessus de leur état.

Tel est le tableau, telles sont les réflexions qui affligent le citoyen honnête & vertueux ; mais hélas ! c'est la voix qui crie dans le désert ; c'est sans succès qu'on vous dit : « Pères & mères, » si vous avez contribué à la dépravation du sang » de vos enfans, ne portez pas vos coups plus » loin, & tâchez de réparer, par une bonne nour- » riture, par une nourriture saine, la constitution » chancelante de cette jeune-fille, qui a besoin » de toutes les forces, de toute l'activité de son » sang pour favoriser les premières éruptions de » la Nature. Ne voyez vous pas que ces nourri- » tures épaisses & mal-saines décolorent son visage, » abbattent ses forces, & la rendent incapable des » travaux auxquels vous voulez l'assujettir ; c'est

» donc dans ce moment de crife qu'il faut re-
» doubler de foins & d'attentions ; c'eſt avec des
» entrailles maternelles qu'il faut vouloir, & ne
» pas condeſcendre à des déſirs bizares, à des
» dégoûts dépravés, qui annoncent les beſoins de
» la Nature, & la néceſſité de recourir à des Pra-
» ticiens inſtruits ».

Le traitement curatif des pertes en blanc, conſiſte à attaquer les cauſes qui les ont produites : ces cauſes ſont, pour l'ordinaire, dans les jeunes filles, ainſi que je viens de l'obſerver, l'effet d'un vice du ſang, rarement d'un défaut de conformation, mais ſouvent d'une nourriture mal ſaine & peu ſanguine ; elles ſont la ſuite d'une paſſion chimérique & déſordonnée ; elles proviennent dans les femmes mariés d'une fauſſe-couche, d'une ſuite de couches, d'un dépôt laiteux, & malheureuſement quelquefois d'un vice honteux : voilà les accidens qui affligent le ſexe feminin, & qui ſont plus à craindre que les maladies mêmes, parce qu'une maladie décidée a des périodes marqués, des époques curatives, au lieu que cette dépravation du ſang ſe maſque ſous différentes formes, ſous différens aſpects, & devient toujours un hydre ſans ceſſe renaiſſant.

En général, les pertes-blanches ſont ou laiteuſes ou lymphatiques ; dans les deux cas, elles

ne peuvent provenir que du relâchement des vaiſſeaux qui les contiennent, & de la ſurabondance qui y reflue; c'eſt pourquoi, ce que j'ai vu réuſſir le mieux, & ce qui m'a preſque toujours réuſſi, ce ſont les préparations martiales qu'on prend tous les matins à jeun de quinzaine en quinzaine, c'eſt-à-dire en laiſſant quinze jours de repos; ce ſont les eaux minérales, telles que celles de Paſſy qu'on boit aux repas, & qu'on peut mêlanger avec le vin pendant un mois ou cinq ſemaines; ce ſont, en un mot, les ſoins de propreté de ſoi-même, avec l'eau plutôt froide que chaude, & ſans mêlange. Telles ſont les indications générales auxquelles doit ſe réunir un régime doux & de facile digeſtion; c'eſt pourquoi on doit éviter, autant qu'il ſera poſſible, les laiteux, les farineux & les flatueux : à l'égard des rémédes oculaires, ce ſont toujours les mêmes préceptes qui émanent de cet axiôme indubitable : *ſublatâ causâ, tollitur effectus*. C'eſt pourquoi on ſe conduira en conſéquence, & d'après les indications ci-deſſus, c'eſt-à-dire avec les toniques, & toniques-ſpiritueux.



SECTION V.

Des pertes en rouge, qui entraînent nécessairement la foiblesse du corps & celle des Yeux.

Il n'est rien sur la terre & sur l'onde qui n'éprouve des crises, qui ne soit sujet à des révolutions; chaque climat, chaque peuple, chaque âge a les siennes qui lui sont propres; cependant la Nature est la même en tous temps, en tous lieux; & le sang qui circule dans les veines du Chinois, est le même que celui qui remplit celles du François: il n'est donc pas d'exceptions à la régle générale; mais il est des circonstances qui en varient les effets, & ces variations sont plus sensibles dans le sexe, qui a besoin d'une évacuation naturelle & périodique, pour se débarasser du superflu d'une substance qui ne doit servir qu'à une nouvelle reproduction. Le sang, cette partie active & nutritive de notre existence, ne peut éprouver des pertes surabondantes, que les yeux n'en soient affectés: aussi voit-on journellement des femmes, ainsi que des filles, tomber dans un état de maigreur, de marasme, d'anéantissement qui est la suite & l'effet de cette dissolution sanguine, connue sous le nom de *pertes-rouges.*

Les pertes de ſang ſont ſuſceptibles de deux périodes différens, & qu'il ne faut pas confondre ; les unes ſont la ſuite des régles immodérées, les autres ſont des pertes réelles ; les premières ont lieu, lorſque le retour des régles eſt trop fréquent, l'écoulement trop long & l'abondance trop grande ; les ſecondes ſont des pertes réelles, lorſqu'elles ſont ſurabondantes, & qu'elles paſſent le temps limité par la Nature : dans tous les deux cas, la cauſe déterminante eſt preſque toujours le gonflement des vaiſſeaux laiteux, & la dilatation des apendices veineuſes. Que ce ſoit une cauſe, que ce ſoit une autre qui les ait déterminées, le fait n'en eſt pas moins vrai ; mais les moyens curatifs peuvent demander des précautions & des ménagemens particuliers.

Les pertes de ſang ſont toujours une maladie fâcheuſe, & quelquefois dangereuſe, parce que les obſtructions & les engorgemens peuvent en être la ſuite ; parce que dans ce cas, les pulſations des artères ſont lentes & petites, le viſage pâle & décoloré, les extrémités froides & engourdies ; parce que le dégoût accompagne ſouvent le beſoin, & conduit les malades peu-à-peu dans un état de dépériſſement & de cachexie. Voilà les triſtes gradations des pertes ſanguines, qui exigent, pour la guériſon,

que la malade ſoit au lit, qu'on faſſe dans le principe une ou deux ſaignées au bras, afin de diminuer le volume du ſang qui eſt preſſé, & pouſſé avec trop d'impétuoſité dans les vaiſſeaux; mais, ſi la perte eſt ancienne, l'effuſion ſanguine deviendroit infructueuſe & même dangereuſe, parce que ce ſeroit augmenter le défaut de ton, de reſſort, dont les vaiſſeaux ſont affectés, & dont ils commencent alors à manquer. C'eſt pourquoi il faut ſeulement tenir la malade à un régime doux, à des potions tempérentes & légérement aſtringentes & réſolutives, lui défendant les laiteux, qui ne feroient qu'appauvrir de plus en plus la maſſe du ſang, ſans diminuer la cauſe de la maladie; mais ce que je ne puis trop recommander, c'eſt l'infuſion de véronique des bois, dont on prendra tous les matins deux taſſes, à demi-heure de diſtance, & qu'on poura édulcorer avec le ſirop de violette. Cette boiſſon, toute ſimple qu'elle eſt, m'a toujours paru d'un grand ſecours dans les pertes, dans les régles immodérées, parce que ſa vertu réſolutive qui en eſt le principe agit plus efficacement.

Après une maladie auſſi grave, après une perte auſſi abondante, il n'eſt pas ſurprenant de voir des yeux foibles & langoureux, des yeux qui refuſent le ſervice: c'eſt pourquoi, ſans être

effrayé de tous les ſymptôme apparens, il faut cependant chercher à rétablir le ton & le reſſort qu'ils ont perdu, il faut baſſiner, matin & ſoir, le front, les tempes & les yeux avec l'eau ſimple, animée de l'eau des Carmes; il faut faire uſage, pendant une quinzaine de jours, de l'eau de Cologne, tant en aſpiration nazale qu'en évaporation oculaire; mais, dans le cas où la foibleſſe ſeroit permanente, il faudroit animer l'eau de Cologne avec dix à douze goutes d'eſprit volatil aromatique huileux pour une once de liqueur, & ſe ſervir, pour le bain des yeux, de l'eau ophtalmique ou de celle de joubarbe préparée. Tels ſont les remédes les plus propres à ce genre de maladie, & que j'ai toujours employés en pareille circonſtance, à moins qu'il ne ſurvienne une inflammation qui en dérangeroit l'ordre, en forçant la malade de recourir aux moyens déſignés dans l'article *Ophtalmie*, ainſi qu'il eſt amplément expliqué dans la ſection qui regarde cette maladie.



SECTION VI.

SECTION VI.

Des accidens qui arrivent aux Yeux pendant la grossesse ; & des moyens qu'on doit prendre pour y remédier.

IL n'est pas de leçons plus parlantes, de préceptes plus positifs que l'instinct des brutes aux approches de leur fécondation, au moment de leur réproduction. Dans les uns, c'est un ramage mélodieux qui annonce les prodiges constans de la Nature ; dans les autres, ce sont des soins tout particuliers, pour attendre le moment de la maternité. Peut-on rien de plus admirable que la structure économique de ce nid d'hirondéle, de plus artistement préparé que celui de la fauvette? Que de précautions pour maintenir cette chaleur douce & vivifiante qui doit féconder l'œuf producteur ; que de peines ne prend pas cette lapine pour se fabriquer une retraite souterreine, pour mettre ses petits à l'abri des injures de l'air, & attendre le moment heureux de se dépouiller de son propre poil pour les recevoir. Voilà la loi de la Nature ; voilà l'instinct des brutes, qui n'ont pas à redouter les entraves qu'entraine une vie voluptueuse, & qui rendent la grossesse des femmes toujours sujette à des

accidens plus ou moins multipliés : de ce nombre ſont les fluxions, les ophtalmies que déterminent les révolutions ſanguines de la groſſeſſe & de l'enfantement.

La groſſeſſe eſt le fruit de l'union conjugale ; c'eſt la paix du ménage ; c'eſt le ralliment d'une intelligence réciproque, c'eſt le triomphe des deux à la fois : autant il eſt doux, pour l'un, de s'entendre dire *mon père*, autant il eſt délicieux, pour l'autre, d'être apellée *ma mère* : mais, hélas ! ces roſes ſont ſouvent entrelacées d'épines par la mauvaiſe ſanté de celui-ci, par la perte de celle-là ; telle eſt l'inſtabilité des événemens ; telles ſont les révolutions auxquelles il faut s'attendre. Le ſang eſt, comme je l'ai ci-devant démontré, le produit des alimens qui ſont diſſous dans l'eſtomac par l'action de la ſalive, & des ſucs gaſtriques ; ces alimens remués & agités par les ſecouſſes de ce viſcère, deviennent une bouillie aigrelette, connue ſous le nom de *chyme*, qui, en ſe portant dans les inteſtins grêles, en ſe mêlant avec la bile & le ſuc pancréatique, reçoit une nouvelle liquéfaction, & prend le nom de *chyle*, qui ſe réunit avec la lymphe dans le canal thorachique, pour enſuite ſe porter avec le ſang dans la ſous-clavière gauche : voilà donc la marche & la progreſſion du ſang qui doit ſervir

de ſubſtance & de nourriture à une nouvelle progéniture. Cette ſubſtance eſt donc le propre ſang de la mère ; c'eſt pourquoi les femmes & les filles ſont ſujettes à un ſuperflu ſanguin, connu ſous le nom de cours périodique, afin que, dans le cas de reproduction, elles puiſſent, comme nous l'avons dit, nourrir le nouvel être, ſans rien perdre de ce qui leur eſt néceſſaire pour ſoutenir leur vie alimentaire.

Je n'entrerai dans aucun détail ſur les prodiges de la groſſeſſe, ſur les phénoménes que produit la Nature ; mais je dirai que les dégoûts & les appetits bizares, qu'éprouvent les femmes groſſes, pendant les deux ou trois premiers mois, ſont ſuffiſans pour envelopper l'eſtomac de mauvais levains, qui déterminent de mauvaiſes digeſtions, d'où réſulte un chyle épais, un chyle incraſſant, qui porte l'engorgement dans tous les vaiſſeaux, & ſucceſſivement dans ceux de l'Œil ; il n'eſt donc pas étonnant de voir ces différentes fluxions, ces ophtalmies marquées, dont les femmes groſſes ſont affectées ; je dirai plus, c'eſt que le ſang deſtiné à la nourriture de l'enfant, ne peut devenir, pendant ce premier temps, que ſurabondant, par conſéquent refluer au cerveau, & déterminer des fluxions ſanguines ; dans le premier cas, la conduite que j'ai toujours tenue, eſt de purger

la mère avec des purgatifs doux, tels que la manne en forte, & la follicule de ſenné en infuſion; répéter cette médecine deux fois à un jour de diſtance, ſi toutefois le beſoin le requiert; dans le deuxiéme, chercher à faire une dérivation heureuſe par une ſaignée au bras; la faire ſuivant l'indication: ſur-tout, ſi elle ſe trouve dans les trois ou quatre premiers mois de la groſſeſſe. Du reſte, preſcrire les ſtomachiques, ou quelques grains de rhubarbe en poudre, délayés dans la première cuillerée de ſoupe; mais, en général, le grand principe dans les groſſeſſes, eſt de ne s'occuper qu'à modérer les incommodités légères qui ſurviennent; qu'à les adoucir, ſans entreprendre de les guérir, parce que, dans ce cas comme dans bien d'autres, il faut toujours marcher derrière la Nature, & ne prendre les armes que lorſqu'elle paroit le réclamer.

D'après de pareils principes, il eſt aiſé de conclure qu'on doit uſer des mêmes précautions & des mêmes ménagemens pour empêcher les effets de cette ophtalmie naiſſante; c'eſt-à-dire qu'on doit ſe contenter des remédes ſimples & palliatifs, qui ſont de mâcher, une ou deux fois le jour, des feuilles de cochléaria, de prendre des remédes ordinaires, ſoit le matin, ſoit le ſoir; de baſſiner le front, les tempes & les yeux en

hiver, avec une infuſion de fleurs de mauve, & l'application de la pulpe de pomme, le faire en été avec l'eau de laitue, & ſon application de même; ce qu'on répetera deux ou trois fois le jour, ſuivant les différentes indications: or c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de détailler, parce qu'un Oculiſte inſtruit doit ſçavoir ſimplifier ou modifier les remédes, ſuivant les circonſtances; ſur-tout lorſqu'elles ſe manifeſtent au moment de l'accouchement ou les jours ſuivans.

CHAPITRE VIII.

De l'effet des Paſſions hyſtériques, ſur l'organe de la Vue.

L'UNION conjugale eſt d'inſtitution divine; c'eſt Dieu lui-même qui a prononcé, les promeſſes en ſont mutuelles, elles ſont ſacrées, elles ſe font en face des Autels, en préſence de deux témoins, qui s'annoncent pour les garants de cet acte ſolemnel; or, d'après des aveux auſſi ſaints, auſſi publics, les contractans deviennent propriétaires l'un de l'autre; ils ne doivent plus faire qu'un même cœur, qu'un même corps, qu'une même ame; l'autorité qui réſide dans l'un, doit auſſi avoir lieu dans l'autre; & il n'y a de différence que dans l'admiſſion

des loix, qui accordent à l'homme la direction domaniale, au moins pour le général. Voilà les devoirs; voilà les engagemens du mari & de la femme. Le premier est un être privilégié de Dieu & de la Nature; le second moins favorisé, est d'une constitution naturellement foible & délicate; ce sont, tous les jours, de nouveaux maux, de nouvelles infirmités qui tyrannisent un tempérament malheureux dans ses causes, comme dans ses effets; c'est donc avec raison qu'on ne cesse de plaindre le sexe & ses foiblesses, dans les écarts qu'il éprouve de la bizarerie de la Nature; il en est un, entre-autres, qui porte une cruelle atteinte aux yeux, & qu'on désigne sous le titre de *passion hystérique*, ou *suffocation utérine*.

Les passions hystériques sont la réunion de plusieurs maladies différentes; elles sont sujettes à des paroxysmes plus ou moins fréquens, plus ou moins longs, plus ou moins violens, suivant les différentes causes ou les différentes circonstances qui les accompagnent; les retours en sont peu réguliers, & ne gardent aucun période certain. Ils sont précédés par des baillemens, par des hoquets, par des feux qui montent au visage; ils finissent par des soupirs profonds, par l'éruption des vents qui sortent de l'estomac; dans l'accès des paroxysmes; il n'y a souvent

nulle connoiſſance, nul ſentiment, il y a même difficulté d'entendre & de voir, ſans aucune cauſe apparente, parce qu'il exiſte des convulſions, des paralyſies paſſagères, ſoit d'une jambe, ſoit d'un bras, ſoit d'une main; enfin il arrive que les malades tombent dans des états très-oppoſés, comme de verſer des larmes ſans aucun ſujet, ou d'éclater par des rires qui n'ont aucune cauſe.

Tels ſont les ſymptômes ordinaires de la paſſion hyſtérique, qui ſont ſuivis de différens accidens, & qui ſe manifeſtent par une tenſion nerveuſe, tant interne qu'externe; par une chaleur utérine, qui porte l'éréthiſme du bas en haut, & la criſpation dans toutes les extrémités, d'où il arrive que les malades éprouvent un engourdiſſement général; que toutes les voies baſſes ſe gonflent; que le bas-ventre ſe trouve affecté d'une eſpéce de boule qui varie ſes effets ſuivant les attaques, & qui paroît plus grande ou plus molle, plus petite ou plus dure, d'après les efforts convulſifs: il arrive, dis-je, que l'eſtomac & la poitrine ſe reſsèrent au point de déterminer le gonflement du col, la tenſion des jugulaires, & ſucceſſivement l'embarras du cerveau avec la perte de la vue: c'eſt alors que les pupilles ſont dilatées, qu'un terne livide couvre la cornée, que les yeux reſtent fixes &

immobiles dans leurs mouvemens : cet état dure environ une heure plus ou moins, ſuivant la fréquence des accès, & la force du tempérament; lorſque la détente nerveuſe ſe manifeſte, la malade ſemble revenir comme d'une ſtupeur léthargique, qui lui laiſſe une laſſitude incroyable; mais les yeux reſtent ſouvent dans une obtuſion générale pendant cinq à ſix heures de ſuite, de manière que cette maladie ne diffère de l'épilepſie, que par ſes cauſes vraiſemblables. Voilà ce que j'ai été ſouvent à portée de remarquer, à cauſe de la terreur qu'inſpire le temps de l'aveuglement.

Les femmes & les filles ſont ſujetes à cette maladie, qui quelquefois provient d'un état contre Nature, ou d'une ſtérilité forcée, quelquefois auſſi d'un caractère bouillant & colérique, le plus ſouvent d'une paſſion chimérique ou d'une amitié déſordonnée : on peut juger des cauſes déterminantes à l'aſpect des malades; les unes ont la triſteſſe répandue ſur le viſage, comme dans leurs actions; les autres ſont taciturnes ou mélancholiques, & fuient la ſociété; enfin il en eſt d'autres peu ſéantes dans leur maintien, laſcives dans les propos, libidineuſes dans leurs regards. Tels ſont les maux bien capables d'allarmer la ſenſibilité des parens, & de plaindre le ſujet qui en eſt la victime.

Dans une circonſtance auſſi embarraſſante, j'ai toujours remarqué que la perte de vue momentannée provenoit de la criſpation nerveuſe qui demande une détente douce. C'eſt pourquoi j'ai ſouvent employé avec confiance & ſuccès, les demi-bains, préparés avec l'eau de ſavon; c'eſt-à-dire, on a une boule de ſavon qu'on diſſout dans l'eau avant que la malade y entre, on lui laiſſe enſuite ce ſoin pendant le temps du demi-bain, qui doit durer de cinquante-cinq à ſoixante minutes, l'eau au vingt-un ou vingt-deuxiéme degré, ce qu'on répétera d'un cours périodique poſſible à l'autre; ayant ſoin de faire boire tous les matins trois taſſes d'eau de gruau de Bretagne qu'on édulcorera avec le ſyrop de violette, & dont on fera prendre une taſſe dans le bain, l'autre en ſortant du bain, & la troiſiéme, demi-heure après. Du reſte on fait obſerver un régime doux & de facile digeſtion; un exercice journalier mais modéré, avec l'attention de tenir le corps libre par des remédes à l'eau de ſon, & qu'on rend même émolliens le plus qu'il eſt poſſible; telle eſt la conduite corporelle qui agira tout naturellement ſur les affections ſpaſmodiques des yeux, qui n'ont beſoin que d'être baſſinés, matin & ſoir, avec l'eau dégourdie, animée d'eau des Carmes ou de Cologne, à moins que la ſitua-

tion des globes ne donne lieu de craindre une ſemi-paralyſie ou goutte ſéreine imparfaite ; car alors c'eſt à la prudence du Médecin-Oculiſte d'agir en conſéquence, & de ſe conformer à la Section qui regarde cet article.

SECTION PREMIÈRE.

Des accidens qui arrivent aux Yeux, après un lait répandu ; ou par ſuite d'un dépôt laiteux.

Le corps eſt un composé de ſolides & de fluides, qui ont chacun leur action & leur propriété, qui agiſſent ſuivant l'ordre qui leur eſt preſcrit, ſuivant la direction qui leur eſt marquée ; c'eſt toujours le même mouvement, la même circulation que rien ne doit changer, varier ni altérer ; autrement le trouble & la confuſion s'établiſſent de proche en proche ; les flots augmentent, la digue ſe rompt, & le mal ſe manifeſte ; ſemblable en cela au débordement d'une rivière, qui ne ſort de ſon lit, qui ne ſe dérange de ſon cours, qu'autant qu'elle eſt forcée par l'impétuoſité des vents, par l'accroiſſement des eaux ; alors ce n'eſt plus le même fluide clair & limpide, c'eſt une eau

bourbeuſe, une eau chargée de toutes les immondices de la Nature. Tel eſt, par métaphore, l'état triſte & malheureux de cette jeune femme, bien portante d'ailleurs; qui, à la ſuite d'une couche ou fauſſe-couche qui, après des vidanges mal ſoignées, après un lait mal évacué ou trop-tôt ſupprimé, éprouve des engorgemens multipliés, ſe trouve, pour ainſi-dire, percluſe d'un membre, ou affectée d'une Ophtalmie meurtrière pour les yeux: voilà ce qu'on nomme *épanchement de lait* ou, pour mieux dire, *dépôt laiteux*.

Il eſt malheureux pour les femmes aiſées de ne pouvoir alaiter leurs enfans, & ſuivre en cela l'ordre de la Nature, qui ne perd jamais ſes droits, & qu'on ne contrarie pas en-vain. Auſſi voit-on tous les jours, que les femmes riches & oiſeuſes ſont plus ſujetes aux accidens laiteux, que celles qui, par état ménent une vie active & laborieuſe, parce que l'action ſans ceſſe repétée ſert de ſtimulant aux voies de la circulation. Les dépôts laiteux ſont, ou œdémateux ou phlégmoneux; les premiers ſe diſſipent pour l'ordinaire par la voie de la réſolution, les ſeconds forment des embarras plus ou moins ſenſibles, quelquefois même des engorgemens, d'où réſultent des abſcès qui viennent à ſuppuration; ces ſortes de dépôts arrivent ordinaire-

ment aux jambes, aux cuiſſes, aux bras, aux épaules, au col; ſouvent aux yeux; mais plus rarement aux parties internes, parce que la lymphe qui circule intérieurement eſt moins ſuſceptible de l'impreſſion du froid, que les parties externes.

D'après cet expoſé, il paroit probable que le lait qui ſe trouve ſurabondant dans les mammelles, ne pouvant pas paſſer dans le ſang, qui eſt trop épais pour le recevoir, eſt forcé de ſe mêler avec la lymphe, qui eſt plus limpide, & qui par conſéquent devient laiteuſe & plus épaiſſe; d'où il arrive que, ne pouvant plus traverſer les glandes conglobées, il doit en réſulter un gonflement œdémateux; ces ſortes d'accidens attaquent plus ſouvent celles qui ſe nouriſſent d'alimens ſucculens, ou qui font étouffer leur lait; ce qui provient de la répercuſſion & du défaut de circulation; mais, dans tous les cas, il ne faut pas confondre les dépôts laiteux avec l'humeur de rhumatiſme, qui d'ordinaire, eſt un levain acrimonieux qui irrite les ſolides, & les rend ſenſibles; d'ailleurs, la faute ſeroit légère, puiſque ce ſont preſque toujours les mêmes moyens, les mêmes remédes qu'on emploie pour diviſer l'un, ou combattre l'autre.

Les dépôts laiteux attaquent plus particulièrement les glandes des paupières que le globe

de l'Œil ; ce n'eſt pas cependant que l'ophtalmie parfaite ou imparfaite, qui en eſt pour l'ordinaire la ſuite, ne porte ſouvent le trouble dans les humeurs aqueuſe & cryſtalline, dans les vaiſſeaux même de la capſule du criſtallin ; c'eſt pourquoi, j'ai cru devoir en faire une maladie du globe, dont voici l'expoſé curatif, & la manière la plus ſimple d'y remédier. Après avoir bien examiné les yeux de la malade, & m'être aſſuré d'un engorgement ou dépôt laiteux, ma régle eſt de mettre la ſouffrante au régime, d'établir le ſain-bois au bras gauche, pendant un an ; de lui faire prendre tous les matins deux taſſes d'infuſion de véronique des bois, ajoutant, en hiver, à tous les répas, une légère teinture d'eau de Squine, qu'on peut mêlanger avec le vin ; du reſte tenir le corps libre par des remédes ſimples, & la priver de tous les alimens laiteux, farineux & flatueux ; la purger, de ſix ſemaines en ſix ſemaines, avec les purgatifs doux dans leſquels on peut faire entrer le ſel de *duobus*, ſuivant la doſe qui convient au tempérament.

Telle eſt la conduite corporelle à laquelle je réunis les remédes oculaires, qui ſont de mâcher, trois à quatre fois la ſemaine, ſoit des feuilles de cochléaria, ſoit gros comme un pois de racine de pyréthre, de ſe ſervir journellement, pendant cinq à ſix ſemaines de ſuite,

& une ſeule fois le jour de la pommade ophtalmique, en baſſinant trois à quatre fois dans la journée, le front, les tempes & les yeux, avec une infuſion de fleurs de mauve, & enſuite en appliquant la pulpe de pomme ou autre. Lorſque l'uſage de la pommade eſt ceſſé, & que la fermentation de l'humeur paroit diminuée; il ne faut plus ſe ſervir, pour les yeux, que de l'infuſion de fleurs de ſureau, matin & ſoir, & plutôt froide que chaude. Enfin, après un an de combat, plus ou moins, c'eſt à dire, après que les ſymptômes des embarras laiteux ont diſparu, il faut ſupprimer le ſain-bois, avec les précautions ordinaires, & ſuivre encore pendant quelque temps le même régime. Tel eſt à peu-près le période d'une maladie qui m'a ſouvent donné le change, & beaucoup de peines, ſur-tout lorſqu'elle ſe trouve compliquée avec un vice du ſang; ce qui n'eſt que trop ordinaire, dans le ſiécle intempérant où nous vivons, & où les femmes ſe preſſent de jouir d'un moment dont le ſouvenir & les effets deviennent ſouvent bien douloureux. Puiſſe cette leçon paſſagère ſervir de correctif aux déſirs immodérés du ſexe, & rendre les hommes plus jaloux de la gloire d'une heureuſe paternité!



SECTION II.

De l'examen des Yeux, dans le choix d'un état.

L'ÉDUCATION eſt le bien le plus précieux; bien que ni le temps, ni l'inconſtance de la fortune ne peuvent nous enlever; elle fait tout-à-la fois la gloire & l'ornement du riche, comme elle eſt le tréſor & l'appanage du pauvre. L'éducation première & du premier âge eſt & appartient à tous les hommes; l'éducation ſeconde ſe diviſe en deux branches, qui ſe ſubdiviſent encore, l'une eſt claſſique, l'autre eſt méchanique, & toutes deux ont différens rapports entre-elles : voilà ce qui partage les diverſes claſſes de la ſociété, où chacun prend ſon rang, & cherche à acquérir les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, mais, pour cela, il faut des yeux, parce qu'ils ſont le flambeau qui en éclaire la marche. L'éducation en général eſt ſuſceptible d'ornemens & d'agrémens pour les uns, comme elle exige la force & la ſanté dans les autres; de manière que les parens ne peuvent être trop attentifs ſur le choix de l'état de leurs enfans; c'eſt à eux qu'eſt reſervé le devoir de conſulter ſi telle profeſſion ne peut

pas nuire à tel tempérament, si les yeux qui en dirigent la conduite sont assez forts pour soutenir le poids du jour, & souvent celui de la nuit. Telles sont les raisons qui m'ont déterminé à cette Section particulière, & à donner quelques notions relatives à ce sujet.

J'ai eté si souvent le témoin des accidens arrivés aux yeux des jeunes-personnes, soit par un travail trop assidu, ou par des veilles trop longues; soit par une application trop forcée ou trop compliquée, pour le genre de vue qui leur est naturel; de manière que je me suis toujours proposé, en donnant mon avis, de rendre, s'il est possible, un service essentiel à l'Humanité. Les adolescens du premier âge ne sont ni assez susceptibles de réflexions, ni assez capables de discernement, pour faire choix d'un état qui soit analogue à la foiblesse de leur tempérament, à la délicatesse de leurs yeux; c'est donc aux pères & mères à devenir en ce genre les mentors de leurs enfans; c'est à eux, en consultant leurs goûts & leurs inclinations, de chercher à les décider pour un genre de travail auquel tous les rapports se trouvent réunis: voilà la loi naturelle; voilà le devoir des parens, d'où dépend le bien-être & le bonheur de ceux à qui ils ont donné le jour; c'est donc à eux à ne pas se laisser dominer par des arrangemens de

de famille, par des intérêts perſonnels ; il faut que leur choix ſoit pur, qu'il ſoit ſans tache, s'ils ne veulent pas s'expoſer aux reproches des jeunes victimes, qui, au moment de jouir du fruit de leurs travaux, ſont obligés, ſouvent même forcés d'en abandonner la cheville ouvrière. Voilà ce que j'ai vu, ce que je rencontre dans les grands comme dans les petits ; dans l'égliſe comme dans la robe, dans l'épée comme dans la finance, & enfin dans tous les ordres de l'état, mais plus particulièrement dans la claſſe inférieure qui eſt celle des Artiſtes, des Ouvriers qui travaillent le fer & l'acier, qui manient le pinceau ou l'aiguille, & pour leſquels la tenſion oculaire eſt abſolument néceſſaire.

Que de choſes j'aurois à dire pour traiter la matière à fond, pour décider les parens à devenir les directeurs de la fortune de leurs enfans. Mais il ſeroit trop long d'entrer dans tous les détails, de rapporter tous les accidens qui peuvent rendre la vue foible & délicate ; c'eſt ce qui fait que je me renferme dans les cauſes générales, qui ſont, que les convulſions du premier âge, que les maladies inflammatoires, que les coups & contuſions arrivées à la tête, ſont bien capables d'affoiblir la vue, d'affecter le cerveau, de relâcher toutes les parties nerveuſes & muſculeuſes, par conſéquent, de

porter atteinte à celles qui ſont ſi néceſſaires au méchaniſme de la viſion. Le devoir des pères & mères, eſt donc, de ne pas s'en rapporter à eux-mêmes pour le choix de l'état de leurs enfans, mais de conſulter les perſonnes d'une réputation connue & avouée dans les différentes maladies qui affectent le corps & les yeux : alors il n'y auroit pas tant de plaintes, tant de réclamations; on ne verroit plus ces individus mercénaires, ces triſtes journaliers, quitter un état qui ne peut les faire vivre, n'oſer en prendre un autre, dans la crainte de devenir borgnes ou aveugles. Que cette allégation ſoit vraie dans les uns, fauſſe dans les autres, il n'en eſt pas moins vrai de dire que le fait eſt certain dans le principe; que c'eſt un tableau journalier dont je ſuis ſonvent le témoin, & qui me fait accuſer la dureté injuſte des parens, le trait ſuivant en eſt la preuve.

Une jeune perſonne, du nombre de celles qui affichent l'extérieur de la volupté, vint un jour, avec un attirail pompeux, me préſenter un de ces enfans que la Nature donne, mais que les loix méconnoiſſent : cette précieuſe ridicule crut devoir fendre la foule qui m'environnoit, pour ſe faire donner une audience auſſi prompte que privilégiée; mais, comme ſon ton, ſa miſe & ſa démarche ne pouvoient

m'en imposer ; je la priai de s'asseoir, & d'attendre que je pusse l'écouter : fâchée ou surprise que j'eusse autant d'égards pour les pauvres que pour les riches, elle revint deux à trois fois à la charge, pour me dire, avec un ton de petite maîtresse, « qu'elle étoit pressée, qu'elle avoit » un rendez-vous, que sa fille, âgée de onze à » douze ans, n'avoit qu'un petit bobo, qu'une » misère, que c'étoit une petite paresseuse, une » volontaire, qui ne se trouvoit jamais plus mal » qu'à son *forte-piano*, dont elle rendoit les » accords dissonans, sous prétexte qu'elle ne » pouvoit lire la musique ».

Tout en écoutant la mère, je considérois & j'examinois scrupuleusement les yeux de la fille, qui reçut un souflet, pour m'avoir dit qu'elle n'avoit en elle de coupable que les yeux. Hélas! lui répondis-je, ma chere enfant, je ne le vois que trop ; ensuite, m'adressant à la mère, avec l'ame pénétrée de sa dureté & de son injustice : « Vous avez bien tort, Madame, de maltraiter » ainsi cette jeune victime, dont les yeux sont » à demi-éteints, par les effets d'un mercure » peu mérité, & dont vous lui avez sans doute » transmis la nécessité ; soyez donc, Madame, » plus indulgente pour un sujet qui a besoin de » soin & de ménagemens » ; mais, comme sa bile naturelle ne faisoit que l'échauffer d'avan-

tage, & me laiſſoit appercevoir qu'elle avoit elle-même un Œil de perdu, ma franchiſe ordinaire ne put alors y tenir; &, tout en mettant la main ſur le bon Œil; je lui dis: « Apprenez donc, Madame, à plaindre dans les » autres, ce dont la Nature, ou un accident » a pu vous priver »: cette cruelle alternative changea la ſcéne de face, & je vis, avec ſatisfaction, que la fille étoit plus ſenſible que la mère, qui, d'après ſon dire, reconnut pour la première fois ſon malheur, qui, du reſte, ne craignit pas de s'humilier, en m'avouant la triſte néceſſité où elle avoit été de chercher à épurer le ſang du fruit de ſes plaiſirs & de ſes débauches. Puiſſe le Lecteur mettre à profit une leçon auſſi forte, & me ſçavoir gré d'un exemple auſſi frapant! Puiſſent les pères & mères être plus humains envers leurs enfans, & les enfans plus dociles & plus obſervateurs de leurs devoirs.



SECTION III.

Des Léſions & des Contuſions qui arrivent au globe de l'Œil, & ſur-tout à la cornée tranſparente.

L'AIR, la terre & l'eau ſont le domaine de tout ce qui reſpire, & tout ce qui reſpire cherche à jouir de ſes droits, cherche à ſe prémunir contre les accidens qui peuvent lui arriver : voilà l'ordre & l'inſtinct naturel qui ſe trouvent un peu plus dans les uns, un peu moins dans les autres. L'induſtrie qui eſt l'uſufruit alimentaire du pauvre, a des branches ſi étendues que chaque état a ſes dangers particuliers, & le mercénaire qui en eſt le mobile les affronte tous, avec cette témérité qu'inſpire le beſoin : l'homme raiſonnable, l'homme capable de réflexion, eſt donc lui-même le plus téméraire de tous les animaux ; il ne calcule rien ; pourvû que le danger ne ſoit pas trop évident, il ſe met peu en peine de ſe caſſer un bras, une jambe, de perdre un Œil ou les deux à la fois, parce qu'il a l'amour propre de vouloir faire tout ce qui tient à ſon état & à ſon talent ; tel eſt particulièrement le François ; tel eſt l'individu préſomptueux de lui-même & de ſes propres forces ;

mais, quoique la Nature ait favorisé les paupières de deux rangs de cils défenseurs ; il est cependant des états où l'on travaille le fer, dont les éclats, dont les étincelles enflammées portent une cruelle atteinte à la cornée transparente ; aussi vois-je arriver tous les jours des accidens funestes de cette espéce, & que je désigne sous les noms de *lésions* & de *contusions*.

Quoique la conjonctive, comme je l'a idit, & comme il est démontré, ne soit que contigüe à la cornée transparente, il est cependant vrai de dire qu'elle forme dans toute la circonférence des lymbes un prolongement ou membrane qui revêt toute la surface de la cornée ; mais cette membrane, qui est d'un tissu lâche & délicat, est en même temps plus susceptible de l'impression des corps étrangers qui se portent sur le globe de l'Œil, parce que la moindre pression, la moindre lésion fait fermer les paupières ; alors un mouvement naturel décide celui qui en est attaqué, à porter la main sur les mêmes paupières, & à les frotter ; ce qui force de plus en plus le corps étranger à pénétrer la membrane, à attaquer même la première lame de la cornée : voilà ce qui est la cause & le principe de ces hypopions accidentels, qui forment amas de pus entre les lames de la cornée, parce que le corps étranger par sa présence

& par ſa réſiſtance, détermine inflammation, & l'inflammation un point de ſuppuration. Les corps étrangers dont l'effet eſt le plus à craindre, ſont ceux qui viennent du feu de la forge, ou en battant le fer ſur l'enclume ; ceux auxquels on eſt expoſé en poliſſant le cuivre, le fer, l'acier, l'yvoire, &c.

Lorſque le globe de l'Œil ſe trouve ſurpris par un corps étranger, il faut bien ſe donner de garde de porter la main ſur les paupières, encore moins de frotter ; mais le conſeil le plus ſage & le plus ſalutaire, eſt de fermer l'autre Œil, & de tâcher d'ouvrir les paupières de celui qui eſt affecté, faiſant rouler le globe en tous ſens, le préſentant en face du vent, le douchant avec l'eau fraîche ou ſimplement dégourdie ; alors la préſence du corps étranger détermine des larmes qui ſouvent l'entraînent, & le font ſortir de l'Œil : il s'agit donc d'avoir un peu de courage & de perſévérance ; mais on doit éviter de porter dans les paupières, ou entre ces parties, ſoit des graines de lin ou d'orval, ſoit des anneaux ou des bagues, qui rendent la maladie dix fois plus grave qu'elle ne l'étoit, parce que la membrane qui revêt la cornée eſt, comme il a été dit, d'un tiſſu mou & délicat, parce que la preſſion & la compreſſion ne peuvent que fixer de plus en plus le corps

étranger, fur-tout s'il eft ferme ou permanent, dur ou piquant.

Les accidens des corps étrangers qui arrivent au globe de l'Œil, font fimples ou compliqués; les fimples font l'effet du moment par la fortie du corps étranger qui, tout-au-plus, peut déterminer une petite fluxion, qui n'eft que paffagère; les compliqués deviennent plus ou moins graves, fuivant la nature du corps étranger, fuivant la léfion qu'il a occafionnée: en pareil cas, mon premier foin eft de bien reconnoître la pofition & les effets de la caufe première; alors je cherche à en faire l'extraction, foit avec l'aide d'une curette ou d'une petite pince, enfuite je me fers de la feringue d'Anel avec pifton droit, que je remplis d'une légère infufion dégourdie de fleurs de mauve, & qui fert pour laver & nétoyer la plaie, pour rafraîchir & lubréfier toute la circonférence du globe. L'Œil ainfi débaraffé, je fais ufage deux ou trois fois dans la journée du doux réfolutif du fang de pigeon, & en la manière indiqué en la Section du *Tome II.* qui regarde cet article; du refte, je continue le bain des yeux, deux ou trois fois le jour, avec l'infufion de fleurs de mauve; &, pour diminuer l'inflammation, j'emploie le topique léger de pulpe de pomme ou de laitue; quelquefois auffi celui des quatre-farines réfolutives.

Lorſque l'accident eſt ancien, qu'il a été négligé ou mal gouverné, & qu'il ne m'eſt plus poſſible de reconnoître, ni de faire l'extraction du corps étranger, alors j'indique une petite ſaignée, ſoit au bras ſoit au pied, & je fais promptement uſage, une ou deux fois le jour, de la pommade ophtalmique, comme le reméde le plus propre à atténuer & diviſer l'humeur, comme le reméde le plus aſſuré pour déterminer la ſortie du corps étranger, comme corps étranger elle-même, & ſur-tout d'après l'abondance des larmes qu'elle procure. Tel eſt l'effet de la pommade ophtalmique, qui, ſucceſſivement détermine la maladie à la réſolution; c'eſt alors que je fais baigner l'Œil avec les infuſions aſtringentes, & de ſuite avec les toniques; c'eſt-à-dire avec les liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, ainſi qu'il eſt facile de le voir dans la Section des collyres; c'eſt donc avec l'aide de la pommade ophtalmique qu'on peut réparer la léſion & l'extenſion; c'eſt avec le fluide ſpiritueux qu'on fortifie les ſolides, & qu'on donne de la circulation aux fluides: voilà ce qui a fait & ce qui fait, tous les jours, le ſujet de mes obſervations.



SECTION IV.

Des coups & des incisions qui blessent le globe de l'Œil.

L'HOMME, jaloux de sa gloire, de son honneur & de ses plaisirs, ne néglige rien pour maintenir les uns, pour favoriser les autres; c'est pour lui, c'est pour son malheur que la terre ouvre son sein, qu'elle remplit les arcenaux & les forges de ces armes meurtrières, qui portent par-tout le fer & le feu; de ces armes, dont l'apprentissage nous rend souvent victimes, avant que d'être en état d'en faire sentir les cruels effets aux autres: c'est de ces mêmes attelliers de Cyclopes, que sort cette trempe de fer & d'acier, préparé pour nos usages & pour nos besoins; mais hélas! il en est qui payent bien cher leur utilité, souvent même avant que d'avoir pu en profiter: tels sont les accidens qui arrivent aux yeux des enfans par un usage trop prématuré des couteaux, ou quelquefois des ciseaux, qu'on laisse à leur portée, & que des surveillans ont négligemment oubliés; tels sont, pour un âge plus avancé, les coups de fleurets, dont un antagoniste bouillant reléve la pointe en avant; tels sont, à la chasse, les

coups de fusils imprudemment tirés, & que peuvent recevoir ceux qui sont les acteurs ou spectateurs d'une chasse. Voilà trois circonstances qui n'ont cessé & qui ne cessent d'intéresser mon zèle, d'affliger mon âme & ma sensibilité.

On peut dire que le singe est de tous les animaux celui qui a le plus de rapport avec l'homme; son instinct, approche de la raison, & c'est avec une subtilité incroyable, qu'il saisit l'instant de prendre ce qu'on lui a refusé : voilà ce qui arrive à un enfant qui voit sa Bonne, sa Sevreuse, tenir un couteau, des ciseaux, une aiguille; il veut en faire autant; demande les objets, on les lui refuse; s'il paroît vouloir y toucher, on le ménace, & de cet état de contrainte nait un désir plus grand encore; de manière qu'il profite du moment où ses surveillantes ont laissé ou oublié les objets qu'il désire; alors il fait comme le singe, il s'en empare furtivement, & cherche à s'en servir, tout en craignant; de manière que cette crainte le trouble au point que, pour aller plus vîte, sans connoître le danger, il se donne un coup de ciseau, de couteau ou d'aiguille dans l'Œil : voilà ce que je vois tous les jours, & ce qui fait quelquefois, trop tard, le désespoir des parens; or, pour empêcher de pareils accidens, je ne

connois qu'un moyen bien ſimple, c'eſt de donner aux enfans des ciſeaux, un couteau ſans pointe, & ſans être afilé.

De pareilles précautions ſont bien faites pour parer au malheur; mais lorſqu'il eſt arrivé, il faut chercher à y remédier ſur le champ, en reconnoiſſant avec ſoin la partie malade, la partie léſée; ſi l'on trouve alors que le coup ait été aſſez profond pour percer les lames de la cornée, pour ouvrir les cellules des humeurs aqueuſes, pour porter atteinte à la capſule du cryſtallin, au cryſtallin lui-même, il y a tout à craindre pour la perte du globe: ſi, au contraire, il n'y a eu que la perte des humeurs aqueuſes; on peut, dans ce cas, eſpérer une réſolution heureuſe, qui, cependant fera toujours cicatrice; mais, quelque eſpèce de bleſſure qu'il ait reçu, il faut mettre l'enfant au régime, lui faire faire une petite ſaignée au bras, bien laver, bien nétoyer la plaie avec l'infuſion de fleurs de mauve; le faire, à l'aide de la petite ſeringue d'Anel & piſton droit, enſuite avoir ſoin d'aſſujetir les paupières comme dans l'opération de la cataracte, avec un taffetas ou linge fin, enduit d'une gomme ou réſine douce, lequel ſervira à recouvrir les paupières, avec bande & compreſſe appliquée légèrement. Si, dans les trente ou trente-ſix heures premières, il ne

ſurvient pas d'inflammation, on fera uſage, deux ou trois fois le jour, du ſang de pigeon, qui ſera toujours précédé & ſuivi du bain de l'Œil, avec l'infuſion de fleurs de mauve dégourdie, ce que l'on continuera autant de temps que la réſolution parfaite ſera à ſe former, pour paſſer enſuite aux lotions aſtringentes, aux toniques & toniques ſpiritueux. Le même traitement doit avoir lieu dans les plaies qui intéreſſeront la conjonctive & la ſclérotique, parce que, dans tous les cas, la Nature a plus de reſſources, parce qu'elle eſt plus adroite que l'art, qui doit toujours craindre qu'il ne ſurvienne hernie ou ſtaphylome.

Rien de plus effrayant que de voir nos jeunes Céſars s'eſcrimer dans ces aſyles militaires, où l'on apprend à défendre l'honneur de la Patrie, & le ſien propre ; c'eſt dans ces combats ſimulés qu'on apperçoit le feu dévorant de la vengeance; c'eſt à qui des deux champions ſera le plus adroit, & le plus heureux pour pouſſer une botte, qui, par un coup trop relevé ou trop avancé, bleſſe & contuſionne le globe de l'Œil : dans le cas d'ouverture & de cicatrice, on doit prendre les mêmes précautions que pour les coups de ciſeaux ou de couteau ; dans celui de contuſion, il faut employer les mêmes moyens que ceux de la Section dernière, en faiſant, de plus, une

ſaignée du pied, ſuivant le tempérament du ſujet : mais, ſi les armes blanches expoſent à tant d'accidens, les coups de fuſil ne le ſont pas moins, & ſur-tout à la chaſſe, où une multitude de petits plombs s'éparpillent lorſque le fuſil écarte ; alors les tireurs, comme les ſpectateurs ſont expoſés à tous les malheurs dont on voit tant d'exemples, & dont le trait ſuivant eſt bien capable de faire trembler les plus téméraires.

Il y a environ huit à neuf ans, que je fus inſtamment ſollicité par tout ce qu'il y a de Grands à Paris, & à la Cour, pour aller à Bruxelles, donner mon avis ſur l'état des yeux d'un jeune Prince, qui, trois à quatre mois avant, étant à la chaſſe, avoit reçu un coup de fuſil qui lui étoit venu en face, qui avoit criblé ſon chapeau, & porté ſur le maſque de ſa figure vingt-cinq à trente grains de plomb, de manière qu'il s'étoit fait une commotion ſi grande dans tout le cutané, qu'au même inſtant la peau s'étoit tuméfiée, les paupiéres s'étoient gonflées; le Prince s'étoit écrié à celui qui étoit le plus près de lui : *Ah, mon père, je ſuis aveugle ;* mais le coup imprévu étoit parti d'un tireur plus avancé, qui l'ame navrée de regrets & de douleur, gagna la Ville, ſe renferma dans ſon Hôtel, & envoya tous les ſecours poſſibles.

Dans cet intervalle, la chaſſe interrompue, les tireurs allarmés firent tranſporter le jeune Prince, dans une maiſon de campagne voiſine, où toute ſa famille étoit aſſemblée, par partie de plaiſir : ce fut alors que la figure bouffie & tuméfiée, il força ſes deux paupières pour les ouvrir ; en diſant, *conſolez-vous, ma chère femme, conſolez-vous, mes bons parens, mes bons amis, je ne ſuis pas aveugle, je vois toutes les figures, toutes les couleurs;* mais les ſecours arrivant de toutes parts, chacun ſe preſſa, chacun donna ſon avis, de manière que la multiplicité des remédes conſiſtant en compreſſions, en fomentations trop actives, criſpa les nerfs, reſſéra à l'excès les muſcles diſtendus, les priva de leurs ſucs nouriciers, & détermina le commencement d'une goute ſéreine, qui ne fut pas long-temps à être complette, parce que le traitement général, pouſſé à l'extrême, diminua l'action des fluides nerveux, ſi néceſſaires en pareil cas, au point que, quand je me rendis ſur le lieu, je trouvai ce jeune Prince dans un état d'épuiſement, de maraſme, de fiévre-lente & d'affaiſſement nerveux, qui me donnèrent les plus juſtes appréhenſions pour la vie.

Lorſque j'arrivai à Bruxelles, le jour étoit ſur ſon déclin, de manière que je crus ne devoir prendre aucun parti ſur la ſituation des yeux,

qu'on disoit être encore clair-voyans ; en conséquence, pour ne pas donner dans l'erreur, j'employai le reste de la journée, à me faire rendre un compte exact du moment de l'accident & de ses suites ; du nombre & de la nature des remédes employés ; ensuite je fis préparer une chambre obscure, avec deux globes de bougies, placées en différens endroits, après quoi je pris le jeune-Prince par la main, en le priant de se prêter à une observation qui m'étoit nécessaire ; je le conduisis dans le lieu, où, après en avoir fait le tour, & l'avoir placé en face des bougies éloignées ; je lui dis, *Prince, il y a des lumières ; pourriez-vous nous dire où elles sont, & si l'éclat en affecte vos yeux ;* ce que je repétai trois ou quatre fois, sans aucuns succès ; alors, je priai MM. les Médecins, Chirurgiens & Oculistes, de vouloir bien se trouver le lendemain matin, à l'heure du jour la plus favorable pour l'observation des yeux.

Je laisse au Lecteur sensible, à juger de la situation de mon ame affectée, au milieu d'une Cour, dont le deuil & la tristesse étoient peintes dans tous les yeux, même du dernier des serviteurs : enfin, le moment de l'examen arrivé, je trouvai les deux pupilles extrêmement dilatées & sans action ; je ne remarquai aucun trouble dans les humeurs aqueuse

aqueuſe & cryſtalline, aucun embarras dans le cryſtallin, pas même dans l'humeur vitrée, mais le fond de l'Œil étoit d'un verd de mer, qui annonçoit le changement de couleur du *meconium* de la choroïde; &, dans le centre que je préſumai être celui de la rétine, on appercevoit une teinte d'azur doré, que je fis remarquer à tous les Obſervateurs, à l'aide d'une double loupe; enſuite, après m'être étendu ſur les ſignes diagnoſtics & pronoſtics, je conclus par dire que la maladie étoit une goute-ſéreine ſéche & parfaite; que, ſi le Prince avoit cinquante ans, il n'y auroit rien à faire, parce qu'il n'y auroit rien à eſpérer; mais que, n'ayant pas vingt-cinq ans, il falloit chercher à aider la Nature, & rapprocher, s'il étoit poſſible, le défaut de ſécrétion des humeurs du cryſtallin même; ce qui ne pourroit arriver qu'en rétabliſſant les fonctions corporelles, qu'en donnant du ton & du reſſort aux parties nerveuſes & muſculeuſes; je crus même devoir aſſurer que les plombs n'avoient pas endommagé les globes, ne les avoient pas même contuſionnés, & que ſi le Prince s'étoit écrié dans le premier moment, qu'il étoit aveugle, c'eſt parce qu'il eſt ordinaire à ceux qui ont le viſage frappé, de fermer les yeux; ce qui étoit arrivé alors, avec d'autant plus de raiſon, que la multiplicité des

plombs, en gonflant la peau, avoient bridé & ſerré les paupiéres, d'où il réſultoit que les remédes chauds employés ſucceſſivement avoient été les ſeuls dangereux.

Le conſeil aſſemblé & n'ayant rien à m'objecter, il fut décidé, d'une voix unanime, que mon diagnoſtic & pronoſtic étoit fondé, & que je dirigérois le traitement, ſoit général, ſoit oculaire; mais, comme le Prince fût d'avis de ne point priver mes Concitoyens des ſecours que je leur prodiguois, il fut arrêté qu'il ſe diſpoſeroit à faire le voyage de Paris, avec toute ſa famille; ce qui fut exécuté ſous quinzaine, pendant lequel temps je cherchai à rétablir les fonctions du corps par un régime doux, à ramollir les nerfs par des bains, moitié émolliens, moitié ſavonneux, par des boiſſons analogues au tempérament; je cherchai, dis-je, à redonner des ſenſations aux organes affaiſſés, à attaquer les yeux par tous les remédes poſſibles, & ſur-tout, avec la pommade ophtalmique: enfin, arrivé à Paris, j'employai les mêmes moyens, ſous la conduite d'un de nos Médecins le plus célébre; après différens échecs corporels, après deux mois de traitement des yeux, les vaiſſeaux des cryſtallins commencèrent à s'engorger, & à former des cataractes, qui n'étoient nullement glaucomati-

ques, mais dont je jugeai l'opération impraticable, parce que la paralyſie, parce que la goutte-ſéreine ſéche ſubſiſtoient toujours.

Malgré toutes les contradictions que j'éprouvois, je ne pus me déterminer à quitter priſe, ſans avoir employé tous les moyens dans l'ordre des poſſibles : ce fut donc pour y parvenir, & tâcher de fortifier l'action du fluide nerveux que je ceſſai les remédes atténuans & diviſans, pour employer les aſtringens, les toniques, & de ſuite les toniques-électriques ſpiritueux ; mais, hélas ! mes tentatives ont été inutiles, & ne m'ont procuré que le mouvement plus actif du globe & des paupières, parce que les parties internes avoient été trop deſſéchées dans le principe, & étoient devenues incapables de reprendre le ton & le reſſort néceſſaires au retour abondant du fluide nerveux ; enfin, lorſque j'eus donné, par écrit ma dernière déciſion, de concert avec M. le Médecin, je priai, ſuppliai le Prince & toute ſa Famille, de vouloir bien faire une conſultation particulière, & par écrit, de tous ceux qui jouiſſent dans la Capitale, d'une réputation acquiſe dans la cure des maladies des yeux ; ce qui fut exécuté, avec un rapport d'avis à peu-près ſemblable ; cependant, les uns furent pour l'opération, les autres alléguèrent des raiſons

contraires ; quant à moi, en recevant du Prince les dernières marques de ses bontés, j'ose même dire de sa tendresse; je lui dis, avec un cœur pénétré de regrets & de douleur : *Prince, je ne puis ni ne dois vous conseiller l'opération ; mais, si j'étois à votre place, je courrois le hazard de me faire ouvril l'Œil qui paroit le plus favorable, afin de n'avoir pas à me reprocher un jour, si....., si.....,* &c. Cette opération a été faite, quelques années après, sans succès, mais sans accident, ainsi que je l'avois pronostiqué. Telle est l'origine & la fin d'un malheur, dont je porterai le souvenir & l'amertume jusqu'au tombeau ; parce que l'accident n'étoit rien dans le principe, & n'est devenu grave, que par le trop de précipitation.

Lorsqu'un coup de fusil n'est pas tiré en face, lorsqu'il se trouve assez éloigné, pour que l'impulsion du plomb ne puisse pas pénétrer le globe, qui par sa rotondité, par sa forme sphérique, par la tension serrée & compacte de ses membranes, en est moins susceptible que la peau, alors les petits plombs roulent sur la cornée transparente ; & vont s'insinuer dans le tissu lâche de la conjonctive ; le premier soin doit donc être de chercher à les extraire, à l'aide d'une curette, ou petite pince, de se servir de la seringue oculaire avec piston courbe, pour

bien nettoyer la playe, pour doucher le globe de l'Œil avec l'infuſion dégourdie de fleurs de mauve, enſuite, d'employer le doux réſolutif de ſang de pigeon, deux ou trois fois dans les vingt-quatre heures ; mais, ſi l'inflammation paroit vouloir faire des progrès & devenir plus conſidérable, il faut ceſſer ce doux réſolutif, pour empêcher que la contuſion ne détermine quelques dépôts internes, & faire alors uſage, une ou deux fois le jour, de la pommade ophtalmique, pour atténuer & diviſer l'humeur ; le faire autant de temps que l'inflammation paroit l'exiger ; après quoi, revenir, pendant deux ou trois jours, au ſang de pigeon, aux lotions aſtringentes, & de ſuite aux toniques, & toniques électriques ſpiritueux, afin de bien retablir l'action des ſolides, & la libre circulation des fluides : toutes ces indications de remédes ne peuvent pas être prévues à point nommé, parce que le moment de les employer dépend des circonſtances & de la prudence d'un ſage praticien.



SECTION V.

Du danger des coups de fouet portés au visage, & particulièrement aux Yeux.

ROME la ſuperbe, émule de Carthage, n'a jamais été ni plus grande ni plus victorieuſe, que lorſque les loix de la République ont été religieuſement reſpectées, que les décrets du Sénat ont été fidélement obſervés ; & les Ordonnances des Tribuns ponctuellement exécutées : c'eſt donc du bon ordre & de la bonne adminiſtration, que dépendent la confiance & la ſûreté des Plébéiens : c'eſt à l'ombre de l'autorité Magiſtrale que le Citoyen honnête & vertueux, fait pédeſtrement ſes affaires ; qu'il promene ſon ennui, ou qu'il cherche le lieu de ſes plaiſirs ; mais cet ordre politique ne peut pas toujours être auſſi ſagement adminiſtré, ſur-tout dans les grandes Villes, où le tourbillon des affaires entraîne néceſſairement les difficultés d'une diſcipline auſſi exacte que ſévère ; cependant il faut parer aux accidens qui arrivent journellement par l'imprudence de ces voituriers brutaux, que l'inſenſibilité domine, que l'appas du gain accompagne, & qui, en faiſant claquer leurs fouets peuvent bleſſer

le visage, & ouvrir même un Œil. Tels sont les accidens dont je vois souvent le tableau douloureux, & qui font le sujet de cette Section intéressante pour le bien de l'humanité.

Les grandes Villes sont le mouvement perpétuel de la révolution du jour : quelquefois même de la nuit, parce que la multitude de leurs habitans, la multiplicité de leurs besoins, déterminent des embarras qui se succédent les uns aux autres, de manière que, quelque admirable que soit l'administration de la Police, elle ne peut que surveiller, & nullement empêcher la brutalité des uns, la friponnerie des autres. Paris, sur-tout, qui est le rendez-vous général de toutes les Provinces, de toutes les Nations, est aussi le théatre de tous les accidens. Un Citoyen, tout occupé de ses affaires, se croit en sûreté en marchant à cinq à six pas de ce rustre Voiturier, qui, au moment qu'on y pense le moins, vous allonge en arrière un coup de fouet, qui vient vous couper le visage, ou vous blesser un Œil; le temps le plus critique m'a toujours paru celui où les habitans font leurs provisions de bois; alors les Chartiers, dans l'espérance de multiplier leurs voyages, forcent leurs chevaux à coups de fouet, & malheur à celui qui est derrière:

dans ce moment de surprise, l'homme frappé, l'homme blessé, tout occupé de son accident, laisse fuir le Voiturier, dont le crime impuni le rend une autre fois moins attentif. Voilà ce qui arrive tous les jours sans qu'on prenne les vrais moyens d'en arrêter les suites.

Les cicatrices qui arrivent aux yeux avec la mêche du fouet, sont beaucoup plus dangereuses que celles qui sont déterminées par un instrument tranchant, parce que la réunion de la plaie est plus difficile par le déchirement de ses parois, & par conséquent la suppuration devient plus longue & plus dangereuse. Voici la conduite que je tiens, toutes les fois qu'il se présente un Œil ainsi maléficié. Ma première attention est de bien m'assurer de la profondeur & de l'étendue de la lésion; s'il ne se trouve que les premières lames de la cornée transparente de déchirées ou de blessées, j'injecte la plaie avec la seringue & piston droit; j'indique toujours pour lotions, l'infusion de fleurs de mauve. J'ordonne trois ou quatre fois le jour le topique léger de pulpe de pomme, afin de diminuer l'inflammation, afin d'opérer la résolution la plus avantageuse; pour diminuer l'étendue d'une cicatrice toujours à craindre; mais, s'il arrive que le globe de l'Œil soit totalement ouvert, & que son

composé organique interne en soit affecté, il est certain qu'il doit en résulter une suppuration générale.

Un accident de cette espéce est toujours redoutable ; c'est pourquoi il est nécessaire de mettre le malade au régime, de lui faire faire dans les vingt-quatre heures une saignée du pied ou deux, suivant la disposition du corps & l'étendue de l'accident ; afin de diminuer autant qu'il sera possible l'activité de l'inflammation, les dangers de la suppuration, en employant pour cela tous les anodins, les dérivatifs & les révulsifs. Les premiers moyens sont l'usage, d'heure en heure, des topiques légers, avec les quatre-farines résolutives, délayées dans une eau de mauve encore chaude ; les seconds sont les masticatoires, les pédiluves, les maniluves, & les remédes à l'eau de son ; mais, si le sang est imprégné de quelque vice, il faudra de toute nécessité établir un exutoire à la peau, tel que le sain-bois au bras gauche, afin d'empêcher l'humeur de se porter à la partie lésée, & d'augmenter ainsi la maladie. Tels sont les acccidens dont je suis souvent le témoin, & dont le patient est toujours la victime ; c'est pourquoi il faudroit user de sévérité envers les coupables, & ne pas être aussi indul-

gent qu'on l'a été dans le trait que je vais rapporter.

Un Chef de Compagnie, un Magiſtrat du premier rang dans la capitale, étant un jour ſorti à pied, ſuivi de ſon monde, reçut un coup de fouet qui le bleſſa au viſage : ſes domeſtiques indignés, ſe ſaiſirent de l'homme, qui, dans ſon langage groſſier, ajouta l'inſolence à l'outrage, de manière qu'on fit venir la garde, & qu'il fut mené chez le Commiſſaire, où le Magiſtrat eût la bonté de ſe rendre. Le Chartier interrogé, le Commſſaire, en s'adreſſant au Préſident ; ordonnez, lui dit-il, Monſeigneur : alors le Coupable ſe jetta aux pieds du Magiſtrat, qui lui demanda s'il étoit marié, s'il avoit nombreuſe progéniture : « Vas, malheureux, lui dit-il, retournes chez toi, » embraſſes ta femme & tes enfans, dis leur, » que c'eſt à eux, que c'eſt au beſoin qu'ils ont » de toi, que tu es redevable d'éviter un an » & jour de priſon ; vas, ſois plus prudent & plus » circonſpect à l'avenir ». Tel a été le jugement du Salomon, que la mort vient de nous enlever, & qui prouve, combien la Police doit être ſurveillante ; combien elle doit renouveller ſouvent ſes Ordonnances avec la rigueur de ſes injonctions ; mais la punition du coupable ne

dédomage pas celui à qui on a fait perdre un Œil. C'eſt pourquoi il ſeroit de droit public & de la juſtice du Magiſtrat, de rendre reſponſable les Maîtres de chantiers, les Directeurs des voitures, de la faute de leurs Chartiers, & les condamner en trois-cents livres d'amende envers la partie mal-traitée, & plaignante : ce ſeroit mettre le ſceau de perfection aux Ordonnances de Police : ce ſeroit obliger les Directeurs, les Maîtres de chantier, à ne prendre que des Chartiers ſages & prudens, & dont les voitures fuſſent toujours bien numérotées ; ce ſeroit, en un mot, aſſurer la ſûreté du Citoyen, qui ne vit & ne reſpire que ſous l'autorité des loix. Puiſſe le Miniſtère public, toujours ſurveillant, toujours attentif à la ſûreté des Particuliers, ne voir dans ce que je dis, que l'envie d'être utile à mes ſemblables, en les préſervant de ces accidens journaliers, auxquels il eſt ſi difficile de remédier lorſqu'ils ſont arrivés.



SECTION VI.

Des Collyres, des Bains des Yeux, de leur utilité & de leur danger.

LE préjugé vulgaire a été & sera toujours la cause de bien des maux, la source de bien des infirmités, parce qu'il arrive que celui qui est malade refuse souvent de faire les véritables remédes, pour suivre ceux qu'une circonstance particulière a favorisés, ou qu'un heureux hazard a accrédités; c'est ce qui se rencontre & se voit tous les jours dans les maladies des yeux, qui, comme je l'ai déjà dit, & ne puis trop le répéter, ne sont rien dans le principe, mais qui deviennent très-graves, par l'idée populaire qu'on a, qu'il ne faut rien faire à des yeux malades, parce que la Nature est par-dessus tout, parce que ces sortes de maladies se guérissent d'elles-même; c'est donc en donnant dans une pareille erreur, qu'on attend trop tard, & qu'on finit par faire des remédes, dont le plus grand bien est de ne faire aucun mal: c'est en perpétuant de pareils principes, que les gens de l'art ont trop négligé cette branche de nos infirmités, qui a

presque toujours pour cause première, ou l'acrimonie du sang ou son épaississement; or il est de fait, il est d'expérience que, pour guérir la cause seconde, il faut de toute nécessité remédier à la cause première. Ce ne sera donc pas avec des collyres seuls, avec des remédes locaux seulement, qu'on parviendra à guérir cette ophtalmie rébelle, cet hypopion formé; & il arrivera même que ces collyres, peu appropriés au genre de maladie, ne feront qu'en augmenter l'activité, & en perpétuer les effets.

Les collyres sont pour l'ordinaire la réunion de différentes drogues, ou l'extrait de différens simples; mais, pour éviter la confusion, & rendre mes observations plus sensibles, je les classerai sous trois points de vue différens; les uns, pour diminuer l'inflammation; les autres, pour obtenir la résolution, & les troisièmes, pour fortifier & rétablir le défaut de ton & de ressort que la maladie a occasionné: ces trois moyens doivent être employés successivement & suivant les différentes périodes de la maladie; voilà ce que la Nature indique, ce que l'expérience journalière démontre; d'où il est aisé de conclure que c'est par l'effet d'un heureux hazard, si tel collyre trop actif ou trop chaud, a pu forcer la Nature dans ses retranchemens, si telle fumigation a pu réussir, ce qui ne peut arriver

qu'au détriment du globe, & dont on ne s'apperçoit que dans les premiers mois, quelquefois même dans la première année, parce que le feu de la première jeunesse maintient les solides, favorise la circulation des fluides; mais on est tout étonné d'éprouver, quelques années après, un brouillard, une foiblesse de vue, qu'on ne croit pas devoir attribuer à l'effet rétroactif d'une ancienne maladie. Voilà l'erreur vulgaire, voilà ce qui fait tant de victimes, & ce qui met souvent les Praticiens dans le cas d'une fausse observation.

Les collyres qui doivent commencer le traitement d'une maladie inflammatoire, & diminuer le feu de l'inflammation, doivent être pris dans la classe des émolliens, dans celle des adoucissans; ils doivent être simples & nullement compliqués; c'est pour l'ordinaire, une eau dégourdie, qui doit porter la substance d'une ou de deux plantes propres à favoriser les efforts de la Nature, & en déterminer les effets. Les collyres résolutifs sont ceux qu'on emploie lorsque l'inflammation est à son dernier période; ils doivent être tirés de la classe des astringens & des résolutifs. Les lotions doivent se faire à froid en été, & simplement dégourdies en hiver; les collyres toniques sont ceux qui doivent achever la cure, & qu'on prend dans

la classe des aromatiques, plus ou moins actifs, suivant le besoin ; ils doivent être employés à froid, & durer autant de temps qu'on le jugera nécessaire : en général tous les collyres, mixtes ou simples, ne doivent être préparés qu'en infusion, parce que la décoction porte avec elle des esprits trop actifs, des sels trop irritans ; mais ce qu'on doit éviter avec la plus scrupuleuse attention, ce sont les huileux de tout genre, parce qu'ils bouchent les pores & en empêchent l'exudation, qui souvent favorise les révolutions de la Nature.

Il est une infinité d'autres collyres ou préparations vulgaires, dont on ne cesse de faire usage pour les vues foibles & délicates, parce que le Public toujours confiant, toujours crédule, emploie au hazard tous les remédes qu'on indique, & de cette multiplicité mal-entendue, suit nécessairement un contraste, qui, bien loin de diminuer la maladie, ne fait au contraire, que la perpétuer, & la rendre dix fois plus redoutable, parce qu'il n'est pas possible d'opérer en ce genre une guérison parfaite avec un reméde externe, parce que les humeurs internes du globe correspondent intimément avec celles du sang. Mais telle a été, & telle sera toujours la manie de ceux qui, sans principes, sans connoissance des faits, annoncent & accréditent

des remédes, dont l'effet le plus heureux, eſt, comme on l'a dit, de ne produire aucun mal: pour moi, j'avoue que je ſuis tous les jours ſurpris de cette confiance aveugle en de pareils moyens, & ſur-tout pour la conſervation du ſens le plus précieux; il n'eſt donc ni raiſonnable ni réfléchi de donner ainſi dans l'erreur; c'eſt pourquoi je me réſerve à parler de ces prétendus remédes, de ces ſecrets ſi ſouvent annoncés, lorſque j'indiquerai les moyens de maintenir & de conſerver la vue juſques dans l'age le plus avancé; ce qui ſera un des articles du ſecond volume; mais, en attendant, je crois devoir prévenir, que les linges fins, que les éponges fines ſont préférables à tout autre corps pour faire les lotions des yeux; je puis même dire que je donne la préférence aux linges de leſſive, non filandreux, parce que ces derniers renferment une vertu alkaline qui peut être utile dans pluſieurs circonſtances.



CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

De la Colère, & de ses dangereux effets pour la Vue.

A-PEINE un jeune-homme commence-t-il à réfléchir, & à faire usage de sa raison, qu'il n'est plus ce qu'il avoit annoncé; qu'il oublie ce qu'il doit être; qu'il devient un présomptueux, un orgueilleux de lui-même; qui se livre à la fougue impétueuse de ses passions: plus son éducation a été gênée & forcée, plus sa liberté lui devient chère & indomptable: c'est un torrent impétueux, qui rompt toute espéce de digue; c'est une volonté déterminée à laquelle rien ne doit résister, parce que la vivacité l'emporte, & que la chaleur de son sang ne connoit pas de retenue. Voilà l'homme sanguin; voilà l'homme favorisé de ce précieux don de la Nature: mais hélas! il le paye souvent bien cher, lorsqu'un mouvement de colère l'irrite & l'enflame, lorsque, tout hors de lui-même, il fâche les uns & maltraite les autres; c'est alors que les yeux, qui sont le tableau de sa fureur frénétique, deviennent quelquefois celui de son malheur; car, je dois le dire, on

voit tous les jours une infinité de gens qui ont perdu la vue dans un accès de colère, & qui n'ont jamais pu la recouvrer, parce que les axes viſuels, dérangés par la contraction nerveuſe, ont ſouvent déterminé un ſtrabiſme incurable.

La colère eſt, comme tout le monde le ſçait, un mouvement de l'ame qui exprime une agitation impatiente contre quelqu'un qui nous obſtine, qui nous offenſe ou qui nous manque; mais il eſt des caractères plus ou moins vifs, plus ou moins impatiens les uns que les autres; cela dépend de l'extrême fermentation du ſang, qui, en irritant les houpes nerveuſes des organes de nos ſenſations, les portent à cette criſpation, qui doit nous faire également redouter la paralyſie des diverſes parties, & ſur-tout celle des yeux. Oui, je le dis, & je le dis à la honte de l'humanité, qui ſe porte à de pareils excès; j'ai vu, pendant le cours de mes obſervations, pluſieurs accidens de cette nature, auxquels je n'ai pu remédier; oui j'en ai vu dont les yeux ſont reſtés fixes & égarés, ſans cependant être perdus en totalité; enfin j'en ai vu qui ont conſervé, toute leur vie, une foibleſſe de vue irréparable; ce qui me fait ajouter, avec connoiſſance de cauſe, que les criſes de la colère ſont toujours dangereuſes, toujours accom-

pagnées d'une fermentation nerveuſe, qui, par ſes retours multipliés, peut devenir très-grave pour l'organe de la vue; il eſt donc néceſſaire d'en connoître les dangers & les révolutions, pour pouvoir en diminuer les accidens.

Lorſqu'un mouvement de colère nous agite, lorſque notre âme en eſt ſenſiblement émue, il ſe fait une preſſion d'action dans les ſolides comme dans les fluides; mais à peine le premier accès eſt-il paſſé, que nos jambes paroiſſent nous réfuſer le ſervice; que le cerveau nous paroît comme comprimé; que le cœur ſe trouve ſerré par le retour trop abondant du ſang; alors on eſt tout étonné de ſon exiſtence; on eſt tout ſurpris de ſe voir, pour ainſi-dire, dans un état de paralyſie léthargique dont les yeux ſe reſſentent, ayant de la peine à ſe mouvoir dans l'orbite, de manière que la vue reſte même obtuſe pendant quelque temps. Il eſt donc aiſé de concevoir que, dans un pareil accès de fureur, on peut perdre, ſoit la vie, ſoit les yeux, ſoit l'uſage d'une partie du corps, parce que la compreſſion devenant trop forte, la circulation des humeurs s'arrête, & l'eſprit vital s'éteint.

Puiſſe ce tableau ſervir de leçon à ceux qui le méritent! Puiſſent-ils en faire leur profit! Mais au moins, lorſque ce malheur eſt arrivé, il faut ſecourir les yeux; il faut, pendant vingt-quatre

heures manger peu, & se rafraîchir beaucoup; il faut prendre les pédi-luves ou les mani-luves, afin de débarasser le sang du cerveau, afin de diminuer la compression des nerfs optiques, & rendre aux yeux leur circulation naturelle; il faut, dis-je, bassiner, pendant plusieurs jours, le front, les tempes, le tour des yeux & les yeux, avec une eau simplement dégourdie, si malgré ces précautions, les globes restoient toujours fixes & égarés, si le trouble de la vue se perpétuoit, c'est alors qu'il faudroit recourir aux Praticiens expérimentés, qu'il faudroit chercher à en rétablir l'action pendant une huitaine de jours avec l'eau de Cologne, tant en aspiration nazale qu'en évaporation oculaire: je me réserve au surplus, de donner des notions particulières lorsque je traiterai de la paralysie des yeux; lorsque je rendrai compte de la goute-sereine, dont les causes & les effets sont si différens, qu'il faudroit, pour ainsi-dire, un traité particulier pour en détailler toutes les circonstances; cependant je ne puis m'empêcher de dire qu'il existe un rapport intime entre les causes subséquentes de la colère, & celle de la paralysie: c'est une observation qui est journalière à ceux qui examinent de près les causes secondes.



SECTION PREMIÈRE.

De l'Ivresse, & du trouble qu'elle porte dans l'organe de la Vue, & qu'il ne faut pas confondre avec la double-Vision.

L'EAU eſt de tous les élémens celui qui a le plus d'analogie avec nos humeurs, & qui les rend plus fluides; c'eſt pour l'homme la boiſſon la plus ſalubre; c'eſt pour l'eſtomac le diſſolvant le plus aſſuré; c'eſt pour le ſang, l'alliage le plus utile: l'eau a donc toujours été la boiſſon néceſſaire, la boiſſon primitive, & Noé, ce Patriarche vénéré, ce conſervateur du genre-humain, a été le premier, qui, ne connoiſſant pas les effets du vin, ſe ſoit enivré du jus de la treille; voilà le principal exemple que l'Hiſtoire Sacrée rapporte, pour faire connoître aux hommes combien cet état d'ivreſſe eſt humiliant, combien il eſt mal-faiſant. Puiſſe donc la race préſente, la race future ſe pénétrer de cette vérité! Puiſſe-t-elle la rendre ſenſible à leurs enfans, en leur montrant les horreurs & les dangers de l'ivreſſe, qui influe ſur la ſanté qu'elle détruit; ſur le corps qu'elle énerve; & ſur les yeux dont elle affoiblit l'action, dont elle trouble la viſion.

Le vin eſt une liqueur qu'on exprime & qu'on tire des raiſins, une liqueur qui ſe perfectionne par la fermentation, qui ſe clarifie par ſa dépoſition. Le vin naturel eſt celui dont la couleur, la limpidité, l'odeur & la ſaveur ne cauſent aucun dégoût. Cette eſpéce de vin, pris modérément, coupé avec l'eau, nourit & appaiſe la ſoif; mais ſon excès dérange l'économie animale, détermine des maux ſans nombre, tels que la phthiſie, la léthargie, l'apoplexie, la paralyſie & ſur-tout l'hydropiſie; les vins factices ou falſifiés ſont encore plus dangereux pour la ſanté; parce qu'ils procurent une ivreſſe plus dangereuſe, des nauſées plus abondantes, parce que leur compoſé lithargique porte une atteinte mortelle au corps, & une foibleſſe conſidérable aux yeux; ce qui devroit rendre l'Adminiſtration plus ſévère ſur un objet de beſoin journalier, & qui fait le plaiſir & le ſoutien de ce pauvre mercénaire. Il eſt des vins françois rouges & blancs, de paillets & de clairets; mais en général, le meilleur eſt celui de Bourgogne, de deux à trois feuilles; cependant il eſt des eſtomacs qui ne peuvent en faire que difficilement l'élaboration, auſſi arrive-t-il qu'on engage ceux qui en ſont affectés à recourir à des vins plus légers.

L'ivreſſe eſt de tous les défauts celui qui avilit

& qui abrutit le plus l'eſpéce humaine. On reconnoît aiſément un ivrogne de profeſſion à l'ardeur exceſſive de ſon ſang, qui couvre ou deſſéche ſon viſage, à des paupières rubicondes, à des yeux à demi-éteints, ou qui paroiſſent reſſortir de l'orbite; on diroit que ſes membres ſont comme engourdis; que ſa langue s'épaiſſit, que ſes idées deviennent confuſes, & que ſa mémoire ſe perd; il ne connoît d'autres plaiſirs que le jus de la treille; c'eſt pour lui un beſoin toujours preſſant & qui ne connoit pas de bornes, un beſoin qui le rend à charge à la Société, dont il devient un objet de dériſion, de terreur ou de mépris. Un ivrogne, dans les emportemens de ſa fureur bachique eſt capable de tous les excès, parce qu'il croit que rien ne doit lui réſiſter; c'eſt pourquoi il caſſe & briſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage; il le fait ainſi, parce qu'il voit les objets doubles, & d'une manière confuſe; il les voit tels, parce que les muſcles, ſi néceſſaires à la viſion, & qui ſont deſtinés à diriger le globe vers les objets qu'on veut regarder, ſont ſi roides & ſi engourdis par les fumées vineuſes, par le défaut de circulation, par celui des ſucs nourriciers, que l'homme ivre ne peut plus prendre une juſte perception des objets: on peut même ajouter que les vaiſſeaux de la choroïde ſont tellement

gonflés, que les rayons viſuels ne peuvent plus la rendre ſenſible à la réception des objets; ce qui ſe manifeſte par l'extenſion du globe, par l'érétiſme des fibres de l'iris, & le trouble des humeurs aqueuſe & cryſtalline; il y a une grande différence entre les yeux d'un homme réellement ivre, & les yeux de celui qui n'a qu'une gaieté, produite par le vin, parce que les vapeurs de l'eſtomac n'ont pas encore altéré les effets de la circulation. Tout ce que fait, tout ce que dit ce dernier, porte l'empreinte de la gaieté, & l'énergie de l'expreſſion : ſes deux globes n'en ſont que plus clairs & plus tranſparens; les ſolides, comme les fluides augmentent ſenſiblement d'action juſqu'à ce que la ſurabondance vineuſe vienne en troubler l'ordre & l'action.

J'ai ſouvent vu des ivrognes aux paupières enflamées, aux yeux ſemi-paralyſés, recourir à mes ſoins, implorer mon ſecours; je les ai vus avec cette ſoumiſſion apparente qu'inſpire une eſpéce de bonne-foi; mais, hélas! le moment du calme n'eſt pas plus-tôt arrivé, qu'on les trouve, oubliant le paſſé, revenir de nouveau à leur première erreur; il eſt donc bien difficile, de guérir des yeux tout rubiconds de l'ivreſſe qui les enflame, parce que l'ivrogne, dans ſon vice endurci, perpétue ſans remords ſon impénitence

finale ; cependant, comme il peut ſe trouver des repentans ſincères, je veux bien leur tendre une main ſecourable, & leur annoncer ce qu'il y a de mieux à faire pour éteindre cette chaleur brûlante, qui tuméfie & enflame les glandes des paupières : dans ce cas, j'ordonne un régime doux, & la privation graduelle de la cauſe première ; je conſeille l'uſage journalier du bain des yeux, matin & ſoir, avec l'infuſion dégourdie de fleurs de mauve, &, pendant ſept à huit jours de ſuite, le topique léger, fait avec les quatre-farines, délayées dans la même infuſion : quant à la ſemi-paralyſie des yeux, je la regarde comme permanente, par le deſſéchement des parties nerveuſes & muſculeuſes ; trop heureux même le ſujet, ſi ſa vue ne finit pas par s'éteindre entiérement ! Cette idée ſeule devroit ſuffire pour corriger les intempérans de ce genre.

Il ne faut pas confondre les effets de l'ivreſſe avec la maladie qui nous fait voir les objets doubles ; ce genre de vue eſt rarement l'effet d'une conſtitution première, mais preſque toujours la ſuite de quelque fiévre inflammatoire, qui laiſſe de l'embarras au cerveau, ou bien d'une imprudence commiſe dans la contemplation trop fixe ou trop long-temps ſoutenue des corps céleſtes, ou de tout autre objet lumineux ;

quelquefois même aussi, il peut être déterminé par l'obstruction centrale de la choroïde, qui semble partager cette membrane en deux hémisphères. De quelque manière, & par quelque cause que soit produite la duplicité des objets, j'ai toujours remarqué que cette double vision ne pouvoit provenir que de l'irritation des solides, qui avoit produit l'engorgement des vaisseaux de la choroïde, de manière que l'objet qui se peignoit à droite, se représentoit également à gauche, par l'espéce de séparation ou cloison que produisoient les vaisseaux engorgés : ce sentiment m'a toujours paru préférable, & d'autant mieux fondé, que toutes les fois qu'il m'est arrivé de disposer le corps aux effets d'une heureuse purgation, & de faire prendre successivement aux repas les eaux épurées de Passy, il m'est arrivé, dis-je, que l'action des solides, & la circulation des humeurs ont repris leur cours ordinaire, ensorte que je puis dire, sans craindre de me repéter, *sublatâ causâ tollitur effectus.*

La double vision est donc le plus souvent un embarras dans les fluides qui provient de la tension première des solides; du moins c'est la conséquence que j'ai cru pouvoir tirer de mes principes; car j'ai souvent rencontré de ces victimes malheureuses, qui, craignant une cécité

prochaine, venoient en tremblant me faire un exposé de leur triste situation : je les ais vu, les uns accuser une chose, les autres une autre, sans pouvoir rien définir, sans pouvoir s'appuyer sur un principe certain ; cependant, à travers tous ces détails, je reconnoissois toujours que la cause première étoit une compression dans les solides, qui, successivement avoit déterminé l'engorgement dans les vaisseaux & dans les membranes d'où provenoit la double vision. Dans cette circonstance, mon attention première a toujours été de chercher à rafraîchir le corps par des demi-bains, par des boissons délayantes ; de stimuler le voisinage des yeux par des mastications de racine de pyréthre, d'en humecter toute la circonférence par des douches faites avec l'eau dégourdie de laitue pommée, & d'employer pour topique l'application légère de cette même plante ; ensuite je purge le malade, deux fois à un jour de distance, avec les minoratifs ; après quoi je lui fais prendre aux repas les eaux épurées de Passy : je lui défends toute espéce d'application contentieuse, & l'aspect des corps trop lumineux ; je lui fais bassiner, matin & soir, le front, les tempes & les yeux avec l'eau ophtalmique préparée. Je lui fais faire usage, tous les matins, pendant un mois ou cinq semaines de suite, de l'eau de Cologne, tant en

aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire. Tels ſont les remédes qu'on peut varier ou changer ſuivant les circonſtances.

SECTION II.

De la Gourmandiſe, & de ſes effets ſur l'organe de la Vue.

LES arbres en général, ont beſoin comme les animaux d'un ſuc nourricier, d'une ſubſtance végétative qui les vivifie, qui porte dans la ſéve cette fermentation active, cette chaleur douce & inſinuante, propre à en faire valoir les productions : tels ſont les beſoins de la végétation, pour rendre ce tronc d'arbre vigoureux, pour en allonger les rameaux, & couvrir ſes feuillages de cette verdure qui fait l'ornement du Printemps, les plaiſirs de l'Eté, & les regrets de l'Automne; mais s'il arrive que les ſucs de la terre ſoient vicieux par la ſurabondance ou la nature des engrais, l'arbre commence à perdre ſa vigueur; ſon écorce ſe deſſéche de jour en jour; ſes feuilles quittent ce coloris ondoyant, ce verd nuancé, pour ſe couvrir d'un jaune prématuré; & enfin l'extrémité des branches annonce par ſa décadence la perte aſſurée du

tronc. Voilà ce qui ſe paſſe dans le phyſique de ces hommes plus gourmands qu'affamés, de ces hommes, qui ne connoiſſent de plaiſir que celui de manger outre ſatiété, de manger ce qui ſtimule leur goût, ce qui flatte leur ſenſualité ; c'eſt donc de cette ſurabondance de nouritures épicées, que naiſſent ces teins livides, ces figures plombées, ces yeux à demi-éteints, parce que les vapeurs continuelles d'un eſtomac trop ſurchargé, ne peuvent que porter une fermentation contre Nature, qui uſe, qui deſſéche ce qu'elle auroit du vivifier, & dont les yeux reſſentent la première atteinte, par une foibleſſe totale, par un dépériſſement incroyable.

Tout le monde ſçait, comme je l'ai déjà dit, & comme je ne puis trop le répéter, que les alimens, pour ſe digérer facilement, ne doivent pas ſurcharger l'eſtomac, qu'ils ont beſoin de la trituration faite par les dents, de l'impreſſion active de la ſalive, pour ſe porter dans le ventricule par le méchaniſme de la déglutition ; c'eſt alors que ces alimens, à l'aide des ſucs gaſtriques, du fluide nerveux, s'attendriſſent, ſe diſſolvent & ſe changent en une pâte liquide, qui coule dans le *duodenum*, en s'uniſſant à la bile, au ſuc pancréatique, d'où réſulte une humeur laiteuſe, qui, par des vaiſſeaux particuliers vient

ſe réunir au ſang, pour le renouveller & le réparer. Il réſulte de cette définition que le viſcère de l'eſtomac, pour en remplir toutes les fonctions, ne peut & ne doit pas être trop ſurchargé. Ce ſeroit donc en vain que nos *Apicius* modernes s'efforceroient de faire valoir le plaiſir qu'il y a de bien boire & de bien manger : en effet, ſi l'on conſidère ces gloutons volontaires, on les voit aux yeux livides, au teint plombé, courir & rechercher ces mets délicats; on les voit s'extaſier à la vue d'un dîner ſomptueux, & dévorer d'avance les alimens qu'ils ne ſe permettent pas même de broyer; tels ſont ces gourmands affamés, qui ne connoiſſent pas le plaiſir de la ſobriété, qui ſe mettent peu en peine de ſacrifier leur ſanté, à des maladies aigues, à des maladies chroniques; c'eſt pour eux un péché d'habitude, une ardeur canine, qui les rend inſenſibles aux exemples les plus frappans.

Dinant un jour à Verſailles chez une grande Dame, où ſe trouvoit un Grand-Seigneur plus que quinquagénaire, & auprès duquel je me trouvois à table, je fus étonné de le voir manger avec précipitation, ce que l'eſtomac le plus volumineux auroit peine à digérer : cet apetit vorace étoit celui de tous les jours, & tous les jours s'étoient paſſés ſans accident; mais le

moment cruel, le moment funeste étoit près d'arriver : en sortant de table, il me tira dans une embrâsure de croisée, pour me prier de regarder ses yeux, qui se couvroient d'un nuage, qui lui laissoit à peine la faculté de distinguer les objets ; comme je le considérois, & lui tâtois le pouls, il me dit ; « qu'il avoit supprimé depuis » quelques temps un cautère ancien, & qui » avoit été établi pour diminuer les affections » acrimonieuses d'une dartre qui avoit disparue ». Effrayé de son aveu, & plus encore de la plénitude & de l'embarras où se trouvoient le corps & les yeux, je lui conseillai de prier quelqu'un de l'accompagner, pour aller se promener dans le parc, & de ne remonter que quand le poids volumineux de son estomac lui paroîtroit un peu allégé ; mais enchaîné par les uns, entrainé par les autres, il négligea mon avis, au point que, dans la soirée, étant au jeu, il fut surpris par une foiblesse, suite de l'indigestion, qui lui porta un coup mortel, en lui laissant cependant quelques jours pour reconnoître son erreur dans la suppression du cautère, & pour finir trop tôt une vie qu'il auroit pu se conserver encore pendant plusieurs années.

Un Observateur n'est pas étonné de voir le gourmand se plaindre de l'engorgement de ses yeux, de la foiblesse qui en est la suite, mais ce

qui eſt difficile, c'eſt de remédier au vice des yeux, parce que la cauſe ſeconde ſe répétera autant de fois que la cauſe première aura lieu, & cette répétition déterminera le gonflement, & de ſuite le relâchement permanent, qui eſt l'échec le plus redoutable, parce que cette eſpéce de ſemi-paralyſie eſt la moins curable. Cependant, pour empêcher des effets plus funeſtes encore, mon avis eſt de mettre le malade à un régime mitigé, de débaraſſer les mauvais levains de ſon eſtomac, par des purgations douces, en lui ordonnant d'avoir l'attention la plus ſévère ſur la nature & la trituration des alimens, en lui indiquant de mâcher de temps en temps, gros comme un pois de racine de pyrétre, de baſſiner, tous les matins, le front, les tempes & les yeux avec l'eau fraîche, ou ſimplement dégourdie, animée d'eau des Carmes, de faire uſage pendant quelque temps d'eau de Cologne, tant en aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire, & enfin, de terminer le traitement par l'uſage journalier de l'eau ophtalmique préparée, qui eſt le bain des yeux le plus ſalutaire, remédes néanmoins qui ſont de peu de ſuccès, lorſqu'ils n'agiſſent pas de concert avec les ſecours qu'on peut tirer de la frugalité & de la ſobriété.

SECTION III.

SECTION III.

De la maladie Vénérienne, & de ses influences sur l'organe de la Vue.

LES passions en général, sont des mouvemens de l'âme, qui de leur nature n'ont rien de déterminé ; mais l'homme passionné met tout en usage pour parvenir à ses fins ; rien ne lui coûte pour se satisfaire ; il se porte à tous les excès, & rien ne peut resister à ses désirs : c'est un être malheureux, qui ne connoit plus de maître que sa volonté, de guide que sa fureur, d'amis que ses vices ; c'est en vain que les remords le tourmentent, que la Raison cherche à le rapeller à lui-même, tout est oublié ; innocence, vertu, prudence, tout est effacé. Voilà l'homme qui suit le torrent des passions, & qui paye souvent bien cher les momens passés dans les plaisirs : combien est-il d'êtres malheureux, qui, ayant abusé de la force de leur tempérament, de la puissance de leurs désirs, trainent, avant le temps, une vie langoureuse, & qu'ils ont méritée par les écarts dans leur conduite & par leur libertinage ; il semble même que la Nature ait pris plaisir à se vanger de leurs vices, en perpétuant cette dépravation du sang,

connue ſous le nom de *Mal-Vénérien.* Cette hydre, qui ſe montre ſous différentes formes, qui ſe cache ſous différens aſpects, eſt pour l'Humanité le fleau le plus redoutable, parce qu'il porte la plus cruelle atteinte aux fonctions du corps, parce qu'il dérange le méchaniſme de la viſion.

L'homme honnête, & vertueux ne connoit que ſa femme; il goûte avec elle ſeule le fruit d'une heureuſe union; le libertin, au contraire, s'expoſe à tous les dangers d'une nature dépravée, & laiſſe par-tout les traces de ſon crime & de ſa turpitude; trop heureux, quand il ne vient pas empoiſonner le lit nuptial, & donner à ſa poſtérité des preuves mortelles de ſon libertinage; mais il eſt vrai qu'un jeune-homme qui entre dans le monde, qui commence à jouir de ſa liberté eſt bien à plaindre, parce que de pernicieux exemples, de mauvais conſeils, de faux amis lui ouvrent la porte du précipice, pour lequel la Nature ne donne que trop d'attraits: auſſi je ne connois pas d'exemple plus frappant, de mentor plus puiſſant, que de le conduire dans ces Hôpitaux, dans ces aſyles d'infirmités, où les effets mercuriels tyranniſent & affoibliſſent le cadavre ambulant, qui, pour ſe guérir de ſes maux, eſt devenu la victime de ſes chaînes.

Le vice vénérien trop connu, & trop multiplié dans le ſiécle où nous ſommes, a pour cauſe première le contact immédiat d'une perſonne malade avec une ſaine, & c'eſt de cette union empoiſonnée que dérive la ſource de tant de maux; c'eſt un Prothée, qui ſe montre ſous toutes les formes, afin de porter des coups plus difficiles à parer; c'eſt un ennemi caché, qui ne paroit feindre & diſſimuler ſa marche, que pour devenir le tyran de ſa victime, & tromper les yeux ſurveillans de ſes ſauves-gardes; voilà ce qui détruit tant d'individus, ce qui donne tant de peines aux Praticiens, mais de tous les remédes qu'on a pu imaginer, de tous ceux qu'on a employé, le mercure eſt le principal agent, pour ne pas dire le ſeul, qui puiſſe atténuer & diviſer les globules ſtagnans, qui ne peuvent ſe filtrer par les vaiſſeaux capillaires; ce n'eſt pas cependant qu'une action auſſi néceſſaire, ne ſoit dans le cas de porter une cruelle atteinte aux nerfs & aux muſcles, ou déterminer une ophtalmie encore plus redoutable; une ophtalmie qui s'annonce & ſe propage par des douleurs pulſatives; par des douleurs qui ſouvent déterminent la perte de la vue; c'eſt pourquoi l'on ne ſçauroit être trop prudent dans l'adminiſtration de ce reméde, pour en diminuer les effets trop actifs.

Lorſqu'un malade ſe préſente à moi avec une ophtalmie dépendante du vice vénérien, ce qui ſe reconnoit à l'extrême tenſion des fibres de l'iris, qui ont perdu de leur couleur naturelle, à l'engorgement livide des vaiſſeaux de la conjonctive qui deviennent variqueux, je n'ai d'autre conſeil à lui donner, que de prendre ou de ſuivre les moyens de guérir la cauſe première; que d'employer pour bain des yeux les adouciſſans, tels que l'infuſion de fleurs de mauve, & pour anodin le topique léger de pulpe de pomme, ou des quatre farines réſolutives, à moins que l'acrimonie de l'humeur ne détermine des puſtules, des hypopions entre les lames de la cornée tranſparente; dans ce cas, il faut continuer les mêmes remédes, mâcher tous les matins de la racine de pyréthre, faire uſage de la pommade ophtalmique juſqu'à parfaite réſolution, & ſe ſervir de celle où le mercure doux ſe trouve incorporé; mais, lorſqu'il arrive que le mercure mal doſé, ou peu approprié au tempérament, produit des tenſions qui portent atteinte aux parties nerveuſes & muſculeuſes, ce qui ſe manifeſte par une conſtriction des ſolides, par le reſſerement de la pupille, qui ſucceſſivement dégénère en un relâchement, ou ſemi-paralyſie de tout l'organe: alors, ſi le vice eſt détruit, & le ſang bien purifié,

je fais prendre des demi-bains ou bains entiers d'eau de savon, dérogeant en cela à la régle générale des demi-bains, à cause de la fermentation causée par le mercure ; je fais continuer les mastications de racines de pyréthre, afin de dériver de proche en proche le reste de l'humeur coagulée, afin de faciliter la circulation des fluides, & tâcher de rétablir l'action des solides par l'usage des toniques en bains des yeux, tel que l'eau de jourbarbe préparée, par l'emploi des liqueurs ophtalmiques spiritueuses, tant en aspiration qu'en évaporation, & autant de temps qu'il sera nécessaire pour rétablir l'organe de la vue. Voilà les seuls remédes qu'on puisse employer dans une maladie qui fait honte au genre humain, & dont les effets premiers, laissent toujours, dans les deux sexes, des traces aussi dangereuses que redoutables pour une future progéniture.

Il est une autre passion de l'âme que la Nature désavoue, que la Religion condamne, & qui, en énervant le corps, affoiblit sensiblement les yeux ; c'est le mouvement déréglé de soi-même ; c'est l'abus de ses propres forces : ce vice honteux & volontaire est l'opprobre du genre-humain, dont il détruit les individus ; dont il fait des victimes, qui portent, avant le temps, les attributs de la vieillesse & de la décrépitude : malheur à celui qui a pris une pareille habitude,

parce que les facultés de ſon âme s'affoibliſſent, parce que les forces de ſon corps ſe détruiſent, parce que les ſucs gaſtriques de ſon eſtomac s'anéantiſſent; mais, hélas! cet être malheureux par lui-même, l'eſt encore bien davantage, lorſqu'il a à ſe reprocher d'avoir fait ou trouvé des compagnons de ſon intempérance; & je ne ſerois pas étonné que les houpes nerveuſes, cruellement tourmentées, ne s'affoibliſſent au point de déterminer une goute ſereine parfaite; c'eſt donc l'empire de la Raiſon, & le bien-être de ſoi-même, qui peuvent en déterminer le correctif, & lui faire chercher un reméde à une maladie des yeux, marquée par le deſſéchement des parties nerveuſes & muſculeuſes, par le trouble des humeurs aqueuſe & cryſtalline; mais, dans tous les cas, on ne doit employer que l'eau ophtalmique pour le bain des yeux du matin, parce que la Nature en réparant ſes pertes, répare la foibleſſe de la vue. Je déſire que le Lecteur faſſe ſon profit de cette lecture, & des conſeils que je lui donne.



SECTION IV.

Des Fiévres inflammatoires, dont l'impreſſion au cerveau porte toujours atteinte à la Vue.

L'HOMME eſt né pour le travail, les uns dans un genre, les autres dans un autre ; c'eſt une loi qui eſt commune à tout ce qui exiſte ; auſſi eſt-il vrai de dire que l'oiſiveté eſt la ſource de tous les maux : un homme oiſif eſt à charge à la ſociété & à lui-même ; il eſt à charge à la ſociété, parce qu'il proméne en tous temps, en tous lieux le ſimulacre de l'ennui & de la triſteſſe ; il l'eſt à lui-même par le mépris dont il ſe couvre, par le reproche intérieur de ne pas faire comme les autres. Voilà l'homme auſſi ennuyé qu'il eſt ennuyeux ; l'homme qui n'a d'autre mérite, qui ne connoit d'autres plaiſirs, que celui de boire, de manger, de ſe promener & de dormir : plus malheureux en cela que les brutes, dont il n'a pas la même agilité, ni la même ſobriété ; il devient la victime de ſa pareſſe & de ſon oiſiveté ; parce que ſon ſang, manquant de cette activité, de cette chaleur néceſſaire à ſa circulation ; il en réſulte des

globules ſtagnans, des engorgemens, qui déterminent des maladies aigues, des fiévres inflammatoires, qui portent le trouble au cerveau, & une cruelle atteinte à l'organe de la vue.

Les ſignes diagnoſtics & pronoſtics de la fiévre dépendent des différentes pulſations du pouls, qui ne ſont autre choſe que le mouvement du ſang contre les parois des artères; ces mouvemens ſenſibles ſont plus ou moins multipliés; mais ils ſont toujours occaſionnés par les contractions du ventricule gauche du cœur, qui ſe vuide dans l'aorte, & qui, à chaque contraction, pouſſe ſucceſſivement une certaine quantité de ſang dans les vaiſſeaux artériels; ce qui fait que la pulſation eſt plus ou moins forte, ſuivant l'action plus ou moins active du ſang. On donne différens noms aux différens accès de fiévre; qui, pour l'ordinaire, ſont déterminés par l'épaiſſiſſement acrimonieux de nos humeurs. On les diviſe en fiévres intermitentes & continues. Les intermitentes ſe diviſent en quartes, tierces, quotidiennes & anomales; toutes ces ſortes de fiévres durent autant de temps que la cauſe fébrile exiſte, que l'humeur peccante eſt à évacuer, ſoit d'une manière ſoit d'une autre. Les fiévres continues ſont de deux eſpéces; ſçavoir, les ardentes & les inflamma-

toires ; qui ſont celles qui font le ſujet de cette Section.

Les fiévres ardentes ſont ainſi dénommées, parce qu'elles conſument le malade par une chaleur exceſſive & brûlante ; elles ſe manifeſtent par des dégoûts ; des laſſitudes, des envies de vomir, des inquiétudes, par une reſpiration vîte & difficile, par une toux accompagnée de délire, quelquefois de convulſions. Les fiévres inflammatoires ſont univerſelles ou particulières ; les premières ſont celles qui tiennent à une chaleur ou éruption générale ; les ſecondes ſont celles dont le ſiége principal affecte une partie ſeulement, comme la pleuréſie & autres. Les cauſes de ces ſortes de fiévres ont différens principes ; mais elles proviennent en général, ou de l'épaiſſiſſement du ſang ou de ſa viſcoſité acrimonieuſe, ou de l'obſtacle de quelques particules trop groſſières, qui ne peuvent circuler dans les petits vaiſſeaux capillaires ; ce qui eſt occaſionné, ſoit par la rigidité des fibres, ſoit par la trop grande conſtriction des vaiſſeaux, d'où réſultent ces coups de piſtons artériels, ces pulſations ſenſibles. Le traitement curatif de ces ſortes de fiévres dépend des ſymptômes morbifiques qui le déterminent ; mais on ne riſque jamais rien dans les premières vingt-quatre heures, de mettre le malade à l'uſage des

délayans, des atténuans, afin de rendre aux fluides, aux globules ſtagnans leur ténuité naturelle, & favoriſer, s'il eſt poſſible, la coction des humeurs qui doivent être évacuées, ſoit par les urines ou par les ſueurs, ſoit par l'inſenſible tranſpiration, ou par toutes ces voies.

De toutes les parties du corps expoſées aux cruelles atteintes des fiévres inflammatoires, la tête eſt particulièrement celle où le ſiège de la maladie paroit vouloir ſe porter & ſe fixer; c'eſt dans cette partie ſi délicate & ſi ſuſceptible de la fermentation fébrile, que les accidens ſont plus graves & de plus longue durée; en effet, on voit ſouvent des perſonnes, qui, à la ſuite d'une fiévre inflammatoire, reſtent comme imbéciles; on les voit ſe plaindre du peu de ſervice de leurs yeux, de leur perte de mémoire, & de leur inaptitude à toute ſorte d'application: mais, quelque longue & quelque triſte que ſoit cette langueur, qui ſe manifeſte par le terne des humeurs de l'Œil, par le blanc mat de la conjonctive, il n'en eſt pas moins vrai de dire que les victimes les plus à plaindre, ſont ceux que quelque maladie inflammatoire, de violens maux de tête ont expoſés à des ſaignées du pied. Hélas! je l'avoue, le cœur pénétré de douleur; j'ai ſouvent rencontré,

de ces aveuglemens inopinés, & d'après différentes queſtions, j'ai toujours reconnu ce que le malade me rendoit avec franchiſe, en me diſant ; oui, Monſieur, j'ai vu ouvrir la veine du pied, ſans avoir pu la voir refermer. Ma cécité a été comme un coup de foudre, qui a mis une éternelle ſéparation entre la lumière & mon exiſtence, ſur-tout depuis qu'on a cru devoir me faire des ſaignées réitérées : réflexions bien juſtes de la part du malade, & dont je rendrai compte à l'article des *Goutes Sereines*.

Celui qui a échappé aux ardeurs mortelles d'une fiévre inflammatoire, n'a rien de plus intéreſſant à faire que de ménager ſa ſanté, que de rétablir l'action de ſa vue affoiblie, par la fermentation des fluides, par la rigidité des ſolides. En pareil cas, j'ai pour principe, de preſcrire un régime doux & tempéré, des nourritures capables de produire un bon chyle ; de conſeiller un exercice journalier, mais modéré, de baſſiner, matin & ſoir, pendant un mois ou cinq ſemaines de ſuite, le front, les tempes & les yeux, avec une eau dégourdie, animée d'eau des Carmes ou de Cologne ; de faire faire uſage, l'eſpace de huit à dix jours, le matin ſeulement ; de la poudre céphalique, proportionnée à la forte ou délicate conſtitution du

ſujet ; on la ceſſe enſuite, pour ſe ſervir des fumigations ſéches pendant autant de temps ; ce terme expiré, on employe tous les matins l'eau de Cologne, tant en aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire ; on le fait autant de temps que le beſoin le requiert. Tels ſont les remédes les plus convenables à cette foibleſſe des yeux, qui ſe fortifient à meſure que les forces reviennent, qui reprennent le ton & l'action néceſſaire pour rétablir la viſion ; mais dans le cas où il ſeroit néceſſaire de recourir à des moyens plus actifs ; c'eſt alors, qu'il faudroit ſe ſervir, pour le bain des yeux, de l'eau ophtalmique préparée, & des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes pour les fortifier.

Il eſt des pleuréſies, des fluxions de poitrine, dont l'effet porte, non-ſeulement atteinte à la vue, mais même à la vie. Dans le premier cas, & lorſqu'on eſt hors de danger, on doit s'attacher à réparer la foibleſſe des yeux, par les mêmes moyens ci-deſſus indiqués ; dans le ſecond, je me crois obligé de rendre public, un reméde que j'ai ſouvent vu réuſſir dans les momens les plus déſeſpérés : ce reméde eſt, tout ſimplement un ſudorifique inciſif, qui diviſe l'engorgement de la pleure, pour en produire une réſolution heureuſe.

REMÉDE POUR LA PLEURÉSIE.

Sa préparation.

Feuilles de bourache, deux fortes poignées;
Feuilles de buglose, une bonne poignée;

le tout bien lavé; se servir d'un mortier de marbre, avec pilon de même matière, pour en exprimer un demi-septier de jus ou suc, qu'on présentera ensuite au feu, pour l'écumer, à une seule ébullition. Après quoi, passer la liqueur à travers un linge, l'édulcorer avec plein une cuiller à bouche de syrop de guimauve, & donner au malade cette potion à boire, le plus chaud que faire se pourra.

Ses effets.

Ce reméde est un puissant sudorifique, qui produit une heureuse transpiration, qu'on peut favoriser, sans changer trop souvent de linge; en mettant deux serviettes bien chaudes; l'une sur le dos, l'autre sur la poitrine; si cette première dose ne suffisoit pas, pour produire une crise avantageuse, on pourroit la réitérer douze heures après; ce qu'on proportionne à l'âge & aux forces du malade; mais il est très-essentiel d'observer que ce moyen ne doit être employé

que du troisiéme au cinquiéme jour de la maladie ; & qu'une fois administré, il ne faut pas saigner, parce qu'on diminueroit les forces dont le malade a besoin : voilà ce que j'ai pratiqué, & vu pratiquer, avec un succès toujours suivi d'une crise heureuse, & qui, en peu de temps, met le malade hors de danger ; sur-tout lorsqu'il se trouve entre les mains d'un Médecin fidéle à remplir les indications, & qui sçait en profiter, pour y réunir d'autres remédes qui viennent de nouveau à l'appui des premiers.

SECTION V.

Du Ptérygion ou Onglet ; & de l'obstacle qu'il porte, soit à la Vue, soit à la Cornée transparente.

LES passions de l'ame, en portant atteinte aux fonctions corporelles, dérangent de beaucoup celles des yeux ; de ce nombre sont, la prodigalité & l'avarice. Le prodigue ne calcule, & ne compte que le plaisir de dépenser avec faste & obstentation le produit de son bien, l'usufruit de ses revenus ; l'avare, au contraire, rit des folies du prodigue, & croit toujours que la terre va lui manquer ; c'est pourquoi il

amasse sou sur sou, obole sur obole. Le premier n'est heureux, qu'autant que sa fortune lui permet ses écarts ; mais à peine tombe-t-il dans le discrédit, que les regrets le poignardent, & que la misère l'écrase ; le second est le malheureux sentinelle de son or & de son argent ; c'est une soif continuelle qui lui fait oublier ses besoins les plus pressans : le prodigue devient donc misérable, avec le regret d'avoir mal employé ce qu'il possédoit ; l'avare n'est malheureux, que parce qu'il posséde, & qu'il craint d'en perdre la jouissance. Voilà deux contrastes bien capables de rapeller les jeunes-gens à eux-mêmes, & de leur faire connoître que le premier bien de la vie, est celui de vivre tranquillement, & de se bien porter ; tels sont les préceptes de la saine Philosophie, qui nous représente la santé, comme un trésor que les caprices de la fortune ne peut nous enlever ; qui nous avertit que c'est toujours de notre faute, quand il nous arrive des accidens auxquels on auroit pû parer en observant un régime propre à atténuer & diviser ces humeurs épaisses, qui forment ces ptérygions, ces onglets, qui viennent ramper, & quelquefois couvrir la cornée transparente.

Le ptérygion ou onglet, est une excroissance membraneuse, qui est ou variqueuse ou

adipeuſe ; elle prend ordinairement ſon origine des ramifications veineuſes de la caroncule lacrymale, de manière que ſon ſiége eſt plus ſouvent du côté du grand-angle que du petit, parce que le grand angle eſt plus parſemé de vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques. L'onglet vient ſouvent ramper ſur la cornée tranſparente, & forme à la pupille, un voile plus ou moins conſidérable ; il eſt adipeux, lorſque le corps graiſſeux ſe forme entre les interſtices de la conjonctive ; il eſt variqueux, lorſqu'une trop grande quantité de ſang paſſe dans les vaiſſeaux lymphatiques de la conjonctive, d'où il arrive un gonflement & une dilatation trop grande. En général le ptérygion détermine preſque toujours une ophtalmie habituelle, de manière qu'il faut attaquer la cauſe première, pour remédier à la cauſe ſeconde.

L'onglet ou ptérygion adipeux, peut donc ſe comparer à une humeur congelée, comme de la graiſſe ; au lieu que le variqueux ſe trouve entrelacé de vaiſſeaux ſanguins, de vaiſſeaux lymphatiques, dont le gonflement rend l'Œil ſenſible & douloureux ; ſur-tout lorſqu'il ſe porte ſur la cornée tranſparente, parce qu'il gêne alors le mouvement du globe. Le traitement curatif du ptérygion en général, peut ſe faire par la voie de la réſolution ou de l'opération ;

ration ; la première, lorſqu'elle eſt priſe à temps, m'a toujours paru la plus heureuſe & la moins redoutable ; la ſeconde entraîne preſque toujours après elle les inconveniens de la régénération ; car, ſi l'extraction n'eſt pas entière, il en réſulte une nouvelle réproduction, qui devient pire que la première ; ſur-tout ſi cet engorgement membraneux eſt entretenu par un vice du ſang. La réſolution eſt donc, en premier lieu, le parti le plus ſage & le plus ſûr ; mais les moyens curatifs ne m'ont jamais paru ſuffiſans, lorſqu'on emploioit les poudres ſéches, les cauſtiques, les eaux alumineuſes & vitrioliques, parce que l'abondance des larmes précipite le reméde dans les angles, & en détruit l'activité ; c'eſt pourquoi je me ſuis toujours ſervi, avec ſuccès, de la pomade ophtalmique, qui eſt à toute épreuve contre l'influence des larmes qu'elle excite, ſans en être enveloppée, parce que ce reméde eſt le plus propre à atténuer & diviſer les globules ſtagnans il s'agit donc de s'en ſervir pendant un mois ou cinq ſemaines de ſuite, en la manière indiquée ; & d'y réunir le bain de l'Œil, avec l'infuſion de fleurs de mauve, & le topique léger de pulpe de pomme ou autre ; ce que l'on continuera tout le temps neceſſaire, ſans craindre aucune altération pour la viſion.

Il arrive souvent sur le globe de l'Œil des élévations en forme d'excrescence, qui sont la suite de diverses ophtalmies, & l'effet de différentes pustules qui forment tumeur; mais ces sortes de vaisseaux variqueux n'ont rien de bien redoutable, parce que le mouvement, sans cesse répété de la paupière, suffit pour les dissiper; cependant, si la résistance étoit opiniâtre, on pouroit se servir de la pomade ophtalmique, qui fait l'effet d'un corps dur sur le poli d'une glace, qui en devient plus claire & plus transparente; je ne dirai rien de la manière de procéder & de faire l'opération du ptérygion, parce que les moyens en sont connus, & qu'on ne doit y recourir que dans le cas d'urgente nécessité.

SECTION VI.

Du Tabac, & de son utilité dans les maladies des Yeux.

POUR pouvoir suivre les principales passions de l'âme, sans m'écarter de mon sujet, je dirai que l'orgueil & l'envie sont les deux vices les plus familiers, & les ennemis les plus déclarés de la Société; ce qui ne peut arriver, sans troubler l'ordre de la Nature, sans déranger celui des

yeux. L'orgueilleux eſt un être, qui, enflé de ſon propre mérite, ne voit que lui, ne connoit que lui, & met tous les autres au-deſſous de lui; l'envieux, au contraire, toujours jaloux de la fortune d'autrui, met tout en uſage pour ſe l'approprier: il n'eſt pas de tours, de ruſes qu'il n'emploie pour remplir ſes vues, pour parvenir à ſes fins; celui dont il dit le plus de bien en apparence, eſt la victime qu'il cherche à immoler dans le ſecret. Le premier, fier de ſa préſomption, croit que tout lui eſt du, & qu'il n'eſt pas d'encens qui ne doive fumer ſur ſon autel; le ſecond, plus adroit dans ſon dire, n'en eſt que plus dangereux dans ſes actions. L'orgueilleux, par ſes propos impérieux, ne fait tort qu'à lui-même; au lieu que l'envieux nuit à tout le monde, parce que ſes déſirs ne ſont pas bornés, parce qu'ils s'étendent ſur tous les objets. Tel eſt le ſort des humains, qui ne ſçavent pas profiter d'une heureuſe ſimplicité, qui ſçait tenir la balance entre le tourment des grandeurs & le bonheur d'une vie privée: mais hélas! cette Philoſophie eſt un langage inconnu aux gens du monde, qui déſirent jouir de tout, & ne ſe priver de rien; cependant combien de malheureux manquent du néceſſaire à la vie, ou qui ſe réfuſent ce qui leur fait le plus de plaiſir, tel que l'uſage du tabac, que je regarde

comme le cautère des yeux, comme le moyen le plus propre à débarraſſer le cerveau de ſon humidité, & rendre les nerſs optiques plus ſuſceptibles de ſenſations délicates.

Le tabac, ou pétun, eſt une plante originaire de l'Amérique; les Eſpagnols furent les premiers qui l'apportèrent en Europe, & qui en firent uſage. Elle fut cultivée en France ſous François II, qui en reçut la graine par le moyen de M. Nicot, ſon Ambaſſadeur en Portugal; c'eſt pourquoi cette production a conſervé long-temps le nom de *Nicotiane*. Le tabac n'a mérité & ne mérite le diſcrédit qu'on lui donne, que par la malpropreté qu'il occaſionne, que par les effets actifs & ſtimulans qu'il détermine: je conviens que le tabac porte avec lui un ſel acre, un ſel narcotique; mais je ne puis m'empêcher d'en faire l'éloge, & de dire qu'il ne peut produire tous les maux qu'on lui attribue dans ſon uſage, pulvériſé & pris par le nez; je ſçais que la décoction des feuilles de tabac, employée en lavement, eſt ſans contredit, le remède le plus irritant, le purgatif le plus violent des inteſtins; parce que tous ſes ſels ſont développés, & agiſſent réellement ſur une partie très-délicate; je puis même ajouter que les feuilles de tabac, dont on fait uſage, avec le ſecours de la pipe, produiſent une fumée narcotique, qui

engourdit les nerfs & les mufcles ; ce qui arrive, parce que cette fumée, l'extrait de toutes les parties alkalines, s'infinue, fans obftacle, par tous les pores de la peau : mais qu'elle différence entre le tabac à fumer & le tabac en poudre! car à peine celui-ci eft-il parvenu fur la membrane pituitaire, que fon activité fe trouve enveloppée par un mucus, par une férofité mucilagineufe qui en diminue de beaucoup les effets, d'ou il réfulte que le tabac, pris par le nez, ne peut être comparé à l'ufage qu'on en fait, tant en décoction qu'en fumigation.

La poudre de tabac, pour n'être pas malfaifante, ne doit être ni trop groffe ni trop fine ; elle doit avoir eu le temps de fermenter, & ne doit être prife que de feuilles bien féches & bien mûres ; elle ne doit être ni trop defféchée, ni trop mouillée ; & rarement le bon tabac a befoin de cette dernière préparation, qui pour l'ordinaire fait croute, & s'attache aux parois de la membrane du nez qu'elle obftrue, & dont elle fait perdre la délicateffe de l'odorat ; ce n'eft donc pas la faute du tabac s'il produit des engorgemens, mais celle des preneurs, qui devroient fe contenter de le tenir dans des bouteilles bien bouchées, & dans le lieu le moins humide. Les tabacs de Macoubac, les tabacs d'Efpagne font les feuls contre lefquels on puiffe élever

une critique févère ; le premier eſt trop chargé de fels alkalins & narcotiques ; le fecond ajoute à une fineſſe extrême, une féchereſſe qui porte fes effets beaucoup plus loin qu'il ne faut, & qui, en attaquant le genre nerveux, peut attaquer la mémoire, & donner lieu à toutes les plaintes vulgaires, qu'on attribue aux mauvais effets de cette plante ; mais le tabac des Colonies, la vraie nicotiane, dont la poudre n'eſt ni mêlangée ni tronquée, ne merite pas les reproches que des perfonnes prévenues lui font.

Le tabac pulvérifé & pris par les narines, picote la membrane pituitaire, en comprime les mamelons, ſtimule les glandes dont elle eſt parfemée, & en exprime la mucofité fuperflue qui s'y eſt amaſſée ; cette excrefion faite, il arrive que les férofités, ne trouvant plus d'obſtacles, coulent avec abondance des vaiſſeaux & des glandes d'alentour ; voilà pourquoi lorfqu'on mâche des feuilles de tabac, les vaiſſeaux falivaires laiſſent échapper une grande quantité de férofités, qui diminuent les maux des dents, & qui emportent la matière des fluxions ; mais, outre l'avantage que le tabac procure au nez & à la bouche, il en réfulte encore pour les poumons un bien-être, qui les débarraſſe d'une pituite vifqueufe, dont l'éva-

cuation détermine ſouvent la guériſon de l'aſthme & de pluſieurs autres accidens. Le tabac, par ſa vertu active & narcotique, diminue donc les douleurs des dents, ranime les ſens engourdis, favoriſe les évacuations du cerveau, conſole le pauvre dans ſa misère, & lui fait même oublier ſes néceſſités les plus urgentes.

Tels ſont les effets du tabac & les propriétés qui deviennent encore plus néceſſaires pour prévenir & remédier aux ophtalmies, dont les yeux ſont ſans ceſſe affectés, parce qu'il eſt de fait & d'expérience que ces ſortes de maladies ont non-ſeulement pour cauſe l'acrimonie du ſang, même l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques, dont l'humeur par ſon ſéjour devient ſtagnante ; de manière qu'en faiſant uſage de tabac, qu'en faiſant une dérivation prompte & active, il arrive que la ſur-abondance n'eſt plus la même; qu'elle ne peut plus gonfler la membrane pituitaire, ni les vaiſſeaux qui en font le recrément ; ce qui fait que les nerfs optiques ſont plus libres, & que les ſucs nourriciers, qui leur ſont deſtinés, ſe régénèrent plus aiſément. Voilà donc les avantages que le tabac procure aux yeux, & qui peut être regardé comme l'exutoire le plus déterminant des humeurs nazales, comme le deſtructeur des mucoſités qui, pendant la nuit, ſe ſont

amaſſées dans le nez ; comme le ſtimulant de cette lymphe trop abondante, dont regorgent les glandes voiſines ; puiſſent les preneurs de tabac, ne pas abuſer de ſes propriétés, & ne voir dans ſon uſage que le beſoin d'évacuer la ſur-abondance des humeurs ſéreuſes & muqueuſes d'un cerveau qui ſe trouve ſerré & comprimé par une tranſpiration arrêtée, ou par une ſur-abondance trop marquée ; mais je dois dire en général, que le tabac eſt plus néceſſaire à tous les tempéramens froids & humides, qu'à ceux qui ſont chauds & ſanguins ; c'eſt pourquoi les preneurs de tabac doivent conſulter leurs beſoins & non leurs fantaiſies.

CHAPITRE X.

Seconde époque de l'âge mur, de l'âge viril ; troiſiéme âge de la vie de l'Homme.

L'AGE viril eſt le temps de la vie le plus utile aux uns, le plus funeſte aux autres. Heureux celui, qui primitivement a ſu ſe préſerver du tourbillon impétueux des paſſions, qui a ſu mettre un frein à l'intempérance voluptueuſe de ſes déſirs ! Plus heureux encore le ſujet, qui en préſervant ſon cœur de ce venin

ſubtil, a employé ce premier temps de ſa vie à cultiver ſa mémoire, à orner ſon eſprit, à acquérir les connoiſſances néceſſaires à l'état qu'il embraſſe. Voilà l'homme ſage & vertueux, qui a réellement ſu profiter des beaux jours; voilà l'homme que les ſuites de cet âge fortuné décorent de toutes les perfections dont il a fait fermenter le germe; voilà enfin l'homme qui devient auſſi agréable, auſſi utile à la Société qu'il eſt cher aux ſiens & précieux à lui-même: l'âge viril, l'âge mûr eſt donc le temps de la jouiſſance la plus délicieuſe & la plus heureuſe; c'eſt le moment où l'homme plus occupé de ſon travail que de ſes plaiſirs, a le pouvoir de réfléchir ſur lui-même, de connoître le néant des choſes de ce bas monde, de cette vie, qui fuit comme une ombre.

Je dis que l'âge viril eſt l'époque de la vie la moins critique pour la ſanté, parce que la chaleur du ſang en ſoutient les fondemens. La Nature n'a pas plus-tôt porté ſon ouvrage à ſa perfection, qu'elle paroît avide de le détruire; auſſi arrive-t-il que l'homme parvenu au dernier terme de la virilité, reconnoît la décadence inſenſible de ſes forces, la langueur de ſes nerfs & la ſtagnation de ſes humeurs: c'eſt alors que l'imagination n'a plus cette force ni cette activité première; ce qu'on dit, ou

ce qu'on écrit, porte l'empreinte d'une réflexion lente & tardive, quoique précise, parce que les sucs de la nutrition ne peuvent plus circuler dans les vaisseaux infiniment petits du corps humain, parce qu'ils sont plus glutineux & moins délayés; c'est ce qu'il est aisé de reconnoître dans les sutures qui unissent les os du crâne, où l'on ne voit presque plus les traces de ces petits vaisseaux, qui pénétroient du péricrane au diploë & à la dure-mère; ce qui s'observe de même dans toute l'économie animale. C'est donc ainsi que l'homme se détruit de lui-même, & qu'il perd cette chaleur vivifiante qui exaltoit son imagination, & le rendoit capable de toutes les entreprises.

Les mêmes causes qui portent la foiblesse & l'engourdissement dans toutes les parties du corps, sont également celles qui diminuent l'action des yeux; c'est vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, plus ou moins, que la vue s'allonge, qu'on est forcé d'éloigner le livre ou la lettre dont on veut prendre lecture, parce que la cornée perd de sa convexité & le cristallin de sa protubérance, ce qui se manifeste par le desséchement des petits vaisseaux, par le défaut de retour abondant des sucs nourriciers; c'est alors qu'on voit comme des filets, comme des points noirs, qui sui-

vent plus ou moins les mouvemens actifs du globe, parce que la circulation se trouve embarrassée & gênée dans les filières des vaisseaux, & quelquefois dans le vaisseau même, ce qui fait l'ombre ou point noir, qui met obstacle au passage des rayons lumineux.

Mais des deux sexes le plus malheureux, c'est sans contrédit la femme, qui non-seulement éprouve ces sortes de variations, mais qui est même sujette à une cessation de cours périodique, qui les augmente & les multiplie davantage. Tel est le sort des humains, qui n'ont commencé à naître, que pour commencer à mourir; puissent-ils y penser souvent pour le présent, & s'y préparer de longue-main pour l'Eternité! Voilà le devoir du parfait Chrétien, qui veut vivre & mourir dans la paix du Seigneur, parce qu'il a tout à espérer & rien à redouter.

SECTION PREMIÈRE.

De la cessation des Cours périodiques, & des dangers qu'elle porte à la Vue.

IL n'est pas d'image plus frappante des quatre âges de la vie de l'homme, que les quatre saisons de l'année. Cette comparaison admise,

ne pourroit-on pas dire que l'enfance eſt le moment du printemps, où la Nature cherche à ſe développer; peu-à-peu l'adoleſcence arrive, & donne des preuves de cette vertu printannière: c'eſt alors que la terre ſe couvre de fleurs, que l'été ſe déclare, que la puberté ſe manifeſte; cette ſaiſon, la plus précieuſe pour l'homme, l'eſt auſſi pour les productions de la terre, qui ſe trouve expoſée à toutes les impreſſions d'une chaleur auſſi douce que vivifiante: or négliger de ſoigner ces principes de végétation, de rafraîchir ces ſels âcres & deſtructeurs, c'eſt faire comme l'homme qui livre ſon tempérament & ſes forces à la ſoif ardente des plaiſirs, à la fougue impétueuſe des paſſions, c'eſt enfin voir arriver l'automne avant l'âge mur, ſans certitude de fruits, ſans eſpérance de récolte: alors l'hyver, ſous le titre de la vieilleſſe, vient empoiſonner le reſte de nos jours, par le regret de n'avoir pas fait ce que nous aurions pu, ce que nous aurions du. Telle eſt la vie de l'homme ſur ſon déclin: tels ſont les maux phyſiques & moraux, qui ſont ſuivis d'événemens qui rendent la ſanté des femmes chancelante, & le temps critique plus dangereux.

Le ſexe, comme je l'ai annoncé, eſt ſujet à une révolution de cours périodique, qui a lieu,

& qui se réitère tous les mois plus ou moins promptement, plus ou moins abondamment; ce qui dépend de plusieurs causes, & principalement, soit du relâchement des vaisseaux, soit de l'épaississement, ou de la fluidité surabondante du sang; telle est la revolution qui se déclare à l'âge de puberté, qui se perpétue jusqu'au moment où le sexe cesse d'avoir la faculté de se reproduire; ce qui arrive par la constriction des vaisseaux de la matrice, c'est-à-dire par le resserrement de son tissu. Ce moment de crise varie suivant le sujet, le tempérament, le climat & la vie qu'on méne; mais assez ordinairement la révolution première s'étend à quarante-cinq ou à cinquante ans; je dis révolution première, parce qu'il est des femmes, chez lesquelles elle se manifeste un peu plutôt, chez d'autres, un peu plus tard. En général, les tempéramens sanguins sont les plus tardifs; mais aussi l'orage est plus long, les accidens plus graves par la multiplicité des pertes, par le retour des accidens qui surviennent. Tel est l'état malheureux du sexe, qui redoute avec raison ce moment critique, ce moment où la Nature prend une autre manière d'être. Je n'entreprendrai pas d'indiquer les remédes, ni de prescrire les précautions

néceſſaires en pareille circonſtance, parce qu'elles varient ſuivant les événemens qui en ſont la ſuite ; il n'en eſt pas de même des yeux, qui ſont mon objet principal, & qui intéreſſent la malade pour ſavoir ce qu'elle peut craindre ou non, de ces nuages, de cette foibleſſe de vue, dont ils ſont alors affectés ; voici mon avis.

La maſſe du ſang, accoutumée à une évacuation, qui lui étoit habituelle & néceſſaire, acquiert un ſuperflu, qui doit refluer néceſſairement dans toute la maſſe générale, & particulièrement au cerveau où elle procure ces feux, ces étourdiſſemens, ces affections vaporeuſes, qui annoncent l'irritation des ſolides occaſionnée par la ſur-abondance des fluides ; il n'eſt donc pas étonnant que, dans ce combat mutuel, il arrive des langueurs, des ſtupeurs qui portent le trouble dans les humeurs aqueuſe & cryſtalline, qui déterminent ſouvent des engorgemens dans les petits vaiſſeaux de la rétine, dans ceux de la choroïde & de la capſule du cryſtallin, parce que ces vaiſſeaux, trop diſtendus ou trop remplis, forment des embarras ; alors les humeurs deviennent troubles ; la vue eſt comme obtuſe, & ſe fatigue aiſément, ſoit par la multiplicité des pertes, ſoit par le re-

foulement du ſang, qui favoriſe & donne lieu à ces filets, à ces points noirs, dont je parlerai dans la Section ſuivante.

Il eſt bien naturel aux malades d'avoir de l'inquiétude pour les yeux, quand il ſubſiſte des cauſes auſſi redoutables pour un organe auſſi précieux que celui de la vue; mais je dois les tranquilliſer ſur cet article & les aſſurer que les accidens que j'ai vus, & que je rencontre tous les jours, ne ſont arrivés & n'arrivent qu'à celles qui ont voulu contrarier la Nature par des remédes trop irritans, ou trop échauffans; je puis même dire avec certitude, que toutes celles qui ont ſuivi mes conſeils, ont toujours reconnu la vérité de mon pronoſtic, qui eſt, que la vue ſe rétablit à meſure que les accidens corporels diminuent; cependant il ne faut pas abandonner les ſuccès aux efforts de cette nature; il faut au contraire l'aider corporellement & oculairement par des remédes ſimples; il faut donner du ton & du reſſort aux parties affoiblies, en baſſinant tous les matins, le front, les tempes & les yeux avec l'eau fraîche en été, & ſimplement dégourdie en hyver, animée d'eau des Carmes, ou bien avec l'eau ophtalmique préparée; en faiſant uſage, trois à quatre fois la ſemaine, de l'eau de Cologne, tant en aſpiration qu'en évaporation;

du reſte, obſerver un régime doux ; prendre un exercice journalier, mais modéré ; employer des remédes propres aux circonſtances, & uſer de précautions plus exactes que dans l'exemple ſuivant.

Une Dame étrangère, diſtinguée par ſon rang, par ſa naiſſance, & dont le mari jouiſſoit de la confiance de ſes Supérieurs, vint, il y a quelques années, me conſulter dans le temps critique, & me demander ce qu'elle auroit à faire pour fortifier ſa vue affoiblie par des pertes conſidérables, par un agacement de nerfs invincible ; je lui répondis que le meilleur remède étoit la patience, & du reſte continuer les moyens preſcrits par M. ſon Médecin ; mais, comme la maladie des yeux tenoit au relâchement des parties nerveuſes & muſculeuſes des globes, je lui preſcrivis pendant quelque temps l'uſage des bains de fumigation ſéche, des liqueurs ophtalmiques, ſpiritueuſes & ſimples, telles que l'eau de Cologne, dont on reſpire la vapeur, pour en porter enſuite les effets ſous les yeux, ce qui parut lui réuſſir très-bien ; mais, le corps reſtant toujours dans une eſpèce de langueur, elle ſe détermina à ſe rendre à Paſſy pour y paſſer une partie de l'automne. Ce fut alors qu'elle prit de nouveau mes avis, qui furent de ne rien ajouter

aux

aux moyens ci-dessus, que la précaution de ne pas se proméner le soir, au moment du serein, dans la crainte d'une fluxion avec ophtalmie ; mais vouloir empêcher une femme nerveuse de prendre l'air, & sur-tout celui du soir, c'est lui demander l'impossible ; aussi, pour son malheur, mon pronostic, oublié ou négligé, n'eut que trop de réalité : à une légère inflammation, succéda une opthalmie parfaite, qui devint même œdémateuse avec des douleurs lancinantes, de la fiévre, qui étoit la suite ou l'effet d'un traitement beaucoup trop irritant pour des nerfs aussi sensibles ; la maladie parvenue en peu de temps à son dernier période, & la malade dans un état de cécité aussi cruelle que douloureuse, revint à Paris, me fit prier d'aller la voir, ce que j'exécutai avec peine, vû l'état désespéré & la nature des remédes employés. MM. les Médecins & Chirurgiens assemblés, je cherchois à leur prouver que le traitement curatif des yeux étoit impraticable, parce que le globe se trouvoit à demi atrophié, parce que la suppuration du cristallin avoit déterminé l'obstruction de la choroïde, d'où résultoient les crispations douloureuses, que la malade éprouvoit ; qu'il falloit donc renoncer à tout espoir de retablir des yeux qui n'étoient plus susceptibles de perception d'objets ; qu'il falloit calmer

de ſpaſme & d'érétiſme dont elle étoit affectée. Je rédigeai ma conſultation par écrit ; mais elle n'eût d'autre ſuccès que celui d'opérer la ceſſation des douleurs, qui diminuèrent ſucceſſivement, parce qu'il n'appartient pas à l'homme de régénérer ce que la Nature a détruit : c'eſt donc à Dieu ſeul qu'il faut faire en pareil cas le ſacrifice de ſes maux & de ſes infirmités ; parce que c'eſt de lui ſeul qu'on doit attendre ſa conſolation & la perſévérance dans ſon infirmité finale.

SECTION II.

Des Ombres, Nuages ou Taches qui gênent la perception des faiſceaux de lumière.

SI l'on jette un regard ſur ce qui ſe paſſe dans le monde, on voit que tout n'eſt que trouble & confuſion ; on voit que les riches ont toujours été ardens dans leurs paſſions, induſtrieux dans leurs plaiſirs ; c'eſt tous les jours pour eux nouvelles ſcènes, nouveaux amuſemens, nouvelles productions ; rien ne réſiſte à leurs déſirs, à leur volonté ; mais à force d'épuiſer l'art & l'induſtrie, tout les ennuie, tout leur devient faſtidieux ; ils ne ſont plus ce qu'ils devroient être ; ils ne peuvent jouir de rien,

parce que leur ſenſualité eſt trop engourdie, de manière qu'on peut les comparer à Tantale placé au milieu des eaux : le pauvre, au contraire, s'il a un moment de repos & de tranquillité, c'eſt pour jouir de tout, parce que ce tout eſt pour lui toujours piquant, toujours nouveau. Voilà la diſtribution du parfait bonheur, qui ſouvent abandonne le riche pour conſoler le pauvre du peu de jouiſſance qu'il a par lui-même ; mais tous deux ſont ſujets aux mêmes viciſſitudes de la Nature, qui n'admet ni rang ni diſtinction, pour diminuer l'activité de la circulation, pour former ces engorgemens qui déterminent ces ombres ou points noirs, dont la vue ſe trouve affectée.

La Nature a des révolutions qui ſont communes aux deux ſexes; l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, eſt une époque marquée pour l'un comme pour l'autre ſexe, une époque où la circulation diminue de ſon activité, où les engorgemens commencent à ſe former; il n'eſt donc pas étonnant que les petits vaiſſeaux du globe de l'Œil ſe trouvent ſouvent altérés par des obſtructions, qui ſont obſtacle à la réception des faiſceaux de lumière: d'où il arrive que ceux qui en ſont affectés, croyent voir des mouches, des araignées, parce que l'engorgement des gros vaiſſeaux, détermine les mêmes effets

dans les plus petits ; ce qui forme ces filets noirs, qui ſuivent plus ou moins la direction du globe, ou les effets de la circulation. Mais, dira-t-on, pourquoi ces images, ces mouches ſont-elles plus ſenſibles, plus apparentes, dans l'examen d'un objet qui eſt proche, que dans celui qui eſt éloigné ; à cela je répondrai qu'il eſt bien difficile de rendre compte de la marche progreſſive de la Nature ; cependant il paroît probable que,m oins il y a de tenſion dans les parties nerveuſes & muſculeuſes, & moins il y a d'action dans les voies de la circulation ; par conſéquent plus il ſe trouve de facilité pour en appercevoir les obſtacles. Il n'en eſt pas de même de la vue obtuſe, dont la plupart des quinquagénaires ſe plaignent ; la cauſe doit en être attribuée au trouble des humeurs aqueuſe & criſtalline, occaſionné par le défaut de ſécrétion & de circulation. Il eſt encore un troiſiéme accident, qui arrive ordinairement à cet âge, & dont on ſe plaint en accuſant la néceſſité où l'on eſt d'éloigner les objets qu'on veut regarder, & d'appercevoir plus aiſément de loin que de près ; c'eſt un phénomène dont je rendrai compte que dans le II^{d} volume, en traitant de la vue des presbytes.

Tout bien conſidéré, il paroît conſtant que l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, eſt en général un temps critique pour les deux ſexes ;

parce que, le ſang n'ayant plus aſſez de force & d'activité pour pénétrer dans les vaiſſeaux capillaires, il en réſulte que toute la maſſe reflue dans les gros vaiſſeaux; ce qui ne peut ſe faire, ſans que la Nature n'éprouve des contrariétés, ſans que le ſujet n'en reſſente les premières atteintes. Tel eſt ce moment de révolution, un peu plus difficile à paſſer pour les uns que pour les autres, & particulièrement pour le ſexe, dont la ſur-abondance du ſang eſt plus conſidérable; d'après cet expoſé, le traitement curatif eſt aiſé à conçevoir, c'eſt-à-dire qu'il faut chercher à donner du ton aux ſolides, & de la fluidité aux liquides; c'eſt pourquoi j'ai pour uſage de preſcrire aux uns un régime doux & de facile digeſtion, d'annoncer aux autres de ſe priver, autant qu'il eſt poſſible, des farineux, laiteux & flatueux, de boire à tous les repas, pendant trois ſemaines ou un mois des eaux légèrement ferrugineuſes, telles que les eaux épurées de Paſſy, ayant eu la précaution avant de les prendre de ſe purger légèrement, deux fois à un jour de diſtance: pour ce qui eſt du traitement local des yeux, on doit mâcher de temps en temps, ſoit des feuilles de cochléaria, ſoit de la racine de pyrethre, qu'on aura ſoin de mâcher, afin d'en éviter aux dents l'élaboration; on doit baſſiner

le front, les tempes & les yeux, matin & soir, avec l'eau fraîche, animée d'eau des Carmes, ou bien se servir de l'eau ophtalmique préparée : à ces premiers moyens doit se réunir le reméde déterminant, qui est l'usage journalier de l'eau de Cologne, tant en aspiration nazale, qu'en évaporation oculaire ; ce que l'on continuera pendant trois semaines, un mois & plus, s'il en est néceffaire, & le matin seulement ; mais, pour rendre plus sensible ce qui fait le sujet de cette Section, je vais exposer ce qui vient de m'arriver à moi-même. Forcé de me retirer à la campagne, pour éviter le tourbillon de Paris, & travailler plus tranquillement, je fus séduit par les apparences d'une maison, qui étoit à ma convenance, sans faire attention que les piéces d'eau, & sur-tout celle qui avoisine le bâtiment, étoient aussi mal-saines & aussi dangéreuses qu'elles le sont ; mais je ne fus pas long-temps à reconnoître ma faute, & à en éprouver les inconvéniens. Né avec un cerveau humide & muqueux, cette sur-abondance de sérosité ne fit qu'augmenter, au point que ce printemps dernier, j'eus une fonte d'humeurs qui me dura plus de quinze jours, & qui s'arrêta tout-à-coup ; après quoi ma vue, qui est très-distincte & très-perçante, fut ombragée par une espéce de raisinière en filets & points noirs

qui paroiſſoient ſuivre les mouvemens du globe, ſur-tout ceux qui ſervent à l'élever ou à l'abaiſſer : je ne les voyois de la ſorte qu'en fixant les objets de près ; je les voyois tels, parce que, comme je viens de le dire, moins il y a de tenſion dans les parties nerveuſes & muqueuſes, moins il y a d'action dans les voies de la circulation ; du moins telles ſont les impreſſions que j'ai éprouvées. Il n'y avoit donc pas de doute que cette fonte d'humeurs ou de ſéroſités muqueuſes, qui avoient comme gonflé les globes & tuméfié les paupières, n'ait porté l'épaiſſiſſement dans les vaiſſeaux lymphatiques ; ce qui ſucceſſivement auroit déterminé le trouble des humeurs aqueuſe & cryſtalline, peut-être même altéré la capſule du cryſtallin, d'où ſeroit réſulté le commencement des cataractes, qui arrivent particulièrement à l'âge où je touche, & dont les progrès ſont plus ou moins rapides, ſuivant que le ſujet eſt plus ou moins abondant en humeurs muqueuſes. Malheur donc à ceux qui, ſans conſulter leur tempérament, habitent des endroits humides & marécageux.

Convaincu, par ma propre expérience, de la néceſſité de faire des remédes, qui puſſent diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, je n'ai rien eu de plus preſſé, que de prendre un temps

ſuffiſant pour me diſpoſer à la purgation ; ce que j'ai exécuté, en prenant tous les matins quatre à cinq taſſes d'infuſion de fleurs & feuilles de bourache, de mâcher de la racine de pyréthre ; de rafraîchir les voies baſſes par des remédes à l'eau de ſon ; & de me purger enſuite deux fois, à un jour de diſtance ; mais pendant l'effet de ces remédes, je ne faiſois rien aux yeux, que de les baſſiner matin & ſoir, avec une infuſion dégourdie de fleurs de mauve ; d'animer la circulation, en paſſant fortement les doigts ſur les ſourcils & ſur les tempes ; ce dernier moyen, quelque ſimple qu'il ſoit, eſt ſouvent d'une grande utilité : la dernière purgation priſe, je changeai le régime, en buvant aux repas, pendant douze à quinze jours des eaux épurées de Paſſy, mêlangées avec le vin, en baſſinant à froid, tous les matins, le front, les tempes & les yeux avec l'eau ophtalmique préparée, en me ſervant, dans le cours de la journée, de l'eau de Cologne, en la manière ſi ſouvent indiquée ; c'eſt d'après l'effet de tous ces remédes, que ma vue eſt redevenue la même ; que je ne vois plus cette raiſinière de filets ou points noirs, quelque proche & quelque blanc que ſoit l'objet que je fixe ; d'où il eſt aiſé de conclure que le voiſinage trop prochain d'une pièce d'eau, peut porter une atteinte dange-

reuſe, non-ſeulement aux yeux, mais à tout le corps. Puiſſent MM. les Médecins ſe convaincre de cette importante vérité! Puiſſe tout Lecteur profiter de ma franchiſe & de ma ſincérité!

SECTION III.

Du Carcinome, & de ſes dangers pour le globe de l'Œil.

HEUREUX l'homme dont le corps eſt bien organiſé, dont le phyſique eſt bien conſtitué; ce don précieux de la Nature n'eſt pas donné à tout le monde; c'eſt une faveur d'autant plus grande, qu'elle rend la vie plus agréable, & moins ſujette aux révolutions qu'entrainent néceſſairement les vices de la conformation: il eſt donc bien naturel de plaindre ces êtres malheureux, ces ſujets contrefaits, qui ſemblent accuſer la Nature d'avoir prodigué dans les autres les juſtes proportions qu'elle leur a refuſé. Malheur à celui qui ſe moque des infirmités d'autrui, parce que, d'un moment à l'autre, il peut devenir la victime des mêmes révolutions; le plus petit accident, la plus petite cauſe peuvent ſouvent en produire une très-grave; c'eſt ce qui arrive par les carcinomes, qui, dans le

principe, ne ſont ſouvent qu'une légère inflammation, qui ſe ſoutient & s'étend au point de déterminer un dépot, ſoit œdémateux, ſoit cancéreux, pour lequel la vie eſt en danger, & l'opération indiſpenſable.

Le carcinome eſt une tumeur contre nature des membranes de l'Œil, qui gonfle le globe, & ſemble le faire ſortir de l'orbite, de manière qu'il ne peut plus être recouvert par les paupières. On diſtingue le carcinome en parfait & en imparfait : ce dernier a lieu, lorſque la tumeur eſt peu douloureuſe, lorſqu'elle eſt encore indolente, & par conſéquent, ſuſceptible de réſolution ; le carcinome parfait exiſte lorſque la tumeur eſt volumineuſe, lorſqu'elle eſt dure & extrêmement douloureuſe, avec engorgement de tous les vaiſſeaux de l'Œil. Le carcinome, en général, eſt, pour l'ordinaire, le produit d'un vice du ſang, qui ſe manifeſte par une ophtalmie, qui devient complette avec des douleurs lancinantes & cruelles, qui ſe font reſſentir dans toute l'étendue de l'orbite, dans toutes les parties adjacentes, & même dans les nerfs optiques. Les cauſes du carcinome ſont, l'épaiſſiſſement des humeurs, ou leur viſcoſité acrimonieuſe, qui, formant des obſtructions, empéchent le ſang de circuler librement ; c'eſt même de ce défaut de circulation, qu'il arrive

que les membranes deviennent comme charnues, ſur-tout, lorſque la lymphe & les ſucs nourriciers ſont impregnés de quelques vices, tels qu'une humeur ſcrophuleuſe, une humeur cancéreuſe, ou bien, lorſqu'il eſt l'effet d'une ſuppreſſion de flux hémoroïdal dans les hommes, de cours périodique dans les femmes.

Le traitement curatif du carcinome imparfait doit avoir pour but de combattre la cauſe première, & d'obtenir la réſolution de la tumeur : pour y parvenir, je fais établir le ſain-bois au bras gauche ; je mets le malade au régime, & je lui ordonne de boire, tous les matins, plein une cuiller à caffé de ſyrop de Bélet, enſuite, quatre à cinq taſſes de tiſane, faite avec le chiendent, les figues graſſes, qu'on prend de demi-heure en demi-heure, & qu'on édulcore avec le miel de Narbonne ou autre ; mais, ſi dans le cours de l'après-dîner, la ſoif commande, on ſe contentera de l'eau de miel ſeulement: après pluſieurs jours de boiſſon en lavage, je purge le malade deux fois, à un jour de diſtance, & conformément à l'article de la Section *des Purgations* ; enſuite je continue pendant tout le reſte du traitement, le ſyrop de Bélet & l'eau de miel, délayés à froid, me réſervant d'ajouter pour les repas, une eau légère de ſquine, ſçavoir un demi-gros pour pinte ;

mais, s'il arrive que la maladie ait pour cauſe une ſuppreſſion, je commence par faire appliquer les ſangſues au ſiége, ce que je réïtére, ſi le cas le requiert; enſuite j'ai recours à la purgation, comme au moyen le plus efficace. Pour ce qui eſt des yeux, je les fais baſſiner trois à quatre fois le jour avec l'infuſion de fleurs de mauve, & je fais appliquer également le topique léger de pulpe de pomme ou de laitue; il m'arrive même quelquefois, de me ſervir de la petite ſeringue d'Anel, & de faire avec cette infuſion dégourdie des injections qui puiſſent amollir & détendre les parois du globe; c'eſt avec ce ſecours, c'eſt avec celui de la pomade ophtalmique, que je cherche à obtenir une réſolution heureuſe: lorſque le globe eſt rentré dans l'orbite, & que cette même réſolution paroît aſſurée; alors j'emploie, pendant deux ou trois jours le ſang de pigeon, pour paſſer enſuite aux toniques & liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes.

De toutes les maladies du globe de l'Œil, le carcinome parfait eſt, ſans contredit, la plus redoutable, parce qu'il ne laiſſe d'autre eſpoir que l'opération, qui eſt l'extraction entière de ce même globe, & encore cette opération n'eſt-elle pas toujours praticable, ſur-tout lorſque la tumeur eſt ancienne

& ulcérée ; alors les moyens les plus convenables ſont de mettre en uſage tous les palliatifs, tels que les calmans, les émolliens, les adouciſſans, parce que les remédes chauds ne feroient qu'augmenter & propager les douleurs, ſans eſpérance de guériſon ; mais, lorſque le malade eſt encore jeune, lorſqu'il déſire abſolument l'opération, il faut avoir ſoin de le préparer à ce dernier moyen en cherchant à combattre le vice du ſang qui fomente, ou entretient la maladie, le corps bien purgé & libre dans ſes fonctions, on doit choiſir un beau jour pour faire l'opération, que j'ai vu ſouvent pratiquer, moitié avec les ciſeaux courbes, moitié avec le ſcapel fait en forme de cuillère tranchante par le bout ; ayant le ſoin particulier de ne pas intéreſſer les os de l'orbite, de faire l'inciſion le plus près du nerf optique que faire ſe pourra, afin d'empêcher les *fungus* qui pourroient ſurvenir : l'opération faite, ne laiſſer couler de ſang que ce qu'il en faut pour dégorger les vaiſſeaux, & remplir le trou orbitaire, ſoit avec le nid de fourmis de l'Inde, ſi l'on en a la poſſibilité, ſoit avec l'agaric de chêne ou de la charpie ; les panſemens de cette opération doivent ſe faire avec beaucoup de ſoin & de prudence, parce qu'il arrive ſouvent des carnoſités en forme de

champignons qui ressortent de l'orbite, & qui exposent le malade à une opération, ce qui rend toujours les suites plus funestes & plus dangereuses.

SECTION IV.

De la protubérance du globe, & des causes qui déterminent son atrophie.

LE Sage vit en philosophe, & voit les événemens de même; il regarde la vie comme un pélerinage, dont il faut suivre le cours avec un peu plus ou un peu moins de peine: c'est un chemin que la Nature nous a tracé; c'est une route de laquelle il est dangereux de s'écarter, sans avoir à craindre de courir des dangers, qui souvent viennent troubler nos jours les plus beaux. Telles sont les réflexions du Sage, telle est la conduite qu'il doit tenir lorsque quelques causes viennent déranger l'heureux équilibre de nos humeurs: mais hélas les plus grand nombre des mortels, ne pense pas de même: on se flatte toujours & souvent on attend trop tard pour chercher ou appeller du secours: trop heureux alors d'être rendu à la vie aux dépens d'une jambe, d'un bras ou d'un Œil; voilà ce qui arrive dans les maladies des yeux; on méprise, on néglige

cette ophtalmie naiſſante ; on employe des remédes vulgaires dont le feu & l'irritation rendent le globe protubérant, ou le mettent dans le cas de ſe fondre dans l'orbite.

La protubérance du g'obe de l'Œil arrive naturellement ou accidentellement : dans la première circonſtance, elle peut-être occaſionnée par la ſur-abondance des humeurs ſéreuſes ou lymphatiques, qui détermine une compreſſion dans les ſolides, d'où ſuit néceſſairement l'extenſion plus ou moins douloureuſe. Dans la ſeconde, elle peut provenir, ſoit d'une chûte ou d'un coup, ſoit même des efforts que font ceux qui chantent, qui ſonnent de la trompette, ou qui donnent du cor de chaſſe; toutes ces différentes cauſes productrices de la protubérance du globe, demandent à être bien vues, bien examinées pour qu'on puiſſe prendre un parti déciſif ſur la nature des remédes qui conviennent plutôt à un genre qu'à un autre. Dans le premier cas, & lorſqu'il n'exiſte pas d'inflammation, on peut ſe ſervir de l'infuſion de roſes de Provins, pour baſſiner l'Œil, trois à quatre fois le jour, & employer ſucceſſivement l'eau ophtalmique compoſée, ou celle de jourbarbe préparée; ce que l'on continuera à froid en été & dégourdie en hyver, juſqu'à parfaite réſolution, bien

entendu que le malade ne se livrera à aucune lecture ni application quelconque. Dans le second cas, qui est celui de l'inflammation, il faut s'attacher à la cause première, & chercher à guérir l'ophtalmie par tous les calmans & adoucissans possibles, pour ensuite terminer la cure par les astringens, les résolutifs, les toniques & ophtalmiques spiritueux.

L'altrophie du globe de l'Œil, est la diminution entière ou graduelle de cette partie; c'est pourquoi l'on doit distinguer cette maladie en parfaite & en imparfaite; la première aura lieu lorsque le globe sera totalement détruit, & qu'il ne restera plus que les pellicules des membranes desséchées; la seconde sera l'effet de la fonte suppurative des humeurs aqueuse ou crystalline & de leurs membranes. Les causes déterminantes de l'altrophie du globe de l'Œil peuvent être la suite d'une maladie inflammatoire avec transport au cerveau, avec ophtalmie & dépôt aux yeux; elle peut être aussi l'effet de la dépravation des sucs nourriciers, qui, en oblitérant les petits vaisseaux, ont mis l'Œil dans le cas de s'amaigrir, de se sécher & se flétrir; il peut aussi arriver que cette maladie ait pour principe des contusions, des érosions, ou des dilacérations. L'altrophie entière du globe de l'Œil, ne laisse d'autre ressource que l'insertion d'un globe

globe d'émail, pour lequel on prendra toutes les précautions qui seront indiquées ; l'atrophie imparfaite ne permet pas toujours l'usage d'un Œil d'émail, parce qu'il se forme sur la conjonctive des vaisseaux variqueux qu'il faut détruire & qui rappellent sans cesse des ophtalmies qu'on doit chercher à combattre par tous les moyens usités & précédemment indiqués.

SECTION V.

Du Chémosis ou Œdeme de la conjonctive, suivi de Phlyctènes, qui surviennent sur cette membrane & sur la Cornée transparente.

L'HOMME toujours prêt à mettre les armes à la main pour défendre sa vie, pour venger son honneur, est toujours trop lent, trop tardif pour conserver ou réparer sa santé ; il semble qu'il se fasse même une gloire de ne pas s'occuper des maux physiques, par un oubli dont il devient souvent la victime ; mais lorsque la maladie est parvenue à son comble, son amour propre s'humilie, avec le regret de reconnoître trop tard son erreur. Hélas ! ce n'est plus ce téméraire voluptueux, qui se moque des acci-

dens qui arrivent aux autres ; c'eſt un pécheur converti qui fait la pénitence qu'on lui impoſe ; c'eſt un patient qui demande grace pour les tortures dont il éprouve l'effet : il n'eſt pas de prières qu'il ne faſſe ; tout eſt mis en uſage ; mais, quelqu'habile que ſoit le médecin, il ne peut qu'aider la Nature, & ſuivre ſon cours pour amollir & détruire l'extenſion prodigieuſe de ce chémoſis, de cet œdeme auſſi effrayant que redoutable.

La conjonctive eſt, de toutes les membranes du globe de l'Œil, celle qui eſt la plus ſuſceptible d'extenſion ; auſſi voit-on, tous les jours, que dans les inflammations dont elle eſt affectée, il ſurvient un chémoſis plus ou moins conſidérable ; ce qui arrive lorſque, par trop de confiance ou peu de connoiſſance, on employe des remédes irritans, ſouvent même corroſifs, tandis qu'il ne faudroit que des anodins, des adouciſſans, pour corriger l'efferveſcence de l'humeur lymphatique, qui de ſa nature eſt ſaline & acrimonieuſe. Le chémoſis ou œdme de la conjonctive peut provenir de différentes cauſes, tant internes qu'externes ; les premières ſont la ſur-abondance acrimonieuſe de la lymphe, qui s'épaiſſit par la fermentation d'un vice de ſang, tel que le ſcrophuleux, le dartreux, l'éréſipelateux & autres ; les

causes secondes sont un air trop froid ou trop humide; trop froid, parce qu'il condense les fluides & resserre les pores; trop humide, parce que l'air en relâchant les fibres, diminue la transpiration, & forme compression dans les vaisseaux lymphatiques.

Le chémosis imparfait n'a rien de bien redoutable que la cause déterminante, que la cause première, qu'il faut tâcher de détruire; mais il est à craindre que le chémosis parfait, d'œdémateux dans son principe, ne devienne carcinomateux; c'est pourquoi je fais appliquer, pendant vingt-quatre heures, un emplâtre épipastique à la nuque du col, pour le porter ensuite au bras gauche avec le secours du sainbois, ou de la pomade qui le remplace; je mets le malade au régime, je lui fais prendre les pedi-luves & les mani-luves; je lui fais faire les mastications avec la racine de pyrethre, je le purge deux fois, à un jour de distance; j'employe pour les yeux l'infusion de fleurs de mauve, &, pour topique léger, celui des quatre farines résolutives, que je fais renouveller de deux en deux heures, une demi-heure chaque fois, & un peu plus que dégourdie: si, malgré tous ces moyens, le chémosis ne paroît pas se porter à la résolution, je fais faire de légères mouchetures sur la partie la plus saillante de

l'œdeme, & je continue toujours les mêmes remédes, jusqu'à parfaite résolution, qui s'opère par l'usage du sang de pigeon, par les toniques & ophtalmiques spiritueux; du reste je laisse agir le sain-bois ou la pomade, pendant le temps nécessaire, pour dépurer la masse du sang.

La conjonctive, ainsi que la membrane qui se prolonge sur la cornée transparente, sont sujettes à des petites tumeurs superficielles, qu'on nomme phlyctenes, qui ne sont autre chose que des petites vessies, remplies d'eau, qu'une sérosité acrimonieuse, qui ne pouvant se filtrer à travers les membranes qui recouvrent le globe, forme ces petites bulles qui se dissipent d'elles-mêmes, ou d'après le mouvement des paupières; mais, si le contraire arrive, on bassinera le globe matin & soir avec l'infusion dégourdie d'un mêlange de fleurs de sureau & de roses de Provins; on peut même ajouter, si on le croit nécessaire, pendant deux ou trois jours, le doux résolutif de sang de pigeon, qu'on emploie matin & soir, ainsi qu'il est plus amplement indiqué à l'article qui regarde cette Section; mais on doit dire que l'opération n'est nullement nécessaire dans ce genre de maladie, dont le succès dépend d'un peu de patience & de persévérance.

SECTION VI.

Des propriétés du Caffé, & des avantages qu'il procure à la Vue.

LE Commerce eſt le fruit de l'intelligence ſociale, & a des branches très-étendues; il eſt de l'induſtrie première le plus bel ouvrage; on peut dire qu'il eſt avantageux à toutes les claſſes des Citoyens, qu'il enrichit ceux qui l'exercent, & rend floriſſant l'Etat où il eſt protégé. Le commerce ſe fait dans l'intérieur comme à l'extérieur; le premier eſt la circulation heureuſe des productions de diverſes Provinces, qui ſe rendent mutuellement des ſervices; le ſecond eſt l'exportation qui ſe fait chez l'étranger, du ſurplus de ces mêmes productions; c'eſt par l'échange réciproque des diverſes denrées, que l'Américain & l'Européen jouiſſent des avantages d'un ſol différent: tout eſt ſuſceptible de rapport; la terre ne produit rien qui n'ait ſon utilité & ſon mérite; malheur à celui qui en abuſe pour ſoutenir le luxe, pour favoriſer les excès & les débauches. L'Amérique ſemble avoir été la terre de prédilection, pour nous fournir avec abondance le caffé, le

ſucre, le cacao & l'indigo; il s'agit ſeulement de faire un uſage modéré des uns & des autres, pour en connoître le prix & les propriétés : telle eſt celle que nous fournit le parſum du caffé, qui maintient l'action des ſolides, qui favoriſe la circulation des fluides.

Tout le monde ſçait que, depuis un certain temps, il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe le caffé, qui ne le recherche avec empreſſément, qui ne le prenne avec plaiſir; ce qui arrive, parce que cette liqueur a une eſſence & une activité toute particulière, qui rend les idées de l'homme plus vives, & lui donne de la gaîté. Les plaines de l'Arabie heureuſe ont été, de tout temps, le berceau du bon caffé; mais ſa propriété n'a été reconnue que vers la fin du quatorzième ſiécle, où les uns l'attribuent à une choſe, les autres à une autre; ce qu'il y a de certain, c'eſt que les peuples Aſiatiques, ont conſervé pour eux le tréſor que cette découverte leur avoit procuré : privés par la loi Mahométane de l'uſage du vin, ils s'en ſont trouvés bien dédommagés, en lui ſubſtituant celui du caffé, qui en a les bons effets, ſans en avoir les mauvais; car enfin, pour preuve de cette vérité, je dirai, qu'il eſt peu de perſonnes qui ne ſachent

que notre estomac est une espéce d'alambic, qui, par sa chaleur naturelle, distille le vin pour en faire passer les parties spiritueuses dans les veines, dont il agite le sang, & avec lesquelles il se déséche; mais ce qui est plus dangereux encore, c'est que la partie grossière qui reste dans l'estomac, n'est plus qu'une lie ou tartre, qui par sa résidence peut causer la gravelle dans les reins, la colique dans les intestins, la goute dans les jointures : voilà selon les principes ordinaires de Chymie, les funestes effets que le vin procure, & que le caffé seul peut corriger par ses impressions salutaires; je reviens à mon sujet.

Les Lévantins sont si glorieux, si avares du caffé, & en même temps si persuadés de son efficacité, que lorsqu'un homme se marie, il est obligé de donner des assurances à sa femme qu'elle n'en manquera pas; cependant il y a près d'un siécle que l'Europe a trouvé le moyen de se procurer ce nectar Asiatique; mais les difficultés qu'elle a rencontrées, le prix excessif auquel il a été porté, l'ont déterminé à faire des plantations aux îles de la Martinique, de Bourbon, de Saint-Domingue & autres: c'est de ces endroits que nous vient aujourd'hui cette quantité prodigieuse de caffé, qui néanmoins n'a pas le parfum de celui de Moka, qui en est

la ſource & l'origine : car il en eſt du caffé comme du vin à qui le terroir donne plus ou moins de force, plus ou moins de légèreté, plus ou moins d'activité. Le caffé, par ſa dureté, a ſur les autres plantes la même ſupériorité que l'or a ſur les autres métaux; auſſi peut-on dire qu'elle lui devient avantageuſe, puiſqu'elle lui ſert à conſerver précieuſement ſa vertu balſamique, qu'elle ne développe que lorſque le feu ouvre les pores de cette admirable fruit; on peut dire alors que cette production exhale un parfum ſi doux, ſi ſuave, que les Orientaux craignent d'en laiſſer perdre la moindre choſe, de façon qu'ils en portent la vapeur au nez, parce qu'elle récrée l'eſprit, en diſſipe les nuages; aux yeux, parce qu'elle les fortifie; aux oreilles, parce qu'elle les affermit : enfin, qu'on faſſe chymiquement l'analyſe du caffé, on trouvera que ce fruit incomparable renferme une huile eſſentielle, un ſel propre à faire circuler le ſang, à raréfier les humeurs, à délayer celles qui ſont craſſes & viſqueuſes.

Les vertus générales du caffé ſont de porter ſes douces influences ſur les tempéramens bilieux & mélancholiques; de déſoblitérer les vaiſſeaux; de corriger les humeurs froides & pituiteuſes; de deſſécher les ſéroſités, & d'en

faciliter l'évaporation ; ses vertus particulières sont principalement pour la tête & l'estomac ; il soulage infailliblement l'une par une vertu céphalique, & dégage sensiblement l'autre par une activité secrete, que confirme l'expérience journalière ; c'est un préservatif qu'on met en usage contre l'apoplexie, contre la paralysie ; il tient toujours la tête en bon état, donne de l'activité à la mémoire & au jugement, au point que les Lévantins n'entrent jamais au Divan, qu'ils n'en ayent fait usage.

Les effets du caffé dans l'estomac, sont admirables. Il resserre, par son acide & par son amertume, les fibres qui en sont relachées, il en perfectionne le chyle, diminue les crudités, s'oppose aux coagulations & purge les reins de ces matières pétrifiantes ; enfin le caffé est non-seulement un reméde salubre, mais même nécessaire à ceux qui parlent en public, parce qu'ils ont la voix plus forte, la mémoire plus sûre, l'action plus libre ; à ceux qui voyagent, parce qu'ils fatiguent avec moins de peine, souffrent plus aisément les impressions d'un changement d'air, les effets d'une mauvaise nourriture ; à ceux qui, sans être nerveux, relevent de maladie, parce qu'ils reprennent plutôt leurs forces, leur visage,

leur embonpoint & quelquefois même, parce qu'il les délivre de la fiévre, que les remédes n'avoient pu vaincre : d'après des effets aussi souvent observés, il est aisé de conclure que, si l'Arablie heureuse n'étoit pas si bien dénommée, ce fruit admirable qui en est venu, lui en procureroit le surnom. On trouvera peut-être que je porte trop haut les propriétés du caffé; mais je dirai toujours que, pour être un bon appréciateur en ce genre, il faut avoir un tempéramment convenable, & une expérience impartiale.

Cet exposé est le précis d'un petit opuscule, que j'avois composé il y a vingt-cinq ans après une longue maladie, & qui est resté manuscrit; mais j'ose dire que l'expérience que j'ai acquise depuis, me confirme de plus en plus dans les mêmes principes, qui n'ont de restriction que pour les tempéramens sanguins & acrimonieux; cependant je dois ajouter que, autant le caffé à l'eau pris après le dîner est avantageux, autant celui du matin au lait ou à la crême est nuisible, parce que, bien loin de diminuer les coagulations, il les fomente ou les entretient. Le caffé à l'eau, pour être bon, doit rester sur son marc pendant trente-six à quarante-huit heures, parce qu'il est plus clarifié; parce que ses

vertus balſamiques ont plus de temps de s'incorporer dans la partie aqueuſe. La poudre de caffé bien pulvériſée, & priſe nazalement, eſt d'un puiſſant ſecours dans les rhumes de cerveau; la vapeur du caffé brûlé ou bouilli, porte la ſérénité au cerveau, facilite la circulation des vaiſſeaux du globe de l'Œil, & donne du ton & du reſſort aux parties nerveuſes & muſculeuſes; ce n'eſt donc pas ſans raiſon que j'ai dit que le caffé à l'eau étoit avantageux à la vue, ſur-tout dans les vues foibles, & lorſque les malades ont l'attention d'en reſpirer la vapeur un peu chaude.

Les perſonnes qui ſont ſujettes à la pituite, & dont l'eſtomac ſe trouve fatigué par la ſur-abondance de cette humeur, peuvent ſe ſervir avec confiance de l'eau de caffé, infuſé pendant douze heures; pour cela, on choiſit dix-huit à vingt grains de caffé, les plus jaunes & les mieux nourris qu'on peut trouver; on les met dans un vaſe de terre, capable de recevoir environ une chopine d'eau bouillante: on laiſſe infuſer le tout pendant douze heures, après quoi l'on verſe la liqueur par inclinaiſon, parce que ces dix-huit à vingt grains de caffé, peuvent ſervir quatre à cinq fois, en remettant tous les jours autant d'eau bouillante. Cette boiſſon, qui eſt d'un verd

pomme, n'est pas désagréable ; elle dissipe les coagulations, elle absorbe les crudités & les fait couler par les urines ; on en prend deux tasses tous les matins au reveil ; on les prend froides, ou simplement dégourdies, ce qu'on peut continuer pendant quinze à dix-huit jours de suite, & le répéter toutes les fois que le besoin le requerra ; il ne s'agit donc que d'être fidéle au précepte, pour en ressentir les bons effets.

CHAPITRE XI.

De la Vieillesse, dernier âge de la vie de l'Homme ; ses causes & ses effets sur l'organe de la Vue.

A PEINE les beaux jours de l'automne sont-ils passés, que les fougueux aquilons semblent se déchaîner de toutes parts : on diroit qu'ils sont les précurseurs de ces vents de Nord, de ces vents de Bise, qui produisent ces frimats, ces gêlées blanches ; qui anéantissent la culture de nos jardins, qui dépouillent les arbres de leur parure, & qui ne présentent plus à nos yeux étonnés que le deuil & la tristesse

Fig 1.

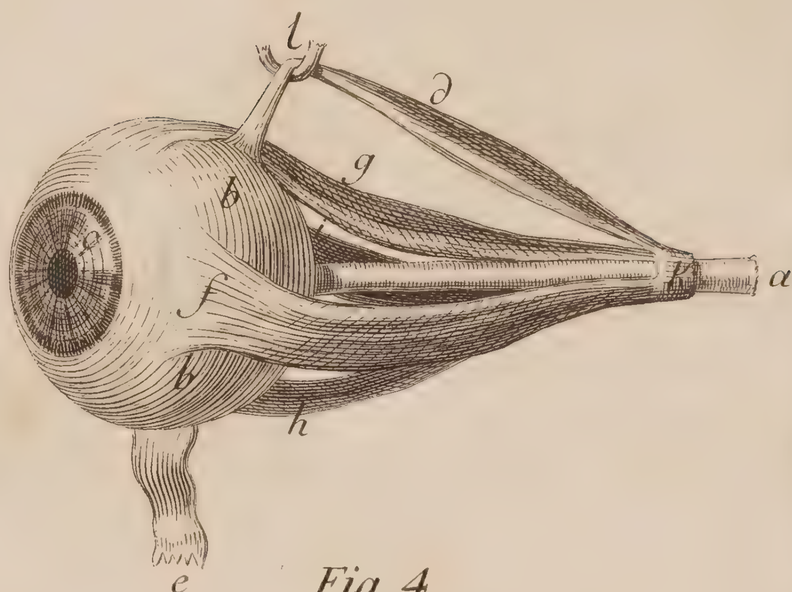


Fig 4.



Fig 2.

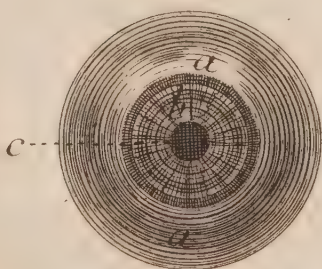
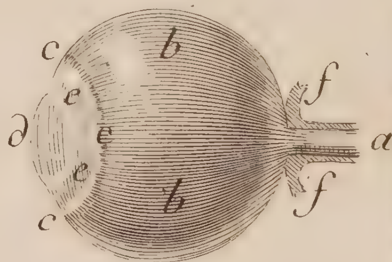


Fig 3.



DESCRIPTION de la deuxiéme Planche, qui concerne le Globe de l'Œil, & ses dépendances.

Fig. I.

a, Le nerf optique.

b, *b*, La sclérotique qui forme la coque de l'Œil.

c, L'iris avec ses fibres circulaires & longitudinales qui environnent la pupille.

d, Le muscle qu'on appelle *grand Trocléateur* ou *grand Oblique de l'Œil.*

e, Le muscle qu'on dénomme *le petit Oblique.*

f, Le muscle interne ou adducteur.

g, Le releveur de l'Œil.

h, L'inférieur ou l'abbaisseur.

i, L'abducteur ou l'externe.

k, L'anneau où s'attachent tous les muscles de l'Œil.

l, La poulie du grand Trocléateur.

Fig. II.

a a, La choroïde dans son entier.

b, L'iris représentée à nud.

c, La pupille derrière laquelle est le crystallin.

& d'après ses effets, que nos forces diminuent, que le courage nous abandonne: ce n'est plus cette jeunesse brillante & fleurie, on ne reconnoit plus ce teint de lys & de roses qui en faisoit l'ornement; c'est une peau séche & aride, une peau, qui par ses rides revient déformer les traits du visage; ce n'est plus ce corps souple & pliant, cette vivacité douce & semillante; c'est un squelete ambulant, dont le composé se voute, dont les cheveux blanchissent, à qui les dents tombent, & dont les yeux semblent rentrer dans l'orbite par la fonte des graisses qui en étoient le soutien. C'est un corps dont la nutrition se fait mal, dont les sucs sont dépravés, dont la bouche devient mauvaise, dont les contractions du cœur se ralentissent, & rendent la circulation plus laborieuse & plus pénible; enfin c'est un individu dont l'action organique des solides se détruit peu-à-peu, & avec elle l'esprit-vital qui en est le principe; mais les fonctions du corps ne sont pas les seules qui se ressentent de la dégradation de la Nature; on peut même ajouter que les facultés de l'ame s'affoiblissent sensiblement; qu'elles ne sont plus capables de ces efforts, de ces talens supérieurs qui ont fait les beaux jours de l'âge viril, & qui en ont rendu les momens délicieux. Tel est l'homme caduc; telles sont ses infirmités,

& la néceſſité où il eſt de ſe roidir contre la ſomme des maux qui l'aſſailliſſent ſans ceſſe.

Les cauſes de la vieilleſſe, ſont en général, le peu de chaleur de la circulation, l'oblitération des petits vaiſſeaux, dont la ténuité ne peut plus livrer paſſage au fluide épais & glutineux, dont les ſucs nourriciers ſont le principe, de manière que nos forces s'affoibliſſent, que nos ſenſations s'anéantiſſent, que nos mouvemens deviennent plus lents, & que le corps ſemble enfin ſe roidir par le défaut de chaleur naturelle, d'où il arrive ſouvent que nous devenons à charge à nous mêmes, inſupportables aux autres, parce que le ſouvenir du paſſé, le peu de jouiſſance du préſent, & les appréhenſions pour l'avenir, ſont autant de circonſtances qui rendent le vieillard ſoucieux & chagrin. Heureux celui qui ſçait mettre un frein à l'intempérance de ſes déſirs, & modérer l'amertume de ſes regrets : enfin les cauſes de la vieilleſſe ſont prématurées dans ceux qui ont des chagrins dévorans, des paſſions violentes ; elles ſont telles dans les hommes de cabinet, qui ſe livrent à un travail d'eſprit trop ardent ou trop ſuivi ; dans les gens de la campagne, qui ſupportent ſans relâche les travaux du jour, & l'ardeur du ſoleil ; alors la graiſſe diſparoit promptement, & l'homme ſe trouve

privé de cet humide radical qui lui est si nécessaire ; ce qui le rend vieux & décrépit, avant le temps ordinaire.

Les moyens de reculer la vieillesse, ou au moins d'en rendre la durée plus douce & plus supportable, consistent particulièrement dans le régime de vivre, pour lequel il s'agit de choisir dans le régne animal & vegétal, les alimens qui sont pour l'estomac d'une élaboration plus facile ; de les choisir les moins terreux & les moins glutineux, afin que les sucs qui en seront le produit, puissent passer plus aisément dans les filières les plus petites, sans y former des dépôts aussi nuisibles que dangereux. La boisson la plus analogue au régime des vieillards, est l'eau la plus pure & la plus légère, parce qu'elle porte moins de particules grossières dans les voies de la circulation, & cette eau est celle de rivière ou de fontaine, parce qu'elle n'est pas chargée de ces parties terreuses & épaisses, qui rendent la digestion plus difficile. C'est pourquoi l'on doit éviter de même les liqueurs trop spiritueuses, & ne boire que du vin vieux & bien clarifié : en général, une vie sobre, une trituration bien affinée par les dents, sont les armes défensives de la vieillesse, qui a cependant besoin d'un exercice journalier, pour soutenir l'heureux équilibre des solides, en maintenir

l'action, & faciliter la circulation des fluides. A tous ces moyens premiers se réunit encore la nature du sol qu'on habite, & pour lequel on prend peu de précautions ; cependant je dirai qu'on doit le choisir dans un endroit un peu élevé, où par conséquent les brouillards n'ont pas de prise, sur-tout, si l'on est éloigné de ces piéces d'eau stagnantes & marécageuses, de ces cloaques bourbeux, qui, en épaississant l'atmosphère, portent les mêmes influences sur les solides & les fluides, d'où résultent ces engourdissemens, ces embarras, ces secousses violentes, qui affoiblissent & qui dégradent l'action organique des parties qui composent le corps de l'homme. Tel est le régime de vivre d'un vieillard, qui doit conserver une tranquillité d'ame, exempte de passions, qui peuvent troubler son repos ; parce que cette sérénité tient dans un état de souplesse les ressorts multipliés, qui font agir & mouvoir le principe vital. Telles sont les précautions salutaires que doit prendre la vieillesse, & les moyens qu'elle doit employer ; cependant, je ne puis m'empêcher d'ajouter encore l'observation suivante.

On peut dire que la majeure partie des accidens qui assaillissent la vieillesse, proviennent, pour l'ordinaire, de la mauvaise coction de l'estomac, qui est souvent déterminée par le

défaut de trituration ; ce qui arrive, par le manque de dents, ou qui se fait mal avec de mauvaises dents : c'est donc pour parer à cette indisposition dentaire, que j'ai cru devoir indiquer les précautions suivantes. Les cerveaux humides sont plus exposés que les autres à perdre de bonne-heure les dents ; parce que les sérosités acrimonieuses, qui s'infiltrent dans les alvéoles, picotent les nerfs, & corrodent l'émail des dents, de manière qu'elles se gâtent & se carient aisément ; sur-tout lorsqu'on n'a pas l'attention la plus scrupuleuse pour resserer les alvéoles attendries, après une fluxion, après un rhume de cerveau opiniâtre ; ce qui doit se faire tout simplement, & de préférence à tous les autres remédes, avec l'eau & le vinaigre, ou l'eau & l'esprit de cochléaria ; mais, lorsque l'accident est arrivé, & que la majeure partie des incisives, des canines & des molaires supérieures sont détruites, il faut se servir de temps en temps du baume du Commandeur, pour doucher & raffermir les gencives dépourvues de dents ; & le faire même sur les mauvaises, si l'on veut les conserver telles : pour cela l'on se sert d'un coton imbibé du baume du Commandeur, qu'on porte fortement à plusieurs reprises sur les gencives & sur les dents ; ensuite, après douze à quinze mi-

nutes, on ſe rince la bouche avec l'oxicrat, qu'on emploie froid en été, & ſimplement dégourdi en hiver. Tel eſt le reméde le plus efficace, & qu'on repéte plus ou moins ſouvent, ſuivant le beſoin qu'on en éprouve.

Je m'attends bien qu'on dira que le baume du Commandeur noircit l'émail des dents, en deſſéche même les ſucs nourriciers: je conviens du fait; mais vaut-il mieux s'expoſer à toutes les rigueurs des violens maux de dents, & les voir tomber par pièces, que de faire uſage d'un reméde qui les conſerve mauvaiſes, en les reſſerant dans leurs alvéoles; d'ailleurs je n'indique ce moyen qu'à ceux qui ſont d'un certain âge, & cruellement fatigués par les maux de dents; car il eſt certain que les perſonnes qui uſent de ce préſervatif avec perſevérance, ſe mettent à l'abri de ces maux cruels, de ces rages importunes; tant il eſt vrai de dire qu'il eſt des remédes qui ſont d'une grande utilité pour prévenir les accidens, mais de peu de ſecours lorſqu'ils ſont arrivés. Voilà ce que j'ai vu pratiquer avec ſuccès, & ce que j'ai obſervé particulièrement chez les vieillards, dont les gencives attendries ne leur permettoient pas même de preſſer les alimens les plus légers; alors il eſt impoſſible que la ſalive, qui eſt le premier ſuc gaſtrique, puiſſe, par le défaut de

trituration ſe mêler avec les alimens, & produire une bonne digeſtion ; il eſt donc abſolument eſſentiel de reſſerer les alvéoles des dents, & de les endurcir au point de pouvoir diviſer ces mêmes alimens.

SECTION PREMIÈRE.

De la Cataracte ; de ſon origine, & de ſon eſſence.

LA végétation a des régles immuables, dont elle ne peut s'écarter ; mais ce ſont toujours les ſucs nourriciers de la terre, qui ſervent à faire fermenter la ſéve, qui en eſt le principe producteur : c'eſt à travers le tiſſu de l'écorce de l'arbre que ſe fait cette action nutritive ; c'eſt par une infinité de tuyaux ſecréteurs & excréteurs que la ſéve parvient dans les ramifications les plus proches, comme les plus éloignées ; mais, à force d'avoir végeté, à force d'avoir épuiſé les ſucs nourriciers de la terre, l'extrémité des branches ſe deſſéche ; l'arbre ſe couronne, parce que la circulation eſt moins active, moins abondante ; alors il ſe forme des nodoſités, des engorgemens, qui prouvent que la ſéve n'eſt plus la même ; qu'elle n'a plus aſſez de force pour vaincre

les obſtacles qu'elle rencontre ; voilà ce qui ſe paſſe dans le corps d'un homme parvenu à un certain âge ; voilà ce qui ſe trouve dans les vaiſſeaux ſanguins & lymphatiques, où les globules ſtagnants annoncent le défaut de chaleur, propre à faciliter la circulation ; c'eſt donc de ce défaut de circulation, que naiſſent toutes les infirmités qui aſſailliſſent la vieilleſſe ; c'eſt d'après la même cauſe, & d'après les mêmes effets, que provient l'engorgement des vaiſſeaux de la capſule criſtalline, l'opacité du criſtallin lui-même, connue ſous le nom de *cataracte*.

Le criſtallin, par ſa figure, reſſemble à deux ſegmens de ſphère, placés, à côté l'un de l'autre dont la partie poſtérieure eſt plus convexe que l'antérieure ; il eſt fait pour recevoir une plus grande quantité de rayons, & pour les rapprocher plus près de la ligne perpendiculaire, de manière qu'en les réuniſſant en un ſeul point, l'image des objets ſe peint plus parfaitement. Tel eſt l'uſage du criſtallin, qui ne ſert que de *medium* au méchaniſme de la viſion, ſans en être une partie abſolument eſſentielle ; ce qui ſe prouve après ſon extraction, puiſque la perſonne opérée, voit tous les objets & n'a beſoin de lunettes à cataracte, que pour les diſtinguer plus nettement & plus aiſément. Le

criſtallin eſt, comme je l'ai annoncé, la ſeconde humeur de l'Œil ; il eſt placé dans le centre de l'humeur vitrée, comme eſt le diamant dans le chaton d'une bague ; mais il a une capſule ou membrane, qui le revêt dans ſa partie antérieure & poſtérieure, de façon qu'il eſt totalement indépendant de l'humeur vitrée. Le criſtallin nage dans une humeur appellée *criſtalline*, & qui eſt renfermée dans ſa capſule, de manière qu'on peut le comparer au fœtus qui eſt enveloppé dans ſes membranes ; il eſt probable qu'il tire ſa nutrition des vaiſſeaux que lui fournit ſa capſule, puiſque ſon opacité commence, pour l'ordinaire, par celle de ces mêmes vaiſſeaux.

Les ſentimens des Anciens étoient bien partagés ſur la nature & l'eſſence des cataractes, qui nous arrivent naturellement ; mais aujourd'hui les découvertes ſe ſont multipliées ; les avis ſe ſont rapprochés, & l'on ne compte plus que deux eſpéces de cataractes, les unes criſtallines, les autres membraneuſes, qui, à les bien conſidérer, ne font qu'une même ſuffuſion, parce qu'il eſt très-rare que le criſtallin ſoit altéré, ſans communiquer les mêmes effets à ſon humeur & à ſa membrane ; ce qui eſt réciproque. La cataracte eſt parfaite ou imparfaite ; on peut la juger avec adhérence

ou ſans adhérence, ſuivant qu'elle paroît plus ou moins profonde. Elle eſt parfaite lorſque l'opacité eſt entière, c'eſt-à-dire lorſque les faiſceaux de lumière ne peuvent plus pénétrer ce corps lenticulaire, & qu'il ne reſte plus au malade que la diſtinction du jour d'avec les ténébres; ce qui s'opére par la dilatation de la pupille. La cataracte eſt imparfaite, lorſque le criſtallin commence à s'altérer, lorſqu'on apperçoit un trouble léger au-delà de la pupille, lorſque le malade ſe plaint que ce trouble devient de plus en plus nébuleux, qu'il eſt accompagné d'une raiſinière de petits points noirs, qui ſemblent ſe réunir en formant des filets ſemblables.

La cataracte eſt ſimple, quand elle ne paroît avoir aucune adhérence, & que le criſtallin ou ſa membrane ſont ſeuls altérés; elle eſt compliquée, lorſqu'on a lieu de préſumer qu'il exiſte quelques obſtructions, ſoit dans la rétine, ou la choroïde, ce qui ſe manifeſte par le défaut d'action de la pupille, par l'entière privation du jour que le malade éprouve. Les cataractes peuvent être conſidérées ſous différens aſpects; elles diffèrent entr'elles par leur couleur, par leur étendue, & par leur conſiſtance; ce qui dépend des différentes cauſes productrices.

Les cauſes qui déterminent les cataractes, ſont naturelles ou accidentelles; les pre-

mières arrivent vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans ; elles proviennent de la viſcoſité ou de l'épaiſſiſſement des fluides, qui ſe portent continuellement dans les vaiſſeaux de la capſule criſtalline, ainſi que dans ceux de l'intérieur de l'Œil, de manière que l'altération de ces ſucs nourriciers, gonfle le globe, oblitère les vaiſſeaux, gêne la circulation, détermine ces globules ſtagnans, qui font ombre à la viſion, dont les malades ſe plaignent, & dont les progrès, faute de ſecours néceſſaires, ne font que ſe multiplier de plus en plus. La cataracte peut encore avoir, pour cauſes internes les vices du ſang, les ſuppreſſions de toute eſpéce ; ce qui détermine des douleurs lancinantes & profondes ; ce qui met le Praticien dans le cas de tirer un pronoſtic défavorable pour l'opération.

Les cauſes externes de la cataracte ſont toute eſpéce de contuſion portée ſur le globe de l'Œil ou aux environs ; l'aſpect du ſoleil fixé ſans précaution ; l'inſpection du feu trop fréquente ou trop ardente, & en général tout ce qui eſt dans le cas de contondre, de piquer ou bleſſer le globe de l'Œil. D'après cet expoſé, il réſulte que les cauſes des cataractes, non accidentelles, ſont la ſuite de la viſcoſité de nos humeurs, & de l'épaiſ-

ſiſſement des fluides, qui déterminent ces globules ſtagnans, qui oblitèrent inſenſiblement les vaiſſeaux & donnent accroiſſement à l'opacité entière ; cette preuve ſe trouve ſoutenue par le dire d'une infinité de malades, par leur rapport qui devient plus inſtructif pour les obſervateurs que la Nature même ; c'eſt un témoignage inconteſtable, ſur-tout quand il eſt auſſi bien rendu, auſſi bien détaillé que le trait ſuivant ; il s'agit d'un digne & reſpectable Eccléſiaſtique, que tout le monde a connu, & que la mort a enlevé à nos regrets ; c'eſt lui qui parle :

« J'étois, dit-il, Curé de Brétigni, ſans am-
» bition, ſans prétentions, & encore jeune ; je
» jouiſſois de la douce ſatisfaction d'avoir reta-
» bli le bon ordre dans ma Paroiſſe, lorſque je
» reçus une lettre miniſtérielle, qui portoit in-
» jonction de me rendre à Verſailles pour y
» reſter, & remplir la confiance du feû Roi :
» quelqu'honorable que fût pour mon miniſtère
» & pour moi cette prédilection, j'en fus tota-
» lement frappé, & mon phyſique ſi troublé,
» qu'il me fût impoſſible, pendant pluſieurs
» jours, de boire, ni manger, ni dormir : rendu
» aux ordres de la Cour, mon trouble n'en de-
» vint encore que plus général ; mais ce n'étoit
» pas le moment de penſer à réparer les criſes

» de la Nature bouleverſée ; ce fut donc dans les » premiers huit jours que je commençai à » m'appercevoir d'une légère obſtuſion dans la » vue, & qui étoit accompagnée d'une rai- » ſinière de petits points noirs, qui ſembloient » me pourſuivre en tout temps, & ſur-tout au » grand jour ; enfin ces petits points ſe divi- » sèrent, & ne formèrent plus qu'un centre » plus conſidérable, qui peu-à-peu, fut ſuivi de » filets oblongs, comme des pattes de mouches » ou d'araignées ; alors ma vue devint de plus » en plus obtuſe, & trois mois ſe paſsèrent, » ſans avoir pu prendre de précautions, ſans » avoir pu me purger, ſur-tout, étant d'un » tempérament froid & humide, mais ſans » vices apparens dans le ſang. Telle eſt ſans » doute la cauſe & l'origine de l'aveuglement » dans lequel je ſuis tombé en moins de ſix » mois ».

D'après ce détail, j'examinai les yeux du malade, que je trouvai cataractés, mais d'une nature à pouvoir donner les plus grandes eſpérances, parce que les pupilles conſervoient leurs mouvemens naturels ; parce que le ſujet faiſoit aiſément la diſtinction du jour d'avec les ténébres ; le ſuccès n'a pas cependant repondu à mon attente, ſoit, parce que les cataractes ſe ſont trouvées adhérentes, ſoit, parce que les fibres

de l'iris ont été léſés dans la ſection de la cornée, ſoit, peut-être encore, parce que la capſule criſtalline n'a pas été totalement extraite; ce qui n'eſt pas toujours la faute de l'Opérateur, mais ſouvent celle du malade. Quant à moi, de quelque manière, & par quelques cauſes qu'ayent été produites les ſuites malheureuſes de cette opération, je n'ai jamais oſé prendre ſur moi d'en ſuivre le traitement, parce que j'avois toujours préſumé ce qui eſt arrivé; c'eſt-à-dire une cécité parfaite, qui cependant, n'eſt ſurvenue que quelques années après, & à la ſuite des angoiſſes les plus douloureuſes. Tel a été le ſort de ce grave perſonnage, qui, quoiqu'encore jeune, n'a pu ſurvivre à la privation d'un ſens auſſi précieux.

SECTION II.

Des Cataractes naiſſantes, & des moyens curatifs qu'on peut employer dans le principe.

L'OBSERVATION a été & ſera toujours la bouſſole la plus néceſſaire pour ſuivre les indications de la Nature, pour reparer ſes écarts & réformer ce qui lui eſt contraire; c'eſt en médecine le guide le plus aſſuré, pour éclairer la théorie, pour diriger la pratique; la première

eſt la clef qui ouvre la porte d'un appartement, dans lequel on veut entrer ; la ſeconde eſt la jouiſſance de ce même appartement, où l'on peut faire toutes les diſtributions, toutes les réformes convenables. Telle eſt la conduite d'un Médecin ſage & prudent, qui ne perd jamais de vue ce qui lui a réuſſi, & ce qui peut lui réuſſir ; c'eſt donc après une expérience à toute épreuve, que le Praticien doit à la Société le tribut public de ſes connoiſſances & de ſes découvertes ; c'eſt par ce moyen, que des gens plus éclairés encore, parviennent à perfectionner ce qu'il n'a fait qu'ébaucher. C'eſt auſſi d'après de pareils motifs, que j'ai cru devoir rendre compte des moyens curatifs que j'ai ſouvent employés avec ſuccès dans les cataractes qui commencent à ſe former, & qui ſont encore éloignées du degré de mâturité.

Les cataractes naiſſantes, lorſqu'elles arrivent naturellement, ſont, comme je viens de le dire l'effet, ſoit de la viſcoſité, ſoit de l'épaiſſiſſement des ſucs nourriciers ; c'eſt d'après ces engorgemens progreſſifs, que provient l'opacité entière du criſtallin, & de ſa capſule ; car l'un & l'autre ſont preſque toujours opaques ; ce qui s'obſerve aiſément dans l'opération de la cataracte, où, faute d'extraire toutes les parties de la capſule, il ſe forme ce qu'on a raiſon

d'appeller, *cataracte secondaire* ; je dis *secondaire* parce que cette partie de la membrane, non extraite, n'ayant plus ni adhérence, ni nutrition, vient se porter dans la chambre antérieure de l'humeur aqueuse, & former de nouveau une ombre à la pupille, soit en partie soit en totalité ; tels sont les exemples qu'on reconnoit tous les jours au moment de l'opération, & plus aisément encore, après la réunion des bords de la section faite à la cornée. Dans le cas de cécité entière, je crois cette seconde opération plus facile que celle de la pupile artificielle ; dans laquelle, il est bien difficile de ne pas intéresser les fibres de l'iris, & dont j'ai un exemple recent, dans un sujet qui vient de subir, sans succès, cette troisiéme opération.

Lorsqu'un malade, agé de quarante-cinq à cinquante ans, plus ou moins, vient se présenter & se plaindre d'un trouble dans la vue, qui lui laisse appercevoir des ombres ou points noirs; j'écoute son rapport avec attention ; j'examine ensuite scrupuleusement ses yeux ; &, lorsque le manque de dilatation & de restriction des pupilles, m'annonce le relâchement des parties nerveuses & musculeuses, je crois devoir conclure que le défaut d'action des solides sur les fluides, doit faciliter l'engorgement des liqueurs, doit déterminer le trouble des

humeurs aqueuſe & cryſtalline , doit enfin rendre la vue obtuſe ; c'eſt pourquoi je dirige la conduite du malade ſous deux points de vue, relativement aux remédes qui doivent agir ſur les cauſes internes, & à ceux qui doivent être appliqués aux yeux ou aux environs.

Les remédes curatifs internes ſont, lorſqu'il n'y a pas de vices du ſang particuliers à combattre, lorſqu'il n'eſt pas néceſſaire de former à la peau aucun exutoire, de chercher ſeulement à diminuer le volume des humeurs, en mettant le malade au régime qui lui eſt convenable, en le diſpoſant, pendant pluſieurs jours, à la purgation, qui doit ſe repéter deux fois, en laiſſant un jour d'intervalle; c'eſt, pour y parvenir, que je fais prendre, comme remédes préparatoires, & alternativement tous les matins, ſoit les pédiluves, ſoit les maniluves, que je fais mâcher, également de la racine de pyréthre ou des feuilles de cochléaria; que je conſeille l'uſage du tabac, ſi le ſujet n'en a pas l'habitude, & ſur-tout, ſi le cerveau eſt d'une conſtitution humide & muqueuſe : les deux purgations priſes, je preſcris le régime propre à l'état du malade, qui conſiſte à éviter, autant qu'on le peut, les laiteux, les farineux & les flatueux; je fais prendre pendant un mois ou cinq ſemaines de ſuite à tous les repas, les eaux

épurées de Paſſy, qu'on peut mêler avec le vin ; je ne défends pas même l'uſage du caffé à l'eau, à moins qu'il n'y ait un vice du ſang qui le contre-indique ; du reſte un exercice journalier, mais moderé, faiſant éviter l'aſpect du feu, celui du ſoleil, & toute application de nuit.

Les remédes les plus avantageux pour les yeux ſont les toniques, les ophtalmiques ſpiritueux, plus ou moins multipliés, ſuivant la force & les progrès de la maladie ; mais, en général, voici les plus utiles. Ils conſiſtent à baſſiner le front, les tempes & les yeux, matin & ſoir, avec l'eau ophtalmique préparée, qu'on emploiera à froid en été, & ſimplement dégourdie en hiver, ainſi qu'il ſera plus amplement indiqué dans le ſecond volume, avec la précaution, pour le ſoir, de le faire douze à quinze minutes avant que de ſe coucher, à continuer la maſtication de racine de pyréthre, deux à trois fois la ſemaine ; à prendre pendant une quinzaine de jours, au réveil, deux priſes de la poudre céphalique, indiquée pour les adultes ; à faire uſage tous les matins des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, ſoit ſimples, ſoit compoſées, & de la manière indiquée, en augmentant les effets ou les diminuant, ſuivant le beſoin, à les continuer pendant un mois ou cinq ſemaines de ſuite ; après quoi l'on ſe ſert, pendant ſept à huit jours de

fumigations séches, selon l'indication, & le matin seulement; lorsque les yeux se trouveront dans un meilleur état par le resserrement des solides, par la libre circulation des fluides, on doit chercher à maintenir le bien-être, en continuant toujours l'usage du bain des yeux du matin avec l'eau ophtalmique, en observant un régime conforme au tempérament, en se purgeant trois à quatre fois dans le cours de l'année, en faisant usage, pendant un an, & dix à douze fois le mois des liqueurs ophtalmiques spiritueuses, choisissant les jours les plus humides; enfin en mâchant, de temps en temps, de la racine de pyréthre. Tels sont les remédes qui m'ont souvent réussi, & qui m'ont paru les plus efficaces dans les cataractes commençantes.

SECTION III.

De l'opération de la Cataracte parfaite, & des précautions qu'on doit prendre.

Le courage est un sentiment de l'âme, qui nous fait supporter plus aisément tous les événemens de la vie; il agit aussi efficacement sur le moral que sur le physique. Un homme courageux dans le moral, est capable des plus grandes actions, est susceptible des entreprises

les

les plus douteuſes, au lieu que le lâche & le timide craignent tout, & redoutent même le phantôme du danger qui n'exiſte pas. On peut dire que le courage ſert à ſupporter les révers de la Fortune, les privations les plus ſenſibles, & les chagrins les plus cuiſans. Un homme courageux dans le moral, l'eſt ordinairement dans le phyſique, parce qu'il ſoutient plus facilement les criſes douloureuſes de la Nature, parce qu'il lui fournit même des reſſources que les remédes n'avoient pu procurer; enfin le courage eſt abſolument néceſſaire pour l'entrepriſe & la ſûreté d'une opération, dont les appareils ſeuls ſont capables de nous faire redouter la crainte & le danger de notre deſtruction; mais, s'il eſt une opération à l'abri de cette terreur, c'eſt, ſans contredit, celle de la cataracte, où le malade ne voit rien des préparatifs, où il peut tout eſpérer, ſans avoir rien à craindre, ſans avoir rien à perdre; cependant c'eſt de ſon courage, c'eſt de ſa fermeté que dépend le ſuccès de l'opération.

La cataracte parfaite ne laiſſe d'autres reſſources que l'opération; c'eſt donc bien à tort, que des gens peu inſtruits, & ſans connoiſſance de cauſe, trompent tous les jours le Public, trop crédule, l'amuſent par de vaines promeſſes, & le font ſouvent ſouffrir par l'application

de remédes qui, bien loin d'avoir de la réuſſite, s'oppoſent ſouvent au ſuccès de l'opération. La cataracte eſt parfaite, lorſqu'il ne reſte plus au malade d'autre faculté que celle de pouvoir diſtinguer le jour d'avec les ténébres. On peut dire que la cataracte n'eſt pas héréditaire, puiſqu'elle peut être la ſuite d'une maladie, d'un rhume de cerveau négligé; mais il peut ſe faire auſſi que, né de parens qui ont été cataractés, un ſang ait la même tendance aux coagulations & à l'épaiſſiſſement, comme il peut arriver auſſi que nous ſoyons les premiers de la famille à qui cet accident arrive.

Les Anciens pratiquoient l'opération de la cataracte par abaiſſement; cette manière d'opérer, expoſoit à des inflammations conſidérables, à des retours continuels; parce que le moindre mouvement du globe, la plus petite contuſion dérangeoient ſouvent le cryſtallin de ſa poſition, & le mettoit de nouveau en obſtacle à la pupille, de manière que cette opération toujours douteuſe, pouvoit ſe répéter deux ou trois fois dans le cours de la vie: c'eſt dans ce genre d'opération qu'on pouvoit dire que la cataracte avoit beſoin de plus de maturité; qu'il falloit lui laiſſer le temps de ſe perfectionner, parce qu'il eſt néceſſaire que l'aiguille puiſſe trouver un corps capable

de lui résister pour pouvoir la placer plus aisément & plus sûrement ; au lieu qu'aujourd'hui, par le moyen de la Section & de l'extraction, il résulte que plutôt l'opération se fait, & moins la cataracte est susceptible de difficultés & d'adhérences.

L'opération de la cataracte par extraction est l'invention la plus belle de nos jours ; elle a acquis une réputation immortelle à celui qui en a donné les premiers moyens, & couvre de lauriers ceux qui l'ont perfectionnée. L'opération de la cataracte n'exige d'autre préparation qu'un régime de quelques jours pour en diminuer les causes & les effets ; alors on doit mettre le malade au régime, & prendre d'ailleurs toutes les précautions nécessaires ; mais, lorsqu'il y a nécessité de se purger, il faut attendre quelques jours pour faire l'opération, afin de donner aux humeurs, & au sang le temps de se raréfier & de se calmer. Le jour de l'opération arrivé, elle doit être faite à jeun, le malade placé dans la situation qui conviendra le mieux à l'Opérateur, ayant la plus scrupuleuse attention, de ne faire aucun mouvement, aucun geste qui puissent nuire à l'opération, & à la main qui la dirige.

Le crystallin extrait, l'Œil pansé & recouvert, on place le malade dans un lit ; on lui ordonne

de ſe tenir couché ſur le dos, de ne faire aucun mouvement de droite à gauche ; &, pour plus grande ſûreté, on peut lui mettre un bourrelet autour de la tête, pour e mpêcherque les oreillers ou couſſins ne viennent bleſſer les yeux : le malade eſt mis à la diette, prenant un bouillon de trois heures en trois heures, & dans les intervalles une eau d'orge perlée ou de veau très-légère ; on baſſine également, de trois heures en trois heures, le front, les tempes & la ſuperficie des paupières, qui ſont réunies & maſquées par un linge enduit d'une réſine douce ; on les baſſine, dis-je, avec une légère infuſion dégourdie d'un mêlange de fleurs de mauve & de ſureau ; ce que l'on continue, ainſi que le régime, juſqu'à parfaite réſolution de la cicatrice, qui, dans une opération heureuſe, arrive vers le onziéme ou douziéme jour. Le temps le plus favorable pour l'opération, eſt ſans contredit, celui du Printemps ; parce que les beaux jours de l'été favoriſent de plus en plus la réunion de la cicatrice, & diminuent plus promptement l'ophtalmie & le flux de larmes qui en eſt la ſuite. Il eſt des circonſtances où la ſaignée au bras peut devenir néceſſaire, ſur-tout dans les premiers jours de l'opération ; mais on ne doit la faire que lorſque le malade éprouve des douleurs cruelles

dans le fond de l'Œil, ou que l'ophtalmie du globe paroît vouloir faire des progrès par la ſurabondance des ſéroſités.

Lorſque les yeux ſont mis à découvert, on doit prendre les précautions les plus grandes, pour ne faire aucun effort violent, pour ne pas fixer trop attentivement les objets qui ſont lumineux; pour éviter tout ce qui ſeroit capable d'agiter trop fortement les fibres de l'iris; mais ce qui eſt abſolument eſſentiel, c'eſt de profiter des inſtans du beau temps, pour prendre l'air, qui eſt le reméde le plus aſſuré pour perfectionner l'action des ſolides, & faciliter la circulation des fluides. Quand l'inflammation eſt diſſipée, & qu'il ne reſte plus qu'un léger flux de larmes, on doit ceſſer les adouciſſans & les émolliens, pour baſſiner le front, les tempes & les yeux, matin & ſoir, avec l'eau fraîche ou ſimplement dégourdie, animée d'eau des Carmes ou de Cologne; & ſucceſſivement avec l'eau ophtalmique préparée, dont on peut toujours continuer l'uſage, à moins qu'il ne ſurvienne inflammation. Cinq à ſix mois après une heureuſe opération, on peut ſe ſervir de lunettes à cataractes, pour rendre les objets plus ſenſibles & plus diſtincts.

Je n'ai jamais conſeillé, & je ne conſeillerai jamais l'opération ſur un ſeul Œil; ſur-tout,

lorſque l'autre eſt encore clair-voiant ; parce qu'il en réſulte une infinité d'inconvéniens plus redoutables les uns que les autres. On voit, tous les jours, qu'un Œil qui eſt bon devient ſouvent très-foible, après une diéte rigoureuſe, après les inquiétudes d'un malade , & la poſition qu'il eſt forcé de garder ; mais ſon tourment augmente bien d'avantage, lorſqu'il reconnoit qu'il s'eſt expoſé à une opération infructueuſe, & qu'il ſe voit au moment de courir de nouveau les mêmes dangers. Telles ſont les réflexions du malade, & les inquiétudes de l'Opérateur pour le ſuccès d'une ſeconde opération. Mais ce qui doit décider le plus à prendre ce parti, c'eſt qu'il eſt dangereux de riſquer ce qu'on poſſède ; c'eſt qu'il y a plus d'eſpoir en opérant les deux yeux à la fois ; c'eſt en un mot un plus grand avantage, parce que la vue ſe perfectionne plus aiſément, & revient plus uniformément aux deux yeux.

La cataracte, n'eſt pas la ſeule cauſe qui puiſſe déterminer à faire la ſection de la cornée ; le parfait Myope, eſt ſouvent dans ce cas, lorſqu'on préſume que le principe de cette maladie conſiſte dans le trop gros volume du corps lenticulaire; alors j'ai ſouvent vu pratiquer cette opération avec ſuccès ; parce que tout cryſtallin, dans quelqu'état qu'il ſoit, peut être extrait;

& que, de cette extraction, le parfait myope en reçoit une amélioration réelle, un état qui rend plus facile la perception des objets ; il est cependant des cataractes qui ne sont pas susceptibles d'opération, telles que celles qui arrivent par contusion, ou par une extinction graduelle de la vue : les premières sont tellement adhérentes aux fibres de l'iris, qu'il n'est presque pas possible d'en éviter la lésion, ou celle de la membrane de l'humeur vitrée ; ce qui rend la suppuration du globe inévitable ; l'opération des secondes qui sont compliquées avec la paralysie, se fait en pure perte, parce que l'organe de la vision n'est plus dans le cas de recevoir les faisceaux de lumière ; ce qui rend l'extraction du crystallin de nul effet ; c'est donc à l'Opérateur prudent & éclairé à distinguer ces différentes positions ; c'est à lui d'oublier tout motif d'intérêt pour faire le bien, & pour soutenir sa réputation.

Il est encore des cataractes qui se manifestent peu de temps après la naissance, sur-tout, dans le moment des convulsions, quelquefois même de la dentition, & qui ne doivent être opérées que vers l'âge de onze à douze ans ; parce qu'alors ce n'est plus un enfant indocile ; c'est un sujet qui commence à être susceptible de raison, & qui doit mettre un prix sensible au thrésor qu'on cherche à lui procurer. Cette opération

eſt pour l'aveugle, le moment d'une ſurpriſe bien agréable, & pour les ſpectateurs un beau ſujet de réflexion ſur les merveilles de la viſion: ces exemples ſont heureuſement rares, ainſi qu'on peut le voir dans le trait rapporté par *Chéſelden ;* cependant j'en ai vu un, il y a quelques mois, qui peut-être ne ſe rencontrera jamais; c'eſt un père de famille, Receveur domanial en province, chargé de cinq enfans, dont trois garçons qu'il me préſentoit, ſont cataractés dès leur plus tendre enfance, ce que je crus devoir attribuer à l'effet des convulſions, à cauſe qu'il leur reſtoit un mouvement convulſif dans les paupières. L'aîné peut avoir dix à onze ans, & tous les trois, aſſez bien portans, ſont à quelques années de diſtance; je trouvai le premier en état d'être opéré, mais les autres étoient trop jeunes; c'eſt pourquoi je conſeillai à ce père malheureux d'attendre le moment de les faire opérer tous à la fois, afin qu'il ne pût pas ſe reprocher un jour, d'avoir pris plus ou moins de ſoins & de précautions pour les uns que pour les autres. Cet avis, qui diminuoit la dépenſe, lui parut préférable à toutes les promeſſes qu'on lui faiſoit; ce qui le mit dans le cas de m'aſſurer, qu'il viendroit me retrouver au temps preſcrit. Puiſſe le ciel lui être favorable, & couronner les vœux que

je fais pour le succès de l'opération.

Quelqu'heureuſement imaginés que ſoient les *ſpeculum-oculi*, quelque ſoin qu'on prenne dans leur uſage, ſoit pour l'opération, ſoit pour l'examen de l'Œil, je dirai toujours, que ces ſortes d'inſtrumens ſont de peu de ſecours, & ſouvent même d'un danger inévitable, parce que la compreſſion qui en réſulte, ne peut qu'être nuiſible dans la majeure partie des circonſtances; en voici la preuve. Dans une ophtalmie complette, où la conſtriction eſt générale, où les larmes ſont plus abondantes, où le plus petit point de lumière bleſſe la délicateſſe de cet organe; que peut produire le *ſpeculum?* une gêne décidée, une tenſion forcée, dont le moindre mal eſt l'augmentation du foyer de la maladie: d'ailleurs un Obſervateur intelligent eſt aux trois quarts inſtruit par le rapport du malade; il n'a pas beſoin de chercher à voir ce qu'il ne peut reconnoître; il lui ſuffit ſeulement de faire de douces preſſions ſur les paupières, de chercher à les entre-ouvrir, afin de pouvoir juger ſi la cornée tranſparente eſt affectée de puſtules ou d'hypopions; parce que ſon premier ſoin doit être de remédier à la cauſe inflammatoire, ſans l'augmenter: d'ailleurs les doigts d'un Praticien expert ſont le *ſpeculum* le plus naturel & le moins dangereux, parce que les

objets qu'il ne peut pas voir dans un moment, il les reconnoit dans un autre.

Le *ſpeculum-oculi* ne peut & ne doit pas être plus utile dans une opération de cataracte, parce que le globe, qui eſt vivement preſſé par l'inciſion qu'on eſt forcé de faire, ſe porte toujours de côté ; &, pour peu qu'il rencontre un corps dur, qui ne ſe prête pas à ſes mouvemens, il doit en réſulter une compreſſion qui doit rendre l'opération plus douteuſe & plus difficile, parce que la ſection faite, le cryſtallin doit s'échapper avec force ; ce qui peut faire craindre que ſa capſule n'entraîne les fibres de l'iris ; accident dont j'ai été ſouvent témoin ; auſſi je ne peux trop répéter que le *ſpeculum* le plus aſſuré ſont les doigts, qui ſe prêtent à tous les mouvemens de l'Œil & de l'inſtrument : reſte donc les corps étrangers pour leſquels le *ſpeculum* paroit être de quelqu'utilité ; mais n'eſt-il pas auſſi à craindre qu'en comprimant le globe, qu'en preſſant les paupières, ce même corps étranger ne devienne de plus en plus adhérent, ſur-tout lorſqu'il ſe trouve logé dans la paupière ſupérieure, dans le tiſſu mou & relâché de la conjonctive : ne vaut-il donc pas mieux ſe ſervir de la pommade ophtalmique, qui agit comme un corps étranger, & ſans expoſer au danger des adhérences ; qui par ſon action, ſans ceſſe

répétée, ſert comme de levier au corps étranger lui-même, pour l'entraîner avec le flux des larmes ; c'eſt ce que j'ai obſervé cent & cent fois; c'eſt, j'oſe dire, le moyen le plus aſſuré, & pour lequel il n'y a rien à redouter.

Il vient de paroître un nouvel inſtrument, pour contenir le globe dans l'opération de la cataracte, & qu'on nomme *Ophtalmoſtat.* Je déſire que le ſuccès ſoit conſtant, & toujours conforme au rapport de MM. les Commiſſaires de la Faculté de Médecine, dont l'Auteur eſt un de ſes Membres, & réellement digne d'être encouragé.

SECTION IV.

De la Goutte, & des atteintes cruelles qu'elle porte à l'organe de la Vue.

Les ſouffrances conſidérées dans l'ordre phyſique, ſont encore un ſentiment de l'ame qui met ſouvent le courage en défaut, ſur-tout lorſque les criſes ſont longues, lorſqu'elles ſont accompagnées d'angoiſſes douloureuſes. Un homme qui ſouffre & qui ſouffre cruellement, eſt un patient que la Nature met à la queſtion ordinaire & extraordinaire ; c'eſt ſouvent une victime qui paye bien cher les écarts d'une

jeuneſſe licencieuſe, ou d'un tempérament qui porte le germe de tel ou tel genre de maladie : auſſi éprouve-t-on tous les jours des maux qui ſont plus ou moins graves, plus ou moins ſupportables ; il en eſt pour leſquels le malade a beſoin d'une patience à toute épreuve, d'un courage invincible & d'une ſoumiſſion aveugle : de ce nombre eſt la goutte, qu'on peut ranger dans la première claſſe ; & les goûteux, qu'on peut mettre au premier rang des victimes de la Nature : en effet la goutte eſt le tourment de la vieilleſſe ; c'eſt l'inſtrument dont cette même Nature ſe ſert pour enchaîner ſon eſclave, pour lui mettre les fers aux pieds & aux mains, & ne lui accorder la vie, qu'aux conditions les plus dures & les plus douloureuſes.

La goutte, dont j'éprouve, dans le moment où j'écris, les premières atteintes, eſt la plus cruelle de toutes les maladies ; elle épuiſe le corps de l'homme par la violence de ſes accès ; elle anéantit ſes forces par ſes coagulations ; elle diminue la puiſſance de ſon intelligence par ſes criſpations ; en un mot elle le martyriſe de la tête aux pieds ; &, ſi la tréve arrive, c'eſt pour recommencer la guerre avec plus de fureur. Les ſentimens des Anciens ſur la nature & les cauſes de la goutte, ont été de tous temps partagés ; les uns l'ont attribuée aux mauvais

levains de l'estomac, aux suites de l'intempérance; les autres, à la foiblesse des viscères, à la dépravation du sang: mais les Modernes, en profitant de tous ces avis, se sont plus rapprochés de la Nature; il en est qui soutiennent que la goutte n'est ni héréditaire ni adhérente à notre constitution; mais qu'elle est l'effet de l'acrimonie & des superfluités humorales; ceux au sentiment desquels je tiens le plus, sont persuadés que la cause première de la goutte est dans le sang, qu'elle se développe insensiblement; qu'elle provient de la suppression ou diminution de la perspiration, que je crois si nécessaire à l'exudation de ces humeurs acidu-leuses, qui font le ferment de la goutte: en effet tout paroit le démontrer, puisque les attaques n'arrivent jamais, ou presque jamais en été, mais toujours vers la fin de l'automne, ou après les froids rigoureux de l'hiver.

C'est ordinairement vers le déclin de l'âge viril, que la goutte fait sentir ses premiers effets; c'est alors que les rides de la peau commencent à se manifester; c'est dans ce moment qu'elle devient plus dense & plus compacte; ce qui empêche l'action des vaisseaux excrétoires. Cette démonstration est d'autant plus juste, que la preuve en résulte des efforts que fait la Nature dans les accès goutteux; c'est elle, c'est

la Nature qui porte la criſpation dans les fibres pour atténuer & briſer l'humeur goutteuſe ; auſſi arrive-t-il que le malade éprouve du ſoulagement, & s'endort, lorſqu'une forte angoiſſe a déterminé une légère reſpiration : on pouroit tirer la même conſéquence des fiévres intermittentes, qui ont pour cauſe première une peſpiration interceptée, & dont le véritable remède en eſt le retour. Les accès de goutte ſont réguliers ou irréguliers. Les premiers arrivent, comme je viens de le dire, aux approches du printemps, ou vers la fin de l'automne ; les ſeconds n'ont pas de périodes marqués, parce que l'humeur peccante contrariée, ſoit par des topiques trop chauds, ſoit par des remédes trop irritans, & plus ſouvent encore par des excès d'intempérance, ne garde plus la même marche, de manière qu'elle attaque tantôt une partie, tantôt une autre.

Les pieds ſervent pour l'ordinaire de ſiége à la goutte, parce que la ſueur eſt plus abondante en cette partie, parce que les vaiſſeaux ſont plus ouverts, afin d'empêcher le deſſéchement des cartilages, afin d'en rendre les mouvemens plus doux & plus faciles. La goutte prend de préférence pour ſes victimes les tempéramens froids, humides & pituiteux, par conſéquent ceux d'une conſtitution viſqueuſe. C'eſt donc de cette

viſcoſité aciduleuſe que provient cet amas pétrifiant qui forme ces nodoſités goutteuſes, & qui ſouvent déterminent la pierre dans les reins. S'il eſt démontré & ſi l'on convient, comme il eſt de fait, que la denſité de la peau ſoit un obſtacle pour l'inſenſible perſpiration, on doit prendre les moyens que la Nature ſemble elle-même nous indiquer; on doit chercher à les rendre propres à notre tempérament; de ce nombre, ceux qui m'ont paru les plus convenables, & qui agiſſent intérieurement, ſont de légers ſudorifiques qu'on prend matin & ſoir, en buvant une ou deux taſſes d'infuſion de véronique des bois, édulcorée avec le miel de Narbonne, ou de bourache préparée de même; ce que l'on continue pendant ſept à huit jours de ſuite, ayant la précaution de ſe tenir chaudement, ou, au moins, d'éviter de prendre du froid; les ſeconds ſont les demi-bains, les bains entiers, à la faveur deſquels il s'introduit dans le ſang des parties aqueuſes, qui détrempent la matière acide & ſaline de la perſpiration, & la rendent perſpirable. Du reſte, on doit aider la Nature par tous les moyens poſſibles, & par un régime conforme à la ſituation du ſujet.

Ce ſeroit perdre de vue le plan que je me ſuis tracé, que de vouloir traiter à fond la matière de la goutte, & tous les effets qui en réſultent;

mais ce qui eſt intéreſſant pour celui qui a mal aux yeux, c'eſt la conduite qu'il doit tenir, lorſqu'une humeur de goutte repercutée au cerveau, vient les aſſaillir par une ophtalmie auſſi douloureuſe que dangereuſe; ce qui ſe reconnoit par le tiraillement de tous les nerfs, qui ſoutiennent & ourdiſſent la trame du globe de l'Œil, & particulièrement du nerf optique. J'ai vu, pendant le cours de mon obſervation, une infinité de perſonnes éprouver ce martyre continuel; je les ai vu redouter le moindre mouvement, la moindre lumière; tout leur étoit à charge, & rien ne paroiſſoit diminuer leur tourment: cette ſituation des yeux, toujours à craindre pour la vue, eſt peut-être la ſeule pour laquelle l'impreſſion de l'air eſt totalement contraire; ce qui fait que le malade doit ſe tenir chaudement, & n'employer, pour calmer la maladie, aucun topique qui puiſſe comprimer les globes, mais des remédes très-ſimples & très-doux, tels qu'une légère infuſion dégourdie de fleurs de mauve, dont on peut ſe ſervir pour les douches de demi-heure en demi-heure. Quant au reſte, il doit être de la plus ſcrupuleuſe exactitude ſur le régime, en mangeant peu à la fois, mais ſouvent; en buvant, matin & ſoir, une ou deux taſſes d'infuſion de fleurs de tilleul, édulcorée avec le miel; quelquefois

quefois même de fleurs de ſureau; en mettant les pieds dans l'eau, le matin, & les bras le ſoir; en prenant tous les jours des remédes avec les infuſions émollientes; en établiſſant un cautère à la jambe, qu'on fomentera de deux jours l'un, avec un ſuppuratif plus ou moins mitigé, juſqu'à ce que l'eſcarre ſoit tombée. Tels ſont les ſeuls remédes qu'on puiſſe faire à ce genre d'ophtalmie, parce que la multiplicité ſera toujours contraire, à moins que la vue ne ſoit dans un danger éminent de ſe perdre, ainſi que je vais le rapporter dans la Section ſuivante.

SECTION V.

Des effets dangereux que le Rhumatiſme & la Sciatique portent à la Vue.

LA patience eſt un don de la Nature, qui n'eſt pas accordé à tous les hommes; heureux celui qui ſçait jouir de cette prédilection favorite, avec cette ſérénité qu'inſpire la confiance d'un bien-être, ou d'une amélioration prochaine. Voilà le bonheur de la vie ſouffrante. Voilà l'eſpérance de la victime qui, au milieu de ſes douleurs & de ſes infirmités, ſçait temporiſer, & mettre à profit les inſtans d'une circonſtance heureuſe, d'une criſe avantageuſe; puiſſent les

malades être persuadés de cette vérité, & la reduire en pratique! Puissent-ils, à la faveur de ce ressouvenir, supporter plus patiemment ces douleurs de rhumatisme; ces attaques de sciatique qui les tourmentent par de vives angoisses, par des angoisses qui tyrannisent aujourd'hui une partie du corps, & qui martyrisent demain l'autre: c'est donc de cette persévérance dans les souffrances, que dépend le bien-être de cette ophtalmie, pour laquelle la Nature fait des efforts sans nombre, & qui n'ont besoin que d'être secondés par les ressources de l'Art, qui, quelquefois emploiées à contre-temps, contrarient souvent ses vues, en dérangeant sa marche.

Le rhumatisme a pour cause première l'épaississement du sang, la sérosité des humeurs, leur viscosité & acidité: il est souvent occasionné par le passage subit du chaud au froid; par la proximité des étangs, de ces piéces d'eau bourbeuses, ou qui sont trop près des maisons; ce qui les rend humides & mal-saines; mais plus souvent encore par les fraîcheurs & humidités qu'on prend la nuit dans des retraites basses, & sous le niveau du sol; dans des appartemens nouvellement construits en plâtre, ou nouvellement décorés en peinture, parce que, de l'agacement des nerfs suit l'épaississement &

la coagulation ; le rhumatiſme eſt donc une humeur viſqueuſe & acide, qui affecte particulièrement les muſcles, qui produit cette fermentation douloureuſe qui eſt comme ambulante, & qui ſe porte, tantôt ſur une partie, tantôt ſur l'autre. Les accès de rhumatiſme ſont précédés par des élancemens, par une ardeur & une chaleur conſidérables, ils n'ont pas de périodes marquées ; ils ſe font preſque toujours ſentir après une fraîcheur, après une tranſpiration qui aura été interceptée.

La ſciatique rhumatiſmale eſt une eſpéce de goutte vague, qui affecte plus particulièrement la cuiſſe, comme l'humeur de goutte affecte les pieds ; la ſciatique eſt produite par les mêmes cauſes que le rhumatiſme & la goutte ; elle a ordinairement ſon ſiége dans l'articulation de l'os de la cuiſſe ; ſa douleur ſe porte non-ſeulement dans la jointure, mais ſe fait ſentir ſur la hanche, les lombes & l'os *ſacrum ;* elle s'annonce par une douleur ſi vive au coccix, que le malade eſt obligé de marcher à demi-courbé ; cependant elle ne manifeſte ordinairement ni inflammation, ni rougeur, ni tumeur ; mais elle eſt l'effet d'une irritation véhémente qui ſe reproduit ſans ceſſe dans les les nerfs de la cuiſſe : lorſque cette même irritation paroît ſe calmer dans cette partie, il arrive ſouvent qu'elle ſe

porte dans une autre, & ſur-tout au cerveau, où elle fait le plus de ravages, par la quantité de nerfs, & de réſeaux nerveux, qui y prennent naiſſance : c'eſt alors que les tiraillemens ſont inſuportables ; que le malade ſe plaint d'une migraine affreuſe, qui porte le feu & l'incendie juſques dans les nerfs optiques, d'où réſultent ces ophtalmies auſſi cruelles que rébelles, & qui mettent la vue en danger de ſe perdre ; l'exemple ſuivant en ſera la preuve, & le traitement curatif l'indication des moyens.

Une très-auguſte & très-honorée Princeſſe, dont l'Europe entière ne ceſſera d'admirer le ſacrifice, eut la bonté de m'écrire, il y a quelques années, pour m'ordonner de venir voir une Dame, Religieuſe, âgée de cinquante un à cinquante-deux ans, qui ſouffroit les douleurs les plus grandes, cauſées par l'ophtalmie la plus rebelle. Au premier aſpect, je reconnus que le globe de l'Œil droit étoit privé de la lumière, atteint de goutte ſéreine par obſtruction, & celui de l'Œil gauche, menacé du même genre de maladie. La malade interrogée, la Dame Infirmière entendue, je jugeai que la cauſe première étoit le tranſport d'une humeur de ſciatique au cerveau, d'une humeur qui, par une criſpation nerveuſe, avoit porté l'engorgement & l'obſtruction, ſoit ſur la rétine, ſoit ſur

la choroïde ; mon diagnoſtic me paroiſſoit d'autant mieux fondé, que, dans le nombre des détails, j'avois appris que la Dame Religieuſe avoit le foye affecté d'obſtructions conſidérables pour leſquelles elle avoit employé, avec quelque ſuccès, des remédes très-actifs & très-irritans ; ce qui me fit conclure que l'irritation cauſée par ces remédes avoit fini par embrâſer l'humeur de ſciatique, & porté toute la criſpation au cerveau. Mon premier ſoin fut de faire continuer le régime commencé, d'adoucir & de calmer l'incendie des yeux, de rafraîchir les inteſtins irrités, de purger doucement les crudités trop acides de l'eſtomac, d'établir au bras gauche le ſain-bois, que je cherchois à rendre de plus en plus ſtimulant ; d'attaquer enſuite les yeux avec les douches d'infuſion de fleurs de mauve, avec les topiques légers de pulpe de pomme, & enfin avec la pommade ophtalmique, afin de procurer la fonte des ſéroſités, de diviſer & atténuer l'humeur ſtagnante. Trois mois ſe paſsèrent ainſi dans les appréhenſions d'une cécité parfaite ; mais, toujours confiant dans les prodigieux effets que produiſoit la pommade, & dans la précaution que j'avois de la faire préparer plus ou moins active, j'eus la ſatisfaction de voir l'Œil droit rendu à la lumière, & de n'avoir plus rien à redouter pour le gauche, qui

m'avoit donné les plus justes inquiétudes. Les yeux débarassés de toute humeur peccante, j'employai avec le même succès les résolutifs, les céphaliques, les fumigations séches, les toniques & les liqueurs ophtalmiques spiritueuses ; de manière que, depuis trois ans, j'ai la douce satisfaction de voir que les yeux & la santé de cette malade intéressante se soutiennent assez bien pour n'avoir que des précautions à prendre, & très-peu de remédes à faire ; qui sont, de bassiner, tous les matins, le front, les tempes & les yeux avec l'eau ophtalmique préparée.

SECTION VI.

De la propriété des Minéraux dans les maladies des Yeux, & particulièrement des Eaux légèrement ferrugineuses.

LES imprudences commises en bonne santé, sont souvent la cause de nos maux, & la source de nos infirmités. Un homme bien portant, ne pense qu'au présent, & s'occupe peu de l'avenir : il affronte sans réflexion le froid comme le chaud ; il ne craint pas plus la pluie que le beau-temps ; tout lui est égal ; il va même plus loin, & commet les imprudences les plus

marquées, pour se délivrer d'une chaleur importune, d'une sueur qui le fatigue; c'est alors qu'on le voit, le corps à demi-couvert, chercher les endroits les plus humides pour le lieu de son repos, prendre les fraîcheurs de la nuit pour celui de son bain; mais, hélas! cette transpiration, si nécessaire, pour maintenir les effets de la circulation, se trouve interceptée; alors l'humeur contrariée dans ses évacuations se répercute, entre en fermentation, se dépose sur quelque viscère, ou provoque des fiévres inflammatoires, qui mettent la vie en danger, & dont la convalescence exige les précautions les plus grandes pour réparer les forces du corps, pour rétablir la foiblesse de la vue: c'est alors qu'on est obligé de recourir à ces eaux plus ou moins minérales, pour vaincre ces engorgemens, ces obstructions, dont la suite & les effets nous rendent la vie aussi à charge, qu'elle nous devient insuportable.

Le sein de la terre est le fourneau ardent de la pharmacie première de la Nature; il fournit à l'homme malade les secours nécessaires pour conserver ou réparer sa santé; c'est d'après une élaboration heureusement ménagée, que nous viennent ces eaux minérales, donc le succès fait l'éloge & prouve le mérite. Ces eaux sont un composé de particules aqueuses, & de

corpuſcules minéraux, dont les eſprits, les ſels, les ſoufres, les terres ſont également diſperſées dans tous le volume d'eau ; il eſt donc certain que les eaux minérales ont une propriété qui leur eſt particulière, & bien différente de l'eau ordinaire, qui n'agit ſur le phyſique que comme diſſolvant, pour rafraîchir le ſang, pour délayer les humeurs, & humecter les fibres ; au lieu que les eaux minérales qui portent avec elles toutes ces qualités, en ont encore de particulières qui leur ſont propres : mais, dira-t-on, pourquoi recourir à ces ſources dont le produit, quel qu'il ſoit, laiſſe toujours des doutes ſur les mixtes qui les compoſent ; ne ſeroit-il pas plus aiſé d'imiter la Nature avec la limaille de fer ou d'acier, de ſouffre, de ſalpêtre, de nître & autres ; il eſt vrai qu'on peut imiter la Nature & pénétrer ſes ſecrets ; mais comment trouver le vrai point de ſon élaboration, de ſa trituration, & de l'état des mixtes : on peut faire des eaux minerales ; mais elles ſeront toujours privées de ces particules douces & inſinuantes qui en procurent les bons effets, en voici la preuve. Prenez des eaux ferrugineuſes, non évaporées ; c'eſt-à-dire, au ſortir de la ſource ; alors elles prendront teinture avec la noix de galle ; laiſſez, au contraire, cette eau s'évaporer quelques jours, les nuances ſeront

bien différentes ; ou plutôt elles n'en prendront aucune ; or c'eſt ce qui arrive à l'eau minérale artificielle, parce que les corpuſcules minéraux ont eu tout le temps de s'évaporer ; il en réſulte donc, que les eaux minérales préparées par la Nature, ſont plus naturelles, & doivent être plus efficaces.

Les eaux minérales ont des propriétés qui leur ſont particulières, & dont on ne peut nier l'évidence ; elles fondent les engorgemens, diminuent les obſtructions, diſſolvent les viſcoſités, facilitent la circulation du ſang, pénétrent les vaiſſeaux capillaires, débaraſſent l'eſtomac & les viſcères de ces matières qui demandent évacuation. Les eaux minérales ſont d'un puiſſant ſecours pour les tempéramens bilieux & pituiteux, pour ceux qui ſont ménacés d'apoplexie ou de paralyſie ; c'eſt pourquoi je les ai toujours indiquées avec ſuccès dans les humeurs ſcrophuleuſes, dans les cataractes naiſſantes, dans les gouttes ſereines parfaites ou imparfaites ; mais j'ai toujours remarqué qu'elles me réuſſiſſoient plus avantageuſement, priſes aux repas, qu'en boiſſon réitéré du matin, parce qu'elles ſe mêlent plus aiſément avec le ſang, parce qu'elles deviennent le diſſolvant des alimens, & le correctif d'une coction embaraſſée ; cependant il m'arrive quelquefois de les faire

prendre le matin, & de les aſſocier avec la terre foliée de tartre, afin de les rendre plus laxatives & plus apéritives.

Les eaux épurées de Paſſy ſont preſque toujours celles auxqelles je donne la préférence, parce qu'elles ſont plus proches de la Capitale; & beaucoup moins couteuſes; parce qu'elles conſervent les mêmes propriétés, qui ne s'altèrent pas par le tranſport, & le ſéjour dans les bouteilles: d'ailleurs, je crois les eaux épurées de Paſſy moins ſtimulantes, par conſéquent d'un uſage plus doux, plus ſûr & plus facile; ſur-tout dans les maladies des yeux. Auſſi je conſeille ſouvent ce ſecours, ſans en craindre les effets; il n'en eſt pas de même des eaux de Balaruc & de Vichy, qui, outre qu'elles ſont plus couteuſes, demandent auſſi plus de précautions. Vouloir faire l'énumération de toutes les eaux dont on connoit les propriétés, ſeroit entrer dans des détails particuliers qui m'éloigneroient de mon ſujet; il me ſuffit de dire qu'il en eſt auxquelles on attribue des vertus particulières, telles que les eaux de Sedlitz, de Bourbonne, de Spa, de Plombières, de Forges, du Mont-d'Or, de Pougues, de Provins, de Rouen, d'Abecourt; les eaux & boues de Saint-Amand, ainſi que celles d'Enghien, auxquelles la Faculté de Médecine de Paris a donné ſa ſanction, ainſi que la Société-Royale.

CHAPITRE XII.

De la Goutte ſereine, & des cauſes qui la produiſent.

CELUI qui a ſçu mettre à profit tous les inſtans de la vie, eſt un ſujet parfaitement heureux, parce qu'il jouit continuellement de lui-même & du fruit de ſes œuvres : c'eſt un nouveau Diogène qui, en cherchant la ſociété de ſes ſemblables, s'attache de préférence à ceux qui lui ſont les plus analogues : s'il lui arrive un revers de fortune, il le ſupporte plus facilement, parce que ſes occupations le diſtraient, parce qu'il n'a rien à ſe reprocher du côté de ſa négligence ; parce qu'il trouve enfin des reſſources dans ſon propre travail ; ſi d'un autre côté, la maladie vient aſſaillir les facultés de ſon corps, il puiſe, dans la ſatisfaction de ſon ame, des reſſources qui ſervent à aider la Nature dans ſes révolutions ; car il eſt certain qu'un malade qui ne ſe livre pas à l'inquiétude de ſa poſition, eſt plus promptement ſecouru par les reſſources de l'Art, par les efforts de la Nature qui ne cherche qu'à ſe débaraſſer des cauſes qui mettent obſtacle à la direction de ſes opérations.

Voilà ce qu'on voit tous les jours dans les différens genres de maladies auxquelles l'humanité est sujette ; mais, il faut l'avouer, la plus sensible & la plus cruelle de toutes, est, sans contredit, l'aveuglement, qui vient à pas lents ou comme un coup de foudre, nous priver du sens le plus précieux ; tels sont les cruels effets de la goutte sereine.

La goutte sereine est la privation de la vue ; elle est parfaite ou imparfaite ; la premiere est la maladie la plus redoutable du globe de l'Œil, parce qu'elle a presque toujours été regardée comme incurable : elle se manifeste quelquefois tout-à-coup, quelquefois aussi par gradation ; elle est souvent le produit de la paralysie des nerfs optiques, mais plus souvent encore celui de l'obstruction, des membranes, rétine ou choroïde. On distingue donc la goutte sereine en parfaite ou imparfaite ; dans la parfaite, la vue est totalement perdue ; la pupille est resserrée ou extrêmement dilatée ; elle est resserée, quand la maladie provient de la paralysie ou affection nerveuse ; elle est dilatée, lorsque le dépôt a paru se fixer, lorsque l'obstruction des membranes a totalement relâché les fibres de l'iris, de manière qu'il n'existe plus aucun mouvement de dilatation & de restriction. La goutte sereine est imparfaite, lorsque

la vue eſt obtuſe ; lorſque le malade apperçoit encore les gros objets, ſans pouvoir en diſtinguer ni les nuances ni les couleurs ; lorſque la pupille conſerve quelques mouvemens de dilatation & de reſtriction : c'eſt donc à l'Obſervateur prudent & éclairé, à examiner de près tous les déſordres de la Nature, afin d'établir un ordre de parties par les moyens curatifs.

On peut diſtinguer la goutte ſereine ſous différentes dénominations, & qui ont rapport aux différentes cauſes productrices ; mais, pour éviter la confuſion, je déſignerai les eſpèces ſous le nom de *goutte ſereine ſéche*, & de *goutte ſereine humide*. La goutte ſereine humide, eſt celle qui eſt produite par la répercuſſion de quelques vices du ſang, tels que la dartre, l'éréſipéle, le ſcrophule, le venérien, le ſcorbutique, le lait répandu, & autres ; elle eſt auſſi l'effet de la ſuppreſſion des règles, des lochies, d'un flux hémorroïdal, d'un cautère imprudemment fermé, ſouvent même d'une ſueur abondante interceptée par une fraîcheur accidentelle ou volontaire : alors la ſurabondance des humeurs qui ſe trouvent épanchées dans le cerveau, porte la compreſſion ſur les nerfs optiques ; de manière que les ſucs nouriciers ſont moins abondans, & que les vices dont ils ſont empreints, viennent former

ſtagnation, ſoit dans les vaiſſeaux de la rétine, ſoit dans ceux de la choroïde, ce qui décide une goutte ſereine plus ou moins prompte, ſuivant la force de l'humeur, ou les effets de ſa viſcoſité. Telles ſont les cauſes de la goutte ſereine humide, qui, prévenues ou attaquées dans ce principe ſont ſuſceptibles de guériſon.

Il n'en eſt pas de même de la goute ſereine ſéche, parce qu'elle eſt pour l'ordinaire la ſuite ou l'effet des affections nerveuſes qui arrivent par cauſe interne ou externe; les internes ſont les convulſions, les ſuites de la paralyſie, les affections hiſtériques, le deſſéchement de la ſubſtance corticale du cerveau, qui correſpond aux nerfs optiques, ainſi qu'il arrive aux Maniaques: les fiévres inflammatoires qui exigent une répétition de ſaignées au pied, d'où ſuit l'affaiſſement du cerveau & du cervelet, à raiſon du ſang qu'on en a tiré: les cauſes accidentelles ou externes, ſont le paſſage trop ſubit d'un lieu ſombre dans un endroit trop éclairé; quelquefois même l'effet d'un coup de ſoleil, qui arrive par l'effet de deux nuages ou autrement; enfin toute eſpéce de contuſions, un mouvement de colère outrée, une ivreſſe journaliére, des topiques trop compreſſifs, ou d'une nature trop chaude pour le genre d'inflammation, ſoit enfin une lecture trop aſſidue ou continuée après le déclin

du jour, ainſi qu'il eſt démontré dans l'exemple ſuivant.

Un jeune-homme de condition, de vingt-neuf à trente ans, eut, dans ſon bas-âge, une humeur ſcrophuleuſe, dont la répercuſſion ſe fit au cerveau, & ſe porta particulièrement ſur les nerfs auditifs, de manière qu'il reſta ſourd d'une oreille, & fortement affecté de l'autre; mais les yeux, qui étoient d'une heureuſe conſtitution n'en furent pas affoiblis; de manière qu'il entra au ſervice militaire, où il tient aujourd'hui un rang diſtingué, ayant paſſé une partie de la vie, ſans avoir autre choſe à redouter qu'une pulſation ſtomachale, qui produit des mouvemens convulſifs; il y a cinq à ſix ans que, revenant de ſon régiment, & étant dans ſa voiture avec ſon valet-de-chambre, il crut ne pouvoir mieux faire que de profiter de ſon plaiſir familier, qui étoit la lecture; mais il le pouſſa ſi loin, & le jour étoit ſi tombé, qu'il étoit obligé de forcer ſa vue, & de rapprocher ſon livre des yeux; ce qu'il continua à faire, malgré les inſtances réitérées de ſon valet-de-chambre, qui m'a aſſuré que le jour étoit ſi bas, qu'on voyoit à peine à ſe conduire. Telle a été ſa paſſion de l'étude des lettres, dont il paya bien cher l'excès, par l'état où il fut reduit, & aiant été ſur le point d'être privé pour toujours des deux ſens les plus précieux à la vie.

Cet exemple eſt bien fait pour corriger les jeunes-gens d'une pareille témérité, puiſque dès le lendemain la maladie des yeux ſe manifeſta par un brouillard, par une obtuſion qui ne fit que prendre de nouveaux accroiſſemens, au point que le trouble des humeurs aqueuſe & criſtalline étoit ſenſible, que la pupille du globe de l'Œil droit étoit extrêmement dilatée, & ſans aucun mouvement de reſtriction; ce qui annonçoit l'obſtruction des membranes rétine ou choroïde; le globe de l'Œil gauche, moins altéré, n'en étoit pas moins ſuſceptible des mêmes impreſſions: enfin le mal augmentoit de jour en jour; & tous les Praticiens ſe réuniſſoient pour dire que c'étoit une goutte ſereine, qui tendoit à devenir complette, tous étoient d'accord ſur la nature de la maladie, & les avis n'étoient partagés que ſur les moyens curatifs, pour leſquels on laiſſoit même les inquiétudes les plus allarmantes. Telle étoit la ſituation du malade, lorſqu'il vint lui-même me conſulter; mais mon pronoſtic, ne fut pas plus conſolant, & je lui témoignai les regrets de ne pouvoir lui être d'aucune utilité, parce que je préſumai que l'humeur, qui étoit fixée au cerveau, & qui avoit déterminé primitivement la maladie des oreilles, étoit la même qui étoit venue ſe porter ſur les couches des nerfs

nerfs optiques, en formant une compreſſion qui, de proche en proche, empêchoit les ſucs nourriciers de ſe régénérer auſſi promptement & auſſi aiſément. Cette théorie étoit fondée ſur ce que la tenſion nerveuſe des yeux & le mouvement continuel de la voiture, devoient avoir déterminé la fermentation de l'humeur qui, d'après le repos, étoit devenue comme ſtagnante, & paroiſſoit former obſtruction ſur la choroïde.

D'après une pareille indication, & l'ancienneté de la maladie au cerveau, j'avois tout lieu de craindre le peu de ſuccès d'une entrepriſe auſſi douteuſe; c'eſt pourquoi, malgré les larmes d'une mère juſtement allarmée ſur le ſort d'un fils qui devenoit doublement à plaindre, je me refuſois conſtament à l'indication apparente des moyens curatifs, alléguant pour raiſon le peu de confiance que j'avois dans mes propres lumières: cependant les inſtances réiterées de la part du malade, ſa cruelle poſition, & plus encore ſon déſeſpoir me firent tout entreprendre & tout tenter. Je commençai le traitement, par un régime ſévère, par un exutoire au bras gauche; enſuite je mis en uſage les pédiluves, les maniluves, les maſticatoires de toute eſpéce, les boiſſons propres au tempérament, les purgatifs conformes aux

circonſtances ; enfin la pommade ophtalmique, que je rendois plus ou moins ſtimulante : telles ont été, pendant près de trois mois, les remédes que j'ai employés, ſans un ſuccès apparent ; mais ſucceſſivement la vue s'eſt éclaircie ; la pupille a repris ſes mouvemens de dilatation & de reſtriction, de façon que la perſévérance nous a conduit vers le ſixiéme mois, où j'ai mis en uſage les réſolutifs, les frictions à la fontanelle, les poudres céphaliques, les fumigations ſéches, les toniques & les liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes. C'eſt à l'aide de tous ces ſecours, plus ou moins multipliés, plus ou moins ménagés, que la victoire s'eſt rangée de notre côté ; que la vue s'eſt toujours ameliorée ; auſſi, depuis cinq ans, j'ai la ſatisfaction complette de voir ce bien-être ſe maintenir, ſe perfectionner, & de trouver dans le cœur de la jeune perſonne, une amitié auſſi tendre que reconnoiſſante & ſincère. Tels ſont les dédommagemens qui pénétrent l'âme du ſentiment le plus doux, & qui enhardiſſent à entreprendre ce qu'on n'auroit pas oſé tenter.



SECTION PREMIÈRE.

Des effets toujours allarmans, & toujours redoutables que produit la Goutte ſereine.

L'ORDRE phyſique eſt ſoumis à une marche qui ne varie jamais, ou preſque jamais, à moins qu'une cauſe ſeconde ne vienne en déranger l'heureuſe harmonie. L'oiſeau qui vole dans l'air, le poiſſon qui nage dans l'eau, le quadrupéde qui court ſur terre, tout a un raport de convenance avec tout ce qui exiſte; l'homme lui-même, ainſi que les autres animaux, vient au monde avec deux globes qui doivent lui ſervir de flambeau pour éclairer ſa marche, pour éviter les dangers & trouver ſes beſoins; tel eſt l'ordre de la Nature, dont la direction première peut être dérangée mais jamais détruite; cependant il eſt des cauſes ſecondes qui, par une ſuite d'accidens, ou par des remédes mal adminiſtrés, viennent nous priver du ſens le plus néceſſaire à la vie; c'eſt ce qu'on obſerve ſouvent, & ce qui arrive tous les jours dans les effets de la goutte ſereine.

Les effets de la goutte ſereine parfaite, ſont différens, ſuivant les différentes cauſes qui les ont produites; mais c'eſt toujours l'interception

entière des faiſceaux de lumière, qui ne peuvent plus ſe rendre ſenſibles, ni ſe tranſmettre au *ſenſorium commune.* Que la goutte ſereine ſoit prompte ou lente, ſéche ou humide, il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt toujours la privation de la vue qui ſe détermine, ſoit par la paralyſie des nerfs, ſoit par l'obſtruction des membranes. Il en eſt de la goutte ſereine comme de l'apoplexie; ou plutôt la goutte ſereine eſt une paralyſie-apoplexie des nerfs optiques: on diſtingue l'apoplexie du corps en ſéreuſe & en ſanguine; certainement, la conduite curative de l'une n'eſt pas celle de l'autre; ſaigner un malade d'une apoplexie ſéreuſe, c'eſt achever de lui enfoncer le poignard dans le ſein; &, par les contraires, donner l'émétique dans une apoplexie ſanguine, c'eſt reſſerrer de plus en plus les vaiſſeaux ſanguins, & achever le coup de la mort, qui n'eſt déjà que trop manifeſté. Voilà ce qui peut arriver tous les jours, pour peu qu'on ne ſoit pas attentif aux indications de la Nature. Or les gouttes ſereines ſont produites par tant de cauſes différentes, qu'on ne ſçauroit trop y refléchir pour ordonner une ſaignée, & ſurtout une ſaignée au pied, dont l'effet n'eſt jamais indifférent, ainſi que je l'ai obſervé dans pluſieurs circonſtances; d'où je conclus qu'il eſt

plus aiſé de guérir une goutte ſereine ſans effuſion de ſang qu'avec effuſion ; c'eſt ce que j'ai reconnu moi-même dans un coup de ſoleil que j'ai éprouvé, il y a neuf à dix ans, revenant de l'Abbaye de Chelles, & dont j'ai rendu compte dans un petit Opuſcule, que j'ai donné en 1776, en voici le précis :

Sollicité depuis long-temps par Madame l'Abbeſſe de Chelles, de me rendre en ſon Abbaye, je cherchois à ſaiſir un temps qui ne pût pas déranger l'ordre de mes panſemens ; c'eſt pourquoi, ſans conſidérer l'extrême chaleur qu'il faiſoit, je partis au mois de Juillet, vers les dix heures & demie du matin. Ma voiture étoit un cabriolet de forme antique ; c'eſt-à-dire, fermant en devant avec des cuirs, & deux petites glaces de forme ovale. J'avois pour compagnon de voyage un petit opuſcule de M. Storck, Médecin renommé, de Vienne en Autriche, dans lequel il annonce les merveilleux effets de la poudre de *coquelourde* ou *anémone des prés*, priſe intérieurement pour la cure de la goutte ſereine : cet ouvrage latin, prouve les grands talens de ſon auteur ; mais malheureuſement ce reméde n'a pas plus de ſuccès dans notre climat, pour la cure de la goute ſereine, que n'en a eu par le paſſé l'Extrait de Cigue, pour la guériſon de la cataracte

ſoit parfaite, ſoit imparfaite. J'avois pris, en partant, la précaution de fermer les cuirs du cabriolet, pour me mettre à l'abri de ces coups redoutés de ſoleil, qui arrivent entre deux nuages, & que j'avois continuellement en face, en revenant à Paris; mais, plus occupé de ma lecture, que d'une glace en ovale qui ſe trouvoit au milieu des cuirs, j'arrivois promptement ſans autre gêne, que de paſſer ſouvent la main ſur le front, à cauſe des ardeurs que j'éprouvois, ce qui étoit occaſionné par la réunion des rayons de ſoleil, qui ſe faiſoient à travers la glace.

Arrivé chez moi, & deſcendant de voiture; je me trouvai tout étourdi, avec une peſanteur de tête inſuportable; mais la multitude de malades, qui ſe renouvelloit ſans ceſſe, me tint occupé le reſte de la journée, de manière que je fus obligé de me coucher ſans penſer à moi, ſans réfléchir ſur mon état, qui étoit celui d'un homme abſorbé ſous ſon propre poids. La nuit ne fut pas laborieuſe, & mon reveil du matin fut à peu-près de même; mais, dans le cours de la journée, je reſſentis des douleurs de tête par élancemens, & qui ſembloient partir d'un foyer ardent; ce qui ne fit qu'augmenter de plus en plus: enfin, le quatriéme jour, étant à mon bureau, vers les huit heures du ſoir, pour répondre à différentes conſulta-

tions, ma plume m'échappa de la main ; je voulus la ramasser ; mais, tout en inclinant la tête & le corps, je sentis comme un coup de massue qui me partageoit le crâne en deux, & comme un poids énorme, qui, en me relevant, m'ôta la faculté de voir aucun objet. Ce premier moment est encore pour moi un moment de terreur & d'effroi ; j'ose même dire que ma plume vacille entre mes doigts au simple récit que j'en fais ; mais, hélas! j'eus beau m'agiter, boire de grands verres d'eau, mettre la tête à la fenêtre, me frotter le front, les tempes, les sourcils, les yeux même, je ne récupérois point la lumière ; tout étoit ténébres. Dans cette cruelle alternative, je n'eus pas de peine à faire un retour sur moi-même, & à me convaincre de la cause de mon accident, qui ne pouvoit être qu'un coup de soleil, dont l'effet formoit obstruction sur les branches des nerfs optiques ; ce qui avoit porté la constriction dans les solides, & rendu la choroïde incapable de recevoir les rayons lumineux.

Il m'est impossible de pouvoir rendre compte de la position interne & externe des globes, puisque ma vue ne recevoit aucune impression de lumière, pas même de six bougies allumées devant moi : tout ce que je puis dire, c'est que les yeux me paroissoient comme tuméfiés,

comme gonflés avec une tenſion dans les nerfs optiques, qui paroiſſoit former différens prolongemens : trop convaincu de ma malheureuſe poſition, il falloit prendre un parti, appeller du ſecours ; c'étoit en quelque façon renoncer à ma volonté, dans un moment où les inſtans étoient précieux ; c'eſt pourquoi je mis ma confiance en Dieu & dans mes propres lumières : en conſequence, je fis uſage, de cinq minutes en cinq minutes, de la poudre cephalique des adultes ; je pris en même temps les pédiluves & les maniluves, avec la maſtication de racine de pyréthre ; je me couvris les yeux avec un léger bandeau, & la tête avec une ſerviette ; je me mis à reſpirer la vapeur d'une infuſion preſque bouillante de fleurs de mauve, de guimauve & autres. Deux heures ſe paſſèrent dans cet état de trouble & d'affliction ; n'aiant plus d'autres reſſources que celle de la pommade ophtalmique ; il me ſembloit même que la fiévre paroiſſoit augmenter, lorſque tout-à-coup, j'éprouvai entre la fontanelle & la partie frontale, une douleur accompagnée d'un étourdiſſement ſemblable à celui que j'avois éprouvé lors de l'accident premier ; ce qui empêchoit l'évacuation d'une humeur infecte, verdâtre & noirâtre, laquelle me ſortoit par le nez, par la bouche, & me procuroit même

de l'embarras dans les oreilles. Mon premier ſoin fut de me délivrer de mon bandeau, & de chercher la lumière, qui n'en étoit pas encore pour moi ; cependant la tenſion étoit moins forte, le gonflement moins ſenſible ; enſorte, que dans l'eſpace de quinze à vingt-minutes, je vis comme un ſoleil couchant, à travers une gaze très-obſcure, & enſuite, je reconnus que j'étois comme bouffi ; il ſembloit même que l'humeur paroiſſoit s'inſinuer dans le tiſſu cellulaire de la peau du viſage : en effet, je reſtai, pendant près de quinze jours, toute la face couverte d'une eſpéce de galle, qui me fit perdre les cheveux, qui ſe diſſipa par une ſuite d'apéritifs & de purgatifs conformes à ma ſituation ; c'eſt alors que je fis uſage de la pommade ophtalmique, où ſe trouve le mercure doux, afin de débaraſſer les membranes internes de l'Œil de l'humeur viſqueuſe, qui auroit pu laiſſer quelque obſtruction ; après quoi, j'employai, pendant un mois ou cinq ſemaines, les toniques & les liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, de manière que ma vue eſt redevenue, j'oſe dire meilleure, qu'elle n'étoit avant l'accident.

Tel eſt l'hiſtorique d'un événement qui paroîtroit incroyable, s'il n'avoit été au vû & au ſû de tout Paris, puiſque je n'ai été que deux

fois vingt-quatre heures ſans voir de malades, ſans faire de panſemens. Je crois pouvoir dire, avec quelque confiance, que ſi, dans le premier moment, je me fus fait tirer du ſang, le ſuccès n'auroit pas été le même, & j'aurois eu tout lieu d'appréhender de fixer l'humeur au cerveau ce qui ſeroit arrivé par une dérivation trop prompte du fluide qui ſert à entretenir le foyer de ces mêmes humeurs, & en empêcher le poids ou ſtagnation : on ne ſauroit donc être trop prudent pour ordonner des ſaignées, ſoit dans le commencement d'une goutte ſereine, ſoit dans ſon état de perfection : je pourrois même m'autoriſer en cela d'une infinité d'exemples ; mais le ſuivant & ſon traitement en ſeront de nouveau la preuve complette ; auſſi je prie MM. les Oculiſtes de vouloir bien y faire l'attention la plus ſérieuſe, & en tirer avantage pour les malades qui éprouveront le même accident.

Une très-auguſte & très-honorée Princeſſe, me fit dire, il y a quelque temps, de me rendre au Château de Brinborion, pour y voir une Perſonne d'un mérite diſtingué, & qui tenoit à la Cour & à la Ville, un très-haut rang. En arrivant, je trouvai le malade âgé de ſoixante-huit à ſoixante-neuf ans ; je le trouvai, dis-je, dans le bain, qui ſouffroit les angoiſſes de

l'ophtalmie la plus redoutable, & qui, pour en diminuer les crispations douloureuses, se faisoit doucher l'Œil à un pied & demi d'élévation. L'Œil bien examiné, le malade interrogé sur tous les points, je lui dis que la cause première de sa maladie étoit une humeur de goutte sciatique reportée au cerveau; que les douches qu'il employoit étoient un moyen pacificateur pour la douleur, mais destructeur pour l'organe de la vue; que je craignois de lui voir payer bien cher le prétendu calme qu'il en éprouvoit, parce que l'humeur contrariée, & la circulation sans cesse arrêtée par cet agent tonique, finiroit par déterminer l'engorgement, & l'obstruction des membranes nécessaires à la vision; mais vouloir prouver à un malade qui souffre cruellement, qu'un remède qui paroît le soulager, doit lui nuire, c'est lui démontrer ce qu'il ne peut & ne veut se persuader; en effet, quelques précautions que j'aye pu prendre pour lui représenter que les moyens que je proposois, étoient plus conformes à ce genre de maladie, il me répondit que ce reméde l'avoit toujours guéri, & qu'il devoit le guérir. D'après cela, je ne crus pas devoir insister davantage, & je me retirai en lui disant que, si ma malheureuse prophétie avoit lieu, je le priois de ne pas perdre un instant sans me faire avertir, sans m'envoyer

chercher, & que peut-être je pourrois lui être de quelqu'utilité.

Quelqu'incroyable que parut au malade ma prédiction, elle ne tarda pas cependant à s'accomplir ; car, à force de douches réitérées, l'action de la circulation se ralentit, l'humeur s'épaissit; ce qui forma stagnation avec engorgement, soit dans la rétine, soit dans la choroïde, & de suite décida la perte de la vue: à la douleur succéda la terreur, dans la crainte de perdre un sens aussi précieux que celui de la vue: mais l'arrêt étoit exécuté & le coup porté; de manière qu'on profita de la permission que j'avois donnée, en m'envoyant promptement chercher, par M. le Chirurgien du lieu. Cette nouvelle répandue dans Bellevue, où Mesdames, Tantes du Roi étoient résidentes, je parus aux yeux de ces Princesses comme un Prophète de mauvais augure; mais cependant, avec la confiance que j'avois de rompre les chaînes que la Nature venoit de me forger. Le malade bien examiné par les Personnes de la première réputation, on jugea que c'étoit une goutte séreine par obstruction; les uns & les autres proposèrent une infinité de remédes; mais enfin il fut décidé que le malade resteroit entre mes mains; c'est pourquoi je pris le parti de le mettre au régime, de stimu-

ler les yeux par le moyen des masticatoires, par celui de la pommade ophtalmique, de m'opposer aux douleurs en lui faisant prendre des demi-bains, en bassinant le front, les tempes & les yeux avec une eau dégourdie de laitue pommée, & en employant, pour topique léger, l'application de cette même plante également dégourdie. A tous ces moyens se réunissoit un ancien cautère, qui faisoit des effets surprenans; c'est à l'aide de ces secours que les premiers rayons de lumière s'annoncèrent dès le cinquiéme jour; alors je purgeai le malade deux fois à un jour de distance, continuant toujours le même stimulant de la pommade, les mêmes secours anodins, tant pour le corps que pour les yeux; enfin, dans moins de trois semaines, je mis le malade en état de faire usage du doux résolutif de sang de pigeon, de se servir successivement de lotions astringentes, de fumigations séches, des toniques & liqueurs ophtalmiques spiritueuses; de manière que, dans l'espace de cinq semaines au plus, le malade se présenta devant Mesdames, avec une tranquillité de corps, & une assurance de vue qui, depuis, s'est de plus en plus perfectionnée, & pour laquelle les rigueurs de l'hiver, qui a été très-dur, n'ont rien laissé à redouter, puisque cette cure s'est toujours soutenue, quoique le corps soit con-

tinuellement souffrant de l'humeur de sciatique qui, heureusement, ne porte aucune atteinte à la vue.

SECTION II.

De la possibilité de guérir la Goutte sereine, parfaite & imparfaite, avec l'indication des moyens qu'on peut employer.

L'EXPÉRIENCE est la pierre fondamentale de la Médecine; c'est d'après l'expérience que le Médecin juge quelle est la cause peccante, quels sont les moyens qu'on peut mettre en usage pour aider la Nature dans ses opérations, ou l'arrêter dans ses écarts. Voilà la marche d'une pratique fondée sur l'expérience, qui doit se rapporter à toutes les maladies auxquelles le corps est sujet. Les maladies des Yeux ont une telle analogie avec celles du corps, qu'il est presque impossible de réussir sans attaquer ces vices du sang, sans délayer & rafraîchir ces épaississemens acrimonieux, qui affectent plutôt une partie qu'une autre. Les maladies des yeux sont donc du ressort de la Médecine & du Médecin; c'est à lui seul à juger les commence-

mens d'une cataracte naissante, d'une goutte sereine imparfaite ; c'est à lui à diriger les moyens curatifs qui peuvent en diminuer les effets, ou en arrêter les progrès ; c'est à lui, en un mot, à prononcer sur la possibilité, ou l'impossibilité de guérir telle goutte sereine.

Les maladies des yeux paroissent avoir été négligées par les vrais Juges, par les seuls compétens, parce que, je ne puis trop le répéter, le Public, aussi crédule que confiant, s'est continuellement livré au despotisme de ces hommes nouveaux, de ces hommes passagers, qui ont un reméde assuré pour guérir tous les maux qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils avouent même ne pas connoître : suivant eux, gouttes sereines, cataractes, rien ne doit résister à l'effet de leurs eaux mystérieuses & merveilleuses. Voilà l'erreur populaire, voilà le préjugé qui accrédite tant de nouveautés, & fait la fortune de ces Esculapes faux ; c'est donc la faute du Public & non celle de MM. les Médecins, si le traitement curatif des maladies des yeux n'a pas fait plus de progrès, parce que le Praticien instruit ne voit que ce qui est, & ne connoît que ce qui peut réussir ; parce qu'un bon Forgeron néglige de forger, lorsqu'il ne trouve pas l'emploi de ses travaux & de ses talens. Voilà donc ce qui arrive, & ce qui fait que les mala-

dies des Yeux ont été négligées, pour être livrées au traitement caché de ces Empiriques, qui abusent de la confiance des Grands, & qui mettent à contribution la foiblesse des petits.

La goutte sereine parfaite est la privation entière de la vue; ce qui arrive, soit par l'engorgement des membranes, soit par la paralysie des nerfs; de manière que le malade devient à charge aux autres & à lui-même.

Le traitement curatif de la goutte sereine parfaite, & particulièrement de la goutte sereine humide, peut être considéré sous deux rapports, qui sont les moyens internes & externes; les internes sont le régime, les boissons propres au tempérament, & à la nature du vice qu'on a à combattre, les purgatifs doux & fondans, de légers sudorifiques, ou des eaux légèrement ferrugineuses; à tous ces moyens doivent se réunir les précautions de tenir le corps libre, de rafraîchir les voies basses, par des lavemens appropriés aux circonstances, & enfin d'employer tous les remédes propres à faciliter la circulation du sang. Les moyens externes sont les exutoires à la peau, & quelquefois l'application des sangsues au siége; les masticatoires, les céphaliques, les frictions, les pédiluves, les maniluves, les demi-bains, les bains des Yeux, capables d'adou-

cir

cir les topiques propres à tempérer les effets de la pommade ophtalmique, dont on fait uſage une ou deux fois le jour, ſuivant le beſoin.

La ſeconde période de la maladie eſt lorſque la ſituation des yeux permet de ceſſer l'uſage de la pommade ophtalmique ; ce qui doit ſe connoître, lorſque l'extérieur du globe ſe trouve débaraſſé des vaiſſeaux variqueux, qu'entraîne néceſſairement une goutte ſereine humide, lorſque le trouble des humeurs aqueuſe & cryſtalline eſt moins apparent ; lorſqu'enfin la vue devient moins obtuſe ; alors cet état d'amélioration annonce le beſoin de fortifier, de donner du ton & du reſſort aux parties nerveuſes & muſculeuſes ; c'eſt pourquoi, en ceſſant l'uſage de la pommade, on doit diſcontinuer celui des douches & topiques anodins, pour ſe ſervir du doux réſolutif de ſang de pigeon, du bain des yeux, fait avec les infuſions de fleurs de ſureau & de roſes de Provins ; c'eſt d'après une ſuite de ce bien-être qu'on emploie les toniques & les liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, ainſi qu'il eſt décrit en la ſection qui regarde cet article ; ce qu'on doit continuer journellement pendant un mois ou cinq ſemaines de ſuite ; après quoi, dix à douze fois le mois ſeulement, choiſiſſant les jours les plus humides, afin de ſoutenir plus avantageuſement le bien-être des yeux.

Les moyens curatifs de la goute séreine séche ou nerveuse, sont un peu plus difficiles à établir, parce que le principe de la maladie provient d'une constriction des solides qui dégénère en un relâchement; ce qui rend la cure beaucoup plus laborieuse, sur-tout lorsque la maladie a acquis un dégré de perfection. La goute sereine séche est parfaite, lorsque la pupille ne conserve aucun mouvement ni de dilatation ni de restriction; elle est nerveuse, lorsque le méconium de la choroïde n'est pas altéré; ce qui annonce que la paralysie existe dans la rétine, qui n'est plus susceptible de sensations; de manière que celui qui en est affecté, ne voit ni ombre, ni objet quelconque: il n'en est pas de même de la goute séreine séche, qui n'est imparfaite, que parce qu'il est impossible de redonner du ton & du ressort aux parties nerveuses & musculeuses, dont l'action n'est pas totalement éteinte. C'est alors que le malade doit recourir aux avis d'un Praticien sage & éclairé, pour recevoir un plan de conduite corporelle & oculaire; mais en général les remédes les plus efficaces sont de faire prendre, tous les matins, quatre à cinq tasses d'eau de veau herbacée, ou d'eau d'orge perlée; ce que l'on continue pendant sept à huit jours, après quoi purger deux fois à un jour de distance; ensuite faire prendre, pendant une

quinzaine de jours, à tous les repas, ſoit une eau légère de ſquine, ou es eaux épurées de Paſſy; du reſte tenir le corps libre & empêcher toute application nocturne. Les remédes locaux ſont les maſtications, les poudres céphaliques, le bain ou douche, matin & ſoir, avec l'eau ophtalmique composée, ou celle de joubarde préparée; enſuite, pendant quinze jours à trois ſemaines, l'uſage journalier des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, en la forme & de la manière qui ont été ſi ſouvent énoncées; ce terme expiré, on ceſſe, pendant ſept à huit jours, l'uſage des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes, pour pouvoir juger du bien-être des yeux; mais on les reprend enſuite pour ne s'en ſervir que deux à trois fois la ſemaine; ce que l'on continuera pendant cinq à ſix mois de ſuite, & toujours, pour le bain des yeux, l'eau ophtalmique ou celle de joubarde; bien entendû que ſi l'on ne fait pas uſage du tabac, on en prendra l'habitude; ce qui doit ſe faire peu-à-peu, & avec toutes les précautions qui ont été indiquées.

Le traitement curatif de la goutte ſereine ſéche & parfaite, eſt beaucoup plus difficile, ſur-tout lorſqu'elle eſt ancienne; je puis même dire que je la regarde comme incurable, lorſqu'elle a pour cauſe première les convulſions nerveuſes, les ſpaſmes ou les contuſions. Il en

eſt de la goute ſereine comme des cataractes: ſouvent cette maladie n'attaque qu'un Œil; mais c'eſt pour l'ordinaire un ennemi caché qui porte ſes coups redoublés, qui ſe manifeſte bientôt ſur l'autre, & dont j'ai ſouvent vu les effets dans l'eſpace d'un an ou dix-huit mois au plus. D'après cette obſervation, il eſt eſſentiel, pour le malade, de ne pas tarder à chercher des ſecours prudens & ſages, afin de n'avoir rien à ſe reprocher du côté de la négligence. Il eſt encore des goutes ſereines qui arrivent par la répercuſſion d'un vice humoral,& qu'on a toujours regardées comme incurables; cependant mon obſervation m'a fourni une infinité d'exemples du contraire; & le fait ſuivant en ſera même une preuve convaincante.

Le Jardinier des potagers d'un très-grand Prince, en ſon château de Vanvres, avoit une dartre qui lui couvroit les oreilles, & qui s'étendoit ſur le viſage: auſſi ennuyé de ce déſagrément lépreux, que fatigué de ſes effets, il prit, pour s'en débaraſſer, la réſolution de ſe ſervir des répercuſſifs les plus actifs: en effet la dartre diſparut, & trois à quatre mois ſe paſſerent dans un état de ſécurité apparente; lorſque, fatigué par des maux de tête, par des tiraillemens de cerveau, auxquels il ne faiſoit pas grande attention, il fut tout-à-coup ſurpris par

la cécité la plus décidée, par la goutte ſereine la plus complette. Cet homme, âgé de quarante-quatre à quarante-cinq ans, s'étoit couché clair-voyant, & ſe releva aveugle; mais ſes parens & ſes enfans ne tardèrent pas à le conduire chez moi, où, après l'avoir attentivement examiné, je lui demandai s'il n'avoit jamais eu de dartre; ce que je crus devoir reconnoître à la ſanie ſéche qui enveloppoit les cils des paupières. Ce fut alors qu'il me fit l'aveu de ſon mal, qui étoit d'autant plus de conſéquence, qu'il eſt père de ſix enfans encore jeunes. Touché de ſon état, j'examinai ſes yeux avec la plus ſcrupuleuſe attention; je le fis au grand jour, & enſuite, à la lumière, dont il ne recevoit aucune impreſſion, quoique les pupilles fuſſent extrêmement dilatées; mais l'iris avoit perdu ſa couleur naturelle; ce qui annonçoit que la choroïde étoit totalement obſtruée, de manière que les humeurs de l'Œil n'avoient aucune tranſparence; du reſte la conjonctive étoit extérieurement parſemée de vaiſſeaux variqueux, mais ſans ophtalmie décidée, & ſans autre douleur qu'une tenſion générale.

Tout bien conſidéré, je fis promptement un expoſé de la maladie, & des moyens curatifs que je remis au malade, avec une lettre pour S. A. S., par laquelle je la ſupplíois de vou-

loir bien faire examiner cet ancien Serviteur par MM. les Médecins & Chirurgiens les plus recommandables. L'examen fait à Paris, il fut décidé que c'étoit une goutte ſereine parfaite, & que le malade me ſeroit renvoyé pour ſuivre le traitement que j'avois annoncé. Malgré les occupations dont j'étois ſurchargé, & l'incertitude d'une cure auſſi longue & auſſi difficile, j'en fis le ſacrifice au Prince, qui eut la bonté de m'écrire, de manière que je n'eus pas de peine à me rendre aux cris lamentables de ſix enfans qui imploroient mon ſecours, qui me redemandoient la vue de leur père, leur ſeul ſoutien, leur ſeul nourricier : comme les momens étoient urgens, & qu'il n'y avoit pas d'inſtant à perdre pour empêcher que l'obſtruction ne vînt à altérer l'humeur vitrée, & à former toutes ſes adhérences, mon premier ſoin fut de mettre le malade à toutes les reſſources du régime, d'établir des foyers de chaleur, tantôt à un bras, tantôt à l'autre ; quelquefois à la nuque du col ; ce que j'exécutai avec l'emplâtre épipaſtique ; mais je ne la laiſſois jamais plus de vingt-quatre à trente-ſix heures chaque fois ; enſuite je fis ouvrir un ample cautère à la jambe ; enfin, craignant l'effet des cantharides, j'entretenois les différentes plaies avec le ſecours du *timelea*, dont j'adouciſſois l'action avec la feuille de poirée.

C'eſt à l'aide de ces moyens que j'allois toujours en avant, ayant la précaution de faire mâcher, deux fois le jour, de la racine de pyréthre; de ſtimuler la membrane pituitaire par des poudres céphaliques; d'employer ſur la fontanelle les frictions aromatiques d'eau des Carmes; de faire frotter le col & les épaules avec une flanelle ſéche & enveloppée d'une vapeur de la fumée de geniévre; de faire boire au malade, tous les matins, quatre à cinq verres d'une tiſane apéritive; enſuite je lui fis prendre les vomitifs qui ne firent que peu d'effet; mais je profitai de la ſecouſſe pour le purger deux fois à un jour de diſtance; ce qui parut me réuſſir du côté des évacuations, parce que la perte de la vue étoit toujours la même, malgré l'uſage qu'on faiſoit, deux fois le jour, de la pommade ophtalmique, & dans laquelle je mettois ma confiance pour atténuer & diviſer l'humeur. Enfin, à force de ſtimuler les ſolides, & de donner de l'action aux fluides, la fiévre ſe déclara avec des redoublemens aſſez fréquens; ce qui étoit pour mon obſervation d'un heureux pronoſtic. En effet je profitai des inſtans de calme de la fiévre, & du moment où les yeux n'étoient pas affectés par la pommade pour faire faire uſage des liqueurs ophtalmiques ſpiritueuſes:

ce dernier moyen parut me réussir assez bien, puisque les pupilles commençoient à se prêter aux mouvemens de dilatation & de restriction, quoique l'aveuglement fût toujours le même; cependant ma persévérance fut couronnée du succès, & j'eus la douce satisfaction de voir qu'il reconnoissoit les premiers rayons de lumière, & que, tous les jours, sa vue devenoit meilleure; de manière que le malade s'est trouvé délivré de la fiévre, & a récupéré la vue, qui depuis dix-huit mois, lui laisse la faculté de travailler à son jardin, & d'agir librement. Ce n'est pas cependant qu'il ne soit obligé de faire continuellement usage d'une infinité de petits remédes qui soutiennent le bien-être de la vue; de ce nombre sont les purgations douces, le sain-bois au bras, & un cautère perpétuel à la jambe, de temps en temps les mastications de racine de piréthre, les liqueurs ophtalmiques spiritueuses, & tous les jours le bain des Yeux avec l'eau ophtalmique préparée. D'après cet exposé, il est juste de conclure que la goutte sereine parfaite est curable, lorsqu'elle est prise sur le fait, lorsqu'on ne laisse pas à la Nature le temps de s'engourdir, & qu'on lui fournit tous les secours dont elle a besoin pour vaincre les obstacles, pour se débarrasser de la superfluité de nos humeurs.

SECTION III.

Du Glaucome, & des causes qui le produisent.

LA Nature ne connoît pas de temps marqué pour porter ses coups redoutables; c'est souvent une mère contrariée qui délaisse ses enfans, qui les abandonne à eux-mêmes & aux dangers de la maladie. Telle infirmité qui ne devoit assaillir que la vieillesse, vient souvent surprendre la jeunesse; on voit, tous les jours, ce jeune homme aux yeux vifs & perçans, au teint clair & rubicond, paroître annoncer à la société une jouissance parfaite de lui-même. Mais hélas! la maladie survient; le sang s'enflamme; la fiévre se déclare; la tête s'embarasse; & il se trouve aux portes de la mort. Heureux quand il est secouru à temps, & que, pour sauver sa vie, on est quelquefois forcé de sacrifier ses yeux: c'est ce qui arrive souvent dans les maladies inflammatoires, où le sang se porte avec véhémence au cerveau, où il forme compression dans les solides, stagnation dans les fluides; de-là vient le défaut d'esprits animaux, le dessèchement du fluide nerveux & de suite la goutte sereine, qui finit par le Glaucome

incurable aux humains ; cependant il est à propos de bien connoître cette maladie pour ne pas faire des remédes inutiles, souvent même dangereux.

Les Anciens confondoient souvent le Glaucome avec la goutte sereine : les plus exacts en ont fait une maladie de l'humeur vitrée. J'ai quelquefois ouvert les yeux des personnes mortes, & affectées du Glaucome : la section transversale faite de l'Œil, j'ai employé la longitudinale pour reconnoître les parties en place ; c'est alors que j'ai trouvé que la choroïde avoit perdu de sa couleur naturelle, que le tissu de la rétine étoit comme enveloppé d'une humeur gélatineuse, qui paroissoit faire corps avec la capsule membraneuse de l'humeur vitrée ; que le crystallin qui est dans sa partie antérieure, étoit comme collé avec sa capsule, à cette même humeur, qui, de même que ce corps lenticulaire, avoit perdu sa transparence. La section faite de la capsule de l'humeur vitrée, j'ai reconnu que cette liqueur étoit un peu plus épaisse que dans l'état de santé ; mais que sa capsule y formoit une espéce d'opacité qui avoit une teinte de verd de mer azuré ; d'où l'on peut conclure que le Glaucome n'est autre chose que l'obstruction de la capsule membraneuse de l'humeur vitrée,

qui communique les mêmes effets à toutes les parties internes.

Le Glaucome eſt donc, d'après les obſervations générales, l'altération de l'humeur vitrée; pour moi, j'ai toujours reconnu que cette altération étoit la ſuite & l'effet de la goutte ſereine, & ſur-tout de celle qui, inſenſiblement, ſe couvre d'un voile ou gaze qui vient terminer la perte de la vue. Ce n'eſt pas que je révoque en doute les différentes maladies dont cette humeur peut être ſuſceptible, ſur-tout après les léſions, les contuſions auxquelles le globe de l'Œil eſt ſujet; c'eſt pourquoi il peut ſe faire que la rétine & la choroïde ne deviennent elles-mêmes affectées, qu'après l'altération de l'humeur vitrée. Mais, dira-t-on, le cryſtallin devient opaque, & l'humeur vitrée qui lui ſert de chaton, n'en eſt pas altérée; cela eſt vrai, puiſque le cryſtallin & ſa capſule nagent dans une humeur qui empêche ou diminue les effets de ſes adhérences. Le verd de mer n'eſt pas toujours la ſeule couleur conſtante du Glaucome; j'ai ſouvent remarqué des teintes brunes, des teintes jaunes ſe mêler avec le verd de mer, qui finit preſque toujours par une couleur d'un gris-blanc, qui eſt alors l'opacité du cryſtallin. L'humeur vitrée, après avoir reçu ſon altération, ſoit

d'elle-même, ſoit de la rétine, ſoit de la choroïde, finit par communiquer la même opacité à la capſule du cryſtallin, au cryſtallin lui-même, qui paroît ſe deſſécher & diminuer de volume, par l'adhérence qu'il prend avec l'humeur vitrée.

D'après cet expoſé, il eſt conſtant que le glaucome eſt une maladie incurable & la plus redoutable du globe de l'Œil, la maladie pour laquelle on ne doit employer aucun reméde, à moins que l'irritation nerveuſe ne vienne à procurer des douleurs qu'il faudroit chercher à calmer par les pedi-luves, les mani-luves, les émolliens & les adouciſſans, tant en bains du corps, que douches des yeux & topiques légers. Mais, pour ce qui eſt de l'extraction du criſtallin, l'opération n'eſt ni praticable, ni à pratiquer; parce que, la cauſe première toujours ſubſiſtante, le traitement curatif de la cauſe ſeconde ne peut avoir lieu; parce que, la ſection de la cornée faite, le criſtallin ſe trouveroit adhérent; parce qu'enfin l'extraction forcée de ce même criſtallin pourroit déterminer une maladie de plus, qui ſeroit une inflammation qui dégénèreroit en ſuppuration, & la ſuppuration en fonte entière du globe. Puiſſe le ciel nous préſerver d'une maladie auſſi funeſte, & accorder à ceux

qui en ſont les victimes, le don de patience qui leur eſt ſi néceſſaire!

SECTION IV.

De la ſuppreſſion du Flux hémoroïdal, & des dangers qui en réſultent pour la Vue.

LA Nature a des loix qui ne peuvent s'enfreindre, & des moyens qui ne peuvent ſe ſupprimer ſans accidens, ſans cauſer un dérangement notable dans l'ordre phyſique. Un fleuve, une rivière, un ruiſſeau, ont leur pente naturelle; vouloir en déranger le cours, vouloir leur former des digues, c'eſt troubler l'ordre admirable qui régne; c'eſt répandre la confuſion juſques dans ſa ſource; alors il ſe fait des écarts de droite ou de gauche, qui, en ſerpentant, diminuent le volume de l'eau, & en rendent pour un temps le cours plus facile: mais, s'il arrive une ſéchereſſe, un temps contraire, tout ſouffre, tout languit, & ſouvent le mal qui en réſulte eſt pire que le remède; or c'eſt ce qu'on voit tous les jours, & particulièrement dans les tempéramens ſanguins, où la Nature agit d'elle-même, en ſe débarraſſant de ſon ſuperflu, par des évacuations périodiques, ainſi

que je l'ai obſervé dans le flux menſtruel ; mais plus particulièrement encore par une évacuation commune aux deux ſexes, & qu'on appelle flux hémorroïdal.

Les vaiſſeaux hémorroïdaux ſont ſitués au *rectum* ; ils ſont internes & externes ; les internes ſont formés par l'artère méſentérique inférieure, & les externes, par les rameaux de l'artère hypogaſtrique. Lorſque le ſang eſt trop abondant, il ſe porte dans les vaiſſeaux hémorroïdaux qu'il gonfle, qu'il dilate, & qui produit ce flux ſanguin, qui eſt plus ou moins conſidérable, ſuivant les beſoins de la Nature, qui ſe trouve ſoulagée par cette évacuation, qui de même eſt plus ou moins périodique. Les tempéramens ſanguins ſont les plus ſujets aux hémorroïdes, parce que le ſang en eſt plus chaud, plus fluide, & qu'il ſe porte plus facilement à l'extérieur ; mais, ſi le beſoin de la Nature arrive, & que, par quelques cauſes que ce ſoit, les vaiſſeaux ne ſoient pas diſpoſés à l'évacuation, alors la répercuſſion de ce fluide ſurabondant ſe porte au cerveau, & détermine ces fluxions violentes, ces ophtalmies rébelles, auxquelles il faut porter un prompt ſecours.

L'ophtalmie ſanguine eſt toujours redoutable, parce qu'elle eſt accompagnée de dou-

leurs & de tensions profondes; ce qui annonce le gonflement des carotides & de leurs ramifications ; alors la situation des yeux est si effrayante par la surabondance de sang dont ils regorgent, que les premières questions qu'un Praticien intelligent doit faire à son malade ; sont, de savoir s'il ne s'est pas donné des coups ; s'il n'est pas sujet aux hémorroïdes : dans le premier cas, il faut faire ouvrir la veine au bras, il faut en faire tirer trois palettes, ce qu'on répétera deux fois dans les vingt-quatre heures, si le besoin le requiert : dans le second, il faut faire appliquer promptement les sangsues au siége, au nombre de cinq à six, laisser saigner la plaie assez de temps pour obtenir une dérivation heureuse ; mais, si le succès ne répond pas à l'attente, on réitérera cette même saignée locale dans les vingt-quatre heures, ou trente-six heures au plus.

Le traitement curatif de ces sortes d'ophtalmies, est à peu-près le même que celui des autres inflammations, c'est-à-dire, un régime doux, des boissons rafraîchissantes, telles qu'une eau d'orge perlé, dont on édulcorera chaque tasse avec le miel, des lavemens qu'on rendra purgatifs avec le miel de nénuphar; savoir, trois à quatre cuillerées à bouche de ce

composé, pour un reméde ordinaire ; ce qu'on réitérera, si le besoin l'exige : du reste les pédiluves, les maniluves, les masticatoires, les poudres céphaliques, le bain des yeux avec l'eau de mauve ou de laitue, les topiques légers avec la pulpe de pomme cuite, ou les feuilles de laitue amorties dans l'eau bouillante : lorsque les douleurs paroîtront se calmer, on doit faire usage de la pommade ophtalmique, afin de diviser les globules du sang qui pourroient être épaissis, & en faciliter la libre circulation. Enfin l'inflammation dissipée, on doit employer successivement les résolutifs, les astringens ; & de suite, les toniques & les ophtalmiques spiritueux, ayant l'attention de bassiner, tous les matins, le front, les tempes & les yeux avec l'eau ophtalmique préparée, & même la continuer le plus long-temps que faire se pourra.

SECTION V.

De l'Électricité, & de ses effets sur l'organe de la Vue.

L'ÉMULATION a des attraits bien capables de captiver l'ambition de l'homme ; c'est elle qui fait fermenter dans son cœur le désir de chercher

chercher à moiſſonner des lauriers; c'eſt elle qui a été de tout temps la pierre d'aimant, au moyen de laquelle on s'eſt fraié la route des découvertes; c'eſt à l'aide de l'émulation que les hommes ſont devenus des Phyſiciens éclairés, des Navigateurs parfaits, des Voyageurs inſtruits, des Pacificateurs adroits; c'eſt par le moyen de l'émulation que les Arts ſe ſont perfectionnés, que l'Induſtrie s'eſt multipliée, que le Commerce s'eſt augmenté, & que les Manufactures ſe ſont formées; c'eſt enfin à l'émulation, duſſai-je paſſer pour un répétiteur ennuyeux, que nous devons ces connoiſſances phyſiques, ces perfections morales; que nous ſommes redevables des reſſources de la Médecine, des progrès de la Chirurgie, des ſuccès de l'électricité, dont on connoiſſoit à la vérité les effets, mais dont on redoutoit l'application.

L'électricité, d'après les principes reçus, eſt un feu élémentaire qui agit du plus au moins, ſuivant le degré de ſéchereſſe ou d'humidité qui remplit l'atmoſphère. Les phénomènes de l'électricité ont long-temps exercé le génie de ceux qui ſe ſont livrés à la recherche des cauſes de l'attraction & de la répulſion. L'attraction ſe fait d'après l'expérience, par l'approche des corps non électriſés, d'où il arrive que les effets de l'électricité les repouſſe, parce

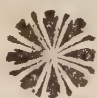
qu'il exiſte alors entre les deux corps électriſés une atmoſphère de rayons divergens. On diſtingue les effets de l'électricité en agent de Phyſique expérimentale ou médicale : le premier nous a menés à des connoiſſances auſſi étendues que ſurprenantes; il faudroit un traité entier pour fournir les preuves de ſes productions & de ſes effets ; mais le ſecond eſt encore plus intéreſſant, puiſqu'il regarde la vie, & la conſervation de la ſanté ; ce qui fait qu'on ne peut trop en apprécier les moyens extraordinaires qu'on veut bien lui attribuer, & qu'on rapporte ſouvent aux maladies du corps, & même à celles des yeux. C'eſt donc ſur cette dernière partie qu'il m'eſt permis de faire mes obſervations & mes objections. Puiſſent mes lecteurs, juges en cette partie, ſe dépouiller de tout eſprit de parti.

Si l'on conſidère les opérations de la Nature, on reconnoît qu'elles ſont douces & lentes à ſe manifeſter, au lieu que celles de l'électricité ſont ſubtiles & promptes ; ce qui prouve qu'il n'y a aucune analogie entre les effets de l'une, & ceux de l'autre : mais, dira-t-on, il eſt poſſible de modérer les chocs de la machine électrique, & de porter les impreſſions au degré convenable ; cela peut être, & cela eſt même poſſible ; mais comment avoir des preuves aſſez

caractériſtiques pour nous faire connoître le genre & le dégré d'obſtructions qu'on a à combattre ; pourquoi, & de quelle manière le nerf optique eſt-il obſtrué ou oblitéré ; comment & à quel point peut-on rendre l'élaſticité aux fibres, & les mouvemens aux parties deſſéchées ; je veux bien que tout cela ſoit, puiſqu'on en a des preuves ; mais ce qui me paroît ſurprenant, c'eſt d'annoncer qu'on peut forcer la Nature dans ſes retranchemens, en rendant de nul effet, je ne dirai pas cette cataracte commençante, cette goutte ſereine naiſſante, mais même l'état d'oblitération le plus décidé.

Les effets de l'électricité dans la goutte ſereine, quelques mitigés qu'ils ſoient, ſont toujours d'établir à la longue une chaleur trop vive dans les nerfs, dans les muſcles, d'en diminuer même les eſprits animaux ; de porter le ſang à la tête, de dilater les vaiſſeaux de la dure-mère, de la pie-mère, & par conſéquent, de nuire aux évacuations des humeurs dont le cerveau eſt rempli : ſi cela eſt, comment s'oppoſer aux cataractes naiſſantes, puiſqu'elles ont pour cauſe première l'épaiſſiſſement des humeurs, ou l'acrimonie de ces mêmes humeurs ; ce qui eſt également relatif aux différentes gouttes ſereines commençantes ? Ne vaut-il pas

beaucoup mieux ſe ſervir d'un fluide électrique, qui agit localement & avec plus de douceur, plus ſûrement, qui eſt ſecondé par des remédes internes, & dont on n'a pas à redouter ces chocs, ces ſecouſſes continuelles d'où proviennent ces vertiges, ces inſomnies, ces affections nerveuſes, qui font le tourment de ceux qui en ont été les victimes & les ſpectateurs? C'eſt d'après toutes ces raiſons réunies, que je me ſuis déterminé à preſcrire l'uſage des liqueurs ophtalmiques électriques ſpiritueuſes, tant en aſpiration nazale, qu'en évaporation oculaire; c'eſt, dis-je, d'après les ſuccès que j'en ai obtenus, que je me ſuis fait un devoir d'en rendre publics les moyens & le compoſé liquoreux. C'eſt à ceux qui viendront après moi, à perfectionner ce que j'ai cherché à ſimplifier. Heureux, ſi j'ai pu faire quelque choſe de méritant aux yeux de mes ſemblables, & leur être de quelque utilité



SECTION VI.

Des Yeux artificiels, & des précautions à prendre pour en faire usage.

LA vie est un mouvement perpétuel, qui, d'événement en événement, nous conduit à notre fin dernière : c'est alors que, de cette trame ourdie, on voit le dernier fil ; c'est alors qu'on se reproche de n'avoir pas fait ce qu'on auroit du, & qu'on regrette de ne pouvoir faire ce qu'on désireroit. Mais tel est le sort des humains, que rien ne peut faire changer ; des humains, qui ne connoissent que l'inconstance des plaisirs, que la jouissance du moment. Mais, hélas ! le printemps, l'été, l'automne, tout est passé ; l'hyver s'avance, & la mort arrive, en ne laissant de traces après nous que le souvenir, peut-être, de nos égaremens. Oui, tout est dit ; tout ce qui est matériel finit avec nous ; rien ne peut nous reproduire, & tout rentre dans le néant d'où il a été tiré ; il n'en est pas de notre fin dernière, comme des accidens du corps, que l'art & l'industrie peuvent réparer, en substituant un bras, une jambe, un Œil d'émail, dont le coloris

imite ſi bien la Nature, qu'on a peine à reconnoître lequel des deux eſt le naturel.

Les yeux artificiels ſont faits d'émail, & repréſentent la convexité du globe naturel : on voit que la cornée tranſparente eſt artiſtement préparée, ainſi que les fibres de l'iris, qui imitent les nuances & les couleurs de l'Œil ſubſiſtant. L'Artiſte, après en avoir travaillé pluſieurs, les met ſécher à un feu de ſable, & montre aux ſujets la manière de les placer & de les ôter ; il s'agit, pour cela, de prendre le globe artificiel avec le pouce & l'index de la main droite ; enſuite, avec les doigts de la gauche, relever la paupière ſupérieure, & porter le globe du côté du petit angle, le faire entrer, de manière qu'il ſe trouve maintenu par les deux paupières : le ſoir, avant que de ſe coucher, on doit ôter ce même globe à l'aide d'une groſſe tête d'épingle, ou d'une curette proportionnée, qu'on inſinue ſous la partie moyenne & inférieure de cet Œil. Lorſque l'extraction en eſt faite, on le laiſſe paſſer la nuit dans un verre d'eau, afin de lui conſerver ſon brillant & la fraîcheur de ſon émail.

On ſe ſert du globe artificiel, lorſque l'Œil naturel ſe trouve diminué de volume, ou atrophié dans l'orbite, ſoit par l'effet d'un coup, ſoit après une ophtalmie qui a dégénéré en

ſuppuration ; ſoit enfin après les ſuites malheureuſes d'une opération de cataracte ; mais on ne doit tenter l'inſertion du globe artificiel, que quand l'œil naturel eſt bien cicatriſé, & qu'il ne reſte aucun ulcère ou fungus qui puiſſe rappeller une nouvelle ophtalmie ; c'eſt ce qui fait que les malades doivent avoir la plus ſcrupuleuſe attention, de changer de globe toutes les fois que l'émail vient à s'uſer par le frottement des paupiéres, ou par le mouvement de ce même globe. Cette attention eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il ſe forme ſouvent des petits dépôts qui entrent en ſuppuration, & qui préſentent, pour l'inſertion de l'Œil artificiel, de nouveaux obſtacles ; ce qu'on éprouve encore, quand ce globe eſt trop protubérant, ou trop enfoncé.

Lorſque, faute de précautions & de ſoins, il arrive quelques petits dépôts ou fungus, on doit ceſſer, pendant quelques jours, l'inſertion de l'Œil artificiel, pour recourir aux lumières des Praticiens expérimentés. Si c'eſt une excroiſſance, ou toute autre tumeur, on peut l'emporter avec les ciſeaux courbes, & cicatriſer la plaie avec l'eau végéto-minérale préparée avec l'extrait de goulard ; ſi, au contraire, l'inflammation provient de la léſion du globe, il faut également en ceſſer l'inſertion juſqu'à ce que

l'Œil soit totalement débarassé de l'ophtalmie; pour la cure de laquelle on peut, à l'aide d'une petite éponge, bassiner l'intérieur de l'Œil avec une infusion dégourdie de fleurs de mauve, & successivement de fleurs de sureau. On peut même se servir de la petite séringue d'Anel, & des mêmes infusions, pour déterger la plaie; ce qu'on répétera quatre à cinq fois le jour, jusqu'à parfaite résolution, ayant soin de recouvrir la partie externe de l'orbite, avec un petit bandeau oblong de taffetas noir, ou autre, afin d'empêcher l'entrée des corps étrangers, ou l'impression d'un air trop actif.

Tel est le fruit de mes observations, pour lesquelles j'ai cherché à mettre le plus de justesse & de précision qu'il m'a été possible. Puisse le Lecteur en tirer parti, & croire que je ne désire & ne veux que le bien de mes semblables, étant bien persuadé de la vérité de cet axiome : *Lux à luce pendet.* C'est donc aux observateurs à en apprécier le mérite, & en faire valoir les effets. Il est une infinité d'autres maladies des globes, auxquelles on a donné différentes dénominations, dont je n'ai pas rendu compte, parce que les détails en seroient devenus superflus, parce qu'il sera facile d'allier les moyens curatifs avec les divers traitemens que j'ai indiqués. Il est donc inutile de

fatiguer le Lecteur par une ſuite de faits qui ont rapport à ces différens genres de maladie, & qui prouvent la vérité de cet axiome : *Eſt modus in rebus*. Mais, dans tous les cas, mon intention eſt de prévenir le Public que je profiterai de toutes les réflexions judicieuſes qu'on pourra me faire, ſoit pour ajouter des notes à ce que j'ai pu omettre, ſoit pour lui préſenter une ſuite de nouvelles obſervations.

FIN du premier Volume.



TABLE
DES CHAPITRES ET SECTIONS,

Contenus dans ce premier Volume.

CHAPITRE PREMIER. De l'existence d'un Dieu créateur & conservateur, dont la preuve est tirée de la conformation du globe de l'Œil. *Pag.* 1

SECTION PREMIÈRE. Description des Os qui forment l'orbite, & des parties externes qui concourent à la conservation du globe de l'Œil. 5

SECT. II. De la conformation du globe de l'Œil. 9

SECT. III. Des Artères, des Vaisseaux sanguins & lymphatiques, des nerfs, des muscles & fibres de l'Œil. 14

SECT. IV. De la Vision, de ses effets & de ses causes. 18

SECT. V. Opinion des Anciens & des Modernes sur l'organe immédiat de la vue ; sentiment de l'Auteur, qui allie le systême des uns avec celui des autres. 22

SECT. VI. De la nature des couleurs, & des effets de la lumière. 32

CHAP. II. De la vue des Enfans naissans, & de ses progrès. 34

SECT. I. Des maladies oculaires des Enfans, dans les premiers jours de leur naissance. AGE PREMIER. 42

Sect. II. Du Baptême des Enfans naiſſans, & des précautions qu'on doit prendre pour le leur adminiſtrer. *Pag.* 48

Sect. III. Des accidens qui arrivent aux Enfans, pendant le temps de leur allaitement. 51

Sect. IV. Du choix d'une Nourrice, d'où dépend le bien-être de l'Enfant, & par conſéquent celui des Yeux. 54

Sect. V. Des accidens qui arrivent aux Yeux des Enfans, lors de l'éruption des dents. 58

Sect. VI. Des Convulſions premières des Enfans, & des cauſes qui les déterminent; d'où réſultent une infinité de maladies des Yeux. 62

Chap. III. Du ſevrage des Enfans, & des accidens qui en réſultent pour les Yeux. 65

Sect. Ire De la petite-vérole, & des ravages qu'elle produit ſur les globes des Yeux. 66

Sect. II. De l'ouverture des Paupières, lors de la ſuppuration de la petite-vérole, & des moyens de remédier aux accidens qui en ſont les ſuites. 70

Sect. III. Des accidens des Yeux qui ſuivent la ſuppuration de la petite-vérole, & des moyens d'y remédier. 73

Sect. IV. Des accidens oculaires, par l'effet de la petite-vérole ſecondaire. Ce qu'il faut faire pour les prévenir. 77

Sect. V. Du Régime & de ſa néceſſité avec la réunion de quelques remédes généraux. 81

Sect. VI. De la Pommade ophtalmique; ſa compoſition & ſes effets. 88

Chap. IV. De l'Inoculation de la Petite-Vérole. Sentiment de l'Auteur. 93

SECT. Ire De la Rougeole, de ses effets & de ses dangers. Pag. 98

SECT. II. De l'Éréſipéle à la face, & de ſes effets dangereux. 102

SECT. III. De la Dartre, & des ravages qu'elle produit ſur les Yeux. 106

SECT. IV. De la Saignée en général, & des Saignées locales en particulier. 113

SECT. V. Liqueur Ophtalmique ſpiritueuſe, ſa vertu & ſes propriétés. 117

SECT. VI. Véſicatoires & Cathérétiques. 122

CHAP. V. De l'accroiſſement des Enfans & de la perfection des globes des Yeux. 130

SECT. Ire Des convulſions ſecondaires des Enfans, & des accidens qui en réſultent pour les Yeux. 133

SECT. II. Des Yeux louches & du ſtrabiſme, qui ſouvent eſt l'effet des convulſions. 137

SECT. III. Du vice ſcrophuleux & des atteintes qu'il porte aux Yeux, ſur-tout dans l'enfance. 143

SECT. IV. De l'Ophtalmie en général, de ſes cauſes, & de ſes effets en particulier. 149

ADDITION à la préſente Section. Des effets malheureux que produit une Ophtalmie négligée, ou mal gouvernée. 160

SECT. V. De la nature des Purgatifs, & de leurs effets dans les maladies des Yeux. 168

SECT. VI. Des Bains, des Demi-bains, des Pédiluves, des Maniluves qui ſont d'uſage dans les maladies des Yeux. 175

CHAP. VI. De l'Enfance, & des progrès de l'Adolefcence. Pag. 183

SECT. Ire Des Vers des Enfans, & de la foibleffe qui en réfulte pour la Vue. 186

SECT. II. De l'Albugo & de l'Hypopion qui furviennent à la cornée tranfparente. 193

SECT. III. De la Hernie du globe de l'Œil, ou Staphylôme; de fes caufes & de fes effets. 201

SECT. IV. Des Céphaliques, tels que les Errhins, les Fumigations féches, les Frictions de la Fontanelle & les Mafticatoires. 207

SECT. V. Des Rhumes de cerveau, & des dangers qui peuvent en réfulter pour les Yeux. 215

SECT. VI. Du Miel de Narbonne, du Gâtinois, & autres; de leur utilité pour atténuer & divifer les humeurs. 223

CHAP. VII. Des marques de l'Adolefcence ou de la Puberté; AGE SECOND, ou deuxiéme époque de la vie de l'Homme. 227

SECT. Ire. De la différence de tempérament qui exifte entre les deux fexes, & de l'influence qui en réfulte pour les Yeux. 232

SECT. II. De la foibleffe de Vue, qui eft la fuite & l'effet du Chlorofis, *ou* Pâles-couleurs. 236

SECT. III. Du bien-être des Yeux dans l'éruption des régles, & du mal-aife qui en réfulte dans le cas de fupreffion. 241

SECT. IV. De la foibleffe des Yeux, qui provient des Pertes-blanches. 247

Sect. V. Des pertes en rouge, qui entraînent néceſſairement la foibleſſe du corps & celle des Yeux. *Pag.* 253

Sect. IV. Des accidens qui arrivent aux Yeux pendant la groſſeſſe ; & des moyens qu'on doit prendre pour y remédier. 257

Chap. VIII. De l'effet des Paſſions hyſtériques, ſur l'organe de la Vue. 261

Sect. Ire. Des accidens qui arrivent aux Yeux, après un lait répandu ; ou par ſuite d'un dépôt laiteux. 266

Sect. II. De l'examen des Yeux, dans le choix d'un état. 271

Sect. III. Des Léſions & des Contuſions qui arrivent au globe de l'Œil, & ſur-tout à la cornée tranſparente. 277

Sect. IV. Des coups & des inciſions qui bleſſent le globe de l'Œil. 282

Sect. V. Du danger des coups de fouet portés au viſage, & particulièrement aux Yeux. 294

Sect. VI. Des Collyres, des bains des Yeux, de leur utilité & de leur danger. 300

Chap. IX. De la Colère & de ſes dangereux effets pour la Vue. 305

Sect. Ire. De l'Ivreſſe, & du trouble qu'elle porte dans l'organe de la Vue, & qu'il ne faut pas confondre avec la double-Viſion. 309

Sect. II. De la Gourmandiſe & de ſes effets ſur l'organe de la Vue. 316

Sect. III. De la maladie Vénérienne, & de ſes influences ſur l'organe de la Vue. 321

Sect. IV. Des Fiévres inflammatoires, dont l'impreſſion au cerveau porte toujours atteinte à la Vue. 327

SECT. V. Du Ptérygion ou Onglet ; & de l'obſtacle qu'il porte, ſoit à la Vue, ſoit à la Cornée tranſparente. *Pag.* 334

SECT. VI. Du Tabac, & de ſon utilité dans les maladies des Yeux. 338

CHAP. X. Seconde époque de l'âge mur, de l'âge viril ; IIIe AGE de la vie de l'Homme. 344

SECT. Ire. De la ceſſation des Cours périodiques, & des dangers qu'elle porte à la Vue. 347

SECT. II. Des Ombres, Nuages ou Taches qui gênent la perception des faiſceaux de lumière. 354

SECT. III. Du Carcinome, & de ſes dangers pour le globe de l'Œil. 361

SECT. IV. De la protubérance du globe, & des cauſes qui déterminent ſon atrophie. 366

SECT. V. Du Chémoſis ou Œdéme de la conjonctive, ſuivi de Phlyctènes, qui ſurviennent ſur cette membrane & ſur la Cornée tranſparente. 369

SECT. VI. Des propriétés du Caffé, & des avantages qu'il procure à la Vue. 373

CHAP. XI. De la Vieilleſſe, IVe AGE de la vie de l'Homme ; ſes cauſes & ſes effets ſur l'organe de la Vue. 38[illegible]

SECT. Ire. De la Cataracte ; de ſon origine, & de ſon eſſence. 388

SECT. II. Des Cataractes naiſſantes, & des moyens curatifs qu'on peut employer dans le principe. 395

SECT. III. De l'opération de la Cataracte parfaite, & des précautions qu'on doit prendre. 40[illegible]

SECT. IV. De la Goutte & des atteintes cruelles qu'elle porte à l'organe de la Vue. *Pag.* 411

SECT. V. Des effets dangereux que le Rhumatiſme & la Sciatique portent à la Vue. 417

SECT. VI. De la propriété des Minéraux dans les maladies des Yeux, & particulièrement des Eaux légèrement ferrugineuſes. 422

CHAP. XII. De la Goutte ſereine, & des cauſes qui la produiſent. 427

SECT. Ire. Des effets toujours allarmans, & toujours redoutables que produit la Goutte ſereine. 435

SECT. II. De la poſſibilité de guérir la Goutte ſereine, parfaite & imparfaite, avec l'indication des moyens qu'on peut employer. 446

SECT. III. Du Glaucome, & des cauſes qui le produiſent. 457

SECT. IV. De la ſuppreſſion du Flux hémoroïdal, & des dangers qui en réſultent pour la Vue. 461

SECT. V. De l'Électricité, & de ſes effets ſur l'organe de la Vue. 464

SECT. VI. Des Yeux artificiels, & des précautions qu'on doit prendre pour en faire uſage. 469

Fin de la Table des Chap. & des Sections.

M. D C C. L X X X V I.

